



HAL
open science

**Bordeaux - Trieste : médecine et cosmopolitisme au
XVIIIe siècle : portraits croisés de Paul-Victor Desèze et
Benedetto Frizzi**

Aude Labrit

► **To cite this version:**

Aude Labrit. Bordeaux - Trieste : médecine et cosmopolitisme au XVIIIe siècle : portraits croisés de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi. Histoire. Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2017. Français. NNT : 2017BOR30015 . tel-01645419

HAL Id: tel-01645419

<https://theses.hal.science/tel-01645419>

Submitted on 23 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Bordeaux Montaigne

École Doctorale Montaigne Humanités (ED 480)

THÈSE DE DOCTORAT EN « Histoire moderne et contemporaine »

**Bordeaux – Trieste : Médecine et cosmopolitisme au
XVIII^e siècle.**

*Portraits croisés de Paul-Victor Desèze
et Benedetto Frizzi.*

Présentée et soutenue publiquement le 07 Juillet 2017 par

Aude Labrit

Sous la direction de Sandro Landi et Tullia Catalan.

Membres du jury

Guido Abbattista, Université de Trieste.

Gilles Bertrand, Université de Grenoble Alpes.

Michel Figeac, Université de Bordeaux.

Edoardo Tortarolo, Université du piémont oriental Amedeo Avogadro.

Table des matières

Introduction.....	6
Partie I - La sphère médicale moderne.....	12
1. A. Cursus studiorum des médecins.....	13
1. A.a. Cycle universitaire.....	13
1. A.b. Formations hospitalières.....	25
1. A.c. La constitution d'un premier réseau de clientèle.....	29
1. B. Définition d'un groupe.....	34
1. B.a. La camaraderie carabine.....	35
1. B.b. La solidarité hospitalière.....	59
1. B.c. Les premiers pas dans le monde.....	71
Partie II : La conquête de la société.....	91
2. A. Une vie d'engagements.....	92
2. A.a. Les cercles culturels.....	93
2. B.b. Les cercles socio-médicaux.....	98
2. B.c. Les cercles politiques.....	106
2. B. La consolidation d'une nouvelle autorité.....	109
2. B.a. Les espaces de sociabilité culturelle.....	110
2. B.b. Les espaces de sociabilité scientifique.....	126
2. B.c. Les espaces de sociabilité politique.....	140
Partie III – Le médecin ou la figure du citoyen cosmopolite.....	154
3. A. Le médecin, acteur des mutations de la société.....	155
3. A.a. Le médecin au chevet de l'éducation et de l'instruction.....	155
3. A.b. La diffusion d'une pensée hygiéniste.....	171
3. A.c. Progrès et amélioration de la société.....	179
3. B. Le médecin, vecteur de principes universalistes.....	187
3. B.a. La tolérance.....	187
3. B.b. La fraternité et la solidarité sociale.....	192
3. B.c. Le bonheur comme finalité.....	198
Conclusion Générale.....	206
Annexes.....	211

Bibliographie.....	217
Remerciements.....	228

Introduction

"Qu'est-ce que le cosmopolitisme?" A l'heure où les questions de citoyenneté, d'appartenance communautaire et d'unité agitent le monde, nombreux sont ceux, d'Ulrich Beck à Kant¹, à s'être interrogés sur le sujet. Vraisemblablement introduit dès l'Antiquité par Diogène de Sinope, le terme de "cosmopolitisme" (de *cosmos*, l'univers, et *politês*, le citoyen), fréquemment réduit à l'expression « citoyen du monde », est la référence par laquelle le citoyen d'un État particulier se projette dans une échelle supérieure, l'échelle mondiale. Cependant, la ou les diverses représentations que cet item véhicule demeurent, du moins de nos jours, encore difficiles à saisir. En effet, se prétendre cosmopolite n'a pas toujours signifié la même chose. En cause, les différentes évolutions sémantiques du cosmopolitisme qui en conditionnent et en perturbent sa compréhension.

1 – Les origines du concept.

Dans l'Antiquité, en particulier chez Socrate et les Stoïciens, la référence au cosmopolitisme est une projection avant tout morale, intellectuelle et antipolitique par laquelle le monde, la véritable cité (la cité universelle) se distinguerait de la cité-particulière à laquelle l'homme appartiendrait de manière contingente. Cette vision, en vigueur jusqu'au début de la Chrétienté, est assez symptomatique de la conception antique du cosmopolitisme, dans laquelle le « monde » désigné dans l'expression « citoyen du monde » n'est qu'une interprétation théorique de l'humanité, ne renvoyant en cela à aucune réalité sensible. En revanche, le sens du cosmopolitisme se trouve modifié par un bouleversement propre à la modernité : alors que se dire « citoyen du monde » renvoyait à un ordre intellectuel au-delà des frontières nationales, la Renaissance modifie cette conception du « monde », en quelque chose de concret.

¹ A propos du cosmopolitisme, voir KANT, E, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 1784 ; *L'idea di cosmopolitismo : circolazione e metamorfosi* : atti del convegno organizzato dal Dipartimento di filosofia e politica dell'I.U.O. in collaborazione con l'Université de Bourgogne e la Società italiana di studi sul secolo XVIII, Napoli 30 novembre-2 dicembre 2000 / a cura di Lorenzo Bianchi ; ASSEO H, *Circulation et cosmopolitisme en Europe*, Ed. rue d'ulm, Paris, 2004 ; *Corps politiques-cosmopolitismes (XVIIIe-XXIe siècle)* : [actes du colloque tenu à l'Université de Paris 7 Denis Diderot les 27 et 28 novembre 2003] Paris, 2004 ; BECK, U, *Il manifesto cosmopolitico*, Asterios Ed., 2000 ; Ibidem, *Lo sguardo cosmopolita*, Carocci, Roma, 2005 ; Ibidem, *Qu'est-ce-que le cosmopolitisme ?* Paris, Aubier, 2006 ; SCUCCIMARRA, L, *I confini del mondo : storia del cosmopolitismo dall'Antichità al Settecento*, Bologna, Il Mulino, 2006 ; DUCLOS A, *Des formes modernes de cosmopolitisme : conséquence de la « crise de la culture » dans les sociétés modernes*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; *Ferments d'ailleurs : transferts culturels entre Lumières et Romantisme*, sous la direction de BONNECASE, D, et GENTON, F, ELLUG, Grenoble, 2010 ; LOURME L, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Vrin, 2012 ; AGIER, M, *La condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013 ; BEAUREPAIRE, P-Y, *Franç-maçonnerie et cosmopolitisme au siècle des Lumières*, Paris, Ed. Maçonniques de France, 2014 ; FUMAROLI, M, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, 2015.

Dès la fin du XVII^e siècle, l'Europe connaît une période cruciale de fortes mutations et de grandes découvertes qui bouleversent du même coup en profondeur la structure de ces sociétés, jusqu'alors féodales. L'élargissement de l'horizon physique du monde, grâce notamment à l'exploration de nouveaux territoires ; la rencontre d'autres cultures (couplée à l'éclatement de la Chrétienté) et, par conséquent, l'amplification des circulations et des échanges, tant matériels que spirituels avec de nouvelles civilisations, contraignent l'Europe à une remise en question de ses propres valeurs. Cette période met en crise le concept de cosmopolitisme comme unique référence intellectuelle. On lui préfère celui d'humanité ou de genre humain car une citoyenneté mondiale renvoie dès lors inévitablement à un ordre supérieur dont l'expérience a non seulement montré qu'il n'existait pas, mais qu'il devenait rigoureusement impossible à établir. En effet, l'idée d'un monde commun se trouvait donc lourdement éprouvée par la découverte de la réalité empirique, d'un espace peuplé d'êtres tellement différents qu'il devenait extrêmement difficile de l'harmoniser et d'en concevoir une unité.

2 – Le tournant crucial du XVIII^e siècle.

La notion de cosmopolitisme, apparue donc dès les premières heures de la philosophie, et viscéralement liée à la pensée des Lumières du XVIII^e siècle, semble dépasser nos esprits contemporains qui, bien trop souvent, évitent de l'aborder frontalement, se limitant davantage aux images d'Epinal (sommées toutes assez caricaturales et erronées) que sont l'infatigable baroudeur sans patrie, ou bien encore le philosophe solitaire, enfermé dans sa tour d'ivoire. Ces interprétations de surface n'éclairent cependant en rien ce phénomène et, plus qu'autre chose, ne permettent pas une représentation réelle et effective (disons quotidienne) de « l'être cosmopolite » rattaché, du moins dans nos esprits, à cette période.

Il serait pourtant intéressant de repenser le cosmopolitisme afin d'en dégager une traduction factuelle dans la société entre le milieu du XVIII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle. De fait, que signifiait être cosmopolite au siècle des Lumières ? Pour répondre à cette question, cette étude, intitulée *Bordeaux-Trieste : cosmopolitisme et médecine au XVIII^e siècle. Portraits croisés de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi* se propose justement de reformuler le concept de cosmopolitisme non pas, comme de coutume, par la relecture de textes philosophiques et doctrinaux pour la plupart mais, plus concrètement, à travers le portrait croisé de deux médecins, Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi.

Dans les faits, il s'agit de reconstituer le parcours personnel et professionnel de ces deux individus en tenant compte de leurs pratiques de la sociabilité pour, d'une part, identifier leurs principaux réseaux de relations et, d'autre part, reconsidérer, à terme, la figure du médecin dans la société moderne comme la manifestation, la traduction concrète et fiable d'un certain état d'esprit et d'un certain mode de vie que l'on pourrait qualifier de cosmopolite.

3 – Le contexte portuaire moderne : Bordeaux et Trieste.

Bien que l'historiographie portuaire soit tout à fait pertinente et digne d'intérêt dans l'étude d'un environnement cosmopolite, la mise en parallèle de deux conjonctures antithétiques telles que Bordeaux et Trieste n'est pas de prime abord évidente.

Bordeaux², ville fluviale de la côte atlantique compte, par sa participation à la traite négrière et son commerce, parmi les « monstres portuaires » internationalement renommés. Partie intégrante d'un territoire français unifié (au moins sur le plan linguistique), capitale de région et pôle économique attractif ; elle met à profit son emplacement naturellement exceptionnel en tissant des liens privilégiés avec la Ligue Hanséatique, les terres du Nouveau Monde et d'autres centres d'activités hexagonaux comme la Bretagne, les Charentes ou bien encore le Languedoc. Trieste³ en revanche modeste bourgade de l'Adriatique, suspendue aux flancs des montagnes du Karst, culturellement italianisante, mais rattachée depuis le XIIIe siècle à l'Empire d'Autriche, végète pendant plusieurs années avant de connaître un essor fulgurant, entièrement piloté par la monarchie des Habsbourg, qui prétend utiliser son unique débouché maritime pour nouer des relations, notamment commerciales, avec l'Asie mineure et l'Orient.

Cependant, un examen approfondi met à jour de nombreuses similitudes et jettent les premiers ponts entre les deux localités. Portes de l'Europe, Bordeaux et Trieste se trouvent toutes les deux situées à la croisée des principales routes terrestres, fluviales et maritimes donnant accès aux marchés européens. Soutenues par un arrière-pays agricole solide, les bénéfices de leur florissant dynamisme portuaire se manifestent par l'octroi du statut d'emporium et par

² Sur Bordeaux voir : BECAMPS, P ; CROUZET, F ; DEGRAVES, L ; PARISSET, P-G ; *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Bordeaux, Imp. Delmas, 1968 ; DEGRAVES, L, *Bordeaux au XVIIIe siècle, 1715-1789*, Bordeaux, Ed. Sud-Ouest, 1993 ; BUTEL, P, *La vie à Bordeaux au XVIIIe siècle*, Pau, Ed. Cairn, 2007 ;

³ Sur Trieste voir : APIH, E, *La società triestina del secolo XVIII*, Torino, Einaudi, 1957 ; Ibidem, *Trieste*, Roma, Laterza, 1988 ; CUSIN, F, *Appunti sulla storia di Trieste*, Udine, Bianco Editore, 1983 ; CATTARUZZA, M, *Trieste, Austria, Italia tra Settecento e Novecento : studi in onore di Elio Apih*, Udine, Bianco Editore, 1996 ; FINZI, R ; PANJEK, G (a cura di), *Storia economica e sociale di Trieste*, V1 e V2, Trieste, Lint, 2001 ; ARA, A ; MAGRIS, C, *Trieste. Un'identità di frontiera*, Einaudi, Trento, 2013.

d'importantes mutations urbanistiques, en grande partie dues à une croissance démographique exponentielle, drainant une population bigarrée allogène et autochtone.

De façon plus générale, les ports constituent des zones tampon stratégiques entre un territoire civilisé vulnérable et une immensité inconnue source de tous les dangers. Carrefours humains, matériels, financiers, culturels mais également infectieux, ils deviennent au XVIII^e siècle les composantes indispensables à l'affirmation de la puissance essentiellement économique et militaire d'une nation. Lieu de brassage humain et social, la ville portuaire est un espace exposé à de multiples risques parmi lesquels le facteur sanitaire s'avère décisif. Les flux et les interconnexions constantes de populations font émerger une nouvelle communauté dynamique et bigarrée, la bourgeoisie portuaire, principalement composée de marchands, de négociants, d'armateurs ainsi que de représentants du pouvoir et des médecins, dont la finalité commune est la pérennité économique et commerciale du port. De fait, la moindre menace épidémique met en péril les activités de la collectivité toute entière et nécessite en cela une attention de tous les instants.

Par conséquent, l'esprit de cohésion et de solidarité inhérent au contexte portuaire, notamment dans l'arc chronologique qui nous intéresse (1750-1850) se traduit, d'une part, par la mise en place de multiples lieux de réunions (clubs, salons, académies, loges, etc.) et, d'autre part, par la consolidation du statut et de la fonction du médecin dans la société moderne.

4 – Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi.

Pour donner corps à cette étude, nous avons délibérément choisi de retracer l'itinéraire de deux individus qui n'ont pas marqué, ou du moins dans une moindre mesure, la mémoire collective au même titre que d'autres grands noms de la médecine moderne tels que Boerhaave, Von Haller, ou bien encore Lapeyronie par exemple et ce, afin de coller au plus près de la réalité quotidienne de cette période et donc de ne pas uniquement se limiter à une biographie de prestige.

Paul-Victor Desèze (1754-1830) est un médecin bordelais de confession catholique. Issu d'une grande famille de magistrats bordelais proches du pouvoir monarchique (son frère Raymond fut l'un des avocats de Louis XVI), il se forme à la médecine auprès de l'Université de Montpellier au milieu des années 1770, alors foyer du courant vitaliste. Elu député, représentant du Tiers-Etat et des médecins de Bordeaux en 1789, signataire du Serment du Jeu de Paume, il

s'implique très tôt dans les événements révolutionnaires. Au début du XIXe siècle, il délaisse la politique et la Capitale pour se consacrer à une carrière universitaire et médicale en province. Il devient d'ailleurs premier Recteur de l'Académie de Bordeaux. Très actif dans la vie médicale et culturelle de la ville, il participe à de nombreuses institutions (Académie, Musée, Franc-maçonnerie, Comité, etc.) qui font de lui un personnage incontournable du premier port atlantique français.

Benedetto Frizzi (1756-1844) est un médecin italien (natif d'Ostiano en Lombardie) de confession juive. Egalement ingénieur et homme de lettre formé entre autre auprès de l'Université de Pavie au début des années 1780, il adhère au courant médical italo-viennois tourné vers l'expérimentation anatomique. Après avoir exercé dans plusieurs villes du nord de l'Italie, il s'installe en 1789 à Trieste, sur l'invitation de l'empereur Joseph II d'Autriche. Là, il exerce la médecine pendant 40 ans auprès de la communauté juive du port adriatique et dans divers hospices. Il participe régulièrement aux principaux lieux de réunion (Société de Minerve, Salons, Loge, etc.) et publie de nombreux ouvrages, notamment une série de 7 *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco*, et de journaux, le *Giornale medico e letterario di Trieste* en 1790 et *Gli Opuscoli filosofici e medici* en 1791 notamment consacrés à la diffusion des principes d'hygiène et de salubrité publique. Lors des invasions napoléoniennes à Trieste, le médecin lombard se place parmi les principaux soutiens francophiles de la ville.

5 – Sources et méthodologie.

En pratique, cette étude se divise en trois parties principales. La première, intitulée « La sphère médicale moderne » se concentre exclusivement sur la période de formation de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi. En reconstituant le parcours des deux individus depuis leurs débuts de carabins à l'université et dans les structures hospitalières jusqu'à leurs premiers pas en tant que médecin dans la société civile et urbaine, il s'agit d'appréhender le milieu strictement scientifique et universitaire moderne dans lequel les médecins évoluent en premier. Ce sont là quelques années cruciales dans le cursus d'un jeune médecin puisque c'est au cours de cette période qu'il acquiert toute son autorité et toute sa légitimité, tant morale que scientifique. C'est également durant cette période que le médecin noue de premières relations et constitue un premier réseau de contacts souvent décisifs dans l'orientation qu'il souhaite donner à sa carrière.

La seconde partie intitulée « La conquête de la société » revient sur l'intégration et l'évolution

du médecin dans la société civile et urbaine à travers notamment sa fréquentation des lieux de sociabilité qu'ils soient répandus comme les académies, les loges, les musées ou les sociétés par exemple, ou bien propres à chaque contexte tels que les confraternités juives ou les comités bordelais et français. L'analyse de la fréquentation de ces lieux par Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi met en avant le rôle prépondérant que tend à adopter le médecin dans les sociétés modernes à travers la concrétisation de nouvelles relations, plus mondaines, nouées avec les univers politiques et administratifs par exemple. Ces nouveaux réseaux, en venant enrichir les premiers, confèrent donc au médecin un crédit et une influence très importante dans l'organigramme social de la fin du XVIIIe siècle.

Enfin, la troisième partie « Le médecin ou la figure du médecin cosmopolite » prend en considération, justement, cette nouvelle fonction sociale assumée par le médecin, à la fois très engagé dans les mutations de son environnement direct, en s'impliquant physiquement et personnellement sur des thèmes qui lui sont chers comme l'éducation, l'instruction, l'hygiène ou le progrès par exemple. Et, parallèlement à cela, en s'investissant également dans la résolution des difficultés quotidiennes de son propre contexte, le médecin se fait dans le même temps, à plus grande échelle, le vecteur de valeurs plus universelles telles que le bonheur, la tolérance, la solidarité ou la fraternité.

Un comportement, un mode de vie qui permet, par la suite, de repenser l'homme du XVIIIe siècle et, notamment, l'homme cosmopolite, en donnant ainsi à la notion de cosmopolitisme et, plus encore, à l'esprit cosmopolite, une acceptation, une traduction concrète et efficiente.

Pour ce faire, nous avons appuyé notre étude sur un certain nombre de documents d'archives collectés soit en France, soit en Italie. Il nous faut cependant préciser la non-exhaustivité de ce travail due, notamment, au refus de la famille Desèze de nous ouvrir l'accès aux fonds familiaux concernant leur aïeul Paul-Victor Desèze. Des fonds contenant de nombreuses correspondances qui auraient pu alimenter notre travail de reconstitution. Puis, Benedetto Frizzi étant de confession juive, certaines de ses publications se trouvent être rédigées en hébreu, à l'image du Peta'enayim, contenant des réflexions philosophiques et mathématiques sur le Talmud. Notre ignorance de la langue hébreu nous a donc empêchée de nous servir de ce document.

Partie I - La sphère médicale moderne.

La figure du guérisseur a toujours eu, à travers les siècles, de multiples facettes : barbier, chirurgien, rebouteux, charlatan, médecin, ou bien encore officier de santé. Une diversité d'autant plus complexe à saisir qu'elle cristallise en elle un sentiment de puissance miraculeuse voire surnaturelle, éveillant à la fois la méfiance, la curiosité et l'admiration de la population⁴.

Contrairement aux idées reçues la société du XVIIIe siècle, bien que compartimentée, n'en demeurait pas moins relativement poreuse. Certes, à défaut d'une bonne naissance, les perspectives d'évolution s'avéraient assez minces. Cependant, le praticien (dans son acceptation la plus large) formait, à l'instar de l'ecclésiastique d'ailleurs, un corps extrêmement mobile et habilement représenté dans toutes les strates de la société, des plus miséreuses aux plus aisées.

Une position avantageuse en cette période de remise en question et de refonte générale de la société qui octroie progressivement une nouvelle envergure à ce groupe. Les docteurs en médecine, longtemps desservis par une image bourgeoise et élitiste, apparaissent dès lors comme les véritables bénéficiaires de ces remaniements en ayant su d'une part clarifier et apaiser les dissensions internes liées au caractère corporatif de la médecine, en vue d'une uniformisation des connaissances, puis, d'autre part, imposer leur autorité morale tant auprès des populations que des gouvernants, dont ils se font dès lors des relais fiables⁵.

Grâce à son émancipation sociale, le médecin moderne confirme son nouveau statut et consolide d'amples réseaux de contacts qui le hissent progressivement jusque dans les plus hautes sphères. Toutefois, pour s'élever et gravir les échelons d'une société encore instable et en pleine mutation, il est absolument nécessaire de fixer des bases solides que le carabin s'attache très tôt à asseoir.

⁴ H. BERLAN, E. THEVENIN, *Médecins et société en France du XVIe siècle à nos jours*, Toulouse : Editions Privat, 2005, p.171.

⁵ H. BERLAN, *Faire sa médecine au XVIIIe siècle. Recrutement et devenir professionnel des étudiants montpelliérains (1707-1789)*, Montpellier : PUM, 2013, pp. 407-408.

1. A. Cursus studiorum des médecins.

On ne naît pas médecin, on le devient. Comme le soulignait très justement Clément-Victor Gabriel Prunelle⁶ en 1816 « *l'étude est une préparation nécessaire à l'expérience* ». De fait, hier comme aujourd'hui, s'engager dans une carrière médicale c'est faire le choix d'un parcours long, laborieux et bien souvent semé d'obstacles.

Malgré cela, les années de formation du médecin demeurent une étape essentielle à la fois pour l'acquisition de compétences professionnelles (même si ce terme semble ici anachronique) et pour l'évolution personnelle, disons sociale, de l'individu.

Ces quelques années passées à l'écart du foyer domestique constituent bien souvent la première expérience d'indépendance du jeune carabin. Un voyage social, savant et professionnel⁷ dont il ne sort jamais totalement indemne, et au cours duquel se forment un caractère et des amitiés décisives dans l'orientation de sa carrière.

1. A.a. Cycle universitaire.

Comme se plaît à nous le rappeler Daniel Roche, selon l'adage consacré, à la fin du XVIIIe siècle : « *l'éducation fait les bons médecins* »⁸. Et pourtant, embrasser la carrière médicale au sortir de l'Ancien Régime n'est pas une mince affaire. Longue et onéreuse, la formation de l'aspirant docteur en médecine s'organise autour d'un ensemble complexe, mais néanmoins fondamental et indissociable⁹, dont le premier élément, l'université, est un passage inéluctable.

Certes, l'université, établissement public d'enseignement supérieur tel que nous la connaissons aujourd'hui n'a cessé d'évoluer au cours du temps et, outre sa dénomination, ne reflète désormais en aucun cas sa conception médiévale ou préévolutionnaire.

Entendue dans son acception initiale, « l'université » (dans notre cas de médecine) désignait en général un établissement dispensant un enseignement essentiellement théorique, bien

⁶ C.V.G. PRUNELLE, *Des études du médecin, de leurs connexions et de de leur méthodologie*, Montpellier : J.Martel aîné, 1816, p. 81. Clément-Victor Gabriel Prunelle (1777-1853) médecin formé à Montpellier et à Paris qui servit sous Napoléon Bonaparte.

⁷ D. ROCHE, *Les circulations dans l'Europe moderne (XVIIe-XVIIIe siècle)*, Paris : Pluriel, 2011, p. 604.

⁸ Idem, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 1988.

⁹ C.V.G. PRUNELLE, *Des études du médecin*, op.cit. p. 95.

souvent en latin, basé sur la lecture, *la lectio* et le commentaire de textes anciens, *la disputatio*. Ces structures, étroitement liées aux autorités religieuses et régies selon un système corporatif, subdivisées en facultés (exclusivement d'arts, de médecine, de théologie et de droit), prenaient d'ailleurs soin d'écarter tout art mécanique comme la chirurgie par exemple, jugée indigne et méprisable.

Ce modèle, encore circonscrit à l'Angleterre, à la France et à l'Italie au début du XIII^e siècle¹⁰ devient, dès le XVI^e siècle, la pierre angulaire de l'enseignement supérieur en Europe, porté par un renouveau à la fois économique, culturel et social global, mais également, en matière de santé, par l'apparition de nouvelles nécessités (hygiène et bien public notamment), lesquelles requièrent une plus grande responsabilisation et une plus grande implication des Etats, pour une action publique rationnelle et efficace.¹¹

Paradoxalement, il est étonnant de constater que, bien que la reconnaissance des diplômes délivrés par les universités et l'exclusivité de la pratique qu'ils confèrent à leurs titulaires¹² constituent un des principaux facteurs du succès et de la recrudescence de ces mêmes institutions ; certaines voix commencent à s'élever contre ce système, à la fois suranné et sélectif, remettant justement en cause le fonctionnement et l'utilité des enseignements dispensés, fortement doctrinaux et qui s'avèrent régulièrement inadaptés aux réels besoins d'une profession.

De fait, censée former l'élite, certes scientifique, mais avant tout sociale et intellectuelle, il faut bien reconnaître que, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, la pédagogie universitaire se borne à reproduire un savoir figé dans l'Antiquité christianisée des Pères de l'Eglise¹³, souvent obsolète, en total désaccord avec les nouvelles exigences, en particulier en matière de santé, d'une société en plein essor.

En cette période de grande opacité quant à la qualification et aux compétences du praticien, qui fait d'ailleurs la part belle aux charlatans, l'université, outre les connaissances et les titres nécessaires à l'exercice légal d'une fonction, offre avant tout chose l'assurance d'un statut et d'une reconnaissance sociale au futur médecin. Un statut et une reconnaissance généralement gages de son efficacité et de sa valeur, qui permettent dans ces conditions à Pierre Guillaume

¹⁰ C. CHARLE, J. VERGER, *Histoire des universités*, Que sais-je, France : PUF, 1994, p.17.

¹¹ V. TOURNAY, Le concept de police médicale. D'une aspiration militante à la production d'une objectivité administrative, *De Boeck Université, Politix* 2007/1 (n° 77), p. 173-199.

¹² V.P. COMITI, Histoire des universités de médecine : quelques jalons, *Les Tribunes de la santé* 2007/3 (n°16), p. 19-24.

¹³ C. CHARLE, J. VERGER, *Histoire des universités* op.cit.p.25.

de remarquer qu'il n'y a donc pas véritablement, à cette époque, de bons médecins, mais seulement des médecins estimés¹⁴.

Ainsi, le prestige du lieu ayant bien souvent la primauté sur le contenu des enseignements eux-mêmes, une importante rivalité s'instaure, et ce très rapidement, entre certains établissements faisant émerger, en Europe, plusieurs pôles d'excellence¹⁵ (principalement en Angleterre, en Allemagne, en France et en Italie), lesquels s'investissent ardemment, dès 1750, dans la modernisation, le renouvellement et le perfectionnement tant des contenus doctrinaux à proprement parlé, que de la pratique médicale pure.

Principale raison de cette recrudescence et de cette vitalité soudaine, le regain d'intérêt certain des pouvoirs politiques qui, en contrepartie d'un soutien financier conséquent (destiné par exemple à la rémunération du personnel et des professeurs, ou bien à la construction et à la rénovation des infrastructures), attendent des universités la formation d'un nouvel effectif dévoué, qualifié et compétent. Une nouvelle élite sociale et intellectuelle (avocats, magistrats, médecins, clergé, etc.), au service de l'Etat, séduite par les avantages et les perspectives de carrières, stables et lucratives¹⁶, que proposent les cursus universitaires.

Parmi les plus éminents pôles de médecine sinon apparus, du moins confirmés au cours du XVIII^e siècle, arrêtons-nous quelques instants sur les universités de Montpellier et de Pavie, où étudièrent Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, les deux médecins sujets de nos recherches, entre 1772 et 1774 pour le premier, puis 1774 et 1789 pour le deuxième. Loin de nous cependant l'idée de faire ici un historique exhaustif de ces deux athénées, ce qui, dans notre cas, ne comporte pas un grand intérêt, mais simplement de resituer le contexte et les spécificités des deux cités et de leurs établissements universitaires, afin de saisir davantage les particularismes propres aux deux parcours en présence.

Respectivement fondées en 1289 et en 1360, Montpellier et Pavie comptent, avec Bologne, Oxford ou Paris par exemple, sensiblement à la même période, au rang des plus anciennes mais non moins sémillantes universités de médecine du monde¹⁷. Se revendiquant toutes deux de la séculaire école de Salerne¹⁸, leurs conjonctures, bien que radicalement opposées, s'avèrent en

¹⁴ P. GUILLAUME, *Le rôle social du médecin depuis deux siècles : 1800-1945*, Paris : Association pour l'histoire de l'étude de la sécurité sociale, 1996, p.11.

¹⁵ Citons par exemple l'université d'Oxford pour l'Angleterre, Vienne ou Berlin pour la sphère germanophone, Paris, Orange, Montpellier pour la France ou bien encore Bologne, Pavie, Salerne et Padoue pour la péninsule italienne.

¹⁶ C. CHARLE, J. VERGER, *Histoire des universités*, op. cit.p. 17.

¹⁷ Le monde est bien évidemment ici à entendre dans le sens du monde connu de l'époque.

¹⁸ L'université de Salerne, en Campanie, fondée au XI^e siècle est connue pour être la plus ancienne du monde.

fin de compte stratégiquement propices aux échanges et aux rencontres. Au carrefour des principaux grands axes de communication et de commerce quadrillant alors le Vieux Continent, leurs situations leur assurent, à toutes deux, dans la deuxième partie du XVIII^e siècle, un rayonnement culturel et scientifique accru.

Montpellier.

Montpellier tout d'abord, cité marchande, animée et dynamique de la France méridionale, ville de garnison constamment fréquentée par de nombreuses communautés foraines (imparables intermédiaires culturels) s'est très tôt imposée comme une place forte de la médecine grâce au passage régulier de scientifiques et de savants (arabes et juifs pour la plupart), soit en provenance, justement, de Salerne¹⁹ (dont la proximité géographique, par voie maritime, et intellectuelle reste indéniable), soit fuyant l'Espagne inquisitrice. En conséquence, dès 1289, date manifestement retenue comme fondatrice du mouvement montpelliérain par la bulle papale de Nicolas IV²⁰, la capitale languedocienne se dote d'un enseignement médical des plus structurés et coordonnés. Débute alors une longue période de domination de l'athénée montpelliérain, notamment sur sa rivale historique, Paris. Une université dont le prestige, reposant sur l'héritage des connaissances judéo-arabisantes d'une part, et sur la diffusion d'un enseignement précurseur, notamment en matière d'anatomie et de botanique par exemple, d'autre part, attire à lui de nombreux élèves venus de toute l'Europe.

Moins d'un siècle plus tard, en 1360, de l'autre côté des Alpes, la petite cité de Pavie, nichée dans l'arrière-pays lombard et bordée par les eaux du Tessin, témoignait également depuis déjà plusieurs décennies d'une intense activité scientifique. Officiellement installée à la demande de l'empereur autrichien Charles IV et du duc de Milan, Galéas II Visconti, puis, confirmée par le pape Boniface IX²¹, Pavie a su promptement tirer profit de la proximité de l'influente Milan (distante de quelques kilomètres seulement), et des successives occupations espagnoles, autrichiennes puis françaises, pour s'ériger en un indiscutable centre scientifique, intellectuel et artistique²². La vitalité de ses activités de recherches joint à la qualité de ses enseignements

¹⁹ J. TURQUINI, La faculté de médecine de Montpellier. Aperçu historique. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Année 1960, Vol. 13, N°2, p. 174.

²⁰ L. DULIEU, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIII^e siècle. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 11, n°3, 1958, pp. 227-249.

²¹ P. SANGIORGIO, *Cenni storici sulle due università di Pavia e di Milano e notizie intorno ai più celebri medici, chirurghi e speciali di Milano dal ritorno delle scienze fino all'anno 1816*, Milano, Da Placido Maria Visas, 1831, pp. 23.

²² A. FERRARESI, Dalla periferia al centro : Pavie e la sua Università nella seconda metà del Settecento *Annali di storia pavese*, n. 28, 2000, pp. 87-104.

(tout aussi précurseurs qu'à Montpellier, en particulier sur le plan chirurgical et anatomique) assurés par les plus prestigieux professeurs, lui ont permis d'étendre son influence bien au-delà des frontières lombardes, en attirant à elle de nombreux étudiants en provenance du Saint Empire Romain Germanique notamment (et auquel Pavie d'ailleurs était rattachée), pour ainsi jouer un rôle également prépondérant dans la refonte de l'enseignement médical moderne²³.

C'est en revanche au XVIII^e siècle que les deux institutions acquièrent leur véritable envergure en devenant, comme nous l'avons déjà signifié plus haut, des pôles d'excellence connus et reconnus, où s'obtiennent les titres et les connaissances nécessaires tant à l'exercice d'une profession (laquelle se veut toujours plus exigeante afin de fournir aux Etats des cadres qualifiés et fiables) qu'à la reconnaissance d'un statut social.

Peu de temps avant la première inscription de Paul-Victor Desèze (en 1772), Montpellier devient véritablement le centre névralgique de la médecine hexagonale. Preuve en est cette lettre du célèbre médecin Guillaume-François Laennec²⁴ (camarade de classe et proche de Paul-Victor Desèze), qui justifiait déjà à son père, en 1771, sa volonté et son choix d'étudier à Montpellier en mettant justement parfaitement en avant le crédit et le respect accordés d'office aux diplômés de l'institution languedocienne :

« Un motif plus puissant encore qui détermine ma préférence pour Montpellier est le préjugé. En médecine, nous ne tenons notre crédit que de lui ; c'est une sottise, je le sais, mais enfin c'est celle du public et il est de la politique du jeune médecin de la respecter. De ce côté, Montpellier mérite incontestablement d'être préféré. Vous ne sauriez croire quelle impression son ancienne célébrité a laissée dans l'esprit du public ; les Grands mêmes et les gens de l'art conservent encore ce préjugé, et dans une concurrence pour une place, être docteur de Montpellier est un titre suffisant pour obtenir la préférence ».²⁵

Nous l'avons esquissé un peu plus haut, dans les années 1760, en France, bien plus que la teneur même des enseignements proposés, ce sont, comme le souligne très justement Guillaume-François Laennec, le prestige, la notoriété, le préjugé et le « qu'en-dira-t-on » qui font la qualité d'une université, qui plus est, une université de médecine. Il faut dire que la cité

²³ Ibidem pp. 87-104.

²⁴ Guillaume-François Laennec (1748-1822) est un médecin français qui, après des études de médecine à Quimper, Montpellier et Paris contribue, avec son neveu, René Laennec, à l'invention du stéthoscope.

²⁵ A. ROUXEAU, *Un étudiant en médecine quimpérois (Guillaume-François Laennec) aux derniers jours de l'Ancien Régime (Quimper-Paris-Montpellier-Londres, 1768-1774)*, Nantes, 1926, p.42

languedocienne, alors aux antipodes de l'esprit parisien²⁶, dogmatique, dispendieux et conservateur, se plaît à entretenir une position que nous pourrions aujourd'hui anachroniquement qualifier « *d'outsider* » tout à fait assumée, voire revendiquée à travers notamment son adhésion à différents courants tels que l'animisme²⁷, la iatrochimie, la iatomécanique²⁸, ou bien encore, plus largement, le vitalisme. Cette doctrine, rattachée à l'établissement montpelliérain, et théorisée par Paul-Joseph Barthez et Théophile de Bordeu au milieu du XVIIIe siècle, soutient que le corps humain serait animé par un principe, un fluide vital distinct à la fois de l'âme et du corps. Le vitalisme, qui tient davantage de la philosophie que de la médecine à proprement parler, eut pour but de réconcilier les deux écoles de pensées précédentes (iatrochimie et iatomécanique) qui enlisaient jusqu'alors la médecine dans un conflit séculaire insoluble.

Outre leur foisonnement, ces doctrines n'ont ici, pour nous, d'intérêt que parce qu'elles permettent effectivement à Montpellier de s'établir, de s'imposer en tant qu'université pensante, féconde, face à Paris et de remettre ainsi en question la place historiquement prépondérante de cette dernière.

Au-delà des querelles purement doctrinales, qui ne sont pas ici notre sujet, le succès et la réussite de l'université de Montpellier reposent principalement sur la présence de professeurs et de savants reconnus et estimés sur la scène médicale internationale²⁹ attirés, fort probablement, par le cadre et l'atmosphère moins rigides, plus ouverts et plus dynamiques que dans la Capitale.

²⁶ L. DULIEU, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIIIe siècle. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 11, n°3, 1958, pp.227-249 ; D. RAYNAUD, *Chronique et motifs de la controverse entre les écoles médicales de Paris et de Montpellier. P. Nouvel. Repenser le vitalisme. Histoire et philosophie du vitalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, pp.33-55.

²⁷ **L'animisme** est une doctrine médicale théorisée par Georg Stahl au début du XVIIIe siècle selon laquelle tous les éléments (objets ou vivants) seraient animés par une force vitale, une âme. Cette doctrine donnera par la suite naissance au courant vitaliste.

²⁸ **La iatrochimie** est une doctrine médicale issue des théories de Paracelse, elle-même dérivée de la théorie des humeurs d'Hippocrate selon laquelle un corps sain résulte de l'équilibre des 4 humeurs (bile noire, bile, sang, flegme). Une théorie qui privilégie donc la médication aux purges et autres saignées, et qui sera à l'origine de la pharmacopée moderne, en opposition à la iatomécanique, soutenue par Boerhaave entre autre, pour qui le fonctionnement du corps humain étant semblable à celui d'une machine, résulte de phénomènes purement mécaniques.

²⁹ Citons par exemple François de Lapeyronnie, François Broussonnet, Pierre Chirac, Jean Astruc, Jean-Antoine Chaptal, Antoine de Jussieu, Pierre Cabanis, etc.

Entre les murs, pourtant vétustes³⁰, de l'athénée, défilent en effet nombres de médecins, chirurgiens, apothicaires de renommées strictement locales ou bien internationales, bientôt rejoints par des botanistes et des chimistes par exemple lesquels collaborent également volontiers à la révision de l'enseignement médical moderne³¹. Un enseignement de qualité, résolument tourné vers la pratique clinique de la médecine (mission récente et relativement avant-gardiste pour l'époque), à travers des cours d'anatomie et des « ateliers » de dissections notamment, encore trop rares au goût de certains, non plus seulement réservés aux professeurs, mais laissant une large place au perfectionnement des élèves³².

Ensemble, ils élaborent un enseignement dispensé, nous aurons l'occasion d'y revenir au chapitre suivant, au pied du lit des malades qui participe grandement à entretenir le rayonnement et la popularité de l'établissement auprès d'un public carabin toujours plus abondant et varié (et ce d'un point de vue tant géographique que social), attiré par le cadre propice à l'émulation scientifique proposé.



Figure 1 - Carte de la France en 1791 - Banque d'Images.

³⁰ L. DULIEU, La vie médicale et chirurgicale à Montpellier, du 12 août 1792 14 frimaire an III. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Année 1955, Vol. 8, n°2, pp. 38-52 ; Idem, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIIIe siècle. In: *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 11, n°3, 1958, pp. 227-249. Malgré des infrastructures pour le moins vétustes, l'Université de médecine de Montpellier peut néanmoins se targuer d'avoir un formidable Jardin des Plantes (ou Jardin Botanique). Ce dernier, fondé en 1593 par Pierre Richer de Belleval sur le modèle de celui de Padoue, est le plus ancien de France. Destiné à la culture des plantes médicinales, le jardin avait également une visée pédagogique avec la formation des apothicaires et médecins de l'institution.

³¹ J. TURQUINI, La faculté de médecine de Montpellier op.cit. p. 174.

³² L. DULIEU, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIIIe siècle *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 11, n°3, 1958, pp.227-249.

Un cadre par ailleurs entériné d'une part par la prérogative accordée à Montpellier d'être la seule université dont la certification permette d'exercer la médecine dans tout le Royaume de France³³, avantage bien évidemment non négligeable dans la rivalité avec Paris et qui contribue également à la notoriété de l'institution, puis, d'autre part, par la fondation de la Société Royale des Sciences³⁴, laquelle fournit à ses membres (dont il faut souligner le statut égalitaire quelle que soit leur origine) une certaine légitimation de leur statut, très appréciable pour intégrer et influencer par la suite plus aisément les sphères dirigeantes françaises, (et ce, jusqu'au milieu du XIXe siècle).

Dans ces conditions, le choix de Paul-Victor Desèze de se former dans la cité languedocienne, aux côtés des plus grands noms de la médecine hexagonale est des plus logiques et compréhensibles. Parmi eux citons par exemple, pour les plus connus François Boissier de Sauvage, Xavier Bichat, Pierre Cabanis, ou bien encore Théophile de Bordeu et Paul-Joseph Barthez sur lesquels nous reviendrons un peu plus loin. Des patronymes qui ont, il nous faut le souligner, une certaine résonance dans la société française de cette seconde moitié de XVIIIe siècle, et dont nous entendrons par la suite souvent les échos tout au long du parcours du médecin bordelais. C'est donc sur leurs modèles que ce dernier se fait un artisan de la fortune montpelliéraine ainsi qu'un ambassadeur de la philosophie vitaliste. Une stratégie qui ne semble pas anodine, et relève très certainement d'une ambition beaucoup plus étendue au-delà des sphères « simplement » scientifiques.

De fait, nous aurons l'occasion d'y revenir amplement dans la partie suivante lorsque nous étudierons plus précisément sur le cursus universitaire de Paul-Victor Desèze, mais Montpellier apparaît donc ainsi clairement comme un passage indiscutable pour qui souhaite se hisser aisément sur le devant de la scène, certes médicale, mais surtout politique et culturelle de cette période intense et dynamique que furent les dernières décennies du XVIIIe siècle.

Pavie.

De même, l'Université de médecine de Pavie, alors partie intégrante de l'Empire d'Autriche (comme tout le reste de la Lombardie d'ailleurs), qualifiée par Carlo Dénina « d'ainée de toutes

³³ Idem pp.227-249.

³⁴ Idem pp.227-249.

celles d'Europe »³⁵ constitue, à l'image de Montpellier, mais pour des raisons différentes bien sûr, un des principaux pôles universitaires de référence dans l'Europe médicale du XVIIIe siècle. Au carrefour des courants germaniques, italianisants et moyen-orientaux, Johann Peter Frank, figure de proue du mouvement scientifique pavesan et, comme nous le verrons, élément déterminant dans la carrière de Benedetto Frizzi, écrivait justement à son sujet :

« In pochissimo tempo, Pavia fu popolata dai più celebri e rispettabili scienziati, e presso che inondata da una moltitudine innumerevole di scelta gioventù non solamente italiana ; ma tedesca, ungherese, française, inglese, in fine ad ogni angolo dell'Europa gareggiava nell'affollarsi a quella Università, affine di approfittere dei lumi, degli insegnamenti e dell'érudition dei Maestri così scelti e così degni ».³⁶

Et pourtant, la fortune de l'Université de Pavie n'était pas, de prime abord, une chose évidente. Certes, la petite cité, sous tutelle viennoise depuis plusieurs siècles, figée dans une apparente léthargie³⁷, et étouffée par l'imposante capitale régionale voisine, Milan, pouvait se targuer d'avoir, derrière elle, une importante tradition scientifique. Cependant, alors qu'elle s'enlisait dans un enseignement scientifique médiéval, élitiste, inefficace, et surtout improductif, elle doit sa renaissance à la détermination et aux volontés politiques de la Monarchie des Habsbourg.

En effet, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, l'impératrice Marie-Thérèse secondée par son fils, Joseph, co-régent, s'attèle, après s'être penchée sur le cas de plusieurs autres villes universitaires de l'Empire³⁸, à la restauration de la notoriété passée de l'Université de Pavie afin d'en faire LE pôle de l'enseignement médical et scientifique³⁹ de l'Empire, attractif, estimé et reconnu au niveau national et européen.

³⁵ A. FERRARESI, Dalla periferia al centro : Pavia e la sua Università nella seconda metà del Settecento *Annali di storia pavese*, n. 28, 2000, pp. 87-104, où l'auteur cite l'ouvrage C. DENINA, *Considérations d'un Italien sur l'Italie ou Mémoires sur l'état actuel des lettres et des arts en Italie et le caractère de ses habitants*, A Berlin, 1796, pp. 77-103.

³⁶ G.P.FRANK, *Biografia di Giovanni Peter Frank scritta da se stesso fino all' anno 1801*. Tradotta dal tedesco e continuata fino al 1821 dal dottore Francesco Tantini, Pisa, 1822. « En très peu de temps, Pavie fut peuplée par les plus célèbres et respectables scientifiques, et inondée par une innombrable multitude de membres de la jeunesse non seulement italienne, mais aussi allemande, hongroise, française, anglaise et des quatre coins de l'Europe rivalisant pour intégrer cette université afin de profiter des Lumières, des enseignements et de l'érudition de Maîtres dignes et estimables ». Il s'agit ici d'une autobiographie de Johann Peter Frank. Les informations qui y sont contenues sont donc à interpréter avec précaution.

³⁷ J. LALANDE, *Voyage d'un Français en Italie fait dans les années 1765 & 1766*, Paris, Venise, 1769, p. 447.

³⁸ Marie-Thérèse a d'abord réformé les universités de Vienne, Prague, Graz, Innsbruck, Fribourg avant de s'attaquer à Pavie. Voir E. BRAMBILLA, Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (a cura di.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo settecento*. Atti del Convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994, Leo S. Olschki, Firenze, 1996, pp. 393-433.

³⁹ Scientifique est ici à entendre au sens large du terme puisque des disciplines telles que la théologie, la philosophie ou bien la jurisprudence étaient également concernées. Voir A. FERRARESI, Dalla periferia al centro : Pavia e la sua Università nella seconda metà del Settecento *Annali di storia pavese*, n. 28, 2000, pp. 87-104.

Pour ce faire, l'impératrice autrichienne promulgue, à quelques années d'intervalles seulement, toute une série de réformes⁴⁰ dont les deux principales, le *Piano Didattico* en 1771 et le *Piano Scientifico* en 1773⁴¹, devaient réorganiser, d'abord à Vienne puis ensuite dans le reste des territoires de la Monarchie, de façon précise et méticuleuse, tant le contenu, les méthodes que les visées de la pédagogie scientifique enseignée, afin de transformer Pavie en plateforme de l'enseignement médical de l'Empire, animée par des professeurs, des savants et des intellectuels émérites, comme par exemple les mathématiciens Gregorio Fontana (1735-1803) et Daniel Bernouilli (1700-1782), le médecin Samuel Tissot (1728-1797) dont on retiendra un des premiers traités sur la santé et l'hygiène publique⁴², Alessandro Volta (1745-1827) découvreur de l'électricité et de ses propriétés, ou bien l'abbé Alessandro Spallanzani (1729-1799) qui étudia longuement la reproduction. Des individus qui joueront par ailleurs un rôle de premier plan dans la formation de Benedetto Frizzi.

Toutefois, il est dès à présent important de noter que, sous l'ère de l'Impératrice Marie-Thérèse, les répercussions de ces initiatives demeurent quelques peu limitées, à cause, selon toute probabilité, de la mainmise religieuse et corporative encore extrêmement présente en Lombardie comme dans tout le reste des territoires de l'Empire, et ce malgré leur apparente suppression.

Il faut effectivement patienter jusqu'à l'avènement définitif de son fils, l'Empereur Joseph II, pour que la situation de l'athénée se décante réellement. Ce dernier, qui succède à sa mère sur le trône autrichien en 1780, poursuit de façon nettement plus poussée et radicale, la politique réformiste maternelle, en plaçant véritablement le petit bourg lombard, au cœur des projets de rénovation du système universitaire impérial.

Un virage décisif amorcé dès 1781 et la publication du *Toleranzedikt*⁴³ par le jeune Empereur. Un édit de tolérance par lequel il concédait à tous ses sujets et ce, quel que soit leur origine ou leur confession, la liberté de culte et les mêmes droits d'accès à la vie publique (emploi et éducation entre autre). Par cet acte, Joseph II et son administration font donc tomber les barrières géographiques, sociales et confessionnelles, ce qui a pour conséquence immédiate d'ouvrir les carrières (et dans notre cas les universités) au mérite, au talent et à la promotion

⁴⁰ Ibidem op.cit. pp.87-104

⁴¹ En français, on fait généralement référence au règlement de 1771 et au plan scientifique de 1773.

⁴² Il s'agit de S. TISSOT, *Avis au peuple sur sa santé*, chez F. Grasset, Lausanne, 1781.

⁴³ Toleranzedikt ou Edit de Tolérance promulgué le 12 novembre 1781.

sociale⁴⁴. Une promotion et une ouverture dont des personnages comme Benedetto Frizzi ont bien entendu pu amplement profiter.

En ce qui concerne l'université de Pavie, ces réformes, concomitantes avec la mise en place d'infrastructures modernes et le recrutement, à l'instar de Montpellier, d'un personnel plus que compétent, sont entérinées par le déplacement, en personne, de l'Empereur dans la petite cité lombarde, en 1783 (visite au cours de laquelle Benedetto Frizzi eut l'occasion de rencontrer et d'impressionner le souverain autrichien), et qui place définitivement la ville sur la carte des étapes fondamentales et indiscutables du Grand Tour⁴⁵ de l'élite estudiantine européenne (ce qu'Alessandra Ferraresi appelle très justement « l'upper class européenne »)⁴⁶.

Un succès de l'athénée lombard sur sa rivale Milan finalement confirmé en 1788 par le transfert sur les rives du Tessin du siège de l'entière administration dédiée au secteur sanitaire en Lombardie autrichienne⁴⁷, le *Direttorio Medico*⁴⁸ ainsi que la faculté de médecine et tous les organismes régissant de près ou de loin la politique médicale impériale afin de composer un important foyer d'instruction, notamment pour les fonctionnaires et futurs dirigeants⁴⁹.

Ainsi, au cœur de l'Europe scientifique, Pavie renvoie l'image d'une université culturellement très ouverte. Une ouverture dont l'impact aurait été nettement moins efficace sans la mise en place par les dirigeants autrichiens dès les années 1780, d'une politique de tolérance en abolissant les discriminations religieuses, en particulier envers les ressortissants de la communauté juive, principaux vecteurs de la culture médicale à travers le Vieux continent, et qui permit justement à des individus comme Benedetto Frizzi d'étudier, de circuler et d'exprimer librement tous leurs talents au même titre qu'un autre étudiant.

⁴⁴ E. BRAMBILLA, Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (a cura di.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo settecento*. Atti del Convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994, Leo S. Olschki, Firenze, 1996, pp. 393-433.

⁴⁵ A. FERRARESI, Dalla periferia al centro : Pavie e la sua Università nella seconda metà del Settecento *Annali di storia pavese*, n. 28, 2000, pp. 87-104.

⁴⁶ Ibidem pp.87-104

⁴⁷ E. BRAMBILLA, Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (a cura di.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo settecento*. Atti del Convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994, Leo S. Olschki, Firenze, 1996, pp. 393-433.

⁴⁸ Le *Direttorio Medico* est l'organisme qui régissait sur un plan médical, politique ou administratif, tout le secteur sanitaire de l'Empire. Longtemps établi à Milan, en 1788 il est transféré à Pavie afin d'y regrouper les acteurs de la gestion des questions sanitaires des territoires de Habsbourg.

⁴⁹ E. BRAMBILLA, Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (a cura di.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo settecento*. Atti del Convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994, Leo S. Olschki, Firenze, 1996, pp. 393-433.



Figure 2 - Carte de l'Italie par le géographe royal français Vaugandy - Banque d'Images.

Grâce à ses liens déjà très étroits avec les courants germaniques, anglo-saxons, francophones et italophones, Pavie s'insère dans les principaux réseaux culturels européens de l'époque. Sa position centrale, en Lombardie, permet ainsi la composition de toute une nouvelle classe d'intellectuels et de scientifiques, socialement dense et à l'écoute des nouvelles idées, à laquelle Benedetto Frizzi ne manque pas, comme nous le verrons, de participer et de s'imposer.

Il apparaît ainsi clairement que l'université, première étape incontournable dans la formation du médecin au cours du XVIII^e siècle, à partir de laquelle se nouent les premiers contacts, les premières amitiés, purement scientifiques et professionnelles (le plus souvent avec des camarades et des professeurs), est loin de constituer un choix anodin dans la carrière d'un médecin moderne.

Ce caractère crucial et décisif permet à plusieurs universités, dont Montpellier et Pavie entre autre, de se détacher par leur dynamisme et leur attractivité et ce, malgré des contextes, notamment politiques et scientifiques, tout à fait distincts. En effet, si Montpellier attire avant tout par son prestige, par les avantages que procure son titre, et surtout par la culture d'un certain esprit de contrariété au regard de Paris ; Pavie en revanche, pôle d'excellence désigné, entièrement coordonnée et centralisée par la Maison d'Autriche, est un passage, par force, obligé et fondamental pour qui souhaite légitimement exercée dans les territoires de l'Empire autrichien, et accéder ainsi à un profitable statut de fonctionnaire de la Monarchie.

Lucides quant à leur rôle dans la transmission de la culture et des savoirs médicaux, Montpellier et Pavie constituent, toutes deux, au travers de leurs enseignements un préambule certes à la pratique et à la professionnalisation de la médecine, mais surtout à la vie et au rôle social du médecin dans la société moderne.

De fait, au-delà du socle culturel commun inculqué à l'université, la véritable reconnaissance sociale s'acquiert hors les murs de ces institutions, par la pratique en milieu hospitalier, une façon également de mettre à l'épreuve la solidité et la permanence de ces premiers contacts, fondamentaux dans l'élaboration d'une carrière stable et pérenne.

1. A.b. Formations hospitalières.

Nous venons de le voir, la formation universitaire de l'aspirant médecin à la fin du XVIIIe siècle étant essentiellement théorique et relativement éloignée tant des préoccupations concrètes que des réels besoins de la société ; il est par conséquent d'usage, pour ce dernier, de compléter et d'enrichir son cursus en accomplissant une période de service auprès de structures hospitalières.

Avant d'aller plus loin, soulignons d'ores et déjà qu'à cette époque, même si les notions d'hygiène et de salubrité tendent timidement à se définir et à se vulgariser, « l'hôpital », à l'instar de l'université d'ailleurs, n'est en rien comparable à l'institution moderne et performante que nous connaissons aujourd'hui.

En effet, jusque dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, le concept d'« hôpital », qui comprend également les hospices, l'hôtel-Dieu et autres dispensaires par exemple, n'est pas encore parfaitement déterminé⁵⁰, et se noie dans une multiplicité de terminologies qui, sans désigner spécifiquement un type d'établissement, alimente justement l'image anarchique et désorganisée propre à l'organisation des soins et des secours de cette période.

Institution essentiellement ecclésiastique hébergeant et accueillant indifféremment à la fois voyageurs, pèlerins, malades, mendiants, vieillards, femmes et enfants abandonnés sans toujours dispenser de soins médicaux appropriés, l'« hôpital » est un lieu très critiqué et discuté

⁵⁰ M. ROCHAIX, *Les questions hospitalières de la fin de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris : Berger-Levrux, 1996, p 14.

dont le trait dominant demeure la lutte contre tous les besoins engendrés par le paupérisme⁵¹, un malaise social en très nette augmentation lequel se traduit par l'apparition d'une véritable classe de malheureux, et dont la résorption devient une priorité. Considérée à juste titre comme l'anti-chambre de la mort, ou le « tombeau de l'humanité⁵² » pour son insalubrité et les foyers d'épidémies potentiellement redoutables qu'elle représente, la population juge l'hospitalisation comme un exercice arbitraire du pouvoir, et rechigne souvent à s'y rendre, lui préférant les conseils, tout aussi néfastes d'ailleurs, de l'empirique ou du rebouteux⁵³.

Cependant, malgré cette représentation confuse voire funeste, les liens évidents entre enseignements théoriques et mise en pratique des connaissances d'une part, puis, l'évolution de la médecine vers une application plus utile et concrète⁵⁴ d'autre part, conduisent progressivement à une révision des finalités de ces institutions, qui deviennent alors parties intégrantes de la formation du médecin, faisant d'ailleurs naître en lui, selon le fondateur de la Société royale de médecine et médecin de la reine Marie-Antoinette, Félix Vicq-D'Azyr⁵⁵, le véritable regard médical scientifique.

L'hôpital constitue il est vrai un immense champ de prodigieuses découvertes pour les carabins qui ont à cœur de s'exercer à la pratique de leur art, même si, il faut le reconnaître, les contacts avec les malades restent limités⁵⁶. En conséquence, certaines universités, à l'image de Montpellier par exemple, ouvrent très tôt (dès le tout début du XVIIIe siècle), soit des chaires entièrement dédiées à la pratique et au service des pauvres, afin que les étudiants en médecine, (à qui l'accès aux hôpitaux était alors résolument défendu), puissent approcher et apprendre aux contacts des malades indigents ; soit des postes de médecins-chefs, assurés par les professeurs d'université, dans le but de créer une continuité dans les liens récemment tissés entre les universités et les hôpitaux.

De fait, ce n'est qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle, et davantage encore au siècle suivant que, dans la bataille pour la conquête de l'hôpital menée conjointement par de nombreux professeurs et étudiants, ces établissements deviennent des lieux de soins exclusivement médicaux et que,

⁵¹ Ibidem.p 19

⁵² Rapport fait au nom des Comités de rapports, de mendicité et de recherches, sur la situation de la mendicité de Paris, le 30 mai 1790 par M. de Liancourt, membre du Comité de mendicité.
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k42975n>

⁵³ A. RECHE, *Mille ans de médecine et de pharmacie à Bordeaux*, Bordeaux : Librairie Mollat, 1980, p.19.

⁵⁴ S. CHAUVEAU, P. FOURNIER, S. FRIOUX, *Hygiène et santé en Europe. De la fin du XVIIIe siècle aux lendemains de la Première Guerre Mondiale*, France : SEDES, 2011, p.20.

⁵⁵ J.P. PETER, Malades et maladies à la fin du XVIIIe siècle pp.135-170 in J.P. DESAIVE, J.P. GOUBERT, E. LE ROY LADURIE [et al.], *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.

⁵⁶ Il s'agit bien souvent d'échanges oraux et non de contacts physiques. Les carabins ne sont que très peu admis à examiner un patient.

au-delà de leur visée caritative, soigner et enseigner s'affirment comme leurs fonctions prépondérantes. L'admission logique et légitime de l'enseignement médical à l'hôpital, qui se concrétise, à terme, par la mise en place d'un enseignement clinique (c'est-à-dire techniquement au pied du lit du malade) voit d'ailleurs véritablement le jour pour la première fois à Vienne, en Autriche, lorsque, sur la base des expériences française et anglaise, l'empereur Joseph II, encore lui, inaugure en 1784, le premier hôpital au sens moderne du terme. Une initiative qui n'est pas surprenante de la part de l'Empire d'Autriche lequel se place en précurseur en matière de politique d'hygiène et de santé publique.

L'Allgemeine Krankenhaus, car c'est de lui qu'il s'agit, est un lieu non plus strictement réservé à l'accueil des indigents, mais prioritairement dédié aux soins des malades selon un certain nombre de normes (architecture, éclairage, aération, hygiène, logistique, etc.) Un modèle par la suite repris dans toute l'Europe, comme en France où le décret de la Convention thermidorienne de 1794, inspiré par Antoine Fourcroy⁵⁷, réorganise justement l'enseignement de la médecine en l'associant à l'hôpital⁵⁸, et en laissant une plus grande liberté d'action aux médecins et chirurgiens⁵⁹.

Cette phase, que nous pourrions qualifier de façon anachronique « d'immersion en milieu professionnel » constitue une étape cruciale dans la construction à la fois personnelle et, justement, professionnelle du futur médecin, lequel, généralement issu de la bourgeoisie ou des milieux aisés, n'a guère eu l'occasion de se confronter aux dures réalités quotidiennes de la population que sont misère, pauvreté, et maladie. Une population faisant par ailleurs ordinairement preuve de méfiance et de réticence à l'encontre, nous l'avons indiqué, des hôpitaux, mais également des praticiens eux-mêmes, jugés si ce n'est incompetents, du moins élitistes, bourgeois et hautains.

Néanmoins la diffusion, à la fin du XVIIIe siècle et ce, dans le prolongement de l'enseignement universitaire, d'une approche clinique de la médecine, centrée autour du patient et exercée dans son intérêt, convertissent les structures hospitalières en véritables temples dédiés à la transmission du savoir, au sein desquels les étudiants ont tout loisir de mettre en pratique et de perfectionner leurs connaissances, épaulés par de nombreux professionnels confirmés qu'ils accompagnent lors de visites ou de consultations.

⁵⁷ Antoine Fourcroy (1755-1809) est un médecin et chimiste proche entre autre de Félix Vicq-D'Azyr, Condorcet et Buffon. Après avoir collaboré à la rédaction de *l'Encyclopédie* et participé aux événements révolutionnaires, il prend une part importante dans la réorganisation de l'instruction publique.

⁵⁸ F. MESLE, J. VALLIN, Mortalité en Europe : la divergence Est-Ouest *Population* 2002/1 (Vol.57) pp. 171-212.

⁵⁹ M. ROCHAIX, *Les questions hospitalières* op.cit. p.45.

Tout l'enjeu de cette période d'apprentissage, parfois concomitante avec le cycle théorique universitaire au cours de laquelle la pratique de la médecine prend progressivement l'ascendant sur les connaissances purement théoriques, réside donc tout d'abord dans l'instauration d'un nouveau rapport (physique, individuel, voire personnel) entre le praticien et le patient. Un contact rapproché qui contribue à la réhabilitation progressive de l'image du médecin auprès de la population. Ainsi, ce dernier, avec les membres du clergé, s'impose peu à peu comme un interlocuteur fiable, bienveillant, concerné tant aux yeux des patients, dont il appréhendera les souffrances et les besoins, qu'aux yeux des gouvernants, auprès desquels il assumera plus aisément une fonction de médiateur, d'intermédiaire entre ces derniers et leurs sujets. Ainsi, comme nous le démontrerons par la suite, le praticien met à profit ce nouveau statut pour asseoir plus largement son influence hors de l'environnement strictement médical.

Outre les patients, le passage rituel par l'hôpital offre au jeune médecin de nombreuses opportunités de rencontres et de collaborations puisque, à peine sorti des bancs de l'université où se sont en général forgées certaines amitiés et solidarités, ce dernier se retrouve propulsé au milieu d'un collectif déjà constitué et parfaitement coordonné selon une hiérarchie bien précise, auquel il va devoir, sinon se soumettre, du moins s'agréger rapidement et efficacement.

Contraint de s'associer soit à d'anciens camarades de classe ou d'anciens professeurs, à présent devenus ses collègues et avec lesquels il est nécessaire de souscrire de nouveaux rapports, plus paritaires, soit de s'appuyer sur le savoir-faire d'autres praticiens (chirurgiens, pharmaciens, voire sage-femme, etc.) qu'il ne connaît à priori pas mais auxquels il doit néanmoins se fier ; la vocation de l'hôpital est également de mettre le jeune médecin face aux responsabilités qui lui incombent de par la nouvelle autorité morale et intellectuelle qu'il incarne, puis d'insuffler en lui un esprit à la fois solidaire et responsable au regard tant de ses collaborateurs, que du reste de la société, en particulier des malades, qui attendent, par ailleurs, énormément de lui.

Il est vrai qu'en dehors des praticiens, l'environnement hospitalier est aussi une excellente occasion pour le jeune médecin d'interagir et de lier contact avec d'autres membres cruciaux, voire incontournables de la société « civile » ou disons plutôt citadine. La pensée et l'action chrétienne à l'origine de l'hôpital explique d'ailleurs la persistance du caractère résolument confessionnel de ces lieux⁶⁰, avec la présence, en nombre, de membres du corps religieux, essentiellement des congrégations féminines, secondant, telles des sages-femmes, les infirmières.

⁶⁰ M. ROCHAIX, *Les questions hospitalières* op.cit. p.27.

Puis, parallèlement aux manifestations de charité chrétienne qui entretiennent encore une grande partie des hôpitaux, en Europe, à la fin du XVIIIe siècle, à l'image des congrégations féminines par exemple, la gestion des questions administratives et financières de ces structures d'accueil est confiée à des individus parmi les plus fortunés et donc, en conséquence, parmi les plus influents des cités, jouant bien volontiers le rôle de mécènes. Souvent issus des principaux organes corporatifs comme ceux des marchands, négociants, lettrés et autres politiques, cette participation permet de maintenir les hôpitaux dans un relatif équilibre économique et concède dans le même temps au jeune médecin la possibilité de doucement déborder du cadre médical, tout en jetant les premiers ponts avec le reste de la société, même si, précisons-le, ces intervenants extérieurs démontrent souvent une certaine réticence à la présence des carabins dans les hôpitaux⁶¹ par crainte, très probablement, d'une diminution de leur influence⁶².

Par conséquent, bien que la principale visée de l'expérience en milieu hospitalier proposée aux étudiants en médecine soit avant tout de combler les carences d'un enseignement universitaire encore trop doctrinal, elle n'en constitue pas moins également, sous certains aspects, une forme de sociabilité que nous pourrions définir de « mixte », ou de « transitoire », combinant à la fois le monde purement scientifique et celui citoyen. Le jeune médecin est de ce fait prédisposé à faire son entrée dans le monde, fort de son statut de professionnel compétent et de l'aura qu'il procure, ainsi que de quelques contacts-relais, lesquels posent les premiers jalons d'un réseau de contacts et de relations plus exclusivement médicales mais aussi de collaborateurs (connaissances ou patients) urbains, quelques fois parmi les plus influents.

1. A.c. La constitution d'un premier réseau de clientèle.

Nous l'avons évoqué, la transition du statut de « simple » étudiant en médecine à celui de *docteur* en médecine véritablement établi est un processus assurément long, délicat, mais néanmoins décisif, au cours duquel l'individu en question doit progressivement s'affranchir du « cocon » médical que composent l'université puis l'hôpital, dans lesquels il est, en règle générale, déjà parfaitement intégré, et où sa valeur n'est, naturellement, plus à démontrer, pour peu à peu endosser la responsabilité qui incombe à sa fonction sociale et ensuite légitimement s'imposer dans le reste de l'environnement citoyen.

⁶¹ Ibidem p.47.

⁶² Ibidem p.49.

Si le cursus universitaire et la période de perfectionnement en milieu hospitalier que nous venons d'exposer sont, habituellement, effectués loin du foyer familial, en terres inconnues, il n'est pas rare en revanche de voir le jeune diplômé revenir s'installer, même pour un temps seulement, auprès des siens, dans la ville qui l'a vu grandir, afin d'y débiter sa carrière en y constituant plus aisément et plus sereinement une première clientèle, ou patientèle, à la position sociale non négligeable, et bien souvent déjà acquise à sa cause.

En effet, de nos jours, il nous est quelques peu malaisé de saisir, dans leur intégralité, la nature des relations (oscillant entre défiance et confiance), qu'entretenaient, à l'époque qui nous intéresse, les particuliers avec les professionnels des soins⁶³. Toutefois, en cette fin de siècle, la famille apparaît clairement comme l'un des piliers fondateurs sur lequel repose une grande partie de la société. Une famille dont les solidarités élargies aux parents et proches plus ou moins éloignés, cimentent à leurs tours, grâce à leurs fortes structurations propres, non seulement la vie professionnelle mais également sociale (les deux étant alors généralement très imbriquées) d'une part importante de la bourgeoisie⁶⁴, à laquelle appartiennent justement d'ordinaire, les docteurs en médecine.

De fait, les médecins, ou du moins les prétendants au titre de docteur en médecine, notables urbains, sont en général issus de familles relativement influentes, respectées, bénéficiant d'une certaine aisance sociale, et surtout parfaitement insérées et investies dans la vie de leur cité. S'ils ne descendent pas directement de dynasties⁶⁵ de médecins, auquel cas leurs noms et leurs ascendances suffisent davantage que n'importe quel autre diplôme à attester de leurs compétences ; leurs proches (parents, frères, oncles, amis, coreligionnaires, etc.) occupent ordinairement des fonctions stratégiques au cœur de l'organigramme social : magistrats, prévôts, lettrés, négociants, diplomates entre autres. Une situation et un soutien extrêmement avantageux, notamment au regard d'autres professions médicales, à l'image des chirurgiens par exemple, dont profite largement le jeune médecin pour poser les premières pierres de son propre réseau relationnel, qu'il sait être déterminantes dans la suite de son parcours individuel et professionnel. Un premier réseau que Pierre Bourdieu⁶⁶ nommait le *capital social* et qui correspond à l'ensemble des ressources mises à contribution dans la constitution d'un réseau durable de relations (familles, anciens camarades de classes, élite, club, etc.) marquant ainsi

⁶³ J-F. VIAUD, *Le malade et la médecine sous l'Ancien Régime. Soins et préoccupations de santé en Aquitaine (XVIIe-XVIIIe siècles)*, FHSO, Bordeaux, 2011, p. 275.

⁶⁴ L. COSTE, *Les bourgeoisies en France du XVIe au milieu du XIXe siècle*, Armand Colin Edition, Paris, 2013, p. 180.

⁶⁵ A. RECHE, *Mille ans de médecine* op.cit p. 15.

⁶⁶ P. BOURDIEU, *Le capital social Actes de la recherche en sciences sociales* Vol 31, janvier 1980, pp. 2-3.

pour un individu, l'appartenance à un groupe uni par des liens utiles et permanents, et ce, dans un espace géographique, social ou économique défini⁶⁷.

Il est clair que l'intérêt de ces premières rencontres et de ces premiers liens ne réside pas tant dans l'absolue nécessité de dégager des revenus financiers⁶⁸, ni même dans le désir irrésistible de pratiquer leur art (encore une fois, sortis des hôpitaux, les praticiens, notamment en zone urbaine, n'exerçaient véritablement que très rarement la médecine), mais davantage dans l'intention d'utiliser l'autorité, la position de référent moral, en d'autres termes, le rôle social important⁶⁹ que leur procure le statut de médecin, pour nouer et alimenter un réseau de relations et de contacts fiables sur lesquels s'appuyer pour pénétrer et acquérir, à court ou à moyen terme, une légitimité hors des cercles médicaux. A vrai dire, outre les liens familiaux, sanguins, par force indéfectibles, la constitution de réseaux solides, de ce fameux *capital social*, n'est pas une chose innée, ni même évidente, et résulte en revanche bien souvent d'un travail de longue haleine, en particulier en ces années où les rapports médecins / patients, il faut bien le reconnaître, tenait d'un équilibre fragile, entremêlé de respect et de suspicion, du moins de la part du peuple, qui plus est en cas d'épidémies.

Dans ces conditions, encore une fois, à l'instar du clergé, le docteur en médecine côtoie la plupart du temps son propre milieu, favorisé, qui a de lui une opinion favorable, avec lequel il entretient une relation bien loin de la réserve et de la retenue qui sont de mise aujourd'hui avec nos médecins généralistes. Effectivement, bourgeois aisés, médecins et patients sont en règle générale des proches : amis, parents, alliés, voire collègues, avant d'être séparés par la barrière du praticien face à son malade. Une situation et une proximité dont le médecin tirait d'ailleurs des avantages secondaires, annexes, mais non moins essentiels, puisque dans la grande majorité des cas, leurs entrevues ne touchaient que très rarement au thème de la santé, et il n'était pas rare que leurs rencontres aient lieu en dehors de tout contexte médical, dans le cadre de sociabilités mondaines et culturelles telles que des salons ou des clubs par exemple. Précisons tout de même que, le cas échéant, les consultations ou « hospitalisation » pouvaient également être effectuées au domicile du malade, où le médecin s'installait⁷⁰ le temps

⁶⁷ Ibidem pp.2-3.

⁶⁸ Il n'est pas rare, en effet, de lire dans les livres de raison que les médecins n'étaient pas toujours rétribués, ou bien seulement en nature (nourriture par exemple), de par la proximité affective, amicale avec le patient. Voir J-F. VIAUD, *Le malade et la médecine* op.cit, p. 280.

⁶⁹ P. GUILLAUME, *Le rôle social du médecin* op.cit. p.42.

⁷⁰ Cette initiative reste toutefois assez rares chez les docteurs en médecine résidant en ville et beaucoup plus répandue, en revanche, chez les chirurgiens, lesquels pratiquaient généralement les arts dans les campagnes. Voir J-F. VIAUD, *Le malade et la médecine* op.cit, p. 294.

nécessaire à la guérison, ce qui déplaçait automatiquement le rapport patient / médecin dans un domaine plus intime et privé.

Malgré les carences documentaires et archivistiques qui ne nous permettent pas de juger dans leur globalité la nature et les usages des interactions entre le médecin et son premier cercles de patients ; nous pouvons toutefois légitimement penser que l'utilisation de la solidarité et du parrainage de l'entourage à la fois professionnel et familial par les médecins s'avère, d'un point de vue stratégique, extrêmement pertinent pour espérer intégrer les plus importants cercles de la sociabilité citadine et, par conséquent, enrichir leurs réseaux avec des interlocuteurs tout aussi influents, car ce sont là des liens indéfectibles, liés à la sphère du sang, de l'intime et du privé, sur lesquels s'appuyer sans crainte pour gravir, progressivement, les échelons sociaux.

CONCLUSION

Ce cadre général, en revenant sur les différentes grandes étapes de la formation du médecin moderne (université, hôpital, et constitution d'un réseau de patients), met en évidence l'apparition d'une nouvelle figure du scientifique moderne qui, enfin arrivé à maturité, s'impose comme un protagoniste incontournable de la scène urbaine des Lumières. Partie prenante du processus de composition d'une nouvelle élite, celle du mérite, du talent, et non plus seulement celle de la bonne naissance, les savants, et en particulier les médecins, acteurs sociaux omniprésents et protéiformes, ont soif de reconnaissance, de prestige et de pouvoir.

Une gratitude et une légitimation qu'ils cherchent et trouvent en se rendant utiles à la communauté et en s'appuyant sur leur forte propension à tisser des liens et des contacts non moins utiles et précieux dans leur évolution tant personnelle que professionnelle, et ce grâce à une intense pratique de la sociabilité et de ses nombreuses formes que celle-ci adopte dès la fin du XVIII^e siècle, comme nous le montre, ci-dessous, l'étude des cas de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi.

1.B. Définition d'un groupe.

L'importance, le poids du lien, qu'il soit amical, professionnel ou bien encore familial, dans la structuration de la société moderne tend à se confirmer, et son analyse, notamment à travers la décomposition de cas concrets, permet de saisir les modalités de constitution, d'évolution puis d'affirmation sociale de certains groupes.

Les médecins, à l'image de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, de par la place qu'ils occupent dans la société, forment à ce propos un exemple pertinent dont l'étude se révèle extrêmement enrichissante tant leurs parcours personnels et professionnels résultent d'une succession de rencontres et de connexions complexes, diversifiées, à partir desquelles ils tissent leurs propres réseaux, à leur image, qui leur assurent ainsi une plus large mobilité dans et hors des milieux scientifiques.

Une aisance relationnelle (Pierre Bourdieu aurait dit « un capital social »⁷¹) que les médecins se doivent de cultiver très tôt, en réalité dès leurs premières années de formations, alors que le jeune carabin, à peine sorti de l'enfance se retrouve, loin du foyer familial⁷², à devoir affronter un certain nombre de difficultés liées aux exigences des études médicales à proprement parler, mais aussi à la rudesse des conditions de vie estudiantine de l'époque, lesquelles stimulent, par force, l'esprit de corps et la solidarité. A Montpellier par exemple, les carabins, frondeurs, turbulents et insubordonnés, régulièrement compromis dans des rixes, en particulier avec les contingents de soldats en garnison, pâtissent d'une mauvaise image auprès de la population et choisissent, par conséquent, de ne pas s'y mêler, ou que très peu, privilégiant leur propre compagnie⁷³ ou bien, le cas échéant, la fréquentation de certains lieux de sociabilité, sur lesquels nous reviendrons plus longuement dans la partie suivante, à l'image des loges maçonniques⁷⁴ par exemple, alors très répandues. Toutefois, quel que soit le contexte, la camaraderie carabine demeure de loin une forme de solidarité et d'association éprouvée par le médecin.

⁷¹ P. BOURDIEU, *Le capital social* op.cit, pp. 2-3.

⁷² D. ROCHE, *Les circulations dans l'Europe* op.cit, p.572.

⁷³ H. BERLAN, *Faire sa médecine au XVIIIe siècle* op.cit. p. 182.

⁷⁴ *Ibidem* p. 170.

1. B.a. La camaraderie carabine.

L'absence de crise majeure en Europe au XVIIIe siècle (conflits, épidémies, famines, etc.) et l'enrichissement général des sociétés ont permis aux sciences, et plus particulièrement aux études médicales, de connaître une attractivité inédite auprès d'un public tout aussi nouveau et intéressé, qui s'est traduite, dans les faits, par une étonnante envolée des effectifs dans les facultés de médecine⁷⁵. Encore une fois, le cas de Montpellier est éloquent : alors qu'au XVIIe siècle la cité languedocienne ne comptabilisait que 2669 inscriptions, au siècle suivant en revanche, 4682 candidats se présentèrent au titre de docteur en médecine, soit un peu moins du double, une progression inattendue pour l'université méridionale qui se vérifie également dans les autres principaux pôles de médecine en Europe⁷⁶.

La camaraderie et, en quelques sortes, une certaine forme de fraternité, est donc une inclination récurrente, inhérente aux carabins qui, à l'image des populations soldatesques, ont tendance à immédiatement se constituer en communauté. Une communauté à l'intérieur de laquelle les membres forment les assises solides d'un premier réseau de relations, dont la fiabilité et la résistance à toute épreuve s'avère être une des principales caractéristiques, décisive à la fois dans les choix de carrières et dans les stratégies individuelles du jeune médecin. Celui-ci, régulièrement en contact avec des individus de son âge, acquiert ainsi un certain nombre de valeurs comme la solidarité, et de modèles sociaux. Le modèle de confraternités, généralement répandu dans les milieux savants, a donc pour principal objectif de rendre ses membres plus sociables⁷⁷.

Au vu du nombre de jeunes gens séduits par la carrière médicale en cette fin de XVIIIe siècle, il est évident que la première cellule de contacts d'un carabin s'organise autour d'un panel assez large, bien que très spécifique, d'individus (camarades, enseignants, démonstrateurs, intervenants extérieurs, ou bien encore quelques fois logeurs ou tenanciers) n'ayant pas tous auprès de lui la même influence, ni le même rôle.

Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, nous l'avons abordé précédemment, ont effectué leurs cursus dans deux des principales universités de médecine d'Europe, Montpellier et Pavie, qui ont vu défiler pendant plusieurs décennies scientifiques, savants, et autres lettrés de renom.

⁷⁵ D. ROCHE, *Les circulations dans l'Europe* op.cit p. 597.

⁷⁶ H. BERLAN, *La mobilité étudiante au XVIIIe siècle : l'exemple de la Faculté de Médecine de Montpellier*, Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale, Année 2004, tome 116, N°248, pp. 355-473.

⁷⁷ J. ROSSIAUD, *Le confraternite giovanili* in G. GEMELLI, M. MALATESTA (a cura di), *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Feltrinelli, Milano, 1982, pp. 140-176.

Parmi tous ces hommes que nos deux médecins ont été susceptibles de côtoyer, quelques figures se détachent plus que d'autres en endossant le rôle de mentors, de guides, nous pourrions dire sans exagérer de pères spirituels auprès des deux hommes. Des figures fondamentales donc par lesquelles nous allons, selon toute évidence, débiter notre étude.

Avant toute chose, il est cependant primordial de garder à l'esprit que les relations humaines sur lesquelles repose notre travail demeurent des liens assurément informels, parfois tacites, extrêmement délicats à retracer de façon certaine, dans leur exacte intégralité. Malgré les quelques fragments tangibles qui nous sont parvenus au détour de documents d'archives, et qui attestent, dans quelques cas, d'une véritable interaction entre deux ou plusieurs individus, le recours au postulat est parfois inéluctable, conférant ainsi à notre travail un inévitable caractère non exhaustif.

Lorsque Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi intègrent leurs athénées respectifs de Montpellier et de Pavie, en 1772 pour l'un et 1783 pour l'autre, ils bénéficient déjà tous deux d'un bagage culturel et social non négligeable. Comme il est alors d'usage, les deux hommes ont en effet déjà à leur actif une formation initiale d'ordre davantage humaniste, puisque si le bordelais fait montre d'une première certification en philosophie et belles lettres, le lombard en revanche peut également se targuer, outre un indéniable intérêt pour les questions théologiques, philosophiques et littéraires, d'une première licence d'ingénieur géomètre, confirmant de ce fait une indiscutable réceptivité aux sciences pratiques mêlée à une toute aussi flagrante propension à l'interdisciplinarité.

Lorsque la famille Desèze, relativement connue à Bordeaux reçoit ses lettres de bourgeoisie en 1760, soit quelques années seulement après la naissance de Paul-Victor, ses membres occupent déjà d'importantes fonctions municipales⁷⁸. Jean, le père du médecin bordelais, profondément convaincu que la réussite de ses enfants dépendait en grande partie du choix judicieux de leurs études (lesquelles orientent un destin), et dont la principale obsession était de faire gravir à toute sa famille les échelons sociaux, en s'appuyant justement, sur un sens exacerbé des relations publiques⁷⁹, s'efforce d'assurer à ses enfants une excellente éducation. Pour ce faire, il envoie ses garçons (dix au total) au Collège des Jésuites de la Madeleine, passage obligé pour tout

⁷⁸ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze, *Actes de l'Académie de Bordeaux* pp.169-185.

⁷⁹ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze, 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *La Révolution, Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet*, Tome 3, Montpellier, PUM, 2006, pp. 305-317.

jeune homme de bonne famille, puis, à la suppression de l'ordre, s'oriente vers des précepteurs à la valeur et aux qualités éminemment reconnues.

Ainsi, Paul-Victor Desèze, dont le précepteur ne fut autre que l'avocat Girondin Antoine Duranton⁸⁰ (1736-1793) effectue une première année de médecine à Bordeaux⁸¹ entre 1770 et 1771 avant de rejoindre, à 18 ans à peine, faute d'un rayonnement scientifique satisfaisant de l'athénée girondin, les bancs de l'université languedocienne l'année suivante, non pas tant pour assouvir un net penchant pour les sciences, mais bien pour satisfaire les exigences et les ambitions non dissimulées de son père.

Soulignons d'ailleurs à ce propos, l'ambiguïté contenue à cette époque, par le personnage du précepteur, dont la position, à mi-chemin entre le domestique, le convive intellectuel et l'intime est tout à fait caractéristique de la bourgeoisie de cette fin de siècle. De fait, acteur de la pédagogie sociale, il est important de garder à l'esprit que le précepteur, outre sa mission de former les gens de qualité, alimente également dans le même temps le jeu du clientélisme et du patronage⁸² puisque sa présence permet, pour le foyer qui l'emploie, d'attester d'un certain niveau de vie, et son choix, selon ses qualités morales et ses aptitudes humaines, s'avère par conséquent décisif, voire révélateur de l'état d'esprit et des positions (au sens politique et social du terme) d'une maison. Le choix d'Antoine Duranton, illustre avocat de Bordeaux, confortablement introduit dans la société tant girondine que parisienne, comme principal précepteur des enfants Desèze atteste donc déjà à la fois d'une certaine aisance financière puis d'un certain rang social de la part de la famille du médecin bordelais.

Dans une toute autre optique, il est fascinant de constater à la fois la densité et la diversité caractéristiques du parcours universitaire de Benedetto Frizzi avant qu'il n'entreprenne des études de médecine, notamment compte tenu de sa confession juive, laquelle réduisait, en théorie, fortement son accès à l'enseignement supérieur. Alors âgé de 27 ans, outre des talents de musicologue et de poète⁸³, celui que L. C. Dubin⁸⁴ qualifie, à juste titre d'ailleurs, de « jeune

⁸⁰ S. De SEZE, *Notice biographique de Paul-Victor Desèze*, document familial, personnel, non publié, non paginé. **Antoine Duranton** (1736-1793) est un avocat originaire de Dordogne. Lors des événements révolutionnaires qui touchent la France à la fin du XVIIIe siècle, il fut ministre de la justice du 13 avril au 3 juillet 1792, et assumait des charges auprès du ministère des finances. Girondin, il fut guillotiné à Bordeaux par les partisans de Robespierre.

⁸¹ Voir fiche synthèse Paul-Victor Desèze en annexes de l'ouvrage H. BERLAN, *Faire sa médecine au XVIIIe siècle. Recrutement et devenir professionnel des étudiants montpelliérains (1707-1789)*, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2013.

⁸² D. ROCHE, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 1988. Plus particulièrement le chapitre intitulé « Le précepteur, éducateur privilégié et intermédiaire culturel » pp.331-349.

⁸³ Benedetto Frizzi publiera quelques années plus tard, en 1803, une *Dissertazione di biografia musicale* et compose tout au long de sa carrière de nombreuses poésies et sonnets qu'il distille régulièrement, par exemple, dans les différents journaux qu'il édite lors de sa résidence à Trieste.

⁸⁴ L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* in *Jewish History*, Vol. 26, N°1/2, Essays in honor of Kenneth Stow, May 2012, pp. 201-221.

prodige », véritable surdoué, a déjà à son actif plusieurs diplômes d'ingénierie, de mathématique et d'expert-géomètre, également obtenus à Pavie⁸⁵, conséquence tangible des différentes salves de réformes d'ouverture et de tolérance⁸⁶ (politiques et pédagogiques) initiées par la Maison d'Autriche afin d'intégrer les ressortissants des différentes communautés résidents sur leurs territoires, en priorité les plus utiles à la vitalité économique de l'Empire.

Originaire de la petite ville d'Ostiano⁸⁷, alors située dans la province de Mantoue, laquelle abrite justement au XVIIIe siècle une des plus importantes communautés juives de la péninsule⁸⁸, Benedetto Frizzi grandit à l'ombre des enceintes du château de la petite commune lombarde, (lequel faisait office de ghetto⁸⁹), au sein d'une famille, sinon aisée, du moins prospère, vivant, comme souvent à cette époque, d'activités marchandes et de changes.

La particularité du jeune lombard, du moins dans ces premières années de formation, réside dans la pluralité de ses influences ainsi que dans l'intérêt et dans l'ouverture que celles-ci lui procurent. En effet, parallèlement à l'éducation correspondant aux usages de sa confession (apprentissage de l'Hébreux, étude de la Torah et fréquentation de *l'Accademia rabbinica*⁹⁰ de Mantoue) reçue auprès d'importants acteurs de la sphère judaïque lombarde de cette seconde moitié de XVIIIe siècle que sont entre autre Simone Calimani et Jakob Rafael Saraval⁹¹ ; Benedetto Frizzi bénéficia également et ce, dès sa plus tendre enfance, des nombreuses

⁸⁵ Voir la Cronologia della vita e opere di Benedetto dans M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI (a cura di), *Benedetto Frizzi, un illuminista ebreo nell'età dell'emancipazione*, Giuntina, Ostiano, 2009, p. 13. Benedetto Frizzi obtient plus précisément les titres de Perito Agrimensore e Ingegnere Reale.

⁸⁶ Il s'agit du *Piano Didattico* de 1771, du *Piano Scientifico* de 1773 et du *Toleranzedikt* de 1781.

⁸⁷ De nos jours, Ostiano dépend de la ville de Crémone.

⁸⁸ P. BERNARDINI, *La sfida dell'uguaglianza. Gli Ebrei a Mantova nell'età della Rivoluzione Francese*, Bulzoni Editore, Roma, 1996, p. 293. L'auteur précise qu'avec Trieste et Gorizia, la communauté juive de Mantoue (dont les membres sont pour la plupart des juifs italiens) est la seule à avoir été acquise financièrement parlant par les Habsbourg suite à la quasi banqueroute de la diaspora sous Charles VI. Un évènement qui induit par la suite, en toute logique, un rapport de fidélité et de soumission beaucoup plus marqué de la part de la communauté vis-à-vis de la monarchie autrichienne, dont cette dernière sera faire bon usage, notamment pendant la période d'occupation napoléonienne. Voir également S. SIMONSOHN, *History of the Jews in the duchy of Mantua*, Kiryath Sephen Ltd, Jerusalem, 1977.

⁸⁹ M. BRIGNANI, Ostiano e Benedetto Frizzi in M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, (a cura di), *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 47-67.

⁹⁰ *L'Accademia rabbinica* de Mantoue était une école (également désignée comme congrégation) fondée par le rabbin Jacob Rafael Saraval (voir éléments biographiques dans les notes ci-dessous).

⁹¹ Voir chronologie dans M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, (a cura di) *Benedetto Frizzi* op.cit. p. 13 ; L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit. pp. 201-221.

Jacob Rafael Saraval (1707-1782) homme de lettres vénitien influencé par les sphères culturelles anglaises et hollandaises, il est nommé en 1752 rabbin de Mantoue et entre par la suite en conflit avec Giovanni Battista Benedetti après que ce dernier ait publié un pamphlet anti juifs.

(Source : <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/13199-saraval>)

Simone Calimani (1699-1784) homme de lettres et rabbin vénitien connu pour ses positions libérales, il fut employé comme correcteur auprès de l'imprimerie juive de Venise.

(Source : <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/13738-simon-simhah-calimani>).

nouvelles opportunités⁹² en matière d'éducation proposées, justement, par la politique d'ouverture et de tolérance mise en place par la monarchie des Habsbourg à l'encontre des groupes non catholiques résidants dans l'Empire.

Ainsi, les réformes (que nous avons déjà signalées dans la partie précédente), successivement promulguées par l'impératrice Marie-Thérèse puis par son fils, l'empereur Joseph II, consentent au jeune homme l'accès au *Ginnasio cittadino*⁹³ (dont il se targuera toujours d'avoir été le premier élève juif), ce qui lui permet d'être sensibilisé et de s'ouvrir très tôt à la culture tant scientifique qu'humaniste non pas exclusivement juive cette fois-ci, mais également catholique auprès de grandes figures intellectuelles tels que les jésuites Juan Andrés et Saverio Bettinelli⁹⁴ qui l'initient par exemple aux mathématiques, à la philosophie, à l'étude des langues et de la littérature latine⁹⁵ entre autres. Une diversité culturelle qui fera par la suite, tout au long de sa carrière, à la fois la force et la singularité toute particulière de Benedetto Frizzi, en lui accordant une position stratégique, mais néanmoins légitime, de médiateur, d'intermédiaire interculturel et interconfessionnel.

Il est donc aisé de constater qu'à l'évidence, Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi n'abordent pas leurs parcours universitaires (et qui plus est médicaux) dans les mêmes dispositions contextuelles et intellectuelles, ni même selon une optique professionnelle identique. De fait, lors de leurs premières inscriptions dix ans les séparent puisque si Paul-Victor Desèze est à peine âgé de 18 ans, Benedetto Frizzi, lui, en a déjà 27. Un écart qui induit fatalement un niveau de maturité personnelle et d'expériences individuelles bien différentes, lesquelles pèsent à leur tour sur leur façon d'envisager leurs cursus universitaires respectifs.

Pourtant dès ces premières années, il est déjà possible de distinguer, pour les deux carabins, les premières figures référentes, les premiers personnages clés de leurs parcours, jouant un rôle de parrains, de pères spirituels, de tuteurs, de guides, dont la proximité physique et le rattachement doctrinal sont une source constante d'influence et d'inspiration. Leur présence aux côtés des

⁹² L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

⁹³ Le *Ginnasio cittadino* de Mantoue correspondrait aujourd'hui aux premières années du lycée. Selon P. Bernardini, les mesures contenues dans l'Edit de tolérance de 1781 promulgué par Joseph II n'ont que très peu de répercussions à Mantoue, puisque les juifs y étaient déjà autorisés à fréquenter les écoles catholiques et leurs médecins à soigner les non juifs. Voir P. BERNARDINI, *La sfida dell'uguaglianza* op.cit. p. 180.

⁹⁴ **Juan Andrés** (1740-1817) prêtre jésuite, philosophe et intellectuel espagnol qui s'installe en Italie (Mantoue, Ferrare, Naples) à la suite de l'expulsion de son ordre de la péninsule ibérique. Là, il entre au service du Marquis Bianchi. (Source : http://catholicism.academic.ru/16331/Juan_Andr%C3%A9s)

Saverio Bettinelli (1718-1808) prêtre jésuite et intellectuel italien originaire de Mantoue. Grand voyageur, il correspond énormément avec Voltaire et Rousseau. Il est notamment connu pour la publication de ses *Lettere Virgiliane* en 1758. (Source : [http://www.treccani.it/enciclopedia/saverio-bettinelli_\(Enciclopedia-Italiana\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/saverio-bettinelli_(Enciclopedia-Italiana)/))

⁹⁵ M.L. CORRADINI, G. FASANI, *Brevi principi pedagogici e pediatrici di Benedetto Frizzi, medico ebreo del secolo XVIIIe*, in *Historia Medicinae*, 2005, 1, pp. 255-271.

deux jeunes médecins contribue, voire favorise, l'intégration, l'affiliation de ces derniers à la communauté, scientifique ou non d'ailleurs, dont la reconnaissance paraît indispensable pour s'agréger à un système de réseaux et constituer, par la suite, leur propre canevas de contacts.

Dans le cas de Paul-Victor Desèze, la lecture minutieuse des travaux réalisés par Hélène Berlan⁹⁶ sur l'Université de médecine de Montpellier à l'époque moderne, son recrutement et sa population estudiantine entre autre, nous permettent d'appréhender avec davantage de pertinence et de rigueur l'état d'esprit et l'environnement encadrant la démarche personnelle du jeune bordelais qui compte, en 1772, parmi les 80 inscriptions en première année de médecine de l'athénée languedocien. Deux ans plus tard, en 1774, 69 d'entre eux (dont Paul-Victor Desèze lui-même) atteignent le grade de Docteur en médecine, ce qui laisse supposer, si nous suivons les réflexions d'Hélène Berlan, à un cursus rapide du bordelais, cursus qui tend d'ailleurs à se généraliser chez un certain nombre d'étudiants montpelliérains de la fin du XVIIIe siècle⁹⁷. En effet, contrairement à la plupart des jeunes urbains venus faire leur médecine à Montpellier, Paul-Victor Desèze ne pas fait, comme il était alors de coutume, un détour préalable par l'Université voisine d'Orange⁹⁸, mais profite de la validation de son cursus antérieur, à Bordeaux (philosophie et belles-lettres), pour rejoindre directement l'athénée languedocien et réaliser ainsi une mobilité dite « simple » : Bordeaux – Montpellier – Paris – Bordeaux, comme seulement 12 autres étudiants montpelliérains au cours du siècle⁹⁹.

Une rapidité, voire un empressement qui, sans pour autant remettre en doute son réel attrait pour la médecine, laisse toutefois préjuger, de la part du jeune bordelais, d'un projet et d'un dessein probablement beaucoup plus ambitieux que ce qu'il n'y paraît, et dont la visée dépasse largement les contours de la sphère médicale. Le choix de s'orienter vers l'athénée de Montpellier relèverait donc, dans ce cas, d'une volonté de bénéficier, comme nous l'avons déjà expliqué, du prestige et du crédit accordés à la célèbre université, ainsi qu'à ces étudiants.

Une supposition corroborée par la brièveté de son séjour montpelliérain (nous l'avons dit, deux ans à peine) au cours duquel il ne semble d'ailleurs pas avoir tissé de réels liens avec ses

⁹⁶ Voir l'ouvrage d'H. BERLAN, *Faire sa médecine* op.cit. Notamment la première partie intitulée « Effectifs à la faculté de médecine de Montpellier » et, en particulier le premier chapitre « Tendances générales au XVIIIe siècle » pp. 43-49.

⁹⁷ Idem, La mobilité étudiante au XVIIIe siècle : l'exemple de la faculté de médecine de Montpellier *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 116, N°247, 2004. pp. 355-376

⁹⁸ Ibidem pp. 355-376

⁹⁹ Idem, *Faire sa médecine* op.cit. p. 187.

camarades carabins¹⁰⁰, ni même s'être franchement investi dans la vie estudiantine. Cependant, la première publication¹⁰¹ de Paul-Victor Desèze, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, rédigée dans le cadre de ses études, mais imprimée et diffusée en 1786, soit quelques années après avoir quitté les bancs de l'université languedocienne, témoigne toutefois de certaines prédispositions de son auteur à adhérer à la doctrine médicale montpelliéraine, le vitalisme, et à prendre une part relativement active tant dans la théorisation que dans la promotion du courant de pensée, se rattachant et se rappelant ainsi naturellement au groupe formé autour des deux principaux fondateurs de ce mouvement, et acteurs de la gloire de l'université, que sont alors Théophile Bordeu et de Paul-Joseph Barthez.

Rappelons en effet qu'à partir des années 1760, Théophile de Bordeu¹⁰² (1722-1776), médecin, anatomiste, clinicien béarnais et notamment précurseur du thermalisme puis, plus significativement suite à sa disparition prématurée, Paul-Joseph Barthez¹⁰³ (1734-1806) médecin originaire de Montpellier, un temps enrôlé dans l'armée, mais davantage connu pour son caractère résolument excessif et emporté, trouvent tous deux dans la cité languedocienne, un environnement propice à la révision de la doctrine vitaliste laquelle, en dépit de ses racines antiques, fit la renommée de la faculté montpelliéraine à la fin du XVIIIe siècle¹⁰⁴, lui permettant ainsi de dominer les débats autour du renouvellement du système médical européen.

Au-delà du contenu proprement doctrinal et plutôt obscur du vitalisme, lequel suppose l'existence en chaque être d'un « principe vital », c'est-à-dire un fluide qui donnerait vie à la matière. Barthez définissait lui-même le vitalisme en ces termes : « J'appelle principe vital de l'homme la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps humain ». ¹⁰⁵

Outre son caractère philosophique donc, qui n'est d'ailleurs pas notre sujet ici, l'intérêt du mouvement vitaliste montpelliérain (lequel arrive alors à son faite, dans les années 1770-1775, au moment même où Paul-Victor Desèze y séjourne), réside justement dans le microcosme de scientifiques que ce courant fédère, réunis autour des deux imposantes figures de la médecine hexagonale citées ci-dessus : Théophile Bordeu et de Paul-Joseph Barthez. Un microcosme

¹⁰⁰ Idem, *Faire sa médecine* op.cit. p. 188.

¹⁰¹ P.V. DESEZE, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, Paris, Prault, 1786.

¹⁰² J. GODENNECHE, *Théophile de Bordeu vitaliste*, communication présentée à la séance du 24 novembre 1973 de la Société Française d'Histoire de la Médecine, pp. 143-146.

¹⁰³ L. DULIEU, Paul-Joseph Barthez *Revue d'histoire des sciences*, 1971, Tome 24, n°2, pp. 149-172.

¹⁰⁴ Th. LAVABRE-BERTRAND, *La philosophie médicale de l'École de Montpellier au XIXe siècle*, Thèse d'Etat, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 4^e section, 1992.

¹⁰⁵ P.J. BARTHEZ, *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, Paris : 1778, p. 47.

qu'on ne tarde pas à retrouver savamment réparti à diverses charges stratégiques, notamment sur le plan sanitaire (Jury médicaux, Comité de salubrité, Comité de Vaccine, etc.) que ce soit au niveau régional ou bien national.

A la lumière des éléments que nous possédons sur ces différents individus composant, en un certain sens, l'ossature du mouvement vitaliste, et sans remettre aucunement en doute les aptitudes, ni la sincérité des recherches de Paul-Victor Desèze sur la sensibilité, nous ne pouvons cependant pas ne pas soulever, une nouvelle fois, la question des intentions du carabin dans son choix de faire sa médecine à Montpellier puisque, nous l'avons déjà souligné, outre un titre de docteur en médecine tant convoité, l'université consentait à ses diplômés de figurer en bonne place aux côtés de toute une talentueuse génération, certes de scientifiques, mais aussi pour la plupart, d'hommes socialement et politiquement influents.

En effet, des noms tels que Théophile Bordeu, Paul-Joseph Barthez, ou bien encore Xavier Bichat, Pierre Cabanis, François Boissier de Sauvages que nous avons déjà évoqués plus haut, et auxquels nous pourrions ajouter, Jacques Lordat, Louis de Lacaze, Guillaume de Grimaud ou bien encore Charles Dumas, qui ont fait, aux côtés de Paul-Victor Desèze, les beaux jours du vitalisme dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, et même au-delà, ont une résonance, une autorité indéniable dans la société hexagonale, et, à plus juste titre encore, parisienne de l'époque, mais également au niveau international.

Un rayonnement dont la portée dépasse largement les seules limites des cénacles scientifiques et médicaux montpelliérains, puisqu'ils contribuent tous, de près ou de loin, aux plus fameuses sociétés savantes d'Europe (Londres, Leyde, Oxford, Berlin, Vienne, etc.) et côtoient régulièrement les principaux souverains et intellectuels, au service desquels ils sont généralement employés.

Il est clair que Théophile Bordeu comme Paul-Joseph Barthez d'ailleurs, ou bien encore Pierre Cabanis par exemple, parallèlement à leurs activités auprès de l'athénée languedocien, investissent rapidement la Capitale, où ils s'imposent naturellement dans l'entourage des plus grands. Tous proches du milieu encyclopédistes et des philosophes à la tête de ce projet tels que Diderot et d'Alembert¹⁰⁶ pour ne citer qu'eux, les scientifiques montpelliérains bénéficient généralement, grâce à leur rattachement avec l'université, d'un accès privilégié leur permettant

¹⁰⁶ Théophile de Bordeu, proche de Diderot, participe à l'Encyclopédie et constitue l'un des personnages principaux de l'œuvre du philosophe intitulée *Le rêve de d'Alembert*, publiée en 1769. Paul-Joseph Barthez en revanche, proche de d'Alembert contribue énormément à l'*Encyclopédie* en rédigeant environ 2000 articles portant sur la médecine et l'anatomie.

de fréquenter avec une relative simplicité parmi les plus importants personnages évoluant sur le territoire français, comme les membres de la famille royale ou de la cour¹⁰⁷ par exemple.

Ainsi, les principaux membres du courant vitaliste, à l'image de l'anatomiste Xavier Bichat (1771-1802) reconnu pour ses importants travaux en anatomie, proche des chirurgiens Fourcroy, Corvisart, Pinel ou Desault; du médecin et philosophe Pierre Cabanis (1757-1808) dont l'engagement dans des champs tels que la réforme de l'enseignement et de la pratique médicale, notamment en hôpital, la diffusion de la doctrine hygiéniste et de la philosophie vitaliste est indéniable, le botaniste François Boissier de Sauvages (1706-1767) fondateur de la nosologie et correspondant de Linné, Réaumur, Buffon, Jussieu, d'Alembert, Diderot, Haller, Boerhaave ou Newton entre autre ; du cousin de Bordeu, Louis de Lacaze (1703-1765) médecin ordinaire de Louis XV cités précédemment, majoritairement formés à Montpellier, profitant ainsi favorablement prestige et du crédit accordés aux scientifiques issus de cet athénée, mettent dès lors à jour un riche réseau de connexions, denses et étoffées, couvrant tout le territoire (géographique et social) du Royaume, voire même au-delà.

A l'évidence, se former à Montpellier c'est l'assurance pour les jeunes carabins d'intégrer quasi automatiquement ce large réseau, et de bénéficier avantageusement des multiples interactions établies entre ses membres et une partie du gotha parisien, auprès duquel ils sont instantanément introduits. Un premier réseau et des interactions non négligeables qui, tel un tremplin, donnent effectivement ainsi un accès direct et appuyé aux plus hautes sphères scientifiques, mais aussi culturelles et politiques, parisiennes et internationales, renforcés, cimentés, quelques années plus tard par les idées révolutionnaires, auxquelles tous ces hommes, extrêmement réceptifs, se rallieront.

Comme le rapporte M.F. Bérard¹⁰⁸, un autre médecin montpelliérain de la première moitié du XIXe siècle, dans son ouvrage *Doctrines médicales de l'Ecole de Montpellier et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe*, il n'est, par conséquent, pas vain de supposer que Paul-Victor Desèze ait simplement vu en Montpellier, comme beaucoup de sa génération d'ailleurs, un moyen de faire évoluer positivement sa carrière :

« L'on peut encore étudier avec fruit la manière de philosopher de Bordeu, dans *les Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*. Par cet ouvrage, écrit avec autant d'esprit dans l'expression que de profondeur dans la pensée, M. Desèze ne contribua pas peu à répandre la doctrine de Bordeu, et l'on regrette, en le lisant, que ce médecin estimable

¹⁰⁷ Théophile de Bordeu par exemple est un familier de la comtesse du Barry.

¹⁰⁸ M.F. BERARD, *Doctrines médicales de l'Ecole de Montpellier et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe*, Montpellier et Paris, 1819, p. 66.

n'ait pas continué une carrière dans laquelle il était entré avec tant d'éclat, et qu'il n'ait pas suivi dans ses progrès ultérieurs une révolution à laquelle il avait coopéré avec tant de gloire ».

Quelques mots qui suffisent à nous conforter dans l'idée que, malgré certaines dispositions scientifiques indéniables (et visiblement selon certains, gâchées), les premiers contacts de Paul-Victor Desèze (partagé entre convictions et opportunisme¹⁰⁹) établis lors de sa formation médicale auprès de l'Université de Montpellier, bâtis sur le solide et influent réseau vitaliste, n'aient été motivés, comme le lui avait suggéré son père, par le besoin de lier des amitiés utiles socialement, et n'aient donc eu pour réelle ambition que de donner un coup d'accélérateur à une carrière¹¹⁰ dont l'orientation finale semble déjà sagement réfléchi.

En cela, les débuts de Paul-Victor Desèze à Montpellier sont à cet égard assez significatifs et représentatifs tant des enjeux que des ambiguïtés du milieu médical français à la veille de la Révolution, déchirée entre la nécessité d'un rendement scientifique concret, et le souhait, voire le besoin de reconnaissance, de confirmation et de légitimation d'une position, d'un statut social.

Un état d'esprit et des tendances à la limite de l'opportunisme qui ne sont, loin de là, pas propre au secteur médical et scientifique de l'Hexagone, mais qui touche alors l'ensemble de la société. Cependant, parallèlement à cela, certains individus, comme nous le démontre clairement le parcours de Benedetto Frizzi, semblent mus par davantage de convictions.

De l'autre côté des Alpes, nous l'avons vu, l'Université de Pavie, revigorée par les réformes visant la réorganisation de l'enseignement supérieur ordonnées par l'Impératrice Marie-Thérèse puis par l'Empereur Joseph II, connaît dans le dernier tiers du siècle, à l'instar du pôle montpelliérain d'ailleurs, un certain renouveau et attire en son sein nombre de talentueux savants, professeurs et étudiants tous d'horizons très divers, venus, certes de l'Empire d'Autriche¹¹¹, mais aussi au-delà. Parmi eux Benedetto Frizzi qui, contrairement à son homologue bordelais, ne tarde pas à se faire remarquer, tant pour son comportement impliqué

¹⁰⁹ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde. Paul-Victor Desèze 1754-1830 op.cit pp. 305-317.

¹¹⁰ D. ROCHE, *Les circulations* op.cit. p. 597.

¹¹¹ A. FERRARESI, Dalla periferia al centro : Pavia e la sua Università nella seconda metà del Settecento op.cit. p. 87-104.

et remarqué, que pour ses aptitudes, par la suite saluées par Condorcet¹¹² et Joseph II¹¹³ en personne.

Les travaux de Chiara Benedetti¹¹⁴, lesquels s'appuient sur les documents relatifs à la carrière universitaire de Benedetto Frizzi conservés auprès de l'Archivio di Stato de Pavie, nous indiquent, d'un point de vue purement statistique tout d'abord, que le jeune lombard, retenu comme étant le premier étudiant de confession juive à avoir eu accès à l'athénée¹¹⁵, compte, en 1783, parmi les 95 élèves inscrits en première année de médecine. Un nombre à priori cohérent et honorable en comparaison aux effectifs montpelliérains de la même période que nous venons d'aborder, et qui atteste ainsi de la proximité d'envergure, et donc de la comparabilité des deux pôles universitaires.

Pendant les quelques années¹¹⁶ passées à Pavie au cours desquelles le jeune homme se forme exclusivement à la médecine, Benedetto Frizzi qui, nous l'avons également signalé, a plusieurs certifications, notamment en ingénierie¹¹⁷ déjà obtenues auprès de l'université de Pavie en 1774, ne se trouve donc pas en terrain totalement inconnu dans la petite cité lombarde, comme a pu l'être Paul-Victor Desèze en arrivant à Montpellier, et, tout en demeurant dans une relative proximité avec sa terre natale, peut très certainement déjà compter sur un certain nombre d'appuis et de connaissances. Des connaissances et une réputation de « jeune prodige »¹¹⁸ n'ayant pas pour habitude de faire de la figuration et de passer, contrairement à son homologue français, inaperçu, qui facilitèrent fort probablement son accession à l'athénée.

Les documents conservés auprès de l'Archivio di Stato de Pavie¹¹⁹, notamment les procès-verbaux des examens soutenus par le jeune carabin nous fournissent de très précieux

¹¹² Fr. ROBOLOTTI, *Commemorazione del Dottor. Benedetto Frizzi di Ostiano*, Cremona, 1878 ; M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* Op.cit. p. 14. Voir la Cronologia della vita e opere di Benedetto Frizzi où il est indiqué qu'en 1787 le médecin envoya à l'abbé Gioseffo Mari les premières corrections de l'ouvrage du mathématicien intitulé *L'idraulica pratica ragionata proposta ai suoi discepoli dall'abate G.M. regio matematico camerale di Mantova*, Guastalla, Salvatore Costa e compagno, 1784-1802. Des corrections qui firent l'admiration de Condorcet, lequel déclara B. Frizzi disciple de Gregorio Fontana, mathématicien et professeur de Pavie.

¹¹³ Ibidem p. 14. Voir la Cronologia della vita e opere di Benedetto Frizzi où il est indiqué qu'en 1783 l'Empereur Joseph II, en visite à l'Université de Pavie, rencontre Benedetto Frizzi et en demeure très impressionné.

¹¹⁴ C. BENEDETTI, *Benedetto Frizzi : la carriera universitaria e la fortuna dei suoi scritti medici* in M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 145-169.

¹¹⁵ Une inscription qui, si l'on en croit M.L. CORRINI et G. FASANI dans leur ouvrage *Brevi principi pedagogici e pediatrici* op.cit fut longue et difficile à cause justement de sa confession juive, mais qui en revanche fit l'unanimité au regard de ses prédispositions scientifiques.

¹¹⁶ Benedetto Frizzi, dont la première inscription en médecine remonte à 1783, passe son examen de doctorat en 1787 (Archivio di Stato di Pavia, Archivio della Facoltà, Registro 810, Medicina 525), mais obtient la totalité du diplôme, c'est-à-dire la autorisation à pratiquer librement son art seulement en 1789, suite à quelques désordres causés en 1786, et qui lui ont valu son renvoi.

¹¹⁷ Plus précisément les titres de Perito agrimensore et Ingegnere reale.

¹¹⁸ L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

¹¹⁹ Archivio di Stato di Pavia : Archivio della facoltà, Registro 810, Medicina 525 / 537.

renseignements quant aux camarades de classes de Benedetto Frizzi. Ainsi, apprenons-nous qu'en 1786 le jeune homme valide son examen de médecine et de physique¹²⁰. Puis, plus important encore, qu'un an plus tard, en 1787, parmi les candidats à l'obtention d'un doctorat de médecine aux côtés de notre jeune carabin se trouve Ludovico Franck¹²¹.

Malheureusement, dans la liste d'étudiants que nous fournissons ces documents, même si quelques noms tels que Marchesi ou Beccaria, assez répandus en Lombardie, ont un certain écho dans la société, notamment mondaine de cette même région, la plupart de ces individus n'ont pas laissé une grande trace indélébile dans l'histoire de la médecine régionale, péninsulaire ou bien européenne. Seul Ludovico Franck retient ici notre attention d'une part parce qu'il s'agit du neveu du célèbre scientifique autrichien Johann Peter Franck, et d'autre part parce que, comme nous le verrons dans les paragraphes suivants, Johann Peter Franck est un personnage essentiel dans la tournure de la carrière du médecin lombard.

Pour être tout à fait complet quant à l'entourage étudiant de Benedetto Frizzi, il nous faudrait également ajouter à cette énumération au moins deux autres noms, Gaspare Brugnatelli¹²² et Domenico Ferrari¹²³, scientifiques avec lesquels le médecin entretient (ainsi qu'avec d'autres bien sûr) une correspondance active, régulièrement retransmise dans ses journaux¹²⁴ publiés à Trieste entre 1790 et 1792, et dont certains éléments biographiques nous laissent supposer leur présence à Pavie conjointement au jeune carabin.

Apparaît alors une première dissemblance entre les deux parcours en présence que sont celui de Paul-Victor Desèze à Montpellier et celui de Benedetto Frizzi à Pavie, puisque contrairement à son homologue, l'étudiant pavesan semble s'impliquer de façon nettement plus durable et

¹²⁰ Archivio di Stato di Pavia : Archivio della facoltà, Registro 810, Medicina 537.

¹²¹ Archivio di Stato di Pavia : Archivio della facoltà, Registro 810, Medicina 525.

¹²² **Gaspare Brugnatelli** (1761-1818) Issu d'une famille de commerçants de Pavie, il se destine très tôt aux études d'ingénierie, de sciences naturelles, de chimie et de médecine auprès de l'université de Pavie où il obtient son doctorat en 1784, et où il assumera, tout au long de sa carrière, différentes charges (répétiteur, professeur, doyen). Proche de Scopoli, de Volta, et du milieu chimiste français (Fourcroy, Berthollet, Lavoisier), il s'implique également dans de nombreuses institutions scientifiques européennes, et dans de toutes aussi nombreuses revues scientifiques, dont la *Biblioteca fisica d'Europa* qu'il fonde en 1788. Très attaché à sa ville natale de Pavie, il voyage cependant pendant plusieurs mois en Suisse et en France aux côtés d'Alessandro Volta. Voyage au cours duquel il tient un journal publié en 1953 *Diario del viaggio compiuto in Svizzera e in Francia con A. Volta nel 1761*. (Sources : Luigi Valentino Brugnatelli in Treccani.it, voce di T. D'Alessio, A. Gaudiano, U. Baldini [http://www.treccani.it/enciclopedia/luigi-valentino-brugnatelli_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/luigi-valentino-brugnatelli_(Dizionario-Biografico)/)).

¹²³ Très peu d'éléments nous sont parvenus au sujet de **Domenico Ferrari**. Toutefois, nous savons qu'il fit la plus grande partie de sa carrière à Parme où il fut très probablement médecin de l'archiduchesse de Parme et Plaisance, puis chargé des leçons d'obstétriques à l'*Ospedale degl'Incurabili* de Parme en 1792, et enfin en 1835 qu'il fut nommé professeur honoraire de médecine à l'université de la même ville.

¹²⁴ Il s'agit du *Giornale medico e letterario di Trieste* publié à Trieste en 1790, et des *Opuscoli filosofici e medici*, également publiés à Trieste en 1791. Notons à ce propos la présence récurrente parmi les autres correspondants de Benedetto Frizzi dans ces publications, de **Ludovic Franck**, neveu de Joann Peter Franck, issu de la même promotion de doctorat que le médecin lombard, et de Joseph Franck, le fils de Joann Peter Franck. Voir également à ce propos C. BENEDETTI, Benedetto Frizzi : la carriera universitaria e la fortuna dei suoi scritti medici in M.BRIGNANI, M. BERLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 145-169

approfondie dans sa formation universitaire, et accorder un plus grand intérêt aux contacts noués avec le milieu scientifique et médical lombard, auquel il s'intègre sans trop de difficultés apparentes, notamment par l'entremise de ses professeurs.

Il est vrai que, suite aux réformes impériales dont nous avons déjà esquissé la teneur dans les chapitres précédents, dans les années 1770-1790, Pavie concentre toute l'élite de la médecine impériale, cosmopolite et hétéroclite, puisque parmi les détenteurs des principales chaires de l'université de médecine se trouvent de grands noms de la médecine moderne tels que les déjà cités Alessandro Volta, Lazzaro Spallanzani, Gregorio Fontana, Samuel Tissot, mais aussi Bassiano Creminati, Giovanni Antonio Scopoli, Giuseppe Ramponi, Jacopo Rezia, Giuseppe Nessi, Antonio Scarpa, Carlo Barletti¹²⁵, Antonio Lambertenghi ou bien encore, nous l'avons dit, Johann Peter Frank.

Ce dernier eut sur le carabin une influence particulièrement importante, voire fondamentale en assumant le rôle à la fois de parrain, de protecteur, d'entremetteur dans l'univers scientifique et médical lombard, impérial puis européen, permettant ainsi à son élève, une insertion rapide et efficace dans les réseaux liés à ce contexte.

Il nous faut effectivement souligner que, dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, Johann Peter Frank est une figure prépondérante des milieux scientifiques et universitaires autrichiens, en particulier des territoires dominés par la Monarchie comme la Lombardie¹²⁶. Outre sa position de proche conseiller de la dynastie de monarques, le scientifique autrichien, professeur¹²⁷ courtisé par de nombreuses et prestigieuses universités de l'aire germanophone telles que Vienne, Göttingen ou Mayence¹²⁸, choisit cependant délibérément, en 1785 (soit simultanément à Benedetto Frizzi), de s'installer à Pavie où, conformément aux réformes souhaitées par l'Empereur Joseph II (lequel se rendra d'ailleurs dans les mêmes années sur place pour constater du renouveau de l'athénée), il prend la tête d'un mouvement de révision et de réorganisation de l'enseignement médical impérial. Une restructuration qui a plusieurs conséquences quasi immédiates. Tout d'abord, l'augmentation sensible du nombre d'étudiants qui, à l'image de Benedetto Frizzi d'ailleurs, délaissent les autres grands pôles de médecine

¹²⁵ **Carlo Barletti** (1735-1800) chargé de la chaire de physique expérimentale à Pavie dès 1772, il participe l'année suivante à l'écriture de *l'Encyclopédie*. Proche de l'abbé F. Fontana et d'Alessandro Volta, il consacre sa vie à la physique. (Sources : Carlo Barletti in Treccani.it voce di Vincenzo Cappelletti [http://www.treccani.it/enciclopedia/carlo-barletti_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/carlo-barletti_(Dizionario-Biografico)/))

¹²⁶ G.P. FRANK, *Biografia di Giovanni Peter Frank* op.cit. p.6.

¹²⁷ A Pavie, Johann Peter Frank est notamment professeur d'Istituzioni di medicina pratica e di clinica.

¹²⁸ Voir l'introduction de H.E. Sigerist dans *The people's misery ; mother of diseases, an address delivered in 1790 by Johann Peter Frank*, translated from the latin with an introduction by H.E. Sigerist, *Bulletin of the History of Medicine*, Vol. IX, No.1, January 1941, pp. 81-100.

comme Padoue ou Bologne¹²⁹ pour la petite cité lombarde. Puis, consécutivement, la nomination de Johann Peter Frank, en 1786, un an seulement après son arrivée, à la tête de l'organisation de la médecine et de la santé publique dans tous les territoires du nord de la péninsule sous domination autrichienne¹³⁰.

Le scientifique autrichien ne tarde donc pas à s'imposer tant dans le système universitaire que dans la doctrine médicale pure enseignée à Pavie. Une conception de la médecine recouvrant un aspect davantage social et politique dans laquelle Benedetto Frizzi se retrouve pleinement, et dont il se fait rapidement, dans le sillage de son professeur, l'un des principaux vulgarisateurs. De fait, dès les années 1770-1780, en publiant son *System einer vollständigen medicinischen Polizey*¹³¹, Johann Peter Frank conçoit et théorise une nouvelle discipline médicale, la police médicale, tournée, nous venons de le dire, vers l'application d'une médecine plus sociale, plus utile, plus concrète, dans laquelle les médecins ont une fonction cruciale¹³² dans la préservation de la santé des populations en énonçant des règles d'hygiène et de salubrité relatives à tous les aspects de la vie quotidienne des populations : alimentation, habillement, éducation, grossesse, urbanisme, comportements sociaux, etc., afin d'en améliorer les conditions de vie¹³³. Une conception de la médecine, notons-le par ailleurs, beaucoup plus concrète pratique et utile que la doctrine vitaliste étudiée par Paul-Victor Desèze.

En effet, le concept plus général de police, entendue comme la science de gouverner les hommes et de faire leur bien¹³⁴, tend à prendre partout en Europe, à la fin du XVIIIe siècle, une importance considérable. Dans l'espace germanique notamment, le terme de *polizei* vulgarisé dès le XVIe siècle par les caméralistes formant alors un corps de fonctionnaires au service du pouvoir absolutiste¹³⁵, désigne l'établissement d'une institution chargée de surveiller et de contrôler tous les aspects de la vie tant publique que privée de la population (commerce, voirie, religion, mœurs, santé, transports, etc.) afin d'assurer le bon « vivre ensemble » de chacun.

Cet instrument de quadrillage de la société, aux accents paternalistes, chargé de faire respecter la discipline et l'autorité de l'Etat, est motivé par une volonté de la part des gouvernements de

¹²⁹ A. FERRARESI, *Dalla periferia al centro : Pavia e la sua Università nella seconda metà del Settecento* op.cit. p. 87-104. Padoue et Bologne abritaient alors les principales universités de médecine du nord de la péninsule.

¹³⁰ Regroupé sous le nom de *Direttorio Medico*, cela comprenait l'organisation des contenus pédagogiques enseignés, des infrastructures scolaires, la surveillance des professions médicales, la gestion des hôpitaux et la mise en place d'une veille sanitaire entre autre.

¹³¹ J.P FRANK, *System einer vollständigen medicinischen Polizey*, 1779-1827.

¹³² L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physicien to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

¹³³ E. SAINTE MARIE, *Précis élémentaire de police médicale*, Volume 1, Paris, Boursy, 1824, p.8.

¹³⁴ V. MILLIOT, *Un policier des Lumières*, France : Editions Champs Vallon, 2011, p. 497.

¹³⁵ P. LABORIER, *La « bonne police ». Sciences camérales et pouvoirs absolutistes dans les Etats allemands*, *Politix*, Vol. 12, N°48, Quatrième trimestre 1999, pp. 7-35.

diminuer, ou tout du moins de limiter, la souffrance et la misère du corps social, et de promouvoir le bonheur des sujets. Ainsi, le système de police nécessite la formation d'un corps de spécialistes, d'experts compétents, au service de l'Etat dont le but est d'éduquer et de protéger la population en vulgarisant des principes de conduite domestique et en proposant une réglementation de la vie quotidienne (ordre moral et matériel). Ce concept administratif est par la suite rapidement repris et adapté à toute une variété de problèmes sociaux, au premier desquels l'hygiène et la santé publique.

C'est la raison pour laquelle, conscient et convaincu des aptitudes quasi exceptionnelles du jeune carabin, Johann Peter Frank, bientôt rejoint par son collègue et ami Pietro Moscati, incite Benedetto Frizzi à élaborer son propre système de police médicale, lequel prendrait plus spécifiquement en compte les mœurs du peuple juif, et créerait ainsi les premiers ponts entre culture et médecine juive et non juive. Soulignons dès à présent l'ambiguïté des relations entretenues par les deux hommes. Il est clair que Johann Peter Frank a influencé nombre d'étudiants mais jamais de façon aussi nette et décisive que Benedetto Frizzi. Selon L.C. Dubin¹³⁶, le scientifique autrichien n'a jamais officiellement reconnu Benedetto Frizzi comme l'un de ses disciples : « *It is unfortunate that most scholarly works dealing with Frank's influence do not mention Frizzi among his disciples* ». Cependant, Fr. Robolotti¹³⁷ dans ses *Commemorazione del Dottor. Benedetto Frizzi di Ostiano*, soutient le contraire, et Benedetto Frizzi lui-même dans la dédicace qu'il consacre à Johann Peter Frank dans le premier volume de son *Giornale medico e letterario di Trieste*¹³⁸, souligne clairement la proximité existant entre les deux hommes : « *Sono quasi i vostri i miei prodotti, giacchè per cinque anni continui o' avuto il contento di essere vostro scolare* ». Enfin, Johann Peter Frank lui-même dans son autobiographie (avec toute la réserve d'interprétation que cela comporte) reconnaît le lien presque filial qui le lie à ses élèves : « *La voce de' miei figli, e de' miei numerosi scolari, che per figli considero* »¹³⁹.

L'ouvrage de Benedetto Frizzi, en plusieurs volumes, intitulé *Dissertazione di polizia medicasul Pentateuco*¹⁴⁰, paru entre 1787 et 1790 alors même qu'il se trouve encore en partie

¹³⁶ L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

¹³⁷ Fr. ROBOLOTTI, *Commemorazione del Dottor. Benedetto Frizzi di Ostiano*, Cremona, 1878.

¹³⁸ B. FRIZZI, *Giornale medico e letterario di Trieste*, Vol. 1, Trieste : presso Gio. Tommaso Höchenberger, 1790, p.3.

¹³⁹ J.P. FRANK, *Biografia scritta da me stesso* op. Cit. p.119

¹⁴⁰ Dans l'ordre de publication citons : *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco conmolte Note Critiche, e Fisiche*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1787 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi e stato del matrimonio con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, e usi ebraici in tale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai paemi*

à l'université de médecine de Pavie, et qu'il n'a donc pas fini ses études, s'organise exactement autour du même schéma que l'encyclopédie du scientifique autrichien, à savoir que chaque tome aborde un thème, un usage propre aux mœurs de la communauté juive, mais critique d'un point de vue sanitaire, que le médecin analyse et décompose afin d'en déterminer les aspects bénéfiques et d'en éliminer les effets néfastes.

Par ces travaux, Benedetto Frizzi revendique donc clairement une première « filiation », une certaine hérédité avec Johann Peter Frank laquelle lui confère, par la suite, automatiquement et ce, malgré sa confession, une légitimité pour intégrer les puissants milieux scientifiques austriaco-lombards. Le jeune médecin, comme le souligne très justement L.C. Dubin¹⁴¹, adopte instantanément une position de *kulturträger*, en d'autres termes de médiateur, à cheval entre les sphères culturelles juives et celles catholiques qui lui octroient ainsi paradoxalement, selon les interlocuteurs, soit une image d'hérétique, soit une image d'ardent défenseur de la judaïcité. Une situation complexe, ambiguë qui ne semble pas déplaire à Benedetto Frizzi, et que le médecin lombard ne cessera d'entretenir tout au long de sa carrière, qui fait là sa plus grande particularité et qui lui vaudra, contrairement à Paul-Victor Desèze, d'effectuer un cursus universitaire non sans quelques remous, régulièrement ponctué par de très critiques prises de positions, ayant par la suite des conséquences non négligeables sur ses relations avec certains éléments tant de la diaspora juive lombarde que du milieu universitaire pavesan.

Gardons en effet à l'esprit qu'étudier les réseaux d'interactions d'un individu signifie également tenir compte de ses éventuelles relations conflictuelles ou antagonistes auxquelles celui doit faire face. Au cours de ces quelques années passées à Pavie, Benedetto Frizzi se retrouve justement par deux fois au cœur de controverses qui contribuent à faire de son parcours un itinéraire à la fois remarquable et remarqué.

En 1784 tout d'abord, alors qu'il entame à peine sa formation médicale auprès de l'athénée lombard, et fort de sa rencontre avec l'Empereur Joseph II, Benedetto Frizzi, rappelons-le, premier étudiant juif à intégrer le complexe universitaire, publie à Pavie même, un opus intitulé *Difesa contro gli attacchi fatti alla nazione ebrea nel libro intitolato Della influenza del Ghetto*

di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788 ; *Dissertazione secondari di polizia medica sul Pentateuco in riguardo ai cibi proibiti e altre cose a essi relative con molte note critiche, e fisiche*, appresso Lorenzo Manini, Cremona, 1788 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco sopra le leggi, e formalità ebraiche in istato di malattia, e cerimonie funebri, e sepolcrali*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1789 ; *Dissertazione in cui si esaminano gli usi ed abusi degli ebrei nei luoghi ed effetti sacri e si propone la maniera di renderli utili in società*, appresso Giacomo Barrele, Milano, 1789 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle pulizie delle strade e case, formalità sacerdotali, e leggi di agricoltura*, appresso Lorenzo Manini, Cremona, 1790.

¹⁴¹ L.C DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

*nello Stato*¹⁴², rédigé, comme indiqué dans le titre, en réponse à un précédent ouvrage publié quelques années auparavant par Giovanni Battista Gherardo D'Arco, sous le titre *Della influenza del Ghetto nello Stato*¹⁴³.

Giovanni Battista Gherardo D'Arco, intendant politique de Mantoue entre 1787 et 1791, incarne alors la pensée issue du courant des Lumières de la province mantouane, toujours un peu en retard sur les positions autrichiennes et milanaises. Figure d'avant-garde de *l'Accademia Virgiliana*, très inspiré par Montesquieu, Mandeville ou Voltaire entre autre, il inaugure une littérature entièrement dédiée à l'analyse de l'influence de la présence juive sur l'économie d'un Etat ou d'une ville¹⁴⁴. Ainsi, la publication de son ouvrage en 1782 déclenche-t-elle jusqu'en 1785 un conflit, avant tout idéologique, l'opposant à Benedetto Frizzi.

Précisons toutefois que le travail de G.B. Gherardo D'Arco, lequel revient sur le poids des activités (commerciales, marchandes et financières) des communautés juives, constituées en ghettos sur l'économie des principales villes d'Europe (en particulier Mantoue), et sur leur supposée disposition à commettre des délits aux détriments des chrétiens¹⁴⁵, se distingue notamment par son caractère là encore ambiguë et fortement contradictoire. De fait, alors que la première partie de l'ouvrage semble développer un antijudaïsme propre à la noblesse mantouane à laquelle d'ailleurs l'auteur appartient, n'hésitant pas à accabler le comportement, associable, propre à la diaspora¹⁴⁶. La seconde partie du livre en revanche écarte assez curieusement toute idée d'exclusion de la communauté juive des sociétés modernes, d'une part en vertu des principes d'égalité et de tolérance prônés par la philosophie du XVIIIe siècle, puis, d'autre part, plus délibérément, par clairvoyance quant aux conséquences négatives que cela aurait sur l'économie d'une cité. A la fin de son étude, G.B. Gherardo D'Arco salue même, les initiatives de réformes et d'ouvertures proposées par l'Empereur Joseph II à l'encontre, justement, du peuple juif. Mesures dont le bénéfice, selon lui, est de rendre la diaspora utile à l'ensemble de la société.

De nos jours, l'auteur de cet essai est considéré, par le plus grand nombre, comme un ardent soutien et défenseur de l'assimilation juive dans la société italienne¹⁴⁷, ses positions antisémites

¹⁴² B. FRIZZI, *Difesa contro gli attacchi fatti alla nazione ebrea nel libro intitolato Della influenza del Ghetto nello Stato*, Stamperia del r.i Monistero di S. Salvatore, Pavia, 1784.

¹⁴³ G.B. D'ARCO, *Della influenza del Ghetto nello Stato*, Bologne, Forni, 1981. Il s'agit d'une réimpression, la version originale ayant été imprimée à Venise en 1782 par Gaspare Storti.

¹⁴⁴ P. BERNARDINI, *La sfida dell'uguaglianza* op.cit. 165.

¹⁴⁵ M. BERTOLOTTI, La disputa d'Arco-Frizzi e gli ebrei del Mantovano occidentale in M.BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 67-97.

¹⁴⁶ Ibidem pp. 67-97 ; G.B. D'ARCO, *Della influenza del Ghetto nello Stato* op.cit.

¹⁴⁷ F. DELLA PERUTA, Gli ebrei nel Risorgimento fra interdizioni ed emancipazione, in *Storia d'Italia*, Annali Vol.11 : Gli Ebrei in Italia, t. II, Dall'emancipazione ad oggi, a cura di C. Vivanti, Torino, Einaudi, 1997, pp. 1155-1157.

ayant été stratégiquement motivées par pure souci de contourner les dispositions de censure de l'époque¹⁴⁸. Une censure qui, bien qu'opérant depuis la naissance de l'imprimerie, connaît il est vrai, au XVIIIe siècle une nette intensification, justifiée par la diffusion de nouvelles idées lesquelles vont, bien souvent, à l'encontre des pouvoirs établis. Rappelons qu'à cette époque, le « monstre protéiforme »¹⁴⁹ incarné par la censure est difficilement évitable. En effet, selon la voie légale, la publication d'un ouvrage nécessite alors en général l'obtention d'un privilège, c'est-à-dire une autorisation officielle de l'Etat d'imprimer puis de diffuser une œuvre laquelle, après vérification, s'avère conforme à l'idéologie et aux orientations de ce dernier. Lorsqu'un auteur obtient la permission d'imprimer son ouvrage, ce dernier reçoit automatiquement le soutien et la protection de l'Etat dont il se fait en quelque sorte la voix.

Par conséquent, ouvrons ici une parenthèse pour souligner dès à présent que Benedetto Frizzi comme Paul-Victor Desèze d'ailleurs publient tous deux leurs différents travaux par les canaux officiels grâce à l'intervention de mécènes ou de protecteurs venus appuyer leurs écrits face aux rouages de l'institution. Paul-Victor Desèze, malgré quelques difficultés, parvient, avec l'appui de son frère Raymond et de Charles Dupaty à obtenir en 1785 l'approbation du censeur Raulin¹⁵⁰ afin d'éditionner ses *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité*. Benedetto Frizzi quant à lui publie une grande partie de ses ouvrages, notamment ses *Dissertazioni di polizia medica*, chez l'imprimeur Pietro Galeazzi, lequel n'est autre que l'un des principaux imprimeurs assermenté par la Couronne Autrichienne, plus particulièrement spécialisé dans la littérature scientifique et médicale. L'œuvre du médecin juif et son contenu, ainsi approuvés par la Monarchie Autrichienne, s'insèrent obligatoirement dans le discours médical officiel de l'Empire.

Revenons à l'ouvrage de G.B. Gherardo D'Arco, au-delà du contenu purement idéologique (qui n'est pas ici notre sujet), dès sa publication, l'opus enflamme les débats et déclenche chez Benedetto Frizzi, (lui-même issu de la communauté juive mantouane, et donc fin connaisseur du sujet), la volonté d'obtenir un droit de réponse. Droit qu'il s'octroie donc en 1784 à travers la publication d'un essai intitulé, nous l'avons cité, *Difesa contro gli attacchi fatti alla nazione ebrea nel libro intitolato Della influenza del Ghetto nello Stato*, dans lequel l'étudiant revient sur la légitimité de la présence juive sur les terres lombardes, et plus spécifiquement mantouanes.

¹⁴⁸ M. BERTOLOTTI, La disputa d'Arco-Frizzi e gli ebrei del Mantovano occidentale in M.BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 67-97 ;

¹⁴⁹ M. CERF, La censure royale à la fin du dix-huitième siècle in *Communications* numéro thématique *La censure et le censurable*, Volume 9, numéro 1, 1967, pp. 2-27

¹⁵⁰ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit.

Bien que cet épisode n'ait pas un rapport direct avec son cursus universitaire¹⁵¹, cet évènement met en lumière une certaine ténacité, une certaine détermination dans les prises de position et dans les opinions fermement soutenues par le jeune carabin lombard. Un trait de caractère dominant chez Benedetto Frizzi (contrairement à son homologue bordelais plus éteint et passif), et ce, en dépit des répercussions néfastes que ces interventions peuvent avoir tant sur son parcours que sur son image.

Pour preuve, quelques années plus tard, Benedetto Frizzi se retrouve au cœur d'une seconde controverse ayant, cette fois-ci, des conséquences directes sur son cursus universitaire. Effectivement, en 1788, après avoir été averti par le professeur Luigi Creminati¹⁵², le gouverneur de Lombardie, le comte de Wilzeck¹⁵³ décide de renvoyer de l'Université de médecine un petit groupe d'étudiants¹⁵⁴, dont Benedetto Frizzi fut jugé l'instigateur, auxquels il était reproché d'avoir perturbé la pérennité de l'établissement en essayant de publier un recueil de poésies dédiées à Antonio Scarpa, alors professeur d'anatomie et de chirurgie auprès de l'Athénée Pavésan depuis 1783. Objet de ce soutien, un différend opposant Lazzaro Spallanzani à certains de ses collègues (Antonio Scarpa, Gregorio Fontana, Serafino Volta et Giovanni Antonio Scopoli). Ce différend, qui aurait en fin de compte davantage impliqué les étudiants que les professeurs eux-mêmes¹⁵⁵, eut donc, nous l'avons dit, pour conséquence le renvoi des carabins en question dont, bien évidemment Benedetto Frizzi, pour une durée d'environ un an. Passée cette période de mise à l'écart forcée au cours de laquelle le jeune étudiant en médecine met son temps à profit en exerçant son art dans quelques hôpitaux du nord de la péninsule (établissements sur lesquels nous reviendrons au chapitre suivant), Benedetto Frizzi, suite à une supplique, est autorisé à réintégrer son athénée d'origine en 1789, où il peut ensuite finalement soutenir son examen d'aptitude à la pratique médicale¹⁵⁶. Ultime épreuve clôturant le cursus universitaire du jeune carabin dans la petite cité au bord du Tessin.

¹⁵¹ C'est d'ailleurs pour cette raison que nous ne nous attarderons pas sur le contenu purement idéologique de cette controverse qui ne modifie en rien le bon déroulement la formation universitaire de Benedetto Frizzi.

¹⁵² **Luigi Creminati**, juriste et professeur à Pavie.

¹⁵³ **Johann Joseph Maria von Wilzeck** (1738-1819) est un fonctionnaire autrichien, proche conseiller de la monarchie (Joseph II), qui fit la plus grande partie de sa carrière en Italie, principalement en Lombardie (Milan) et en Toscane. Connue et reconnu pour ses facilités relationnelles, il s'implique énormément dans la vie culturelle et scientifique de la péninsule. A noter que, déjà membre de la Grande Loge Nationale de Vienne, il fonde également dans les années 1780, à Milan, la loge La Concorde, seule autorisée par l'empereur Joseph II.

¹⁵⁴ Il s'agirait des étudiants Bussa, Valentini, Corbetta et Frizzi selon C. BENEDETTI, *Benedetto Frizzi : la carriera universitaria e la fortuna dei suoi scritti medici* in M.BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 145-177 et, selon les documents consultés auprès de l'Archivio di Stato di Pavia, Antico Archivio dell'Università, Rettorato, Cartella 232.

¹⁵⁵ Très peu d'informations et de documents nous sont parvenus quant à cet épisode dont les tenants et les aboutissants demeurent par conséquent encore aujourd'hui relativement confus.

¹⁵⁶ Archivio di Stato di Pavia, Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 366.

Encore une fois, bien que le cycle universitaire marque une étape fondamentale dans le parcours de nos deux médecins, nous remarquons cependant de manière assez nette que leur implication personnelle et l'intérêt accordé à ces quelques années ne sont en revanche d'aucune commune mesure. De fait, contrairement à Paul-Victor Desèze qui fait un passage rapide, discret et classique, à Montpellier, Benedetto Frizzi se présente au contraire clairement comme un homme très investi, inflexible et intransigeant, qui n'hésite pas à pénaliser sa propre carrière pour faire entendre sa voix et rester fidèle à ses convictions, à ses engagements, notamment envers des individus ou des principes qui lui sont chers.

L'université étant un passage obligé, nous constatons donc assez logiquement que le premier cercle de contacts proches de nos deux jeunes étudiants en médecine se compose, et ce de façon relativement attendue, essentiellement de professeurs (bien souvent scientifiques internationalement reconnus), et de camarades carabins. Toutefois, l'analogie entre les deux expériences universitaires en présence s'arrête là. Pour être tout à fait complet, il est également un autre élément à prendre en compte lorsque l'on étudie la constitution des sphères relationnelles d'un individu, qui plus est d'un médecin en devenir à la fin du XVIII^e siècle, et qui peut s'avérer être un indice extrêmement instructif quant à l'état d'esprit dans lequel l'individu en question aborde sa carrière médicale, en particulier la direction qu'il entend lui donner et l'usage qu'il souhaite en faire.

Cet élément, ce sont les dédicaces. En effet, le cursus universitaire est aussi pour le carabin l'occasion de rédiger et de publier ses premiers travaux. Certes, l'exercice de la dédicace comporte, notamment à cette époque, une grande part de rhétorique et de conventionnel, mais il nous permet cependant d'identifier avec un certain degré de certitudes les figures clés présentes de façon significative dans le premier cercle de l'entourage de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze.

Il est vrai que d'ordinaire la dédicace constitue généralement une forme d'hommage témoignant de la reconnaissance et de l'estime d'un auteur envers un personnage notable, tant dans la sphère publique que dans sa propre sphère personnelle. Au-delà de l'aspect purement formel et protocolaire de l'exercice, lequel a pour objectif d'obtenir la protection et le soutien de ce même personnage ; dans le cas de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze, alors encore étudiants dont on attend qu'ils prouvent leurs talents et leurs valeurs, la dédicace relève donc d'une volonté de démontrer à la fois sa gratitude, sa reconnaissance et sa filiation avec un être qui a particulièrement compté dans la formation personnelle et professionnelle du carabin.

Par conséquent, la lecture des dédicaces adressées par Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi

dans leurs premiers travaux, publiés au cours de leurs formations universitaires, permet de cerner quelles ont été les premières personnes qui ont marqué et influencé l'orientation professionnelle des deux étudiants, et d'en déduire, par la suite, deux conceptions différentes, non pas tant de la médecine en elle-même, mais plutôt du rôle social du médecin moderne, et de la mise à profit de ce nouveau statut.

Benedetto Frizzi tout d'abord, débute très tôt une activité éditoriale en publiant dès 1787, les premiers volumes de ce qui sera, avec le *Petah Enayim*¹⁵⁷, son œuvre la plus remarquable notamment de par sa densité et son exhaustivité : les *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco*. Les deux premiers volumes, lesquels voient le jour alors qu'il est encore étudiant à Pavie, (preuve, encore une fois de sa précocité et de l'envergure de son talent) sont dédiés à Paolo Terzaghi¹⁵⁸, présenté comme docteur en philosophie et en médecine, originaire de Lodi. Le jeune carabin confirme ainsi les liens solides qui le rattachent au milieu scientifique lombard¹⁵⁹ et ce, dans toute sa diversité puisque Benedetto Frizzi justifie son attention par l'amitié et les échanges épistolaires établis entre les deux savants depuis 1783¹⁶⁰ autour de thèmes tels que la chimie, ou bien la médecine théorique et pratique.

Puis, un peu plus loin, dans la préface de ce même premier volume, le jeune carabin n'omet pas d'évoquer également son « veneratissimo maestro » Johann Peter Franck¹⁶¹ lequel l'encourage à rédiger à son tour, comme nous l'avons déjà expliqué, une encyclopédie qui traiterait de l'utilité de certains principes d'hygiène, d'éducation et de santé propres à la religion juive¹⁶², et

¹⁵⁷ Le *Petah Enayim*, œuvre rédigée entièrement en hébreux, n'est pas pris en compte dans cette étude, du fait de notre manque de maîtrise de cet idiome.

¹⁵⁸ B. FRIZZI, *Dissertazione di Polizia Medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco*, Pavie, appresso Pietro Galeazzi, 1787, pp. 11-15. Très peu d'éléments nous sont parvenus sur Paolo Terzaghi à part les informations que nous fournit ici Benedetto Frizzi lui-même.

¹⁵⁹ Voir la dédicace de B. FRIZZI, *Dissertazione di Polizia Medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco*, Pavie, appresso Pietro Galeazzi, 1787, p.14 : « [...] di avere in questa grande catena di esseri una dolcissima unione colla dilettevole vostra persona ».

¹⁶⁰ Ibidem p. 11 : « Se grande fu il mio contento di meritare la vostra amicizia già da quattro anni, e di vincolarmi già alla più costante corrispondenza, lo è certamente maggiore quello, che ora pruovo nel darvene un attestato pubblico, dedicandovi la mia dissertazione ».

¹⁶¹ C'est d'ailleurs grâce à Johann Peter Franck que Benedetto Frizzi entre en contact avec l'imprimeur Pietro Galeazzi auprès duquel il produit, à Pavie, les premiers volumes de ses *Dissertazioni di polizia medica*. Voir C. BENEDETTI, *Benedetto Frizzi : la carriera universitaria e la fortuna dei suoi scritti medici* in M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. pp. 145-177.

¹⁶² B. FRIZZI, *Dissertazione di Polizia Medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco*, op.cit p.19 « Animato dal grand' esempio del mio veneratissimo maestro, e professore, l'Illmo. Sig. Don Giovanni Pietro Franck, che con profondissima, e vastissima erudizione scrisse un trattato di Polizia Medica riguardante il benessere di ogni nazione, progettai in me stesso di scrivere su ciò, che spetta particolarmente alla Ebreja popolazione ».

« l'impareggiabile » Pietro Moscati¹⁶³ lequel, de son côté, sur le plan du contenu même de l'encyclopédie, incite le jeune étudiant à diversifier les thématiques abordées et à utiliser la langue italienne en lieu et place du latin pour une meilleure intelligibilité¹⁶⁴, preuve, en un certain sens, de l'étendue de l'ambition scientifique de Benedetto Frizzi.

Ces hommes, que l'on pourrait aisément qualifier de principaux modèles, véritables mentors, l'ont encouragé et soutenu dans son projet d'« *intraprendere cose più utili [...] più vantaggiosa alla società* », à « *prescrivere leggi unicamente tendenti al bene del individuo* »¹⁶⁵ composent donc les premiers appuis, les premières assises de Benedetto Frizzi grâce auxquels, malgré l'obstacle que constitue alors sa confession juive, ce dernier a pu plus commodément étudier, éditer et élargir son périmètre d'actions et de contacts à des sphères beaucoup plus diversifiées que celles auxquelles il aurait dû, ordinairement, se restreindre.

Par conséquent, à travers eux, le jeune carabin rend d'ores et déjà hommage à tout le monde médical et plus largement scientifique lombard qu'il place donc logiquement au cœur de ses sphères d'interactions et de ses réseaux de connexions, démontrant ainsi un sincère investissement et un authentique intérêt pour la pratique médicale au-delà des avantages sociaux que celle-ci peut lui procurer au niveau strictement personnel. Un milieu d'ailleurs à son image ouvert et hétéroclite, à cheval entre plusieurs mondes juif, chrétien, profane, plusieurs cultures scientifiques, viennoise et lombarde.

Une conception de la carrière en totale opposition avec la stratégie adoptée par son homologue bordelais, Paul-Victor Desèze, lequel, si l'on prend en considération les dédicaces apposées à ses premiers écrits, recherche davantage et ce, assez clairement, par son entourage, une reconnaissance socialement utile¹⁶⁶ plutôt qu'une incontestable efficacité scientifique.

¹⁶³ **Pietro Moscati** (1739-1824) natif d'une famille de médecins et chirurgiens mantouans, il se dédie tout d'abord à l'enseignement de cet art auprès de l'Université de Pavie puis, appelé à la direction de l'Ospedale Maggiore de Milan, il peut ainsi poursuivre son action en faveur de l'amélioration de l'instruction médicale, notamment l'obstétrique, et du secours des plus pauvres. Lors de l'occupation française, il est successivement nommé sénateur au Congrès Cisalpin et président du Directoire, avant d'être arrêté au retour des Autrichiens. Membre de plusieurs importantes sociétés scientifiques et culturelles, au début du XIXe siècle, élevé au rang de comte, il assume également les charges de conseiller d'Etat et de directeur de l'instruction publique. (Source : P. SANGIORGIO, *Cenni storici sulle due università di Pavia e di Milano e notizie intorno ai più medici, chirurghi e speziali di Milano dal ritorno delle scienze fino all'anno 1816*, da Placido Maria Visa, Milano, 1831, p. 419).

¹⁶⁴ B. FRIZZI, *Dissertazione di Polizia Medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco* op.cit p.19 « L'Impareggiabile Sig. D. Pietro Moscati [...] dopo avere scritto in latino quasi tutto ciò, che può riguardare alla salubrità degli alimenti, m'indusse a parlare di ogni altra cosa che interessa il bene della mia nazione nella propria italiana favella, a più universale intelligenza ».

¹⁶⁵ Ibidem p.20.

¹⁶⁶ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit pp.305-317.

Outre sa thèse inaugurale¹⁶⁷ offerte, comme le veut la coutume, à ses parents, et qui marque, en 1774, la fin de son doctorat de médecine ; il est intéressant de constater que la première véritable publication de Paul-Victor Desèze, (lequel s'avère, sur cet aspect-là, à cursus égal, moins actif et éclatant que le carabin lombard), intitulée *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, publiée, en 1778, est dédicacée à Charles Dupaty¹⁶⁸, sans l'appui duquel, nous l'avons dit, l'ouvrage n'aurait jamais pu être financé, ni même passer les barrières de la censure parisienne.¹⁶⁹

A l'instar de Benedetto Frizzi, il aurait été logique et naturel que Paul-Victor Desèze adresse son premier ouvrage à un professeur, à un collègue carabin ou à tout autre individu ayant un quelconque lien avec l'environnement médical, et qui plus est l'environnement médical montpelliérain, comme Bordeu, Barthez, Cabanis ou Bichat par exemple, et dont nous avons déjà, dans les chapitres précédents, souligné l'influence dans la formation scientifique du médecin.

A l'inverse, le jeune bordelais choisit de mentionner un individu sans rapport aucun avec la médecine, ni même les sciences : Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier Dupaty. Il est vrai que l'auteur des *Lettres d'Italie*¹⁷⁰, avocat de son état et un temps président à mortier au Parlement de Bordeaux, ami proche de la famille Desèze qu'il côtoie d'ailleurs assidument dans leur salon de la rue de la Devise¹⁷¹, est alors un personnage public de premier plan, dont le poids et l'influence sur la sphère mondaine bordelaise, mais également parisienne des années 1770-1780, malgré quelques revers¹⁷², demeurent indéniables.

De fait, Paul-Victor Desèze s'adresse consciemment et précisément « au vertueux magistrat qui, dans les augustes fonctions du Ministère public, fût longtemps l'appui du faible » ; « à l'ami [...] qui m'a aplani l'entrée de l'un des sanctuaires des Sciences et qui,

¹⁶⁷ Il s'agit de sa « Dissertation medica de affectibus soprosis » publiée à Montpellier chez A.F. Rochard en 1774 dans laquelle il est possible de lire en dédicace à ses « Dilectissime parens », « Obsequetissimus reverendissimus que filius : Paulus-Victor DESEZE ». Voir S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit.

¹⁶⁸ Charles-Marguerite-Jean-Baptiste Mercier Dupaty (1744-1788).

¹⁶⁹ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit

Voir la préface de P-V. DESEZE, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, Paris, Prault, 1786, p. 7-8. : « Je l'offre encore à l'Ami des Sciences et des Lettres qui, au milieu de ses nobles travaux, a encouragé mes premiers efforts, qui m'a aplani l'entrée à l'un des Sanctuaires des Sciences ».

Joseph Raulin (1708-1784) médecin ordinaire de Louis XV, diplômé de Bordeaux et spécialisé en obstétrique, il fut également professeur au Collège Royal, inspecteur des eaux minérales et censeur royal. (Sources : http://data.bnf.fr/15083097/joseph_raulin/).

¹⁷⁰ C.M.J.B. MERCIER DUPATY, *Lettres d'Italie*, 1785.

¹⁷¹ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit

¹⁷² En 1786 notamment, Ch. Dupaty se retrouve isolé au sein du Parlement de Bordeaux, auprès duquel il doit d'ailleurs par la suite prendre congé, après avoir dénoncé, soutenu par Condorcet et Tally-Tollendal, une erreur judiciaire condamnant trois innocents à la roue.

unissant à lui par le lien d'une heureuse confraternité, m'a associé à sa gloire »¹⁷³. En d'autres termes, le médecin se réfère ici clairement davantage au rôle de parrain, d'introducteur social qu'au modèle scientifique comme a pu l'être Johann Peter Franck pour Benedetto Frizzi, puisque par les « sanctuaires de la science » et « l'heureuse confraternité », le bordelais désigne de façon assez explicite sa réception à l'Académie des Belles Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux¹⁷⁴, ainsi que son initiation à la franc-maçonnerie¹⁷⁵, notamment à la principale loge parisienne des Neuf-Sœurs qui accueillait alors, comme nous le verrons en détails un peu plus loin, *l'intelligentsia* hexagonale et européenne.

En conséquence, il s'agit là, de la part de Paul-Victor Desèze, d'une sollicitude qui demeure, somme toute, assez logique et cohérente au regard du contenu même de son ouvrage, lequel, vraisemblablement innovant pour l'époque de par son sujet traitant pour une des rares premières fois, des liens qui unissent médecine et éducation, et ce au point que le Dr. Léon Marchant, dans son éloge funèbre du bordelais en 1830, soit dans l'obligation de souligner que l'opus « fixa bien plus l'attention des philosophes que des médecins »¹⁷⁶.

Contrairement à Benedetto Frizzi, il est donc tout à fait clair que Paul-Victor Desèze semble ici, par cette dédicace, davantage chercher à conforter un statut, une position sociale plutôt qu'à valider la reconnaissance de ses compétences médicales et entériner son appartenance au milieu scientifique. De fait, le médecin bordelais souhaite davantage susciter l'intérêt des philosophes et des hommes de lettres qui forment alors l'ossature de l'Etat, rôle tenu côté autrichien par les fonctionnaires au service de l'Empire auprès desquels, à l'image de Johann Peter Franck ou Pietro Moscati, Benedetto Frizzi cherche une reconnaissance.

C'est pourquoi, bien que le passage par les bancs de l'université constitue tant pour Benedetto Frizzi que pour Paul-Victor Desèze une étape essentielle dans la composition d'un premier réseau de contacts (les professeurs notamment, tels que Bordeu, Barthez, Franck ou Moscati, semblent peser de façon primordiale sur l'orientation du parcours de chacun des deux individus) ; il est cependant, dans ce contexte, déjà possible de dégager deux profils, de positions bien différentes relativement à la conception et à l'usage de la carrière médicale.

¹⁷³ Voir l'épître de P-V. DESEZE, *Recherches physiologiques* op.cit. p. 8.

¹⁷⁴ Les Archives Départementales de la Gironde conservent la lettre de candidature de Paul-Victor Desèze, datée de 1781, souhaitant intégrer l'Académie des Belles Lettres, Sciences et Arts de Bordeaux, ainsi que son discours de remerciement lu lors de sa réception en 1783, soit quelques années à peine avant la publication de l'ouvrage du médecin, ce qui justifierait logiquement la dédicace à Ch. Dupaty.

¹⁷⁵ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze *op.cit.* pp. 169-185. Paul-Victor Desèze semble d'abord avoir été initié à la franc-maçonnerie parisienne en 1778, puis avoir intégré les loges bordelaises en 1783, là encore peu avant la sortie de son ouvrage, ce qui confirmerait le soutien du magistrat Ch. Dupaty.

¹⁷⁶ L. MARCHANT, Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, 1830, pp. 12-35.

Si Benedetto Frizzi semble être un individu déterminé, fidèle à ses convictions, et entièrement investi tant dans la pratique médicale que dans l'animation du milieu scientifique pavésan voire, plus largement lombard, Paul-Victor Desèze en revanche, démontre une volonté et une stratégie beaucoup plus ambitieuses quant à l'utilisation de son statut de médecin au profit de sa situation sociale. Une distinction qui se reflète et se confirme lorsque l'on se penche sur les premiers travaux des deux médecins, réalisés durant leurs cursus universitaires, par le choix du dédicataire, lequel n'est pas anodin et s'avère bien souvent révélateur des intentions d'un individu.

L'étude du cadre universitaire dans lequel ont évolué Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze nous a ainsi permis de prendre toute la mesure de l'environnement intellectuel, culturel et humain qui ont forgé les médecins qu'ils sont par la suite devenus. Les opportunités de rencontres, d'échanges, posent les jalons de premières ramifications sociales déterminantes pour la suite de leurs itinéraires. Toutefois, l'université ne suffit pas à former un bon médecin, et ce, quelle que soit sa destinée. Il doit pour cela se confronter aux difficultés et à la misère qui constituent la réalité quotidienne de bon nombre de gens à la fin du XVIIIe siècle en exerçant quelques temps au sein d'hôpitaux. L'occasion pour le carabin d'élargir sa première cellule de contacts et d'interactions en dehors du cadre strictement médical, et de devoir assumer, pour une des rares premières fois, un statut de professionnel, de détenteur des connaissances.

1. B.b. La solidarité hospitalière.

L'étude est une préparation nécessaire à l'expérience. Cela, les médecins du XVIIIe siècle l'ont bien compris, et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle, tout bon médecin doit, suite à la validation de sa formation théorique, s'exercer et faire ses preuves aux pieds du lit du patient. De fait, enchaînement naturel de l'université, l'hôpital est devenu une étape obligatoire dans la formation du carabin sous l'Ancien Régime, lequel n'hésite plus, au moins pour un temps, à pratiquer concrètement son art, et à aller au contact direct des malades.

Ces établissements, dans toute la diversité que l'on peut leur reconnaître, sont alors une formidable occasion pour le jeune médecin d'élargir sa sphère de relations en côtoyant, comme nous l'avons déjà souligné dans les chapitres précédents, d'autres professions de santé (sages-femmes, chirurgiens, apothicaires, etc.), des ecclésiastiques ou bien des membres de la société civile, généralement engagés dans le fonctionnement administratif et financier de ces institutions. Ainsi, l'ancien carabin revêt pour une des rares premières fois la fonction de

médecin, et se doit d'assumer les décisions et les responsabilités inhérentes à son nouveau statut.

Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze n'ont, bien évidemment, pas échappé à cette période de pratique hospitalière, qu'ils ont abordé, comme nous allons le voir, selon deux perspectives bien distinctes, laissant encore une fois présumer de deux destins scientifiques parfaitement dissemblables.

Commençons par Benedetto Frizzi qui fait très tôt montre d'une grande expérience et d'un grand intérêt pour le milieu hospitalier. En effet, en 1788, suite à sa mise à pied de l'université de Pavie, après la controverse liée à la publication d'un recueil de poème en soutien au professeur Antonio Scarpa (controverse que nous avons abordé plus haut), le carabin a, face à lui, quelques mois de totale liberté.

Déjà sensibilisé à la pratique clinique de la médecine auprès des autres membres du corps professoral tels que Johann Peter Franck ou Samuel Tissot par exemple, Benedetto Frizzi profite donc de ces quelques mois pour effectuer une sorte de pérégrination, alors très en vogue auprès de la jeunesse européenne, afin d'offrir ses services dans divers hôpitaux du nord de l'Italie¹⁷⁷.

Avant cela, il apparaît également que Benedetto Frizzi a tout d'abord exercé auprès de la « clinica e ospedale di Pavia con manicola »¹⁷⁸. Il s'agit ici, selon toute probabilité, de l'hôpital San Matteo¹⁷⁹ jouxtant l'université de médecine de Pavie, dans lequel il était d'usage pour les étudiants de compléter leur formation et de perfectionner leurs connaissances en se confrontant à des cas concrets ainsi qu'à de réels malades, le tout, bien entendu, encadrés par leurs professeurs. Johann Peter Frank, mentor de Benedetto Frizzi, étant justement depuis 1786 à la tête du *Direttorio Sanitario* de Lombardie, et donc de ce même établissement, il ne serait donc pas surprenant que le jeune médecin, malgré sa situation administrative inconfortable au regard de l'université, ait pu plus aisément avoir accès et pratiquer au sein de l'hôpital pavesan, au sein duquel enseignaient précisément Pietro Moscati, autre mentor de Benedetto Frizzi, ainsi que la

¹⁷⁷ Pérégrination confirmée par la supplique rédigée par Benedetto Frizzi en 1789 et adressée à l'Université de Pavie, demandant sa réintégration à l'institution. Document conservé auprès de l'Archivio di Stato di Pavia, Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 366.

¹⁷⁸ Voir Archivio di Stato di Pavia, Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 366.

¹⁷⁹ L'hôpital San Matteo de Pavie (*Hospitale magnum Sancti Mathei sive de la Pietate*) fut fondé sur la sollicitation du frère dominicain Domenico da Catalogna, en 1449 par la confraternité du même nom, regroupant des membres tant laïques que religieux, et demeure un chef-d'œuvre de l'assistance médiévale. Sous autorité pontificale, l'établissement bénéficie d'une grande liberté d'action et accueille principalement des pèlerins, des pauvres, des malades et des orphelins. Au XVIII^e siècle, grâce aux réformes introduites par les souverains autrichiens (Marie Thérèse et Joseph II), l'établissement est un modèle de fusion entre le pôle d'enseignements théoriques que constitue l'université, et le pôle d'exercices pratiques que représente l'hôpital. Apparaît ainsi la nouvelle figure du médecin-chirurgien moderne formé tant d'un point de vue théorique que pratique. (Source : www.sanmatteo.org)

plupart des professeurs de l'université de médecine¹⁸⁰. Une première expérience (peut-être même l'appui et les recommandations de Johann Peter Franck) très utile pour ensuite intégrer d'autres établissements septentrionaux voués à l'assistance médicale.

De fait, le savant autrichien, lequel ne manquait jamais de souligner que « l'osservazione e l'esperienza costituiscono quel codice preziosissimo che illumina e dirige il Medico »¹⁸¹, a très certainement mis à profit son statut de directeur de la médecine lombarde et utilisé son propre réseau de contacts, dense et fourni, pour introduire Benedetto Frizzi, et ce, malgré les sanctions qui incombaient au carabin indiscipliné, dans différents établissements hospitaliers du nord de la péninsule, auprès de remarquables scientifiques prêts à enrichir et à élargir l'entourage du jeune étudiant.

Passée Pavie, Benedetto Frizzi poursuit sa pérégrination, au cours de l'année 1788, en faisant successivement étape à Parme, Bologne, et Florence¹⁸². Bien que nous ne bénéficions, malheureusement, d'aucune information quant aux conditions (matérielles, financières, psychologiques, etc.) dans lesquelles ses « séjours pratiques » se déroulèrent, aux lieux fréquentés par le carabin, ni sur les activités précises que ce dernier y mena, le choix de ces cités relève, cependant, d'une certaine pertinence, puisque ce sont là des villes ayant une certaine tradition scientifique.

Toutes trois situées au nord de la péninsule italienne, dans une relative proximité avec Pavie (ce qui laissait la possibilité à Benedetto Frizzi, si le besoin était, de rejoindre la ville universitaire dans des délais somme toute raisonnables et de rester en contact tout aussi régulier avec ses proches, scientifiques ou non), ces trois villes comptaient alors, elles-aussi parmi les principaux pôles de médecine moderne européenne. Il est toutefois intéressant de constater que les trois localités en question ne font pas, contrairement à Pavie, directement partie de l'Empire autrichien, mais constituent, du moins en ce qui concerne Parme et Florence, des territoires satellites de la Maison d'Autriche, dont l'influence politique, économique, sociale, etc. demeure, certes modérée, mais néanmoins palpable. C'est là un signe d'ouverture du jeune étudiant qui, en franchissant les frontières lombardes, démontre d'une part un intérêt, voire une curiosité accrue pour les doctrines, l'influence et le savoir-faire médical développés ailleurs dans la péninsule, puis d'autre part, cela nous laisse également supposer des liens de Benedetto

¹⁸⁰ G. COSMACINI, *Storia della medicina e della sanità in Italia. Dalla peste nera ai nostri giorni*, Laterza, Roma, 2010, p.112.

¹⁸¹ G.P. FRANK, *Biografia scritta da me stesso* op.cit. p.151 Encore une fois ce document est à utiliser avec précaution tant il s'agit d'une auto biographie

¹⁸² Voir la Cronologia della vita e della opere di Benedetto Frizzi dans M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit. p. 14.

Frizzi avec des savants et des scientifiques locaux, et donc d'un périmètre, d'un rayonnement de contacts beaucoup plus vaste et étendu que les seuls confins lombards. C'est aussi une preuve de témérité et de détermination, des traits de caractères forts chez le médecin juif, puisque ce sont là, par conséquent, des régions qui contrairement à la Lombardie, ne sont pas concernées, du moins pas toutes, par le régime de réformes favorables aux ressortissants de la communauté juive. Et c'est donc enfin se confronter volontairement à un contexte moins avenant, moins ouvert et moins tolérant quant à l'apprentissage et à la pratique de la médecine, en particulier par un non catholique.

Parme tout d'abord, après avoir été ballottée au cours des siècles entre les seigneuries locales des Visconti, des Sforza, d'Este, des Gonzague ou bien encore des Farnèse, est cédée, en 1738, aux Habsbourg d'Autriche, suite à la guerre de succession de Pologne et au traité de Vienne qui y met un terme. Cependant, bien qu'assimilée aux territoires sous domination impériale, elle ne sera pas concernée, comme nous venons de le souligner, par les réformes de Joseph II visant l'assimilation de la communauté juive. De même, Florence, à la disparition de la dynastie des Médicis avec la mort du dernier grand-duc en 1737, passe entre les mains de François Ier du Saint-Empire, duc de Lorraine, et époux de Marie-Thérèse d'Autriche, future Impératrice. Le couple, à défaut de s'attarder dans la capitale toscane (Marie-Thérèse devant effectivement succéder à son père sur le trône d'Autriche) parvient néanmoins à mettre en place une administration impériale libérale (du moins davantage que sous les Médicis), et d'imprimer sa marque en matière de réformes et de gouvernance. Là encore, contrairement à d'autres cités de la région à l'image de Livourne par exemple, plus favorables et plus ouvertes envers la population juive, Florence, en tant que ville satellite de l'Empire, ne semble pas, ou moins, concernée par les réformes proposées, à la fin du siècle, par le gouvernement autrichien.

Bologne, quant à elle, fait figure d'exception et de paradoxe. Partie intégrante des Etats du Pape depuis le XVIe siècle, la cité Romagne accueille dans le même temps une des plus anciennes et une des plus importantes universités d'Europe, à l'origine libre, laïque et autofinancée par les étudiants eux-mêmes. L'institution, fondée en 1088, fait montre d'un esprit scientifique novateur, en particulier en médecine puisque, dès la Renaissance, y sont ouvertes des chaires de chirurgie et d'anatomie par exemple toutes occupées par des savants de renom : Marcello Malpighi, Giovanni Battista Morgani, Antonio Maria Valsalva ou bien encore Luigi Galvani pour les plus connus. Plus tard, au XVIIIe siècle, les souverains pontificaux à l'image de Benedetto XIV promeuvent et encouragent l'étude des sciences, comme l'électricité, thème cher à Benedetto Frizzi, élève d'Alessandro Volta à Pavie, qui consacre d'ailleurs de nombreux articles de son *Giornale medico e letterario* à cet argument. Il n'est donc pas étonnant que ce

dernier ait été attiré par le potentiel et le dynamisme scientifique de Bologne. Cependant, nous devons garder à l'esprit également l'audace et la force de caractère que constituent pour un membre de la communauté juive la volonté de pénétrer et d'exercer dans les Etats pontificaux, qui plus est dans un contexte public et exposé tel que l'hôpital. Preuve, une nouvelle fois, des qualités de praticien du jeune carabin, et très certainement de ses nombreux appuis dans la profession.

Des appuis et des relais qu'il nous est en effet possible d'identifier, du moins pour certains, à la lecture de quelques travaux de Benedetto Frizzi, en particulier les « Dissertazioni di Polizia Medica sul Pentateuco », partiellement rédigées au cours de ce voyage, puis, plus encore, le « Giornale Medico e Letterario di Trieste » et, dans une moindre mesure, les « Opuscoli Filosofici e Medici »¹⁸³, retranscrits pour leur part quelques années plus tard, à Trieste, et confirment le circuit de l'étudiant, et nous renseignent dans le même temps sur les éléments qui composent le réseau de relations de Benedetto Frizzi en dehors de Pavie.

De fait, dès les premières pages, le « Giornale Medico e Letterario di Trieste » notamment, s'avère être une source d'informations fondamentales quant aux activités effectuées, mais surtout aux personnes rencontrées par Benedetto Frizzi. La première missive du premier volume du « Giornale Medico e Letterario di Trieste », par exemple, intitulée « Osservazioni mediche communicate da un prof. che ha praticato nell'Ospedale di Parma¹⁸⁴ », référence réitérée un peu plus loin dans le même volume « Lettera di un medico letterato forestiero in Parma¹⁸⁵ » se rapporte très clairement à l'expérience du jeune carabin dans la cité parmesane¹⁸⁶. Le périodique médical ayant été édité en 1790, ces références confirment d'une part la persistance des liens tissés avec les cercles et réseaux médicaux locaux préexistants dans lesquels Benedetto Frizzi semble s'être parfaitement intégré, mais également d'autre part l'importance que cette expérience a eu sur la carrière du médecin, puisque des années après, il s'y réfère encore. Certains noms tels que les Drs. Righi ou Pietro Rubbini sont régulièrement mentionnés par le médecin lombard, ce qui laisse plausiblement supposer que ces derniers ont été ses principaux interlocuteurs et/ou partenaires puisque, selon les données biographiques que nous avons pu recueillir, du moins au sujet de Pietro Rubbini, ce dernier, né à Parme en 1760 (donc sensiblement du même âge que Benedetto Frizzi), diplômé en médecine en 1782, exerce

¹⁸³ Il s'agit ici de deux périodiques publiés par Benedetto Frizzi lui-même, entre 1790 et 1791 lors de sa permanence triestine, en théorie basés sur des échanges épistolaires médicaux entre Benedetto Frizzi et certains de ses confrères, probablement rencontrés au cours de ses pérégrinations à travers l'Italie septentrionale. *Il Giornale Medico e Letterario di Trieste*, presso Giovanni Tommaso Höchenberger, Trieste, 1790 ; *Opuscoli Filosofici e Medici*, presso Giovanni Battista Sperandio, Trieste, 1791.

¹⁸⁴ B. FRIZZI, *Giornale Medico e Letterario di Trieste* op.cit. p. 1.

¹⁸⁵ Ibidem, p. 151.

¹⁸⁶ Archivio di Stato di Pavia, Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 366.

également dans l'hôpital de la ville en 1788, de façon à peu près simultanée avec le médecin lombard. Au cours de son séjour, Benedetto Frizzi semble avoir pris le temps d'analyser méticuleusement la composition du groupe de professionnels de santé de la ville puisque dans la seconde lettre, « Lettera di un medico letterato forestiero in Parma », répertorie tous les bons médecins et chirurgiens officiants à Parme¹⁸⁷.

En ce qui concerne les séjours du médecin juif à Bologne puis à Florence, nous pouvons imaginer que Pietro Moscati, lequel, en son temps, a également effectué une partie de sa formation dans ses deux localités¹⁸⁸, et dont nous avons déjà souligné, un peu plus haut, l'influence¹⁸⁹ dans le parcours du jeune carabin, ait appuyé l'admission de Benedetto Frizzi auprès des principales infrastructures hospitalières de ces deux villes, soit recommandé, introduit le jeune homme auprès de certains de ses collègues. Comme pour Parme, là encore, le « Giornale Medico e Letterario di Trieste » se trouve être d'un grand secours afin de corroborer le périple du jeune étudiant. Ainsi, la missive intitulée « Osservazioni in una lettera di un medico italiano per viaggio ora a Bologna¹⁹⁰ » dans laquelle l'auteur, vraisemblablement Benedetto Frizzi, évoque les observations réalisées au cours de son voyage sur les différentes façons de soigner un malade pris de vomissements « [...] vado osservando nel corso del mio viaggio [...] Il metodo di curarsi in Parma e Bologna non è niente diverso da quello della nostra Italia, e nella Germania »¹⁹¹, authentifie une nouvelle fois le voyage du jeune carabin, et laisse présupposer de l'établissement de relations durables, fiables avec plusieurs individus rencontrés lors de ce séjour dans la capitale Romagne, puisqu'il est question d'une correspondance régulière « Mi domandate nell'ultima vostra lettera ».

De même, bien qu'il n'y ait aucune allusion précise à son passage par Florence, l'évocation régulière, dans ces différents volumes, de scientifiques tels que les Drs. Giovanni Rossi et Pietro Martelli¹⁹², que nous savons originaires de la ville de Lucca, en Toscane, atteste dans une certaine mesure des relations, fidèles et durables, établies par le médecin dans cette région.

¹⁸⁷ B. FRIZZI, *Giornale Medico e Letterario di Trieste* op.cit. pp. 153-161.

¹⁸⁸ P. SANGIORGIO, *Cenni storici sulle due università di Pavia e di Milano e notizie intorno ai più medici, chirurghi e speciali di Milano dal ritorno delle scienze fino all'anno 1816*, da Placido Maria Visa, Milano, 1831.

¹⁸⁹ Benedetto Frizzi dédicace le premier volume de ses *Opuscoli filosofici e medici*, publiés en 1791, à Pietro Moscati, grâce auquel il semble que le médecin lombard ait obtenu la protection de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche, du gouvernement de Milan, ainsi que la possibilité d'étudier à Pavie et à Mantoue. Voir la dédicace dans B. FRIZZI, *Opuscoli filosofici e medici di Trieste*, Vol. 1, presso Giovanni Battista Sperandio, Trieste, 1791, p. 2

¹⁹⁰ B. FRIZZI, *Giornale Medico e Letterario di Trieste* op.cit. p. 31.

¹⁹¹ Ibidem p. 31.

¹⁹² Ibidem p. 81-108.

En cela, même si nous ne disposons d'aucunes informations fiables quant aux activités de Benedetto Frizzi lors de cette mobilité, ces quelques éléments, des noms pour la plupart, glanés au gré des publications postérieures du médecin, permettent d'ores et déjà de distinguer l'ossature d'un réseau de connexions denses et efficaces, couvrant stratégiquement toute la moitié nord de la péninsule italienne. Une mobilité que nous pourrions également rattacher à l'usage du voyage médical, sorte de grand tour scientifique et initiatique souvent pratiqué à cette époque, notamment selon la tradition juive.

Ainsi, en 1789, lors de son retour en terre pavésane, Benedetto Frizzi a très certainement mûri personnellement et professionnellement de ces quelques mois de vagabondage. Le jeune carabin a gagné en maturité, en professionnalisme en faisant ses preuves auprès des plus influents scientifiques de l'époque, et s'est, logiquement, composé un intéressant réseau de connaissance. La légitimité et l'estime tant personnelles qu'individuelles acquises par cette expérience se trouvent d'ailleurs reconnues et récompensées lors de son retour à Pavie puisque, une fois la fin de son cursus validée, l'empereur Joseph II, lui-même très impressionné par les qualités du jeune médecin, lui propose, en accord avec la politique d'ouverture et de développement de Trieste, de rejoindre le port adriatique afin d'y exercer la médecine auprès de la communauté juive de la ville (épisode sur lequel nous reviendrons au chapitre suivant). Cependant, là encore, Benedetto Frizzi ne quitte pas réellement l'univers hospitalier pour lequel il montre une véritable fascination puisque une de ses premières entreprises est de fonder, avec son confrère Leone Kollmann, un *ospedale israelitico*, destiné à soigner gratuitement la population juive résidant dans la cité portuaire.

Bien que juif, Benedetto Frizzi, en mettant raisonnablement à profit d'une part les soutiens et les recommandations de contacts scientifiques noués lors de son cursus universitaires (Johann Peter Frank, Pietro Moscati ou Gregorio Fontana) puis, d'autre part, le réseau confessionnel, que l'atmosphère ouverte et tolérante souhaitée par la monarchie autrichienne au travers du *Toleranzedikt*, a pu exercer dans des institutions majoritairement catholiques.

Le médecin, dont les aires d'influences sont essentiellement le Piémont, la Toscane, la Lombardie et Trieste, peut de la sorte enfin formuler clairement ce qui sera l'objet principal de sa carrière : la médecine comme instrument, vecteur de progrès social, qu'il expose notamment dans ses *Dissertazioni di Polizia Medica*.

Nous l'avons vu, Benedetto Frizzi opte pour un parcours « classique » ou du moins de logique et en adéquation avec la composition d'une carrière médicale moderne puisqu'à la suite de la formation théorique, la pratique en hôpital apporte au carabin la confiance et le crédit suffisants

aux yeux de la profession, mais aussi et surtout aux yeux du reste de la société, pour se constituer naturellement une solide clientèle. Paul-Victor Desèze, en revanche, semble opter pour une approche totalement différente, pour ne pas dire en contradiction, avec celle du médecin lombard.

Dans un tout autre contexte, Paul-Victor Desèze, lors de son un cursus, nous l'avons vu, relativement rapide au sein de l'université de médecine de Montpellier, dont il sort diplômé en 1774, a vraisemblablement dû, à l'image des nombreux étudiants venus se former dans la cité languedocienne, fréquenter l'hôpital Saint-Eloi¹⁹³, alors principal hôpital de la ville¹⁹⁴, où il se confronte selon toute probabilité pour la première fois au milieu hospitalier, à sa misère et à ses difficultés, le tout en suivant les leçons et les visites de ses professeurs. Au vu du parcours universitaire, plutôt concis, du médecin bordelais, il ne nous a pas semblé opportun de s'arrêter plus que nécessaire sur cet épisode montpelliérain de Paul-Victor Desèze, lequel n'a pas laissé, pour le peu d'éléments que nous possédons à ce sujet, de traces significatives de son passage entre les murs de l'établissement hospitalier languedocien.

En revanche, comme il était alors d'usage dans la formation scientifique et médicale officielle en cours, du moins dans l'Hexagone, à la fin du XVIIIe siècle, le jeune bordelais se rend de toute évidence ensuite quelques temps à Paris, apparemment entre 1774 et 1777¹⁹⁵ ou 1780¹⁹⁶, afin d'y parfaire, toujours auprès de structures hospitalières, son apprentissage pratique de la médecine. Un épisode à priori anodin puisque Paris était alors la capitale des sciences¹⁹⁷, et pourtant fondamental dans la tournure que prend par la suite la carrière de Paul-Victor Desèze, davantage orienté, dans un premier temps, sur la mise à profit du statut que confère le titre de médecin pour faire évoluer sa propre situation sociale.

¹⁹³ L. DULIEU, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIIIe siècle op.cit. pp. 227-249. L'hôpital Saint-Eloi, initialement nommé Notre-Dame, est le plus ancien de Montpellier, et le seul à avoir survécu aux guerres de religions du XVIe siècle grâce à son rapatriement en centre-ville. Son utilité première était de soigner les pèlerins, d'empêcher l'apparition de désordre public et la propagation d'épidémies.

¹⁹³ H. BERLAN, *Faire sa médecine au XVIIIe siècle* op.cit p.33.

¹⁹⁴ L. DULIEU, La vie médicale et chirurgicale à Montpellier, du 12 août 1792 14 frimaire an III *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Volume 8, n°2, 1955, pp.38-52.

¹⁹⁵ F.CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit. pp.305-317

¹⁹⁶ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit. Alors que François Cadilhon nous annonce un retour de Paul-Victor Desèze à Bordeaux en 1777 lors de la mort de son père Jean ; Stéphane de Sèze lui, sous-entend dans sa notice biographique, un retour du médecin en 1780, lors du mariage de son frère Raymond, dans lequel le médecin bordelais, d'ailleurs, intervient.

¹⁹⁷ B. BELHOSTE, *Paris savant. Parcours et rencontre au temps des Lumières*, Paris : Armand Colin, 2012, p. 43.

De fait, alors que pour la plupart des jeunes diplômés, cette période de « résidence parisienne » constituait la suite logique au monde universitaire leur permettent de parfaire leurs connaissances et de perfectionner leur pratique de la médecine aux côtés de grands savants, dans le but d'acquérir, comme nous pouvons le supposer, l'expérience, la maturité et la crédibilité nécessaires à leur bonne insertion, ou réinsertion, en province ; Paul-Victor Desèze, lui, semble occuper ces quelques années à fréquenter et à arpenter, non pas les couloirs des principaux hôpitaux et institutions d'accueil de la capitale hexagonale, mais plus encore les cercles mondains et les sociabilités parisiennes, qui faisaient alors la notoriété de la ville.

A n'en pas douter, le médecin bordelais a très probablement dû s'exercer¹⁹⁸ dans quelques établissements de la capitale (une quarantaine environ à la fin des années 1770¹⁹⁹), et certainement pas des moindre comme l'Hôtel-Dieu, le plus grand de la ville et d'Europe. Ce passage à Paris, comme nous le verrons plus longuement dans le chapitre suivant, est avant tout l'occasion, pour le jeune homme, de pénétrer un certain nombre de sociabilités dont les membres (et leurs propres connaissances) sont susceptibles de constituer pour Paul-Victor Desèze, une première clientèle, socialement aisée, laquelle peut à son tour, enrichir avantageusement le réseau de relations du médecin, en servant de référents, voire de protections utiles, notamment en dehors des sphères purement scientifiques, pour la suite de son parcours dans la capitale et en Guyenne²⁰⁰.

Par conséquent, il faut donc attendre le retour de Paul-Victor Desèze à Bordeaux et l'obtention par ce dernier de l'agrégation auprès du Collège des Médecins de la Faculté de Médecine de Bordeaux le 16 janvier 1783²⁰¹ (certification qu'il obtient d'ailleurs en même temps que le médecin Archbold²⁰², également passé par Montpellier) pour le voir, avec certitude, entamer une longue période d'exercice de la médecine en milieu hospitalier²⁰³.

Précisons dès à présent les spécificités liées à l'organisation, sous l'Ancien Régime, de l'enseignement et de la pratique médicale en province, et notamment à Bordeaux, encore extrêmement corporative. En effet, à cette époque, le Collège des Médecins est un corps composé de douze médecins de la ville ayant prêtés le serment de servir la ville et les habitants.

¹⁹⁸ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze *op.cit.* pp. 169-185.

¹⁹⁹ B. BELHOSTE, *Paris savant.* *op.cit.* p.184.

²⁰⁰ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* *op.cit.* pp.305-317.

²⁰¹ S. De SEZE, *Notice biographique* *op.cit.*

²⁰² G. PERY, *Histoire de la Faculté de Médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville, 1444-1888*, O. Doin et Bordeaux Duthu, Paris, 1888, p.55.

²⁰³ Voir fiche synthèse Paul-Victor Desèze dans H. BERLAN, *Faire sa médecine au XVIIIe siècle. Recrutement et devenir professionnel des étudiants montpelliérains (1707-1789)*, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2013, pp.472.

Ils assument en cela un certain nombre de charges. Tous médecins ordinaires auprès du principal hôpital de la ville, l'hôpital Saint-André ; les membres du Collège des Médecins ont également le rôle de médecins-conseillers des Jurats, régulièrement consultés en temps d'épidémies, et de responsables de la formation des futurs médecins. Garants tant de la santé publique de la ville que de l'intégrité de la pratique médicale²⁰⁴, ce sont là des personnages de premier plan.

Notons toutefois l'aspect relativement facultatif, ou du moins informelle, de l'agrégation pour Paul-Victor Desèze qui, par son diplôme montpelliérain, jouissait déjà d'un droit de pratiquer la médecine dans tout l'Hexagone, et dont les actions du père, qui avait été pendant plusieurs années l'habile avocat du Collège des Médecins ont, selon un échange de bons procédés, favorisé la promotion du médecin bordelais²⁰⁵ :

« Le Collège, pénétré de reconnaissance pour les soins que feu monsieur de Sèze père, avocat du Collège, avait pris de ses affaires pendant plus de 25 ans et pour le zèle avec lequel il en avait défendu les droits en diverses circonstances, décide d'agir avec la même générosité vis-à-vis du fils de ce célèbre jurisconsulte et de ne point recevoir de rétribution pécuniaires pour ses examens, de se borner aux honorifiques d'usage et à la somme de 60 livres pour la bourse commune »²⁰⁶.

Agrégé, Paul-Victor Desèze, fort de solides appuis et soutiens familiaux et amicaux, tant parisiens que bordelais²⁰⁷, se voit incorporé, en 1783, à l'hôpital Saint-André de Bordeaux où il exerce, avec quelques intermittences, jusqu'en 1793²⁰⁸, et au sein duquel il gravit logiquement tous les échelons hiérarchiques jusqu'à occuper la fonction de médecin-chef. Dans les ultimes décennies du XVIIIe siècle, l'hôpital est déjà depuis longtemps obsolète et inadapté aux besoins de la ville. Le plus ancien et plus important hôpital de Bordeaux, fondé au XIIIe siècle par le chanoine Vital Carles, dont la vocation première était d'accueillir les plus démunis (malades, vieillards, orphelins, etc.) pâtissait, comme de nombreux autres établissements similaires, à la même époque, de conditions hygiène déplorables²⁰⁹ (proximité des marais, mauvaise aération,

²⁰⁴ J-M. GUILLARD., J-F. TESSIER, Les débuts de la société de médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variologique, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Troisième série – N°11-12 – 2007, pp. 51-64.

²⁰⁵ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit.

²⁰⁶ G. PERY, *Histoire de la Faculté de Médecine* op.cit. p. 83.

²⁰⁷ La période parisienne de Paul-Victor Desèze sera développée dans le chapitre suivant, consacré à la constitution d'une clientèle.

²⁰⁸ 1793, date du décret de suppression du Collège des médecins et de l'Université. Il reprendra ensuite ses fonctions jusqu'en 1805.

²⁰⁹ M. DINGES, L'hôpital Saint-André de Bordeaux au XVIIIe siècle : objectifs et réalisations de l'assistance municipale, *Annale du Midi : revue archéologie, historique et philologique de la France méridionale*, Volume 99, n°179 numéro thématique : A Bordeaux de deux maires médiévaux à 1947, 1987, pp. 303-330.

promiscuité, etc.), et d'une gestion financière tout aussi désastreuse, à tel point qu'il n'était pas rare de mettre la communauté juive de Bordeaux, qui comptait parmi les négociants les plus aisés de la ville, régulièrement à contribution pour soutenir la trésorerie²¹⁰ de l'institution.

Dans ces conditions, observateur consciencieux autant que médecin charitable et compatissant²¹¹, Paul-Victor Desèze profite donc pendant toutes ces années d'une position stratégique qui, outre l'exercice pratique de la médecine, lui donne également un droit d'accès légitime à toute la partie plus strictement administrative de l'hôpital. De ce fait, le médecin est régulièrement en contact avec l'ensemble des principaux acteurs qui animent la vie bordelaise dans les dernières décennies du XVIII^e siècle²¹², à savoir, bien évidemment, tout le personnel de santé qui fait vivre l'hôpital (médecins, chirurgiens, apothicaires, démonstrateurs, sages-femmes, religieuses, etc.), le monde du négoce qui, en règle générale le finance (les taxes de sortie du port étaient par exemple reversées à l'hôpital Saint-André en guise de « dédommagement » des risques sanitaires engendrés par l'activité portuaire²¹³), et enfin le milieu de la jurisprudence (avocats, magistrats, etc.) qui l'administre²¹⁴. Ainsi, le médecin bordelais démontre rapidement une propension à utiliser l'autorité que lui confère sa position professionnelle pour déborder du champ exclusivement scientifique et prétendre, conformément aux souhaits de son père, à un rôle, à une visibilité, à un poids public et social plus étendu. Comme nous l'avons déjà indiqué plus haut le Dr. Léon Marchant²¹⁵ souligne effectivement ce trait caractéristique de la personnalité de Paul-Victor Desèze qui dénote en lui d'une volonté de ne pas s'enfermer dans un rôle et une perspective uniquement médicale, en évoquant la publication, en 1786, des *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, ouvrage qui en 1786 qui, « fixa bien plus l'attention des philosophes que des médecins. Ceux-ci n'y virent rien qui pût servir directement l'art médical ».

Toutefois, malgré ses ambitions, on ne saurait remettre en cause les aptitudes professionnelles et l'attrait de Paul-Victor Desèze pour la médecine (n'oublions pas qu'il a été considéré, aux côtés de Bichat²¹⁶ également de Montpellier, comme un précurseur de la physiologie et de la

²¹⁰ O. GERBOUIN, M-C. SAUX, C. JOLIVEL, Histoire de l'hôpital Saint-André, de sa pharmacie et de ses apothicaires bordelais, *Revue d'histoire de la pharmacie*, 84^e année, n°312, 1996. Actes du XXXI^e Congrès International d'Histoire de la Pharmacie (Paris, 25-29 septembre 1995), pp. 113-118.

²¹¹ A. NICOLAS, *M. Aurélien de Sèze*, Ed. Douniol & Vatou, Paris, 1870, pp.476-525.

²¹² F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit pp.305-317.

²¹³ B. ALLEMANDOU, JJ. LE PENNEC, *60 000 pauvres à Bordeaux ! La politique d'aide sociale sous la Révolution*, Editions MSHA, Talence, 1995, p.127.

²¹⁴ M. FIGEAC, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Fédération Historique du Sud-Ouest, Talence, 1996.

²¹⁵ L. MARCHANT, Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze op.cit pp. 12-35.

²¹⁶ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit.

santé publique²¹⁷), et pour l'environnement hospitalier. Un environnement auquel il restera fidèle tout au long de sa carrière, comme nous le verrons dans la partie suivante consacrée aux cercles socio-médicaux.

Par conséquent, bien que l'hôpital, et la pratique concrète de la médecine dans une structure d'accueil et de traitement des patients, s'impose à la fin du XVIIIe siècle comme un passage obligé dans le parcours formatif d'un carabin, tant pour ses aptitudes techniques pures que pour l'enrichissement d'un lacis d'interlocuteurs ; la comparaison des expériences de Benedetto Frizzi et de Paul-Victor Desèze nous éclaire cependant sur les différentes approches et les différentes significations à donner à ses expériences. Si Benedetto Frizzi paraît privilégier la pratique technique de la médecine, l'expérimentation, les contacts et les échanges en affichant une vraie curiosité tant envers les malades comme ses collègues qu'envers la médecine et les pathologies elles-mêmes ; Paul-Victor Desèze, lui, semble davantage se projeter de façon plus globale au-delà de son rôle de médecin, comme si celui-ci n'était qu'un moyen de prétendre à un statut ou à une autorité plus étendue.

Malgré une conception de la médecine et de sa pratique relativement divergente, Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze s'imposent tous deux comme d'ardents défenseurs du rôle social et pédagogique du médecin moderne. Un rôle à la fois gratifiant et stimulant qui n'est viable si, et seulement si, les deux praticiens réussissent à acquérir une légitimité et une reconnaissance auprès de leurs confrères et auprès de la société civile dans son intégralité et dans sa diversité. Une approbation de leur propre sphère, la sphère médicale bien sûr, mais aussi et surtout de l'extérieur, du reste de la société plus que nécessaire, indispensable. Pour cela, la pratique privée de la médecine, en dehors de toute structure officielle, et auprès de patients mondains, ou du moins socialement avantagés, sorte de zone périphérique, entre le monde médical et la société « civile », citadine, non scientifique, apparaît aux médecins modernes comme un véritable tremplin, voire une excellente opportunité pour se hisser et s'imposer plus nettement hors du « ghetto », du cocon médical.

²¹⁷ J-M. GUILLARD., J-F. TESSIER, Les débuts de la société de médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variologique op.cit. pp. 51-64.

1. B.c. Les premiers pas dans le monde.

Au sortir de son cursus scolaire, passées les étapes fondamentales que sont, nous l'avons vu, l'université et l'hôpital, l'ancien carabin, bien qu'ayant déjà, en théorie, prouvé à ses confrères sa valeur et ses aptitudes tant doctrinales que techniques, que ce soit sur les bancs de la faculté ou au pied du lit du malade, se retrouve dès lors livré à lui-même face au reste de la société qui, finalement, ne voit en lui qu'un professionnel de santé à part entière, détenteur d'un certain savoir et par conséquent d'une certaine autorité ; fonction que le jeune homme se doit dès lors d'assumer.

Celui qui n'était jusqu'alors ce que nous pourrions qualifier d'« apprenti » médecin, de novice, protégé derrière le statut d'étudiant, introduit relativement passivement au cours de sa formation, dans un labyrinthe de réseaux et de connexions : professeurs, camarades et collègues qu'il n'a, certes, pour la plupart pas directement choisis, mais auxquels il s'identifie, se reconnaît naturellement, et avec lesquels il partage un certain nombre de codes, doit à présent faire ses preuves, témoigner de ses capacités, de sa nouvelle situation sociale face à un auditoire qui, d'une part n'interagit pas forcément selon les mêmes critères que ses précédents contacts et, d'autre part, n'a pas nécessairement non plus les mêmes attentes vis-à-vis du médecin.

Si le carabin est, de fait, en théorie libre de choisir l'établissement universitaire auprès duquel il souhaite effectuer sa formation, en fonction de la renommée de ce dernier, de la qualité de son enseignement, de ses professeurs, des frais à déboursier, ou de sa situation géographique, il n'a en revanche aucun pouvoir de décision quant à la sélection de ses camarades de classe ou bien encore du personnel hospitalier aux côtés desquels il va devoir passer quelques années. Ce sont là des rencontres, des connexions entièrement fortuites, composant pourtant les premiers chaînons d'un lacs de contacts et d'interactions amenés à se transformer, se combiner et s'adapter à son évolution professionnelle et personnelle.

A l'opposé, une fois son cursus scolaire achevé et diplômé, le jeune médecin est libre de donner à sa carrière l'orientation qu'il souhaite, tout en tenant compte du contexte propre à chaque individu, de ses affinités, et de sa sensibilité scientifiques, lesquelles influent indéniablement sur la trajectoire d'un parcours. De même, l'établissement de premiers liens, la composition de ce que nous pourrions appeler un premier réseau de contacts autant que faire se peut, étoffé, fiable et surtout, dans la mesure du possible, choisi, calibré aux attentes et aux ambitions du médecin, en d'autres termes, utile, est une phase déterminante, si ce n'est décisive, pour la suite de la carrière dudit médecin, mais également très révélateur de son tempérament, de sa

sensibilité scientifique et de son état d'esprit.

Une fois encore, la reconstitution et l'observation attentives des quelques années ayant suivies la certification de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi ainsi que leurs premiers pas en tant que docteurs en médecine accomplis font très clairement montre de caractères, d'intentions et d'ambitions, quoique tout aussi déterminées, pour le moins divergentes, au regard, de l'environnement et des conditions propres à chacun.

Si l'on se penche, tout d'abord sur le cas de Paul-Victor Desèze, relativement significatif quant aux perspectives d'évolutions et aux attentes de la bourgeoisie provinciales dans l'Hexagone à la fin du XVIII^e siècle, il nous faut revenir quelques instants sur ses années passées dans la Capitale, au sortir de l'université de médecine de Montpellier.

Comme nous l'avons déjà esquissé un peu plus haut, une fois obtenu, en 1774, son doctorat de médecine Paul-Victor Desèze ne déroge pas à la règle, et quitte Montpellier pour Paris où le jeune homme semble, selon l'expression consacrée, immédiatement s'établir comme médecin²¹⁸, sans même, contrairement à l'usage du moment, nécessairement accomplir une période de perfectionnement pratique auprès d'une institution dédiée à l'accueil des malades et des populations les plus démunies.

En effet, si l'on s'appuie sur les travaux inédits de Stéphane de Sèze, son aïeul, logeant d'abord au petit hôtel d'Harcourt, puis à l'hôtel d'Artois (ce qui relève déjà d'un certain niveau de vie d'un certain rang) est rejoint, vraisemblablement en 1776, par son frère aîné, Raymond²¹⁹, avec lequel il a toujours été particulièrement proche. Ce dernier, magistrat brillant²²⁰ et ambitieux, déjà hautement estimé à Bordeaux où il se sent, sans nul doute, rapidement à l'étroit, est apparemment dépêché à Paris par le ministre Vergennes. Là, il a l'occasion d'intervenir sur un certain nombre d'affaires compromettant quelques-unes des principales figures de la vie mondaine parisienne de l'époque, telles que le philosophe Helvétius, le banquier juif Worms ou la souveraine Marie-Antoinette elle-même. Par ces prestations, victorieuses, ajoutées à la

²¹⁸ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit. ; A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze p. 169-185.

²¹⁹ Raymond De Sèze (1748-1828) également connu sous le prénom Romain est un avocat principalement connu pour avoir, en 1792, assuré la défense du souverain Louis XVI aux côtés de Tronchet et de Malesherbes.

²²⁰ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze op.cit. p. 169-185.

présence, sur place, de son oncle maternel Du Bergier²²¹ lequel lui apporte le soutien de son propre entourage relationnel, Raymond Desèze ne tarde donc pas à être reçu et admis dans les principaux cercles mondains de la capitale hexagonale.

Une reconnaissance et une notoriété, voire une promotion sociale dont il ne manque pas de faire également bénéficier son jeune frère, à propos duquel leur oncle Du Bergier affirmait justement être « heureux de reconnaître ainsi les services que Victor lui a rendus en tant que médecin »²²², ce qui confirmerait donc la légitimation du nouveau statut de Paul-Victor Desèze. Une aubaine pour ce dernier, ainsi introduit, assez tôt, finalement, au regard de sa jeune carrière, par son oncle et son frère, des référents, des points d’ancrage fiables et solides, dans les plus illustres sociabilités parisiennes, lui offrant ainsi en plus, tout loisir, de participer à la vie de l’esprit, de nouer de précieux contacts. Point de départ idéal pour développer les prémices d’une belle et profitable clientèle.

A ce propos, la loge des Neuf-Sœurs²²³ notamment, dont certains membres apparaissent dans l’entourage des Desèze, et donc, à fortiori dans la potentielle clientèle de Paul-Victor, semble plus particulièrement jouer un rôle de premier ordre dans, disons, l’émancipation et l’affirmation à la fois sociale et professionnelle du jeune homme. Fondée en 1776, à Paris, réunissant parmi les plus importantes personnalités de l’élite intellectuelle internationale²²⁴ (Beaumont, Voltaire, Helvétius, Vergennes, Jussieu, Thomas Jefferson, John Adams, Benjamin Franklin (Vénérable en 1779), La Fayette, Georges Washington, Seyiès, Camille Desmoulins, Cabanis, Guillotin, Court de Gebelin, pour ne citer qu’eux), et dont la devise « Humanité et Tolérance »²²⁵ ne laisse aucun doute quant à son orientation idéologique favorable aux notions modernes de progrès et de bonheur ; la loge, dans laquelle les frères Desèze sont introduits en 1778, et plus encore ses membres, représentent pour les deux provinciaux que sont alors encore Raymond et Paul-Victor, une formidable opportunité de côtoyer les plus importants personnages de la sphère publique de l’époque tout en profitant de leur rayonnement.

²²¹ S. De SEZE, *Notice biographique* Op.cit. Rappelons en effet l’habile politique matrimoniale du père de Sèze, Jean, qui avait épousé Marthe Duffour-Dubergier de Favart (mère de Raymond et Paul-Victor donc), héritière d’une famille de parlementaires du Libournais, également liés à la branche de négociants du même nom, lesquels contrôlaient la vie publique bordelaise. On peut donc aisément imaginer les avantages que peuvent procurer de telles alliances pour l’intégration de la famille de Sèze dans le milieu notable tant bordelais que parisien.

²²² Ibidem.

²²³ Pour la loge des Neuf-Sœurs voir chapitre 2.B.b.

²²⁴ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d’académiciens : les De Sèze op.cit. pp.169-185.

²²⁵ L. AMIABLE, Une loge maçonnique d’avant 1789

Il faut dire qu'à l'origine la loge des Neuf-Sœurs était, comme on a tendance à la surnommer, la fille posthume²²⁶ d'un autre cénacle très réputé, dominant littéralement la vie mondaine parisienne de cette seconde moitié de siècle, et que les frères Desèze fréquentaient également assidument : le salon d'Helvétius. Rebaptisée le Cercle d'Auteuil par l'épouse d'Helvétius²²⁷ après la disparition de celui-ci en 1771, cette société est régulièrement animée par les plus éminents hommes de lettres, médecins, chirurgiens, avocats, artistes, écrivains, politiques, ecclésiastiques, et autres penseurs des Lumières, ayant en commun d'avoir grandement appuyé et soutenu l'organisation du concours hexagonal à la Révolution américaine, d'où, par ailleurs, la présence accrue de représentants du Nouveau Monde. A cette époque, plus encore peut-être que la formation scientifique à proprement parler, ce sont là des passages obligés pour qui souhaite obtenir du crédit et évoluer rapidement au sein de la hiérarchie sociale.

Au regard du nombre de membres (ordinaires, correspondants, associés, et autres) que comptaient dans un premier temps le Salon Helvétius, feu Cercle d'Auteuil puis, à sa suite, la loge des Neuf-Sœurs, dont les noms ne sont incontestablement pas vides de signification dans la société tant parisienne que provinciale de la fin des années 1770, il est bien entendu pour ainsi dire impensable que Raymond et Paul-Victor Desèze, bien que résidant à Paris, aient été en contact direct avec chacun de ces individus. Cependant, en particulier dans le cas de Paul-Victor Desèze lequel, contrairement à son aîné, doit encore se faire si ce n'est un nom, du moins un prénom, le seul fait de figurer (ne serait-ce que sur le papier) aux côtés de si éminents personnages, sans même pour autant les avoir déjà véritablement rencontrés, constitue un formidable point de départ pour le jeune homme, lequel bénéficie et capte de ce fait un peu de l'aura, du rayonnement et de la renommée véhiculée par l'image de ces individus dans la société. Un éclat et un prestige qui, comme nous le constatons avec Paul-Victor Desèze, s'avèrent d'autant plus nécessaire et avantageux une fois revenu en province où la notoriété de l'élite parisienne demeure un gage, du moins dans les apparences, d'un important crédit et d'une grande autorité.

Il est vrai que le jeune et ambitieux médecin, incité dès son plus jeune âge par son père à cultiver ses relations publiques et ses amitiés utiles²²⁸, considère ce rapprochement et cette adhésion avec les milieux mondains parisiens, comme la possibilité de fixer les assises d'une première clientèle, aisée et influente.

²²⁶ Ibidem p.

²²⁷ Il s'agit d'Anne-Catherine de Ligniville d'Autricourt (1719-1800).

²²⁸ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit pp.305-317.

De plus, c'est également là l'occasion pour le jeune homme d'acquérir un peu d'expérience, d'entériner, de convenir quelques protections et quelques soutiens précieux²²⁹ afin que, de retour dans sa ville natale, où son patronyme était déjà synonyme d'un certain rang, il puisse, fort de ces nouvelles accointances, franchir beaucoup plus rapidement les échelons du corps social, et s'y imposer plus commodément.

Il est à ce propos un personnage, dont nous avons déjà signalé la présence dans l'entourage proche de la famille de Sèze, en particulier Raymond et Paul-Victor Desèze, pour lesquels il semble justement tenir le rôle prépondérant d'intermédiaire et d'entremetteur entre les différents cercles mondains parisiens et leurs homologues bordelais, dont il simplifie d'ailleurs l'accès aux deux frères : Charles Dupaty.

De fait, en dépit des récurrentes péripéties qui ont émaillé à plusieurs reprises la carrière du brillant avocat rochelais, lesquelles ne sont pas ici notre propos, ce dernier n'en demeure pas moins, dans la société de la fin du XVIII^e siècle, un homme de lettres et un personnage public estimé. Longtemps établi à Bordeaux, où il occupe, entre autre, l'importante fonction de président à mortier au parlement de cette même ville, le magistrat, qui comptait alors parmi les personnalités les plus influentes de la cité a eu tout loisir de fréquenter assidûment le salon tenu par la famille de Sèze, dans leur hôtel de la rue de la Devise, où l'élite bordelaise et les gens de passage avaient pris l'habitude de se retrouver. Les échanges portant généralement sur des thèmes tels que les progrès de l'humanité, la vulgarisation des sciences, la diffusion de valeurs comme la liberté, la tolérance ou l'égalité, la nécessité de réformer les institutions, d'abolir les privilèges, et d'établir une Monarchie constitutionnelle²³⁰ annoncent déjà d'une certaine manière les notions et les sujets que Paul-Victor Desèze ne cessera par la suite, tout au long de sa carrière de défendre. Fondé par leur père, Jean Desèze, Paul-Victor et Raymond, comme du reste, les autres membres de fratrie, baignent très tôt dans l'atmosphère accueillante et chaleureuse du salon au sein duquel ils côtoient librement des hommes brillants et hautement

²²⁹ Ibidem pp.305-317

²³⁰ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze op.cit. pp.169-185. Aucune information ne nous étant parvenue au sujet des activités de ce salon hormis la fugace allusion d'Alain Huetz de Lemps dans son article, nous pouvons aisément penser que ces éléments sont issus de sources policières, au vu du caractère à priori quelques peu frondeur et contestataire des réunions, lesquelles ont très probablement, à un moment donné été surveillées.

respectables tels qu'Antoine Duranthon²³¹, Pierre Vergniaud²³² ou bien encore justement Charles Dupaty.

Ce dernier, ami de la famille, membre de la loge des Neuf-Sœurs et, si l'on en croit Alain Huetz de Lemp, « animateur du groupe, exerce une grande influence sur les frères Desèze »²³³, et connaît donc Paul-Victor Desèze et ses frères depuis, si l'on peut dire, leur plus tendre enfance. Extrêmement à l'aise parmi les notables tant bordelais²³⁴ que parisiens, le magistrat n'hésite naturellement pas à épauler le jeune médecin et le présenter au Paris mondain. Des rencontres et des contacts qui ont pour conséquence tant souhaitée de permettre à Paul-Victor Desèze, et ce malgré un séjour relativement bref dans la Capitale, de 1774 à 1777, la constitution, comme l'écrivait Stéphane de Sèze, d'une « belle clientèle »²³⁵, et même au-delà, de lui fournir les moyens d'obtenir une reconnaissance utile²³⁶ et de basculer dans une dimension, socialement parlant, beaucoup plus dense.

De toute évidence, l'expérience de Paul-Victor Desèze a pour avantage de nous démontrer l'intérêt que les jeunes carabins ont à constituer rapidement autour d'eux un entourage fiable et solide, sur lequel s'appuyer pour ensuite faire évoluer favorablement leur propre carrière et leur propre réseau d'interlocuteurs. Ce premier cercle, qui établit d'une certaine façon une transition entre l'environnement strictement scientifique et universitaire, disons professionnelle d'une part puis, la société urbaine d'autre part, s'avère être une étape primordiale dans la vie d'un médecin moderne. Bien que désignée comme « clientèle », il ne s'agit pas tant d'un groupe de malades à soigner et assurant au médecin un revenu financier, mais plutôt d'un réseau d'alliés et de référents sociaux, mondains, confirmant l'appartenance du médecin à une certaine catégorie sociale.

Dans le cas de Paul-Victor Desèze, il est intéressant de noter comment cette première cellule s'apparente à ce que nous pourrions désigner comme une sociabilité « d'apparat ». En d'autres termes, il ne s'agit pas tellement de s'investir, littéralement, dans ces réunions, mais plutôt de

²³¹ Nous savons qu'Antoine Duranton a été l'un des précepteurs de Paul-Victor Desèze avant son départ pour Montpellier.

²³² Pierre Vergniaud (1753-1793) Fils de marchands limousins et protégé de Turgot et de Dupaty duquel il devient en 1780 le secrétaire, l'avocat est retenu comme l'un des plus brillants orateurs de la Révolution. Malgré un caractère quelque peu indolent, le Girondin participe, par ses discours, à la suspension du roi Louis XVI en 1792. Il est guillotiné en 1793. (Sources : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/pierre-vergniaud/>).

²³³ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze op.cit. pp.169-185

²³⁴ Ibidem pp.169-185 Outre la loge des Neuf-Sœurs dont il fut Vénérable en 1784, Charles Dupaty est également membre de l'Académie des Belles lettres, Sciences et Art de Bordeaux dès 1769.

²³⁵ S. De SEZE, *Notice biographique* op.cit.

²³⁶ Révolutions, culture et société Op.cit pp.305-317 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit.

s'y associer, même de loin en y accolant, ne serait-ce que sur le papier, son nom afin de pouvoir embrasser une part de l'aura dégagée par l'institution, et acquérir ainsi en quelque sorte une certaine reconnaissance, de légitimité. Pour le médecin bordelais, s'appuyer sur la cellule familiale, ou de parenté proche comme avec Charles Dupaty s'avère être un élément essentiel tant dans l'affirmation d'une position sociale que dans la structuration d'un premier lacis relationnel composés, autant que faire se peut, de plusieurs ramifications soigneusement sélectionnées en vue, déjà, d'une future diversification de ses activités.

Du côté de Benedetto Frizzi à présent, la situation s'annonce bien différente. En effet, le jeune médecin, issu d'une famille certes bourgeoise, estimée et appréciée profite toutefois, d'une notoriété moindre, ou disons, dans un premier temps, plus limitée que son homologue bordelais. Une limite évidemment fixée par sa confession qui le contraint au strict cadre de la communauté juive mantouane et, plus largement, lombarde.

Cependant, les singulières prédispositions scientifiques du carabin, ajoutées à l'établissement par les Habsbourg, en particulier l'Empereur Joseph II, à la fin du siècle, d'une politique ouverte et tolérante²³⁷, favorable à l'émancipation sociale et professionnelle des populations non catholiques, notamment celles utiles à la prospérité du territoire tels que les médecins par exemple, ont permis à Benedetto Frizzi, au sortir de sa formation universitaire, de déborder rapidement de son environnement initial, qu'il soit géographique ou confessionnel.

La structure familiale et ce, quel que soit son acceptation, demeure toutefois un soutien précieux et nécessaire à l'insertion du jeune carabin dans la société urbaine. Dans le cas de Benedetto Frizzi, il est aisé de constater que cette structure familiale à proprement parler, et telle qu'elle est représentée dans l'expérience de Paul-Victor Desèze à Paris et à Bordeaux avec entre autre son frère et son oncle, est en grande partie substituée par la structure communautaire, juive lombarde tout d'abord, puis triestine ensuite, laquelle occupe, autour du carabin, une fonction se rapprochant énormément par son intensité et dans son articulation de la structure familiale. En effet, au cours de son périple dans les principaux hôpitaux du nord de la péninsule, nous l'avons vu, Benedetto Frizzi a pu s'exercer à la pratique de la médecine, acquérir un peu d'expérience et, plus encore, côtoyer des confrères parmi lesquels, on l'imagine, les plus renommés et compétents. Cette proximité a renforcé à la fois la crédibilité et la légitimité professionnelle du jeune médecin qui, de retour en pays pavesan, n'éprouve aucune difficulté à

²³⁷ Il s'agit ici de l'Edit de Tolérance, ou *Toleranzedikt* de 1781.

retrouver sa place au sein de la société carabine lombarde, fort, là encore d'un réseau et d'un premier noyau de contacts solides, d'horizons sociaux, culturels et confessionnels variés.

Il faut dire que les échos de la publication de ses premières *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco*, ajoutée à ses accointances établies avec d'importants scientifiques à l'image de Johann Peter Franck ou Pietro Moscati et, enfin, les différents incidents qui ont émaillé son cursus universitaires ont également contribué à façonner l'image atypique et la réputation du « personnage » Frizzi, à présent devenu un médecin à part entière.

Pour preuve, l'Empereur Joseph II lui-même, resté très impressionné tant par la personnalité et le charisme de Benedetto Frizzi que par ces compétences scientifiques, lors de leur première rencontre en 1783, alors que ce dernier n'était encore qu'un étudiant, n'hésite pas, par la suite en 1789 à littéralement recruter le jeune homme fraîchement diplômé, auquel il propose de s'installer, en qualité de médecin cette fois-ci, à Trieste.²³⁸ Une proposition qui, comme nous allons le voir, a très certainement été décisive dans la carrière et le parcours du médecin lombard.

Afin de saisir dans leur intégralité les enjeux de cette proposition, il est nécessaire pour nous de nous arrêter quelques instants d'une part sur la complexité et la particularité du contexte triestin de la fin du XVIIIe siècle et, d'autre part sur les spécificités de la communauté juive de cette même ville. En effet, Trieste²³⁹, modeste bourgade de l'Adriatique suspendue aux flancs des montagnes du Karst, est alors une cité en plein essor. Pourtant, le petit village, culturellement italianisant mais rattaché depuis le XIIe siècle à l'Empire d'Autriche, essentiellement peuplé d'agriculteurs, de pêcheurs et d'inamovibles patriciens, régulièrement aux prises avec sa voisine, Venise, végète pendant plusieurs décennies avant de connaître une formidable métamorphose, à la fois commerciale, économique, démographique et culturelle. Une transformation entièrement pilotée par la monarchie des Habsbourg, (alors à la recherche d'une puissance maritime lui permettant de concurrencer ses principaux rivaux français et britanniques), qui prétend ainsi utiliser son unique débouché maritime pour nouer des relations, notamment commerciales, avec l'Asie mineure et l'Orient entre autre.

Grâce aux démarches successives de trois souverains, Charles VI, Marie-Thérèse d'Autriche et

²³⁸ Voir L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physicien to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221. ; M. BRIGNANI, M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* Op.cit. pp. 14-17. (Chronologie).

²³⁹ En ce qui concerne le contexte triestin au XVIIIe siècle et, plus généralement, l'histoire de la ville, voir notamment E. APIH, *La società triestina nel secolo XVIII*, G. Einaudi, 1957 ; E. APIH, *Trieste*, Edizioni Laterza, 1988 ; R. FINZI, G. PANJEK, *Storia economica e sociale di Trieste*, LINT, Trieste, 2001.

Joseph II, le XVIII^e siècle marque incontestablement la naissance de la Trieste moderne²⁴⁰. Charles VI tout d'abord, retenu comme étant l'instigateur de cette transformation, par la proclamation de la libre navigation dans l'Adriatique en 1717 puis l'institution du port franc de Trieste, deux ans plus tard, en 1719, et enfin l'ouverture de la route de Sommering reliant Trieste à Vienne en 1729, pose les premières pierres de ce qui deviendra par la suite une des principales plateformes d'échanges commerciaux européennes, carrefour stratégique entre le Vieux continent et le Moyen Orient, directement raccordé aux possessions impériales²⁴¹, jusqu'alors enclavées.

Sur l'initiative de l'Empereur, le petit village côtier, aux contours physiques et sociaux plus que malléables, entame une véritable mutation en vue d'y fonder, le plus artificiellement²⁴² qui soit, une ville moderne toute dévouée aux ambitions mercantilistes de la Monarchie. Cependant, en dépit de sa bonne volonté et de tous ses efforts, les premières dispositions²⁴³ de Charles VI, d'ordre avant tout économique, administrative et social²⁴⁴, n'ont pas suffi à imprimer le nouveau dynamisme souhaité à la cité. Il faut pour cela attendre l'arrivée au pouvoir, en 1740, de sa fille, l'Impératrice Marie-Thérèse laquelle, épaulée par un grand nombre de conseillers parmi les plus attachés à la Cour à l'image de Wenceslas Antoine de Kaunitz²⁴⁵ ou bien encore Karl von Zinzendorf²⁴⁶, met en place une administration efficace, régie selon les nouveaux principes politiques inspirés des idéaux des Lumières, absolutistes et mercantilistes alors très prisés des gouvernements européens.

En pratique, cela se traduit tout d'abord par la ratification de toute une série de réformes contenue dans la *Hauptresolution* de 1749 visant d'une part à réunifier Trieste avec le reste de l'Empire et, d'autre part, à l'intérieur même de la ville, à homogénéiser la cohabitation entre les anciens et nouveaux quartiers. En effet, et ce fut là une des principales mesures de la

²⁴⁰ Voir le chapitre « La città nuova » pp.18-42 in A. ARA ; C. MAGRIS, *Trieste. Un'identità di frontiera*, Einaudi, Trento, 2013.

²⁴¹ M. MESSINA (a cura di.), *Trieste. Le fortune del porto e la sua gente tra Settecento e Ottocento*, Zambelli, Rijeka, 2005, p.23.

²⁴² Voir T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI, G. PANJEK, *Storia economica e sociale di Trieste*, V.1, La città dei gruppi 1719-1918, LINT, Trieste, 2001, pp. 483-519. Il est question, au sujet de Trieste, d'une « ville inventée » par les Habsbourg.

²⁴³ On doit notamment à l'Empereur Charles VI la création, entre 1719 et 1741, de la compagnie maritime de commerce la Compagnia Orientale, puis l'édification en 1721 d'un premier lazaret (de San Carlo) et enfin l'assèchement des zones marécageuses entourant la ville.

²⁴⁴ G. ALBERTI, *Maria Teresa e il porto : mostra storica*, Archivio di Stato di Trieste, Trieste, 1981, p.41.

²⁴⁵ **Wenceslas Antoine de Kaunitz** (1711-1794) diplomate et homme politique (ministre et chancelier) pour le compte des Habsbourg, notamment des monarques Marie-Thérèse, Joseph II et Léopold II, il est un des grands artisans de la politique de réformes dans tous les territoires de la monarchie.

²⁴⁶ **Karl von Zinzendorf** Gouverneur de Trieste entre 1776 et 1783 il a une solide formation en sciences politique et en sciences de l'Etat. Il tient un journal en français, correspond régulièrement avec les physiocrates français et Rousseau aussi pour un temps et n'est pas très favorable à l'utilitarisme économique (Source : A. TRAMPUS, *Karl von Zinzendorf tra Maria Teresa e Giuseppe II*, in *Quaderni Giuliani di Storia*, Anno XIV, 1993, 1-2, pp.45-56).

souveraine, la construction de tout un nouveau pan de ville (plus connu aujourd'hui sous le nom de *Borgo Teresiano*), moderne et pratique au possible, destiné à l'accueil de nouvelles populations incitées, ou plutôt invitées par la Monarchie à venir animer et dynamiser les activités économiques et commerciales du port. Ces populations immigrées, attirées par le cadre de vie justement propice et agréable proposé, appartiennent, dans la majorité des cas, à des communautés non catholiques, grecques, illyriennes, arméniennes, serbes, juives, pour la plupart, généralement très compétentes dans le secteur commercial. C'est là un aspect à la fois prépondérant et très caractéristique de la démarche de l'Impératrice Marie Thérèse laquelle, bien que notoirement catholique, extrêmement attachée à la pratique de sa foi, concède néanmoins, et ce de façon relativement exceptionnelle, au contexte triestin une large tolérance ethnique et religieuse, en particulier à tous les marchands et commerçants, quelle que soit leur confession ou leur nationalité, dès l'instant où leur présence est profitable à l'économie de la cité portuaire²⁴⁷, dans le but de former le principal ingrédient nécessaire à l'essor économique de Trieste, et jusqu'alors inexistant : une élite commerciale cosmopolite et multiethnique²⁴⁸.

En ce qui concerne Trieste, la Maison d'Autriche convient donc avec ces communautés non catholiques de ce que nous pourrions nommer un accord tacite, un pacte d'entraide et de soutien mutuel à la teneur parfaitement utilitariste, selon lequel l'Empire tolérerait la présence de ces groupes sur leur territoire, et accepterait qu'ils conservent et continuent à observer les us propres à leurs confessions si ces derniers, de leur côté, consentent à mettre leur talent au service de l'économie impériale, et plus précisément dans notre cas, triestine. Un discours ouvert et accueillant, basé sur la collaboration économique interethnique et interculturelle²⁴⁹, spécialement destiné à la communauté juive, laquelle fut un élément vital et particulièrement impliqué dans la constitution du « joyau de l'Adriatique »²⁵⁰ autrichien.

Rappelons à ce propos que, dès la fin du XIIIe siècle, on recensait déjà la présence d'un petit groupe de juifs ashkénazes dans la cité portuaire, circonscrit, au XVIIe siècle, dans l'enceinte d'un ghetto²⁵¹. L'institution du port franc en 1717 a, par la suite, pour conséquence quasi immédiate une importante poussée de l'immigration, en particulier d'éléments juifs, pour la plupart issus de la sphère italoophone (Venise, Padoue, Mantoue, Ferrare, Gorizia), ainsi que de

²⁴⁷ L.C. DUBIN, *Ebrei di porto nella Trieste asburgica*, BSAS, Gorizia, 2010, pp. 57 et 110.

²⁴⁸ Ibidem, p.17 et 40.

²⁴⁹ T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI, G. PANJEK, *Storia economica op.cit.pp.483-519*.

²⁵⁰ Voir F. VALSECCHI, *L'Assolutismo illuminato in Austria e in Lombardia*, 2 vol., Bologna, 1931 ; L.C. DUBIN, *Ebrei di porto op.cit. p.29*.

²⁵¹ Le ghetto, relativement perméable, semblait vraisemblablement se situer dans le quartier de la Corte Trauner, puis de la Portizza di Riborgo. Il sera officiellement supprimé en 1785 par l'Empereur Joseph II. Voir G. CERVANI, *La comunità israelita di Trieste nel secolo XVIIIe*, Del Bianco Editore, Udine, 1973.

quelques germanophones (généralement de Hambourg ou des régions Hanséatiques)²⁵². Une croissance démographique qui dépasse, déborde, rapidement les frontières du ghetto triestin et qui nécessite donc, dès 1746, d'organiser la communauté selon des termes beaucoup plus clairs, précis et définis : *l'Università degli Ebrei*. Le but étant ainsi, de la part de la Monarchie, à la fois de réguler et contrôler les flux d'immigrés, notamment les indigents dont la présence n'était selon toute logique pas nécessairement souhaitée, et de mettre à la disposition de la communauté les services appropriés à ses besoins (lieux de culte, écoles, hôpitaux, etc.)

Malgré les désaccords d'opinions qui l'opposent à ses conseillers, apparemment beaucoup plus ouverts, l'Impératrice Marie-Thérèse a cependant absolument conscience qu'en ce milieu de siècle, la diaspora juive de Trieste est un élément indispensable à la création de l'identité commerciale de la ville²⁵³, économiquement vital afin de composer une grande partie de l'élite, la bourgeoisie marchande de cette même ville. La tolérance s'impose dès lors aux yeux de la souveraine comme le seul moyen de poser les bases d'un Etat solide, et accepte de faire de Trieste une exception, une sorte de laboratoire politique où la Nation juive pourrait, grâce au Privilège puis au Statut de 1771 définissant les conditions de sa permanence vivre selon les mœurs de sa religion²⁵⁴.

Quelques années plus tard, son fils, l'Empereur Joseph II, seul à la tête de l'Empire entre 1780 et 1790, pousse un peu plus avant les idées de sa défunte mère, principalement en accentuant davantage le contrôle de l'Etat sur la vie de ses sujets. Toutefois, s'il est une chose à retenir du souverain autrichien, au-delà de son esprit indéniablement pragmatique, c'est, sans conteste, sa volonté d'instaurer une véritable tolérance civile et religieuse dans tous ses territoires. Une ouverture entérinée par la publication de l'Edit de tolérance, ou *Toleranzedikt*, en 1781, par lequel Joseph II ouvre une brèche dans la façon de gouverner au XVIIIe siècle. De fait, en définissant son Etat comme une entité avant tout civile, le souverain accorde donc davantage d'importance à l'utilité et à la productivité de ses sujets (et donc à leur rentabilité économique, sociale et financière)²⁵⁵ qu'à leur confession. Une position jusqu'alors inédite chez les souverains européens, point de départ, ensuite, du processus d'émancipation et d'égalité civile, en particulier des populations juives.

²⁵² L.C. DUBIN, *Ebrei di porto* Op.cit, p.46.

²⁵³ T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI, G. PANJEK, *Storia economica* op.cit. pp. 483-519 ;

²⁵⁴ L.C. DUBIN, *Introduction to Privilege and Statute of Maria Theresia*, Early Modern Workshop : Jewish History Resources, Volume 1 : Early Modern Jewries, 2004, Wesleyan University, Middletown city, pp. 27-37 ; L.C. DUBIN, *Ebrei di porto* Op.cit. p.81.

²⁵⁵ T. CATALAN, *La comunità ebraica di Trieste (1781-1914). Politica, società e cultura*, LINT, Gorizia, 2000, p. 24.

A Trieste, où la communauté, nous l'avons vu, bénéficiait depuis déjà quelques années de certains avantages sur leurs coreligionnaires dispersés dans le reste de l'Empire, la publication de l'Edit de tolérance n'a, en substance, pas de grande incidence. Bien au contraire, outre l'ouverture des emplois publics, les propositions du monarque autrichien étaient pour la plupart déjà appliquées, et ce depuis quelques décennies, dans la cité portuaire, raison pour laquelle l'annonce de ces nouvelles dispositions ne provoqua aucune euphorie superflue²⁵⁶.

Il faut préciser que la communauté juive de Trieste, de par ses caractéristiques, à l'instar des diasporas de Livourne, Londres, Hambourg ou bien même Bordeaux d'ailleurs, appartient à ce que Loïs C. Dubin et David Sorkin ont nommé la catégorie des « Port Jews » ou « Ebrei di porto »²⁵⁷. Ce concept, défini par les deux chercheurs étatsuniens à la fin des années 1990, désigne les ressortissants de la communauté juive installés dans les principaux ports européens aux XVIIe et aux XVIIIe siècles. Impliqués dans le commerce et les échanges maritimes internationaux, ils forment un groupe aux contours spécifiques, dont la présence s'avère extrêmement recherchée et appréciée des gouvernements de l'époque pour le dynamisme et la vitalité que leurs activités insufflent à l'économie locale grâce au soutien de leurs réseaux denses et sophistiqués. Néanmoins, au travers de cette représentation, alors que David Sorkin se réfère davantage aux diasporas pour la plupart d'origine sépharade établies dans les villes portuaires de la côte atlantique²⁵⁸ et agissant de façon relativement autonome, Loïs C. Dubin au contraire, laquelle s'est essentiellement penchée sur le cas de Trieste, élargi les frontières de cette catégorie aux communautés d'Italie du Nord et d'Europe Centrale, bien souvent ashkénazes, résidant sur les territoires habsbourgeois, davantage organisées en corporations, et bénéficiant également d'un statut juridique particulièrement avancé²⁵⁹.

Toutefois, quelle que soit leur situation géographique, ces communautés ont la particularité d'être singulièrement et précocement bien intégrées dans la société civile et de bénéficier, de la part des gouvernements en place, en particulier la monarchie autrichienne, d'un régime bien plus ouvert et tolérant, favorable au processus d'émancipation. Une intégration, une assimilation largement facilitée par l'implication des diasporas dans la vie associative et

²⁵⁶ L.C. DUBIN, *Ebrei di porto* op.cit.p.91.

²⁵⁷ Sur le concept de « Port Jews » voir D. SORKIN, *Port jews and the Three Regions of emancipations* in D. CESARANI (a cura di.), *Port Jews : Jewish Communities in Cosmopolitan Maritime Trading Centres, 1550-1950*, Frank Cass, London, 2002, pp. 31-46 ; D. CESARANI, G. ROMAIN (a cura di.), *Jews and Port Cities, 1590-1990. Commerce, Community and Cosmopolitanism*, Vallentine Mitchell, London, 2006 ; L.C. DUBIN, *Ebrei di porto* op.cit.

²⁵⁸ D. CESARANI (a cura di.), *Port Jews* op.cit p.214.

²⁵⁹ Voir le chapitre « Maria Teresa e la condizione giuridica degli ebrei di Trieste » in L.C. DUBIN, *Ebrei di porto* op.cit. pp.77-114.

culturelle des cités, au travers d'une intense pratique de la sociabilité (franc-maçonnerie, académies, sociétés principalement).

Ces raisons, ajoutées à l'emplacement stratégiquement très avantageux quant à la circulation des informations, notamment médicales, au carrefour des principales routes commerciales reliant l'Asie, le Moyen-Orient et l'Europe, sont autant d'arguments qui ont très certainement séduits et convaincus Benedetto Frizzi de s'y transférer.

Par conséquent, en 1789, Benedetto Frizzi répond donc à l'invitation du monarque autrichien et s'installe à Trieste où il demeure pendant 40 ans, jusqu'en 1831. Une opportunité qui tombe à point nommé pour le jeune homme tout juste aurolé de son titre de docteur en médecine, dont les récurrents différends avec le reste de la communauté juive mantouane²⁶⁰ participaient jusqu'alors à le maintenir dans une position toujours plus qu'inconfortable. Cette proposition représente pour le récent médecin une échappatoire idéale (également sur le plan professionnel) pour fuir une situation devenue, selon toute vraisemblance, pesante.

Au regard du contexte triestin que nous venons d'éclaircir, Benedetto Frizzi arrive dans le port adriatique en terrain si ce n'est conquis, du moins amplement favorable, auprès de l'importante diaspora juive qui l'accueille, nous l'imaginons, à bras ouverts et qui constitue en cela un espace totalement approprié à son évolution tant personnelle que professionnelle. L'environnement culturel triestin, dynamique, ouvert, moderne, et, dans un certain sens, novateur, apparaît alors comme un contexte plus adéquat, nous pourrions dire plus en phase avec le caractère et les positions du jeune médecin envers sa propre communauté confessionnelle et professionnelle, ce qui justifierait en cela son adaptation rapide à son nouveau milieu, lequel lui offre la possibilité de s'épanouir librement.

Dans les faits, avant de pouvoir véritablement exercer la médecine à Trieste, Benedetto Frizzi a dû, au préalable, obtenir, en 1790, auprès du *Magistrato di Sanità*²⁶¹, avec alors à sa tête le baron Pasquale dei' Ricci²⁶², la licence (sorte d'agrément) nécessaire à la libre pratique de son art. Pour ce faire, comme nous le rapporte un document conservé auprès de l'Archivio di Stato

²⁶⁰ Benedetto Frizzi a toujours entretenu une relation complexe et ambiguë avec les autorités juives lombardes, et plus particulièrement mantouanes. Après le conflit qui l'oppose à Giovanni Gherardo d'Arco, puis, de par les positions adoptées dans ses publications médicales telles que les *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco*, Benedetto Frizzi, qui se prétend pourtant croyant et religieux, est cependant soupçonné d'hérésie par bon nombre de ses coreligionnaires. Sa figure est en cela souvent au cœur de polémiques. Voir L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit., pp. 201-221.

²⁶¹ Le *Magistrato di Sanità* est une institution dédiée à la santé publique, mise en place vers le milieu du XVIII^e siècle lorsque l'essor de la ville devient conséquent, pour lutter les épidémies et nommer le personnel de santé. (A. MARINUZZI, « La situazione socio-sanitaria e le iniziative assistenziali nella Trieste del Settecento » in *Quaderni Giuliani di Storia*, Anno V, 1984, n°1, pp.15-22).

²⁶² Archivio di Stato di Trieste, Pubblica Polizia N° 3833/1261.

di Trieste, le médecin doit recueillir un certain nombre de témoignages (ici d'autres médecins de la ville, n'appartenant d'ailleurs pas nécessairement à la même confession), attestant de ses qualités et de ses bonnes mœurs. Des déclarations qui laissent donc naturellement penser à une insertion rapide de Benedetto Frizzi dans la société triestine lequel, à peine installé, semble déjà estimé et apprécié pour ses valeurs professionnelles et personnelles. A la lecture du document, nous en apprenons effectivement un peu plus sur la nature des activités du médecin et sur les premières impressions ressenties par ses nouveaux confrères.

Un médecin, coreligionnaire de Benedetto Frizzi affirme donc : « Il Dottor Frizzi [...] riceve gli ammalati in casa [...] a Riborgo [...] va a visitare gli ammalati nelle case [...] si pretende che sia molto interessato nel prestare la sua assistenza medica agli ammalati e segnalamente ai capi di famiglia [...] egli continua le sue visite fino la mezza notte ». Nous avons là l'image d'un médecin parfaitement impliqué et dévoué à sa fonction, ayant déjà réuni autour de lui un petit groupe de patients qui semblent s'y fier sans hésitation.

Puis, un chirurgien nommé Baffi, avec lequel le lombard présente parfois quelques différends, reconnaît néanmoins : « [...] Dichiaro che il Frizzi è un medico di molto mento e che per la sua esperienza è degno di tutto il credito ». Et un autre chirurgien d'assurer que : « Il Dottor Frizzi è un accreditato medico che gode molta fama ».

De toute évidence, dès son arrivée, le médecin lombard s'intègre et s'assimile impeccablement au paysage urbain de la cité portuaire. Dans un premier temps auprès de ses confrères puis ensuite, par l'intermédiaire des canaux confessionnels, puisque Benedetto Frizzi est immédiatement nommé premier médecin de la communauté juive de Trieste, une fonction importante, essentielle dans le bon vivre d'un groupe, et qui nous renseigne ainsi sur la confiance, le crédit et la reconnaissance aussitôt accordés sur le plan professionnel et personnel au jeune homme, lequel n'éprouve aucune difficulté à se faire, en assez peu de temps, nous venons de le voir, une très bonne réputation²⁶³ auprès d'une patientèle variée, et socialement de tous bords.

Il est toutefois nécessaire de garder à l'esprit que la communauté juive de Trieste, en grande partie artificiellement formée, directement et carrément recrutée comme Benedetto Frizzi lui-même par la Maison d'Autriche, se compose, dans sa grande majorité, d'éléments dits « utiles » à l'essor et à la prospérité commerciale et économique de la ville portuaire. En d'autres termes, il s'agit donc ici de familles à priori bourgeoises, ou du moins d'un rang socio-culturel

²⁶³ Voir Benedetto Frizzi dans *Dizionario Biografico degli Italiani* (Source : [http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_(Dizionario-Biografico)/)).

relativement aisé, favorisé, bénéficiant déjà, là aussi, d'une certaine reconnaissance, d'un certain statut et d'une certaine situation confortable dans la société urbaine triestine, comme des négociants, des marchands, des banquiers ou bien encore des médecins, etc.

A l'instar de l'oncle Du Bergier et de Raymond Desèze, frère aîné de Paul-Victor Desèze, la communauté juive de Trieste agit comme un noyau familial autour du jeune médecin, à la fois protecteur et garant. Grâce à elle, et au crédit que lui accorde sa fonction de médecin, Benedetto Frizzi s'introduit, au sens propre du terme, physiquement donc, dans les foyers de ses coreligionnaires, en tant que médecin, mais aussi en tant qu'intellectuel, et en particulier ceux de la bourgeoisie, laquelle lui ouvre à son tour les portes de la vie mondaine triestine.

Bien que nous n'ayons pas en notre possession tous les éléments nécessaires à la reconstitution fiable de la vie salonnaire de Benedetto Frizzi, nous savons en revanche avec certitude que le médecin a activement fréquenté et participé au salon mondain d'Abram Camondo²⁶⁴. C'est, il est vrai, à l'occasion de ces réunions, d'orientation plutôt littéraire, où se retrouve l'élite de la diaspora juive triestine, et pas seulement, que Benedetto Frizzi fait montre de son talent en rédigeant, puis en lisant deux de ces productions (du moins deux de celles qui nous sont parvenues) : *Elogio del Rabbino Abram Abenezra*²⁶⁵ et *Elogio dei Rabbini Simone Calimani e G. Saravale*²⁶⁶.

Ces deux textes, certes de grande qualité, ne nous sont ici malheureusement pas d'une grande utilité pour déterminer précisément la composition des premières cellules de contacts établies par Benedetto Frizzi, ni même les conditions de son assimilation à la société urbaine triestine. Certes, l'hommage qui y est rendu aux trois importants rabbins que furent Abraham Abenezra, Simone Calimani et Giacobbe Saravale confirme l'attachement du médecin aux grandes figures de la judaïté, source d'inspiration pour lui et auxquelles il s'identifie très probablement. L'évocation de ces éminents modèles le rattache obligatoirement à un courant de pensée, à une philosophie, là encore moderne et novateur qui, appliquée au champ religieux, prône une certaine conception des principaux préceptes de la religion juive plus libérale et ouverte. Un

²⁶⁴ Les Camondo, juifs espagnols, installés à Venise puis à Constantinople et Paris forment une famille de banquiers influents. **Abraham Salomon Camondo** (1781-1873), lui-même né dans la capitale de l'Empire Ottoman mais très attaché à l'Italie (il est anobli en 1867 par le roi Victor Emmanuel II pour avoir soutenu, en particulier sur le plan financier, la réunification de la péninsule), est un important philanthrope, notamment entreprenant dans le domaine de l'éducation, biais de modernisation et d'intégration de la communauté. Ayant énormément contribué à la construction de la partie moderne de Constantinople, Abraham Salomon Camondo suit ensuite ses enfants) Paris où il finit ses jours. (Source : <http://www.jewishencyclopedia.com/articles/3949-camondo>)

²⁶⁵ B. FRIZZI, *Elogio del Rabbino Abram Abenezra*, Trieste, 1791. **Abraham Ibn Ezra** ou **Abnezra** (1092-1167) est un rabbin et intellectuel d'origine espagnole (andalouse) considéré comme une figure éminente du judaïsme.

²⁶⁶ B. FRIZZI, *Elogio dei Rabbini Simone Calimani e Giacobbe Saravale*, Trieste, 1791.

courant qui donnera par la suite naissance au mouvement de l'Haskalah, mouvement dont Benedetto Frizzi sera l'une des principales figures.

Néanmoins, deux éléments retiennent notre attention. D'une part dans l'*Elogio del Rabbino Abram Abenezra*, la dédicace adressée à son hôte, Abram Camondo, qui atteste à la fois du poids, de l'influence et du caractère incontournable du salon dans la société triestine de la fin du XVIII^e siècle ainsi que de la manœuvre adroite de Benedetto Frizzi lequel a parfaitement saisi les bénéfices personnels à soutirer d'une telle association.

Puis, d'autre part, dans l'*Elogio dei Rabbini Simone Calimani e G. Saravale*, la dédicace, cette fois-ci, destinée à Alessandro Fano et Grassino di Moisé Levi, amis de Benedetto Frizzi, originaires de Mantoue, par l'intermédiaire desquels le jeune médecin évoque les différentes sociabilités qu'il avait l'habitude de fréquenter alors qu'il résidait encore dans la ville lombarde et ses environs « amicizie e relazioni luminose [...] sovrani, ambasciatori, ministri »²⁶⁷. Il apparaît alors clairement que Benedetto Frizzi, à l'image d'ailleurs de Paul-Victor Desèze à Paris (et c'est là un des rares ponts que nous pouvons jeter entre les deux personnages), bien avant l'aboutissement de son cursus scolaire, avait déjà été introduit et avait déjà tissé des liens avec, disons l'élite lombarde et, plus encore, très certainement impériale. Des contacts et des soutiens qui, plus encore que pour son homologue bordelais, constituent une aide très précieuse, notamment dans le cas précis de Benedetto Frizzi dont l'appartenance à la confession juive pouvait alors représenter un obstacle quant à l'évolution sociale de l'individu.

Par cette évocation, il est intéressant de noter que Benedetto Frizzi atteste en un sens des liens qui unissent d'une part ses premiers cercles de contacts mantouans et, plus généralement lombards, puis d'autre part ses plus récents interlocuteurs triestins, de même que Paul-Victor Desèze, par l'entremise de Charles Dupaty entre autre, établissait un lien entre les sphères parisiennes et bordelaises. Une constatation qui met en exergue, de façon plus globale, la continuité, la fusion, inévitable et nécessaire, existant entre les différents réseaux de connaissances, qu'ils soient professionnels, confessionnels, familiaux, etc., d'un même individu. Des réseaux qui possèdent, certes, leur propre autonomie, mais qui, par force, s'alimentent et s'entretiennent également mutuellement.

En conséquence, de ses débuts à Pavie à son installation à Trieste, nous constatons que Benedetto Frizzi, contrairement à Paul-Victor Desèze, compose une première sphère de contacts et de relations, principalement organisée autour de deux individus : Johann Peter Frank puis Pietro Moscati, lesquels consolident et accentuent la teneur avant tout scientifique des

²⁶⁷ Voir la dédicace de B. FRIZZI, *Elogio dei Rabbini Simone Calimani e Giacobbe Saravale*, Trieste, 1791, p. 4.

fréquentations du médecin lombard. Un réseau dont il aura l'opportunité et, bien entendu, largement le temps d'enrichir au cours des 40 années passées à Trieste où, malgré les restrictions de socialisation imposée à sa confession, il put, comme nous le verrons dans la partie suivante, diversifier ses contacts.

CONCLUSION PARTIE I :

En conclusion, que nous apprend cette première partie sur la sphère médicale moderne et les connexions qui la régissent ?

Tout d'abord que la formation du médecin et ce, quel que soit ses origines ou le contexte dans lequel il évolue, résulte d'un processus extrêmement codifié, long, coûteux et éprouvant, mais qu'il est toutefois synonyme, à terme, d'un statut et d'une position sociale reconnue et privilégiée. Les principales étapes résultant de ce cursus que sont la formation théorique universitaire, puis la pratique en milieu hospitalier représentent, tel un passage rituel, autant d'épreuves que le jeune carabin se doit d'affronter et de surmonter afin de peu à peu légitimement endosser l'autorité sociale et intellectuelle dévolue au personnage du médecin moderne.

L'étude plus spécifique des cas de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, évoluant chacun, nous l'avons vu, dans des environnements particuliers, différents l'un de l'autre, nous a en revanche permis de constater que, malgré une relative similitude schématique et structurelle du cursus, valable sur une grande majorité du Vieux Continent à la fin du XVIIIe siècle, dans le but de mieux définir aux yeux du plus grand nombre, le groupe hétéroclite des professionnels de santé tout en luttant contre les ravages de l'empirisme et du charlatanisme ; chaque parcours demeure cependant unique, défini certes, par la personnalité même de l'individu en question, mais également déterminé par son extraction, son environnement direct, les rencontres qu'il y fait et les contacts qu'il y noue.

Un entourage, un premier cercle de fréquentations qui compose la base nécessaire et indéfectible par laquelle le carabin ou le jeune médecin, à l'image un peu d'un escaladeur, recherche des points de fixations, des points d'ancrages, des assises sur lesquelles raisonnablement s'appuyer et se reposer afin de bâtir et d'élever, ensuite, sa propre carrière dans et hors des milieux strictement scientifiques.

Un premier rideau de contacts et de relations qui se révèle donc en ce sens très instructif quant aux intentions ayant motivées le choix de la carrière médicale, quant aux ambitions du carabin, à l'état d'esprit dans lequel ce dernier aborde sa fonction, et à l'orientation que ce dernier souhaite lui conférer.

Sur ce point, l'expérience de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi fait montre en cela de deux conceptions de la carrière médicale, de deux stratégies bien différentes. Si, dans un

premier instant, l'élément communautaire, en priorité familial et /ou confessionnel, se présente de par son aspect rassurant et sécuritaire, comme une assise solide pour la constitution et l'introduction d'un premier réseau d'interactions ; il apparaît cependant très clairement que les deux médecins n'abordent pas leurs fonctions respectives dans les mêmes dispositions d'esprit ou, plus exactement, ne semblent pas être empreints des mêmes intentions.

En effet, Benedetto Frizzi, que ce soit en Lombardie ou à Trieste, affiche d'emblée, outre un indéniable talent, un réel intérêt pour les sciences et en particulier la médecine, visible dans son implication tant au sein de l'université de Pavie, que dans sa volonté de pratiquer assidûment son art de quelque façon que ce soit, en s'investissant dans des lieux d'accueils de malades, directement auprès de sa propre communauté, ou bien encore, le cas échéant, en publiant ses propres travaux. Un intérêt et une curiosité quasi insatiables, voire frénétiques, qui se traduit et se répercute naturellement, comme nous l'avons constaté, dans ses fréquentations, majoritairement composées d'une grande proportion de scientifiques.

A l'opposé, Paul-Victor Desèze, de par son passage, plus que rapide et sans attache entre les murs de l'université de médecine de Montpellier, où il ne semble pas, contrairement à son homologue lombard, établir d'importantes connexions tant avec ses camarades qu'avec ses professeurs, et sa résidence parisienne, en revanche, plus longue et appliquée, témoigne, de prime abord, de davantage d'attraits pour le prestige, l'apparat, et les avantages sociaux voire mondains que procure le costume de médecin, plutôt que pour les sciences à proprement parler. Une position là aussi perceptible et confirmée par l'analyse de ses premiers contacts issus, dans leur grande majorité, du milieu de la jurisprudence et de la sociabilité mondaine parisienne que de la sphère médicale.

Par conséquent, sans nécessairement mettre en doute la sincérité de la démarche de Paul-Victor Desèze ni même son intérêt, certainement très réel pour la chose médicale et, d'un autre côté, sans caricaturer non plus l'implication et l'engagement de Benedetto Frizzi ; nous ne pouvons toutefois, ici, d'ores et déjà que constater, par ces premiers examens des réseaux de connexions constitués par nos deux médecins en questions dans cette étude, la grande multiplicité des parcours professionnels envisageables, et donc, en toute logique, la grande pluralité de visages hypothétiquement incarnés (sans jeu de mots aucun) par la figure du médecin à la fin du XVIIIe siècle.

Une pluralité des schémas, une diversité des itinéraires qui reflète donc toute l'hétérocliticité de la classe médicale moderne, et dont l'observation attentive nous permet de prendre pleinement la mesure du rôle grandissant des médecins et, plus généralement, des professionnels de santé, dans la société européenne moderne.

Il est évident que, dans la société de la fin du XVIIIe siècle, le médecin, nous l'avons dit, acteur protéiforme omniprésent, d'où qu'il soit, a, dans la société urbaine, mondaine et cultivée, une fonction fondamentale²⁶⁸, et occupe en cela une place à part dans la vie de la population, notamment l'élite, auprès de laquelle il joue plusieurs rôles : praticien, ami, confident, proche, etc. Conscients de cela, Benedetto Frizzi comme Paul-Victor Desèze d'ailleurs, jonglent et se jouent de ces différentes facettes et, au-delà de la médecine pure, ont en ligne de mire, par la constitution de ces premiers lacis d'interlocuteurs, professionnels ou urbains, des objectifs, cachés ou non d'ailleurs, beaucoup plus ambitieux qu'il n'y paraît. Réalistes quant à la part de responsabilité dans le devenir de la société moderne et, conscients de l'influence qu'ils peuvent avoir sur ce devenir, ils revendiquent avec toujours plus d'ardeur et d'empressement une certaine voix au chapitre quant à l'organisation de la vie sociale et politique de leur environnement direct, et ne dissimulent qu'à peine leurs soifs d'engagements et d'implications à plus grande échelle, en dehors des cercles à vocation strictement médicale.

²⁶⁸ D. ROCHE, *Les circulations* op.cit p.521.

Partie II : La conquête de la société.

Malgré les nombreuses dispositions adoptées quant à la réglementation et l'organisation du monde médical à travers, notamment, comme nous venons de le voir dans la partie précédente, une formation mieux définie et un diplôme censé apporter légitimité et reconnaissance à l'action de l'ensemble du corps médical, le XVIIIe siècle entretient toutefois encore une grande confusion autour, d'une part, de l'ordre établi entre les différents praticiens et, d'autre part, du rôle dévoué à chacun d'entre eux.

Il faut dire que dans les dernières années de l'Ancien Régime, la science est partout : des démonstrations publiques, bien souvent aussi spectaculaires que loufoques, aux expériences de salons mondains, en passant par les cabinets de curiosités. Une multiplicité des formes qui traduit l'intérêt grandissant que l'ensemble de la société porte à la « chose scientifique », et la place que cette dernière occupe dans les préoccupations quotidiennes des populations quelles qu'elles soient.

Il est vrai que, dès le XVIIe siècle, l'apparition de diverses formes de rencontres, d'échanges et de réunions entre les membres les plus aisés du corps social, en d'autres termes l'essor de la sociabilité²⁶⁹, a permis au discours scientifique, et à plus forte raison médical, par l'intermédiaire de certains de ses représentants, longtemps relégués à un rôle secondaire, déprécié et marginal, d'envahir progressivement la scène publique et culturelle.

Une tendance à l'émancipation de la communauté médicale qui se ressent plus nettement encore dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, lorsque les professionnels de santé, en particulier les docteurs en médecine établis en milieux urbains, à qui bénéficie davantage cette promotion sociale, passent du statut relativement confiné de « simples » hommes de science à celui, plus consistant, d'hommes du monde²⁷⁰.

²⁶⁹ Sur la sociabilité, voir GLOTZ, M, *Salons du XVIIIe siècle*, Paris, Nouvelles éditions Latines, 1949 ; POMEAU, R, *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris : Stock, 1966 ; ROCHE, D, *Le siècle des lumières en province académies et académiciens provinciaux, 1680-1789*, Paris, EHESS, 1978 ; ALIMENTO, A, *Cultura, intellettuali e circolazione delle idee nel '700*, Fr. Angeli, Milano, 1990 ; FUMAROLI, M, *L'esprit de société : cercles et « salons » parisiens au XVIIIe siècle*, Paris, Garnier, 2000 ; HUREL, D-O ; LAUDIN, G, *Académies et sociétés savantes en Europe : (1650-1800)*, Paris, H. Champion, 2000 ; MORAVIA, S, *Filosofia e scienze umane dell'età dei lumi*, Firenze, Sansoni, 2000 ; Ibidem, *Quand l'Europe palait français*, Paris, Ed. de Fallois, 2001 ; BEAUREPAIRE, P-Y, *La plume et la toile : pouvoir et réseaux de correspondances dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presse Université, 2002 ; LILTI, A, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005 ;

²⁷⁰ Voir le chapitre « l'affirmation des hommes de science » pp. 399-429 in G. BERTRAND, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme des français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Ecole Française de Rome, 2008.

Personnages publics de premier plan, ils endossent volontiers à partir de cet instant un rôle de médiateurs, de passerelles entre le monde des savoirs et le monde des pouvoirs²⁷¹. Dépositaires à la fois d'une puissance sociale, d'une influence morale et d'une autorité politique dont elle a pleine conscience, dans les années 1770-1780, la figure du médecin, grâce à cette position d'intermédiaire entre les gouvernements et les populations, s'en trouve d'une manière générale renforcée.

Ainsi au cœur d'un réseau de connexions et d'interactions parmi les plus denses, les plus complexes de la société d'Ancien Régime, et qui ne cesse de s'enrichir, le médecin, en mettant ses connaissances et ses aptitudes au service de la communauté ne se cantonne plus exclusivement à son seul rayon d'actions scientifiques, mais au contraire, part à la conquête de la société en réaffirmant la mission également sociale et politique de sa discipline.

2. A. Une vie d'engagements.

Comme l'écrivait très justement le baron d'Holbach, « le vrai savant devrait être le plus sociable des hommes »²⁷². En effet, bourgeois, érudits, au contact des élites comme du peuple et, malheureusement bien souvent, de ses pires souffrances, les médecins sous l'Ancien Régime, conscients tant de la singularité de leur position dans la hiérarchie sociale, de la largeur de leur champs d'actions, que du potentiel impact, positif et déterminant, de celles-ci sur le devenir de la société et de leurs contemporains, sont désireux d'agir concrètement en faveur de ces derniers. Pour ce faire, ils s'investissent très tôt entièrement dans la vie publique et associative de leurs contextes respectifs, dont ils deviennent rapidement les principaux moteurs et animateurs.

La pression des exigences sociales, comme l'aspiration des hommes à vivre en bonne harmonie²⁷³, confère indéniablement aux médecins une place fondamentale, centrale dans la société lettrée et docte, en d'autres termes mondaine, du XVIIIe siècle. Par leur grande aisance dans la gestion des relations publiques²⁷⁴ notamment, ces derniers composent donc une part conséquente et très recherchée du recrutement des sociétés savantes et cultivées de cette

²⁷¹ J. LEONARD, *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Aubier, Paris, 1981, p. 26.

²⁷² Paul-Henri Dietrich, baron d'Holbach, *La morale universelle*, Tour, 1792, p.221.

²⁷³ D. ROCHE, *Les circulations* op.cit. p. 637.

²⁷⁴ Ibidem p.703.

période²⁷⁵ auprès desquelles ils n'ont d'ailleurs aucune difficulté à être admis.

2. A.a. Les cercles culturels.

La sociabilité, précisons-le, est un terme, une notion généraliste qui, bien que relativement confuse puisque regroupant de nombreuses interprétations, demeure cependant intrinsèquement lié au XVIIIe siècle. L'essor des activités culturelles à destination principalement des classes les plus aisées ou actives du tissu social urbain, comme la noblesse ou la bourgeoisie par exemple, et les rencontres, les échanges que celles-ci suscitent, permettent d'ouvrir d'importants espaces de dialogues entre des individus qui, sans cela, seraient très probablement restés à distance les uns des autres²⁷⁶.

Parmi eux, le corps médical, à plus forte raison les médecins, ont pour la première fois l'opportunité de s'épanouir d'un point de vue social, et de faire apparaître clairement et distinctement à la fois l'emboîtement, l'entremêlement existant entre les deux principales sphères à l'intérieur desquelles ils interagissent, et l'importance de cette jonction tant dans leur évolution personnelle que dans la consolidation de leurs réseaux de contacts.

Des sphères qui correspondent, dans les faits, plus explicitement, d'un côté, à leur univers scientifique, professionnel qui les a vu naître, mûrir, dans lequel ils se sont formés et s'affirment ensuite comme des éléments déterminants puis, de l'autre côté, à l'espace social, culturellement large et ouvert, dont ils souhaitent devenir des acteurs modèles et exemplaires.

Ainsi, dans les dernières années de l'Ancien Régime, aux alentours des années 1780, on assiste véritablement à l'émergence du personnage social du médecin lequel est appréhendé, non plus seulement comme talentueux et compétent professionnel de santé, mais, plus généralement comme un gentilhomme éclairé, un membre, à part entière, de l'élite, de l'intelligentsia urbaine.

De fait, rappelons qu'à cette époque, avant d'entamer des études de médecine, un jeune homme se devait obligatoirement d'effectuer ses humanités, en d'autres termes, de valider un premier cursus d'orientation littéraire ou, dans une grande majorité des cas, philosophique, afin d'attester d'un certain niveau de connaissances et de culture. Un cursus que Paul-Victor Desèze

²⁷⁵ Idem, *Les Républicains des lettres* op.cit. p.308

²⁷⁶ P-Y BEAUREPAIRE, « Le cosmopolitisme maçonnique », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 67 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://cdlm.revues.org/122>

et Benedetto Frizzi ont par ailleurs chacun accompli, respectivement entre 1770 et 1772 pour le médecin bordelais, et 1769 et 1772 pour le savant lombard.

En conséquence, le médecin du XVIII^e siècle dévoile plusieurs facettes caractéristiques de son personnage. D'un côté, certes, l'homme de science puis, de l'autre, l'homme de lettres, qualifié dans son domaine, mais également grand amateur de littérature, musique, poésie, etc. Le médecin moderne, en incarnant la rencontre entre l'homme de sciences et l'homme de lettres, semble correspondre, en un certain sens, à l'archétype de l'homme du monde, au parfait sociétaire admis au sein des différents cercles culturels et mondains urbains. Une présence totalement légitimée et justifiée par la sagesse, la rationalité et, plus encore, la pluridisciplinarité qui définit alors le scientifique, et qui lui permet justement de s'imposer comme un élément clé de la sociabilité de cette période.

A l'instar de nombreux autres membres tels que, par exemple, les représentants du monde marchand ou bien de la magistrature, qui voient énormément d'avantages et de bénéfices à tirer de la fréquentation de ces espaces dédiés aux échanges et à la discussion, les médecins ne dissimulent pas non plus l'intérêt croissant qu'ils portent à la sociabilité culturelle des grandes villes.

En effet le corps médical, lequel témoigne d'un état d'esprit toujours plus attentif, soucieux et concerné par les difficultés et les conditions de vie quotidiennement rencontrées par leurs concitadins, entendent ainsi, par leur participation des plus actives à ces cercles, pouvoir répondre aux principes d'utilité et de service dus à l'entière communauté et chers à leurs yeux.

Sortis du cadre scientifique et universitaire, les médecins modifient et consolident de ce fait la nature de leurs interactions avec l'ensemble de la société, en particulier auprès des plus importants notables et responsables politiques, dans le but, encore une fois, de tisser puis d'étendre un réseau de relation et de contacts fidèles et solides.

En pratique, derrière l'entité de « sociabilité culturelle » se regroupent un certain nombre de lieux, relativement bien identifiés, au premier rang desquels nous pouvons citer, par exemple, les académies, les sociétés, les musées, la franc-maçonnerie ou bien encore les salons. Malgré les quelques spécificités (qu'elles soient politiques, sociales ou thématiques) propres à chacun de ces endroits (et sur lesquelles nous reviendrons dans les lignes ci-dessous), ces derniers ont néanmoins comme caractéristique commune une certaine vocation généraliste, tant dans leur recrutement que dans leurs centres d'intérêts. Une particularité qui offre au médecin admis au sein de ces cénacles, la possibilité d'établir un contact avec un large panel de personnalités (scientifiques, politiques, artistes, aventuriers et autres notables) dans une atmosphère certes

spirituelle, mais néanmoins agréable, dilettante et divertissante. Situation idéale pour tisser des liens étroits et privilégiés avec les principaux preneurs de décisions et meneurs d'opinions²⁷⁷.

Quels sont donc les lieux où se concentre la sociabilité culturelle à la fin du XVIIIe siècle?

Les académies constituent, communément, le lieu de sociabilité culturelle le plus répandu à la fin de l'Ancien Régime. Considérées, à juste titre par Daniel Roche comme l'armature de la République des Lettres²⁷⁸ (espace imaginaire, fictif autour duquel se retrouvent tous les lettrés au-delà des contingences territoriales, sociales ou confessionnelles) les académies, apparues très tôt en Europe, dès la Renaissance, par leur propriété officielle, dirigiste, si ce n'est étatique, symbolisent avec une extrême justesse la première forme de rencontres non fortuites, au sommet de la hiérarchie sociale, entre les représentants du pouvoirs et les représentants des savoirs.

Ce n'est effectivement pas un hasard si les gouvernements tolèrent dès leur apparition ces formes de réunions et leur octroient progressivement un rôle politique de premier plan, en leur fixant, à l'origine, comme principal objectif, de stimuler les recherches à vocation utilitaire et d'encadrer, ensuite, leurs applications pratiques dans l'entière société. Les académies, en quadrillant tout le Vieux Continent, et en étant en constante relation les unes avec les autres entérinent, coordonnent donc la première véritable alliance entre la science et le pouvoir²⁷⁹. Une alliance et une coopération des forces vives d'un Etat qui donnent subséquemment naissance à de nombreux comités et autres commissions à travers lesquelles les gouvernements et les administrations escomptent bien s'adjoindre ainsi, dans un second temps, les services d'un corps constitué, sinon de fonctionnaires, tout du moins d'auxiliaires compétents, fidèles, dévoués et efficaces.

Le mouvement académique, longtemps porte étendard du développement culturel et intellectuel des sociétés modernes, notamment dans les années d'activités de nos deux médecins, entre 1770 et 1790 environs, a indéniablement joué un rôle important dans la professionnalisation de la science et dans la légitimation de ses représentants.

²⁷⁷ O. BLANC, « Cercles politiques et « salons » du début de la Révolution (1789-1793) », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344, avril-juin 2006, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 08 décembre 2014. URL : <http://ahrf.revues.org/5983>.

²⁷⁸ D. ROCHE, *Les circulations* op.cit. pp. 697-700.

²⁷⁹ P. MAFARETTE-DAYRIES, « L'Académie Royale des Sciences et les grandes commissions d'enquêtes et d'expertise à la fin de l'Ancien Régime », *Annales Historiques de la Révolution Française* [En ligne], 320 avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/152>; DOI : 10.4000/arfr.152.

Cependant, les troubles politiques survenus à la fin du siècle en France et les répercussions qui s'en sont suivies ayant finalement affectées toute l'Europe, ont précipité la chute du courant académique. Il faut dire que celui-ci s'était progressivement enfermé dans un esprit conservateur patricien et dans des débats dilettantes immobiles, bien à l'écart des réalités et des difficultés quotidiennes de la population. Malgré leur monopole, le concept des académies s'essouffle (du moins en France) et ces dernières sont donc rapidement rattrapées puis devancées par de nouvelles formes de réunions concurrentes, de nouveaux espaces d'interactions, davantage en phase avec les attentes des sociétaires et les préoccupations immédiates de la société.

Ces lieux, dont il faut souligner la pluralité des physionomies : sociétés, musées (spécifiquement en France), salons, cabinets et autres loges, font en réalité leur apparition dès le milieu du siècle, mais ne s'imposent et ne se généralisent ensuite plus formellement que dans les années 1780. A l'instar des académies, ces nouveaux cénacles sont également, pour la plupart, d'inspiration très généraliste, et traitent fréquemment de sujets relativement légers comme la musique, la poésie ou la littérature.

Toutefois, et c'est bien là ce qui les démarque et différencie des académies, sur fond de dilettantisme, ces lieux de réunions sont, dans le même temps, extrêmement attentifs aux questions plus graves et sérieuses qui se posent alors pour la pérennité des sociétés modernes. Certains associés n'hésitent d'ailleurs pas à intervenir et à proposer des réflexions traitant de thèmes plus graves et concrets tels que la vaccination, l'hygiène, l'urbanisme, l'éducation, le commerce, etc.

Une caractéristique très probablement due à la plus grande ouverture et à la plus large mixité sociale souhaitées et revendiquées par ces structures, lesquelles semblent plus enclines à accueillir une nouvelle génération de membres, au-delà de toute discrimination qu'elle soit d'ordre social, confessionnel ou ethnique. Ces derniers, parmi les acteurs sociaux les plus engagés et les plus dynamiques à l'image, encore une fois, par exemple, de la bourgeoisie marchande, de la communauté médicale dans toute sa diversité, ou bien encore du corps de fonctionnaires, trouvent là un cadre propice et adéquat où poursuivre de manière plus approfondie les discussions débutées dans le giron académique²⁸⁰.

De fait, il apparaît clairement que pour des médecins tels que Paul-Victor Desèze ou Benedetto Frizzi, avides de nouvelles expériences et pleinement lucides quant au fait qu'individuellement leur influence est restreinte, notamment auprès des autorités souveraines, l'implication

²⁸⁰ D. ROCHE, *Le siècle des Lumières*. op.cit p.301.

régulière dans les différentes formes de sociabilité culturelle implantées dans leur contexte respectif, témoigne de leur volonté, de leur ambition de faire pleinement parti du « monde ». En d'autres termes, d'être définitivement assimilé et reconnu comme un groupe socialement influent et prépondérant, justement estimé pour les valeurs qu'il transmet et qui le hissent au rang de nouveau meneur de l'opinion publique et politique.

Par conséquent, même si, tout au long du XVIIIe siècle la médecine et, à plus forte raison, le médecin sont encore sources de scepticisme et de méfiance pour une grande partie des sociétés modernes (en particulier auprès des populations défavorisées), les progrès de la science et de ses applications tendent toutefois à inverser la situation. Une tendance certes progressive, mais qui joue néanmoins en faveur des praticiens lesquels, grâce à la formation de ces espaces intermédiaires entre le monde scientifique, l'environnement citadin et la Cour, s'intercalent dans les principaux réseaux d'influence quadrillant alors la société. Des réseaux qu'ils utilisent ensuite très logiquement comme relais dans la diffusion de leurs idées, tout particulièrement aux niveaux politique et décisionnel.

L'essor et le succès de la sociabilité mondaine et culturelle en Europe à la fin du XVIIIe siècle sont donc clairement le fruit d'une nécessité, celle de créer une nouvelle élite, sociale et intellectuelle, répondant de façon plus juste à la composition réelle d'un Etat moderne, investie dans une même réflexion et tournée vers un même objectif : la croissance et la pérennité de la société comme des populations.

Elle devient naturellement en cela un élément primordial dans l'organisation et la stimulation de la vie intellectuelle européenne de cette même période car les espaces qu'elle forme composent, chacun à leur manière, à la fois des foyers de réflexion stables et efficaces pour cette nouvelle élite, et un outil d'encadrement et de surveillance de l'opinion publique naissante pour les autorités souveraines.

Par leur participation et leur engagement, les médecins, acquièrent une influence, un crédit et une reconnaissance toujours plus importante aux yeux de leurs concitadins. Un prestige et une confiance qui tendent d'ailleurs à se confirmer tout au long du XIXe siècle grâce, bien sûr, à leur efficience et à leur service dans le domaine strictement médical qui débouche ensuite sur la professionnalisation des médecins, mais également grâce à leur propension à s'investir et à collaborer légitimement à la résolution de problématiques plus vastes, dépassant bien souvent le cadre exclusivement scientifique.

Dans ces conditions, dans les toutes dernières décennies du XVIIIe siècle, d'autres formes de sociabilités, pour la plupart satellites des principales structures culturelles ou dépendantes

directement des gouvernements, voient le jour pour réunir en de mêmes lieux, savants et gouvernants, entre autre, afin qu'ils travaillent ensemble, et ce dans un esprit citoyen, au progrès et à l'amélioration des conditions de vie et de l'environnement direct de leurs compatriotes.

2.A. b. Les cercles socio-médicaux.

La pratique de la sociabilité mondaine et culturelle que nous venons de décrire dans le chapitre précédent, ouvre incontestablement les portes du monde citadin, urbain, et même civil, au corps médical. Celui-ci, principal vecteur d'une culture savante (moderne et progressiste), se doit justement de transmettre les bienfaits de cette même culture à l'ensemble de la société²⁸¹. Pour ce faire, il est nécessaire que le personnage du médecin puisse auparavant sortir de son « ghetto », de son cocon scientifique. En d'autres termes, qu'il puisse se détacher de son milieu, de son univers, savant et universitaire, relativement circonscrit et délimité, que nous avons décrit dans la première partie de cette étude, et dans lequel il était jusqu'alors cantonné.

La figure sociale du médecin qui apparaît alors à la fin du XVIIIe siècle, et plus nettement encore au début du siècle suivant, s'appuie pour cela toujours plus sur le bagage de connaissances qui fait à la fois sa force et sa particularité, pour légitimer un certain pouvoir, une certaine ascendance sur la conduite de l'ensemble de la société. L'occasion pour le médecin de démontrer les bénéfices que ses compétences peuvent apporter lorsqu'elles sont mises au service de ses concitadins, et ainsi de rendre, sous certains aspects, sa présence et son action indispensables.

Une position dont les gouvernements et les administrations ont, par ailleurs, tôt fait de saisir l'intérêt et le potentiel prophylactique, d'où le statut d'expert, de conseiller qui sera, par la suite fréquemment accordé au médecin au cours du XIXe siècle. Une promotion sociale qui ne s'obtient naturellement pas en un seul jour, mais qui entérine toutefois, à terme, d'une véritable conquête graduelle de quelques groupes socio-professionnels, dont les docteurs en médecine sont, en quelques sortes, les « pionniers ».

En pratique, nous l'avons vu, les cercles culturels et mondains ont, pour principale fonction, d'unir, de rapprocher et de mettre en contact les divers talents coexistant dans un même milieu afin de stimuler et de favoriser l'esprit d'initiative²⁸². Un usage de la rencontre et de l'échange

²⁸¹ P. GUILLAUME, *Le rôle social* op.cit p.34.

²⁸² D. ROCHE, *Les circulations* op.cit Voir le chapitre Les jeux de la mobilité : hiérarchisation et institutionnalisation des mobilités savantes pp. 707-718.

qui contribue notamment à l'insertion plus rapide et plus efficace des membres de la communauté scientifique dans le bon fonctionnement d'une cité. De fait, leurs projets trouvent naturellement dans ces espaces aux cadres extrêmement définis, mais à l'apparence néanmoins très variée, un instrument pour décloisonner leur profession, et justifier ainsi d'un droit de regard dans de nouvelles structures administratives. De nouvelles œuvres, dont le but est, précisément, de pallier autant que faire se peut, à la misère ambiante²⁸³ tout en s'appuyant, justement, sur l'efficienne une nouvelle science, sociale et médicale : l'hygiène.

En effet, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, de nouvelles notions, scientifiques, apparaissent qu'il s'avère rapidement indispensable de vulgariser pour le bénéfice de l'entière communauté, comme, en premier lieu, l'hygiène et la salubrité.

Cette épistémè²⁸⁴, l'hygiène, à laquelle adhèrent les représentants de plusieurs disciplines telles que bien évidemment la médecine, la pharmacie, la chimie, mais aussi le génie civil/militaire ou l'administration publique, a pour principal dessein de réfléchir aux mesures à mettre en œuvre pour résoudre les problématiques liées aux questions, certes sanitaires, mais également démographiques, économiques ou sociales d'un Etat. Ceci constitue donc une première opportunité pour le médecin de se dérober au champ strictement médical et de faire valoir tant la légitimité et l'utilité que l'absolue nécessité de son concours dans d'autres domaines associés mais néanmoins importants.

Certes, en cette fin de siècle, la conservation et l'amélioration des conditions de vie et du bien-être de la population ne sont assurément pas des préoccupations nouvelles. La bienfaisance notamment s'y attèle déjà depuis plusieurs années (si ce n'est plusieurs siècles) de façon relativement autonome, coordonnée la plupart du temps, par les communautés religieuses. Il est vrai que, jusqu'alors, les consignes relatives à l'hygiène et à la salubrité semblaient avoir davantage de résonance lorsqu'elles étaient justifiées par la religion. Mais devant les nouvelles exigences, nous pourrions dire les pressions, démographiques et économiques, du vivre ensemble de la société moderne, la charité ne suffit manifestement plus, et la médecine se doit d'entrer en ligne de compte.

L'autrichien Wolfgang Thomas Rau (1721-1772)²⁸⁵ soulève le premier, au début du XVIIIe siècle, l'éventualité d'une collaboration, dans l'intérêt public, entre le monde médical et la

²⁸³ Ibidem p.467.

²⁸⁴ G. JORLAND, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Editions Gallimard, France, 2010, p. 93.

²⁸⁵ Voir l'article en ligne sur le site http://www.sciencescribe.net/articles/Developments_in_Public_Health.pdf, de R. FILLMORE, *Developments in Public Health*, Gale, 2009, pp.132-134. Wolfgang Thomas Rau utilise la première fois le terme de « police médicale » en 1764.

sphère gouvernementale. Une idée ensuite approfondie et théorisée par un autre autrichien dont l'influence sur Benedetto Frizzi n'est plus à prouver, Johann Peter Franck²⁸⁶ (1745-1821), lequel pousse plus avant la réflexion en affirmant clairement dans son *System einer vollständigen medizinischen Policey*²⁸⁷ en 6 volumes, publiés entre 1779 et 1785, la responsabilité de l'Etat dans la santé de la population²⁸⁸, préconisant ainsi le contrôle de ce dernier jusque dans les plus infimes détails de la vie quotidienne du peuple, notamment sur le plan de la santé et de l'hygiène²⁸⁹ tant publiques que privées.

Dans ce nouveau système, plus communément vulgarisé sous les traits de la police médicale, la santé devient un projet politique et social à part entière dans lequel le médecin, dont on attend une mise en lumière objective, impartiale des difficultés et des améliorations à apporter en matière de salubrité publique, a naturellement voix au chapitre en tant qu'opinion de référence, au même titre que le législateur et l'administrateur²⁹⁰.

Plus globalement, il est intéressant de souligner que la notion de « police²⁹¹ », notion équivoque²⁹² s'il en est, science du gouvernement des villes dans l'intérêt de leurs habitants²⁹³ s'impose de façon relativement uniforme comme un élément inhérent à la prospérité et à la stabilité des sociétés européennes. Instrument de gouvernement, de régulation, de surveillance et de contrôle de la population, mais également de diffusion d'un certain esprit réformiste éclairé, le renouveau du dispositif policier (à la teneur davantage professionnelle) doit garantir efficacement l'ordre public sous tous ses aspects,²⁹⁴ au premier rang desquels dominant, bien entendu, les questions de santé publique, d'hygiène et de salubrité. Des questions par ailleurs au cœur des préoccupations des dirigeants du XVIIIe siècle, dont on considère justement le

²⁸⁶ Johann Peter Franck (1745-1821) étudie la médecine et la philosophie avant d'exercer en France, en Allemagne, en Lituanie, en Autriche et en Italie, à Pavie où il est nommé en 1785 directeur des études médicales. Pionnier de la santé et de l'hygiène publique il pensait que « la misère était mère de la maladie », c'est pourquoi il consacre une grande partie de sa carrière à développer les notions de santé publique, de médecine sociale et de police médicale au travers notamment de son encyclopédie en 6 volumes : *System einer vollständigen medizinischen Policey*.

²⁸⁷ L'encyclopédie « Un système complet de politique médicale » rédigée entre 1779 et 1785 par Johann Peter Franck est le premier traité abordant de façon relativement exhaustive tous les aspects de l'hygiène et de la santé publique (hôpitaux, alimentation, éducation, hygiène de vie, urbanisme, etc.) afin d'améliorer les conditions de vie des populations.

²⁸⁸ V. TOURNAY, « Le concept de police médicale. D'une aspiration militante à la production d'une objectivité administrative », De Boeck Université. In : *Politix*, 2007/1, n°77, pp. 173-199.

²⁸⁹ C. HUDEMANN-SIMON, « La politique sociale de l'Etat français sur la rive gauche du Rhin occupée puis annexée, 1794-1814 ». In : *Histoire, Economie et Société*, 1996, Vol 15, n°4, pp. 601-613.

²⁹⁰ E. SAINTE-MARIE, *Précis élémentaire de police médicale*, Paris, 1824, p. 18.

²⁹¹ M. STOLLEIS, *Histoire du droit public en Allemagne : la théorie du droit public impérial et la science de la police, 1600-1800*, PUF, Paris, 1998, p. 308.

²⁹² P. NAPOLI, *La naissance de la police moderne*, Edition La Découverte, Paris, 2003, p. 7.

²⁹³ V. MILLIOT, *Un policier des Lumières* op.cit p. 273.

²⁹⁴ C. DENYS, B. MARIN, V. MILLIOT, *Réformer la police. Les mémoires policiers en Europe au XVIIIe siècle*, PUR, Rennes, 2009, p.269.

savoir scientifique, au même titre que la stratégie militaire par exemple, comme un élément résolument constitutif du bagage culturel nécessaire à la bonne gouvernance d'un Etat.

Cependant, même si, comme nous venons de l'avancer, le principe de police tend à se généraliser en Europe, il est important de souligner ici que nous sommes, avec la France et l'Empire d'Autriche, en présence de deux systèmes, de deux interprétations, de deux mises en pratique de la police bien différentes. Une divergence justifiée par la disparité de conception d'un Etat, des régimes politiques, des modes de gouvernements, d'échelles et de gestion des territoires comme des populations à administrer.

De fait, dans les pays germaniques, au XVIII^e siècle, la police repose en premier lieu sur les écrits des caméralistes, agents dévoués au service du pouvoir absolutiste, lesquels repensent et codifient l'administration intérieure de l'Empire autour d'une nouvelle science, la science de la police. Cette science, qui est par la suite institutionnalisée et enseignée à l'université, a pour but de former un corps de nouveaux fonctionnaires chargés de maintenir l'ordre dans tous les champs de la sphère publique, afin, à terme, de garantir le bien-être et le bonheur de tous les citoyens²⁹⁵. Il se forme alors un corps de spécialistes pour chaque domaine (santé, religion, éducation, commerce, etc.), ayant un statut d'experts professionnels auprès de l'administration, dont la mission est, certes, de garantir la sécurité, la pérennité d'un Etat, mais aussi d'éduquer et de prévenir les populations. Ainsi, l'introduction d'une discipline stricte, structurant toute la société, répondant à la « raison d'Etat » et à l'intérêt général, met en lumière le lien particulier qui se noue entre le monde savant et le monde politique. Selon ce schéma, le monarque, dans une optique paternaliste, se considère comme le premier fonctionnaire de l'Etat, à la tête d'une bureaucratie performante qui lui est entièrement dévouée.

En matière de santé, préoccupation de première importance, les Etats germaniques, et en particulier l'Autriche s'avèrent résolument précurseurs quant à la notion de bien-être public et privé des sujets. Eclairés par les travaux de Wolfgang Thomas Rau et Johann Peter Franck relatifs à la conceptualisation d'une médecine sociale qui interviendrait et régulerait tous les aspects de la vie des citoyens, les gouvernements interviennent directement par l'intermédiaire d'institutions chargées, justement, de surveiller l'application de ses ordonnances. Il faut dire que l'Empire, face à l'étendue de son territoire et à la diversité des populations qui le composent, se doit de mettre en place une police médicale à la fois extrêmement structurée et adaptée aux particularités de chaque contexte.

²⁹⁵ P. LABORIER, La « bonne police ». Sciences camérales et pouvoir absolutiste dans les Etats allemands in *Politix*, vol. 12, n°48, Quatrième Trimestre 1999, pp. 7-35.

Le nord de la péninsule italienne, partie intégrante de l'Empire des Habsbourg, qui nous intéresse plus particulièrement dans cette étude, se révèle en ce sens extrêmement ouvert et réceptif aux influences autrichiennes en matière de médecine, d'hygiène et de santé. Dans ces territoires dépendants de la capitale milanaise, la Maison d'Autriche conserve une stricte mainmise dans l'encadrement des activités médicales grâce à l'établissement d'un « *Direttorio medico* ».

Cette institution, longtemps dirigée par Johann Peter Frank, a pour principale mission d'encadrer et de réguler la pratique de la médecine en Lombardie et dans les régions limitrophes, pour le compte de la Couronne Autrichienne. En liens étroits avec la dynamique université de Pavie d'où sont issus la quasi-totalité des praticiens de la région, le « *Direttorio medico* » fait donc office de représentation de la police médicale et constitue, en un certain sens, un espace de sociabilité mixte où se rencontrent, selon toute probabilité, savants et responsables politiques autrichiens.

Par conséquent, l'intérêt que Benedetto Frizzi démontre, tout au long de sa carrière, pour les thématiques touchant à l'hygiène ou à la police médicale qu'il développe d'ailleurs de façon plus approfondie dans sa série de *Dissertazioni di polizia medica*, n'est donc pas anodin compte tenu de la proximité de Johann Peter Franck ainsi que de du pouvoir et de l'influence que celui-ci a sur la médecine lombarde.

En France en revanche, la notion de police, abordée une première fois au début du siècle par Nicolas De La Mare²⁹⁶ dans son *Traité de la police* paru, à l'origine, en 1705, fait l'objet, tout au long du XVIIIe siècle, de nombreux travaux et de nombreux débats. De Necker à Turgot, de Lemaire à Sartine en passant par Montesquieu, tous se sont, à un moment donné, penchés sur la question du « bien vivre ensemble » et des moyens de conserver l'ordre social. Là encore, selon une démarche paternaliste, il est question d'encourager la collaboration et la coopération des différents serviteurs de l'Etat royal. Cependant, alors que la conception autrichienne de la police s'apparente manifestement à une science, la notion de police à la française pourrait, au contraire, se résumer comme « l'art de gouverner les hommes et de leur faire du bien »²⁹⁷. En d'autres termes, là où l'Empire et son ensemble d'agents ou de fonctionnaires conçoivent une véritable doctrine, un système extrêmement précis, une science donc avec ses règles et ses normes strictes ; la France à l'inverse, en définissant la police comme un art semble s'enfermer

²⁹⁶ N. DE LA MARE, *Traité de la police*, Paris, 1707, p. 485.

²⁹⁷ V. MILLIOT, *Un policier* op.cit. p. 273.

dans une représentation corporatiste, un peu plus confuse et aléatoire. Une approche française certes peut être plus arbitraire et plus interventionniste, mais qui laisse néanmoins davantage de place au dialogue et à l'écoute entre la police et le public²⁹⁸.

En conséquence, c'est justement pour effacer cette impression d'imbroglio flottant autour de l'organisation de la police en France durant l'Ancien Régime, qu'apparaissent progressivement, à la fin du XVIII^e siècle, plusieurs sociétés.

Ces espaces, « mixtes », « neutres » puisque, comme nous l'avons souligné plus haut, ils réunissent en un même lieu des hommes issus à la fois du monde savant et/ou politique, qui ont pour mission première de clarifier et de matérialiser l'organisation policière française. D'un point de vue scientifique et médical, il s'agit de développer un système de surveillance sanitaire des populations sous forme de service public et de garantir le statut d'expert des participants.

Chronologiquement, l'Académie Royale des Sciences²⁹⁹ puis, ensuite, la Société Royale de Médecine se révèlent être des premiers éléments de références en matière de coordination nationale de la communauté scientifique. Plus tardivement, après les événements révolutionnaires, les Comités de Salubrité Publique et les Jury médicaux, implantés en province et au périmètre d'actions plus local, au plus près des populations, traduisent parfaitement la teneur de cette nouvelle discipline composite, au sein de laquelle le médecin assume, au moins dans un premier temps, une fonction essentiellement consultative auprès des gouvernants.

A travers la rédaction de mémoires, d'études, la réalisation d'observations et de travaux, tant sur la population elle-même que sur son environnement direct, le rôle du médecin est alors, clairement et concrètement de sensibiliser et d'alerter les pouvoirs politiques sur les questions sanitaires qui pourraient, le cas échéant, mettre en péril la pérennité d'un Etat.

Ainsi, la figure du médecin endosse progressivement une fonction d'expert et de proche conseiller, dont l'expérience est désormais reconnue comme un critère de fiabilité et de sagesse décisionnelles par le pouvoir. De fait le médecin, qui est pour ainsi dire le seul à pouvoir proposer des solutions pour remédier aux difficultés sanitaires d'un Etat, bénéficie pour ce faire d'un avantage certain, d'une force, d'un instrument moderne³⁰⁰ qu'il maîtrise pleinement : l'information.

²⁹⁸ Ibidem p. 278.

²⁹⁹ Créé par Colbert en 1666, l'Académie Royale des Sciences compose, avec quatre autres académies, l'Institut de France. Sur le modèle de l'Accademia dei Lincei de Rome ou de la Royal Society de Londres, ses membres, nommés par le roi, ont pour mission de développer les sciences et de conseiller le pouvoir.

³⁰⁰ J. LEONARD, *La médecine* op.cit. p. 44.

Vulgarisateur des sciences tant auprès du peuple qu'il tente d'arracher de l'emprise des charlatans, qu'auprès des responsables politiques à présent convaincus de l'absolue nécessité des sciences pour gouverner, le médecin entérine irrémédiablement son autorité, dont le rayonnement s'étend dorénavant à la sphère publique et non plus uniquement au domaine du privé et de l'intime.

Le dessein affiché de ces formes de sociabilité est donc de concilier, à bon escient, science et gestion de la cité en dédiant un espace permettant la multiplication des contacts et des échanges entre le monde savant, les membres du gouvernement et l'administration. La nouvelle *intelligentsia* qui en émane, composée pour le plus de lettrés, scientifiques et de notables citadins, se reconnaît dans une même mission de service public à visée utilitaire pour laquelle les praticiens acceptent de servir de caution à un certain nombre d'actions publiques³⁰¹, comme par exemple l'application de la législation concernant les professions médicales, le traitement des épidémies, le contrôle des mesures d'hygiène, ou bien la diffusion de informations sanitaires entre autre.

Une des illustrations les plus manifestes de ces formes de collaborations demeure sans conteste la Société Royale de Médecine, fondée à Paris en 1778 par le médecin Félix Vicq-D'Azyr³⁰² (1748-1794), secrétaire perpétuelle de la société, et François Lassonne³⁰³ (1717-1788) premier médecin du roi, sur l'initiative du ministre Turgot, et active jusqu'en 1793 date sa suppression, comme toutes les autres formes d'association d'ailleurs, lors de la Révolution. A l'instar de l'Académie Royale des Sciences quelques décennies plus tôt, la Société Royale de Médecine, première agence d'Etat en matière de santé, constitue une des tentatives les plus marquantes dans l'Europe de la fin du XVIIIe siècle, de coordination et de centralisation nationales réussies entre l'administration royale, les représentants politiques urbains et les milieux savants.

Agissant sous l'égide du Ministère des Finances, la Société Royale de Médecine est issue de la fusion entre la *Commission de médecine à Paris pour tenir une correspondance avec les médecins de province pour tout ce qui peut être relatif aux maladies épidémiques et épizootiques*, et de la *Commission pour l'examen des remèdes secrets et des eaux minérales*. Elle symbolise en cela la première forme de bureaucratie médicale fermement liée à l'Etat dont

³⁰¹ S. CHAUVEAU, P. FOURNIER, S. FRIOUX, *Hygiène et santé en Europe* op.cit pp.34-38.

³⁰² Félix Vicq-D'Azyr (1748-1794) médecin, anatomiste et naturaliste. Notamment connu pour ses travaux comparés entre l'anatomie humaine et animale, son mariage avec la fille de Daubenton lui permet d'entériner de solides relations avec les principaux scientifiques de son temps. En 1776, il fonde la Société Royale de Médecine dans le cadre de laquelle il mène des travaux sur la topographie médicale et l'hygiène publique. Il fut le médecin de la reine Marie-Antoinette.

³⁰³ François Lassonne (1717-1788) médecin, en particulier du roi Louis XVI, des reines Marie-Antoinette et Marie Leszczyńska, il consacre principalement ses travaux à la chimie et à l'histoire naturelle.

elle sert les visées en matérialisant, sous couvert de bien public, un espace d'interactions privilégiées entre le pouvoir royal et des groupes d'experts (médecins, chirurgiens, botanistes, etc.).

Dans ces conditions, la Société Royale de Médecine développe un mode de gouvernance qui utilise les milieux scientifiques comme autant de relais et conseillers naturels de la Monarchie. Bâtie sur un système d'alliances et de réseaux (environ 150 médecins en province dont Paul-Victor Desèze assez tardivement en 1821) confirmant ainsi les relations avec le pouvoir, sa mission est de satisfaire les exigences de l'Etat, soucieux tant du bien-être de ses sujets que de la croissance économique du pays, au travers notamment l'exercice, précisément, de la police médicale, et la réalisation d'enquêtes (statistiques, climatiques, démographiques, etc.) sur tout le territoire.

Des enquêtes ayant dans les grandes lignes pour thèmes l'aménagement urbain (trottoirs, égouts, cimetières, hôpitaux, etc.), l'analyse des eaux, de l'air, les maladies infantiles ou bien encore la santé des femmes en couches nous permettent d'une part de concevoir les principales difficultés sanitaires communes aux sociétés européennes modernes et, d'autre part, de constater, effectivement, l'utilité du concours des médecins sur différentes problématiques ne touchant pas forcément exclusivement au champ médical.

Notons également que quelques années plus tard, dans les années 1820, la création de l'Académie de Médecine reconnaît officiellement au corps médical un rôle de conseillers du Prince dont la fonction est alors de veiller aux respects des règles de l'art et de se prononcer sur les grands problèmes d'hygiène.

Une situation, comme nous l'avons vu, très différente des dispositions adoptées dans l'Empire des Habsbourg lequel, étant beaucoup plus étendu, et composé de territoires tellement disparates d'un point de vue culturel, linguistique et géographique, se trouve dans l'impossibilité de mettre en place un système équivalent. L'administration autrichienne se doit au contraire de déployer des structures adaptées aux besoins et aux problématiques de chaque contexte, qu'il soit lombard ou triestin, comme le « *Direttorio Medico* » par exemple, gérées par des agents fonctionnaires au service de la Monarchie.

Par conséquent, dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, un peu partout en Europe de nouvelles formes de sociabilités et de rencontres, « mixtes », apparaissent, le plus souvent régi selon l'usage des appuis relationnels et de l'intéressement plutôt que sur les réelles aptitudes

techniques de chacun. Cependant, l'émulation qui en résulte au sein du corps médical a de très fortes répercussions sur leur statut et leur fonction sociale. Dès lors, parfaitement conscients que la connaissance en elle-même ne conférerait très peu, sinon aucun pouvoir, mais que, en revanche, sa mise à profit dans d'autres domaines, notamment culturels ou politiques par exemple pouvait avoir se révéler bénéfiques tant sur l'ensemble de la société que sur l'évolution de leurs propres carrières dans et hors du cadre strictement médical.

2.A. c. Les cercles politiques.

Les troubles et les agitations survenus dans les dernières décennies du XVIII^e siècle, que ce soient les événements révolutionnaires en France ou bien les invasions napoléoniennes dans la péninsule italienne, se répercutent, à court ou moyen terme, amplement sur la composition, la structuration et le fonctionnement des sociétés modernes européennes.

Celles-ci, au bord de l'implosion par leur équilibre bouleversé, se retrouvent effectivement dans l'obligation de reconsidérer leur organisation en concédant progressivement une plus large autonomie et une plus grande liberté d'action à de nouveaux acteurs sociaux, principalement issus du Tiers Etat, bourgeoisie en tête, dont le corps médical se fait, à plusieurs reprises, le porte étendard.

Ces bouleversements socio-politiques se répercutent également de façon assez nette sur la composition des espaces de sociabilité et de rencontres établis dans les grands centres urbains que nous avons déjà abordé dans les chapitres précédents. En effet, la noblesse et l'aristocratie se retirent peu à peu au profit de nouvelles figures sociales entreprenantes et bien décidées à s'impliquer dans la préservation de la cohésion et de l'ordre public.³⁰⁴

Parmi elles, comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner au préalable, le médecin moderne semble s'imposer comme une figure centrale (entendu au sens propre du terme) de la société du XVIII^e siècle. De fait, son expérience, sa connaissance pratique et sa maîtrise du terrain, associées à sa capacité d'observation et d'analyse de son environnement direct font de lui un personnage clé de cette période transitoire que représente le passage du XVIII^e au XIX^e siècle.

Un statut, une position au sujet desquels le médecin est d'ailleurs parfaitement lucide. Preuve en est, sa participation à la vie mondaine et ses interventions toujours plus régulières (symbole

³⁰⁴ V. MILLIOT, *Un policier* op.cit. p. 272.

plus général de l'ascension et de la réussite des nouvelles classes bourgeoises) dans les différents cercles, qu'ils soient culturels ou scientifiques notamment établis dans les principales zones urbaines. Un concours qui, en plus d'entériner légalement une influence réelle sur la société, place le médecin dans les meilleures dispositions quant à l'obtention d'un quelconque droit de regard dans la gestion quotidienne et raisonnée des affaires administratives d'une cité.

Les deux dernières décennies du XVIII^e siècle et le début du siècle suivant composent une période charnière dans l'histoire politique. Certains cercles, tels que la franc-maçonnerie, les salons, les clubs et autres comités n'ont jamais été aussi actifs et attractifs, en particulier auprès du corps médical, puisque toujours très en phase avec l'actualité. Outre leur intérêt mondain et culturel, ils permettent au médecin d'établir une première connexion, future interface de travail, avec les principaux acteurs et détenteurs du pouvoir du monde citadin et ainsi de confirmer sa forte influence dans la proximité des preneurs de décision, en tant qu'expert ou conseiller.

Aussi, la communauté médicale dans toute sa diversité (médecin, naturaliste, chirurgien, etc.) tend à composer une part conséquente des nouvelles autorités référentes, qu'elles soient provinciales ou plus largement nationales. Une présence qui peut se traduire par un engagement public à l'image, comme nous le verrons plus avant, de Paul-Victor Desèze lequel participe de façon tout à fait formelle à un certain nombre de comités, de commissions et de conseils régionaux ou municipaux, ou bien plus finement comme Benedetto Frizzi, par voie de publication ou par l'intermédiaire de cercles plus discrets comme les loges maçonniques.

Cet élargissement du champ d'actions des médecins constitue sous certains aspects une sorte de consécration officielle de la science et ses principaux représentants lesquels sont à même de légitimement revendiquer une place parmi les élus et les décideurs, à travers la diffusion d'une médecine dite sociale. En effet, sans pour autant délaisser la chose médicale en elle-même, la mission politique de cette dernière et la gestion administrative de la cité fixent davantage l'intérêt de la communauté médicale.

Dès lors, éclairer et accompagner l'action des législateurs en attirant leur attention sur des questions à leurs yeux prioritaires telles que la santé de la population, l'hygiène et la salubrité urbaines devient, comme en témoignent les différents travaux de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, une des principales tâches de la communauté scientifique moderne, car ce sont là des points également indispensables à la santé économique d'un Etat.

Ainsi, au fil des décennies, notamment dans la première partie du XIX^e siècle, la médecine, et la science en générale, insufflent dans la façon de gouverner et de penser l'administration un nouvel esprit, à la fois rationnel et laïc, et deviennent un outil performant au service de la société.

La reconstitution des expériences de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi nous permettra de ce fait, dans les chapitres suivants, de constater, outre la grande diversité des moyens d'interventions de la communauté médicale dans la vie politique d'un Etat, que l'Empire d'Autriche et la France partagent une même volonté, notamment dans le domaine de la santé, de centralisation et de maillage territorial.

Une confrontation des expériences et des conjonctures qui soulignera également les bénéfiques évidents apportés par l'association de l'administration et de la médecine, réunies sous forme de magistratures. Des bénéfiques qui profitent, d'une manière générale, à l'entière société et, plus spécifiquement aux nouveaux auxiliaires éclairés du pouvoir politique, les médecins, qui assument ainsi de nouvelles fonctions et de nouvelles responsabilités.

Cette première phase d'observation générale des différentes formes d'interactions sociales³⁰⁵, en d'autres termes des différents espaces de sociabilité et de leurs usages entre la fin de l'Ancien Régime et le début du XIXe siècle met en évidence l'évolution, la mutation tant de la forme physique du lieu même que sa composition et sa fonction sociale. Effectivement aux premières académies et aux premiers salons à l'orientation avant tout littéraire et dilettante, repères de l'aristocratie patricienne et de la noblesse, se substituent progressivement de nouveaux espaces, bien souvent nommés sociétés, à vocation plus concrète et pragmatique. Une transformation qui est assurément à mettre sur le compte d'un renouvellement concomitant de la composition de ces lieux, puisque les nouvelles classes urbaines, dynamiques et actives (généralement qualifiées de bourgeoises) dont les préoccupations pratiques, sanitaires par exemple, sont en totale adéquation avec la réalité quotidienne et les besoins de leurs environnements immédiats semblent investir et s'approprier ce phénomène associatif³⁰⁶.

Dans les chapitres suivants, il sera justement question, à travers les expériences personnelles de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, de constater les modalités, la teneur, et les enjeux de cette mécanique associative qui parachève le processus d'émancipation, d'affranchissement de certaines classes sociales. Cette étude, relayée à travers le regard de deux médecins, témoignera dans le même temps, du rôle toujours plus complexe et important que joue le corps médical à

³⁰⁵ Selon la définition de la sociabilité de Maurice Agulhon datant de 1966 rapportée dans *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea. Introduzione a cura di Guliana Gemelli e Maria Malatesta*, Feltrinelli, Milano, 1982, p. 59.

³⁰⁶ Ibidem p. 63.

cette même période, dans la gestion des affaires courantes et, plus généralement, dans la sphère publique de leur cité.

2. B. La consolidation d'une nouvelle autorité.

Retracer le parcours et les évolutions à la fois personnelles et professionnelles de deux médecins, en particulier deux médecins aux trajectoires aussi différentes que Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, en s'appuyant pour cela sur leurs usages et leurs pratiques des espaces de sociabilité qu'ils soient culturels, scientifiques ou bien encore politiques, s'avère extrêmement instructif dans notre compréhension de la pluralité des expériences, des combinaisons et des schémas envisageables quant à la constitution de réseaux de relations et de connaissances.

Un parallèle qui, au-delà de certaines analogies, souligne avant tout l'importance du contexte immédiat avec lequel chaque individu se doit d'interagir et de composer, ainsi que le poids de l'extraction sociale, culturelle ou, le cas échéant, confessionnelle de chacun, dans sa volonté, et quelquefois même simplement sa capacité, à intégrer certains groupes. Des contingences dont il faut absolument tenir compte dans l'analyse des différents interlocuteurs et partenaires des deux médecins sujets de notre étude.

De fait, le travail de reconstitution des réseaux et des liens établis entre plusieurs individus nécessite de garder à l'esprit le caractère parfaitement aléatoire de la sociabilité sous l'Ancien Régime, dont la fréquentation repose, pour l'essentiel, sur des choix opérés par l'individu en question, lequel se dirige soit de son propre gré vers des espaces qui relèvent d'un quelconque intérêt pour lui, soit, plus arbitrairement, vers des lieux dont l'accès lui sont concédés par son appartenance sociale ou religieuse.

En cela, il paraît judicieux de souligner dès à présent que l'expérience de Benedetto Frizzi, de confession juive et, d'un point de vue géographique, relativement excentré, pourrait laisser apparaître quelques désavantages et quelques inconvénients comparée aux conditions dans lesquelles évolue son homologue bordelais. Bien au contraire, comme nous le verrons dans les chapitres ci-dessous, si le nom de Paul-Victor Desèze émerge d'une grande quantité de sociétés et cercles de sociabilité parmi les plus conventionnelles, Benedetto Frizzi quant à lui, malgré un rayon d'actions plus restreint et sélectif, n'en est pas moins actif et impliqué dans la sphère publique qui l'entoure.

2. B.a. Les espaces de sociabilité culturelle.

Dès son arrivée à Trieste, en 1789, Benedetto Frizzi, invité, rappelons-le, par l'Empire à venir s'installer dans le port adriatique, et donc, très certainement attendu, n'éprouve, selon toute vraisemblance, aucune difficulté à intégrer et à participer « avec enthousiasme »³⁰⁷ à la vie culturelle qui anime alors la ville.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'essor économique, commercial et démographique que connaît la cité portuaire, suscité et stimulé par la formation d'une importante bourgeoisie marchande, principalement composée d'éléments issus de l'immigration venus s'établir à Trieste, attirés par les nombreuses perspectives, notamment financières proposées par les Habsbourg, a pour conséquence la fondation de plusieurs cercles de sociabilité. Ces lieux, à vocation, dans un premier temps, essentiellement culturelle, ont pour ambition d'offrir à tous ces différents groupes des espaces de rencontres, d'échanges et de discussions, à la fois neutres et appropriés. Un environnement en pleine fermentation qui correspond donc parfaitement à l'esprit éclairé qu'est alors Benedetto Frizzi.

Corollaire logique à la publication, quelques années auparavant, en 1781, par l'Empereur Joseph II, de l'Edit de Tolérance et, plus globalement, de la politique d'ouverture et de tolérance mis en place dès le début du siècle par la Maison d'Autriche, ces espaces jouent un rôle capital tant, d'une manière générale, dans l'animation de la vie publique triestine que, plus spécifiquement, dans le processus de fusion et d'unification de ces différentes minorités, pour la plupart non catholiques, autour d'un même projet de constitution d'un tissu social triestin productif et harmonieux, totalement dédié à la pérennité des activités portuaires.

Un climat socio-culturel pour le moins stimulant dans lequel la communauté juive notamment, une des plus « utiles » d'un point de vue économique, recherchées et investies dans la réalisation des desseins de la Monarchie est libre de s'épanouir pleinement en bénéficiant, contrairement d'ailleurs à ses coreligionnaires français, d'une plus large autonomie, prémices du mouvement d'assimilation et d'émancipation civiles qui adviendra quelques années plus tard.

Le développement d'une sociabilité diversifiée : théâtres, sociétés, académies, salons, loges, etc. reflète, en un certain sens, l'éclectisme social, professionnel et ethnique propre aux environnements portuaires modernes. Un éclectisme qui se vérifie dans le contexte triestin

³⁰⁷ Voir la chronologie dans M. BERTOLOTTI, M. BRIGNANI, *Benedetto Frizzi* op.cit p. 15.

auquel le médecin lombard semble donc volontiers adhérer et participer activement. De fait, les nombreuses problématiques liées aux activités portuaires et leurs répercussions sur la vie de la cité, au premier rang desquelles il n'est pas rare de retrouver justement les thématiques scientifiques et médicales, sont souvent au programme des discussions ayant cours dans ces cénacles, où les médecins sont pour cette raison de plus en plus amplement représentés.

Ces derniers reflètent en réalité parfaitement la nouvelle figure de sujets souhaités par l'Empire pour repeupler et redynamiser un territoire comme Trieste : fidèles et reconnaissants envers leur souverain, cultivés, éduqués, ayant le sens du contact, du bien commun et par conséquent, bien intégrés et favorablement engagés dans la bonne marche de la société³⁰⁸.

En ce qui concerne l'expérience personnelle de Benedetto Frizzi, signalons dès à présent l'importance du terme allemand *Kulturträger*, littéralement « passeur de culture », souvent utilisé pour désigner le médecin lombard, et qui nous renseigne ici clairement sur le degré d'intégration qu'a atteint la communauté juive à Trieste, ainsi que sur le rôle et le prestige social dont bénéficient ses membres. Bien que sa confession juive ne lui ait jamais permis, tout du moins officiellement, d'être employé au service d'un gouvernement ou d'une université, Benedetto Frizzi parvient ainsi tout de même, par cette réputation, à nouer rapidement de sérieuses relations avec le reste de la bourgeoisie cosmopolite installée dans la cité adriatique. Des contacts qui lui valent d'être, par la suite, légitimement introduit dans plusieurs cercles mondains.

Parmi eux, si nous reprenons le parcours de Benedetto Frizzi selon une logique chronologique, il nous est d'ores et déjà possible de confirmer la présence du jeune médecin dans les principaux cénacles mondains, piliers historiques de la vie culturelle du port à cette période.

L'Accademia Romano-Sonziaca tout d'abord, fondée à Gorizia en 1780 sur l'initiative d'un petit cercle de patriciens relativement proches de la Maison d'Autriche tels que l'ex-jésuite Giuseppe de Coletti, le comte Thurnhoffer, G. dei Brignolini, Marco Strassoldo et les frères Cobenzl par exemple pour ne citer qu'eux. Originellement tourné vers la composition et l'exercice tant poétique que littéraire (premier et principal critère de recrutement), le petit groupe se transfère par la suite à Trieste, en 1784, soit quelques années seulement avant l'arrivée de Benedetto Frizzi.

³⁰⁸ A. TRAMPUS, *Tradizione storica e rinnovamento politico. La cultura nel Litorale Austriaco e nell'Istria tra Settecento e Ottocento*, Verona : Del Bianco, 2008. Voir chapitre IV de l'ouvrage, intitulé « La formazione del funzionario inetà teresiana » pp. 112-134 ; C. de FRANCESCHI, *L'arcadia romana-sonziaca e la biblioteca civica di Trieste*, Tipografia del Lloyd triestino, Trieste, 1930, p. 54.

Un transfert motivé par une volonté commune manifestée par les membres de l'institution d'apparence désuète et poussiéreuse, d'une part de profiter des retombées dues au nouveau dynamisme à la fois économique et commercial du contexte triestin puis, d'autre part, de renouveler, d'enrichir et de diversifier la composition du cénacle en recrutant parmi la nouvelle bourgeoisie de négociants, commerçants, intellectuels et fonctionnaires, étrangers pour la plupart, récemment constituée, à l'image, justement de Benedetto Frizzi.

Aux regards des documents concernant l'Accademia Romano-Sonziaca conservés auprès de l'Archivio di Stato di Trieste, très peu d'informations nous sont parvenues quant aux activités précises du cénacle. En revanche, il subsiste une liste relativement détaillée des nombreux individus admis au sein dudit lieu entre 1780 et 1791³⁰⁹.

Il nous est aisé de constater qu'immédiatement après son établissement dans la cité adriatique, l'institution met en application son programme en obtenant l'adhésion des principaux notables influents (une quinzaine environ parmi lesquels plusieurs femmes) dont les patronymes aux consonances à la fois italiennes (Vénétie, Udine, Gorizia, Padoue, etc.) et germanophones rappellent à juste titre le caractère cosmopolite et hétéroclite de la ville. Issus du monde de la magistrature, du commerce, du clergé (l'évêque Francesco Filippo conte d'Inzaghi), de la noblesse et du monde politique (Pompeo de Brigido, Pasqual dei Ricci, le conte Guidobaldo de Cobenzl, le directeur de la police le baron dei Pittoni, le baron A.G. Nobile), l'Accademia Romano-Sonziaca accueille également, chose nouvelle, quelques médecins (Andrea Gobbi, Joel Kohen, Lorenzo Rondolini, Leonardo Vordoni, G. de Gabbiati et Benedetto Frizzi). Ensemble, ils ont la tâche de palier la faiblesse de la vie culturelle triestine tout en constituant un premier élément de cohésion de cette nouvelle société triestine³¹⁰.

On s'aperçoit effectivement que, parallèlement aux thèmes propres à la tradition arcadique, le climat triestin introduit de nouvelles problématiques, plus concrètes et pragmatiques, certainement introduites par le renouveau que représentent ces nouveaux affiliés (constructions de phares, de lazarets, protections sanitaires par exemple), en totale cohérence avec les centres d'intérêts propres aux cités portuaires à l'image de Trieste.

En 1789, Benedetto Frizzi fait donc son entrée dans une académie qui est visiblement à son apogée, si l'on en croit l'ouverture, en parallèle, d'une imprimerie ainsi que d'une bibliothèque et la publication d'un journal, « *L'Osservatore Triestino* »³¹¹, qui ont accompagné le

³⁰⁹ Archivio di Stato di Trieste, Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 3, 1817-1820.

³¹⁰ A. GENTILE, G. SECOLI, *La Società di Minerva (1810-1960)*, Società di Minerva, Trieste, 2009, p.1 et 5.

³¹¹ « *L'Osservatore Triestino* » est un journal fondé en 1784 par Giuseppe de Coletti. Organe dérivé de l'Accademia Romano-Sonziacca, il vise principalement à soutenir la Maison d'Autriche.

développement de l'institution entre les murs de la cité portuaire. On comprend donc aisément l'importance stratégique pour le médecin lombard, du point de vue de son assimilation à la société triestine et aux réseaux d'accointances qui la quadrillent, d'adhérer rapidement à ce genre de cénacles afin de nouer de façon à la fois rapide et efficace des liens avec les principaux puissants protagonistes, notamment les responsables politiques et administratifs autrichiens, de la ville.

Des liens que Benedetto Frizzi, selon toute vraisemblance, souhaite confirmer et renforcer en rejoignant quasi simultanément les rangs de la franc-maçonnerie³¹², et plus particulièrement, dans un premier temps, la loge « Alla Concordia », alors principale société maçonnique de Trieste³¹³.

Bien que nous n'ayons aucune preuve tangible à ce sujet, il est tout de même fort probable que le jeune médecin ait déjà établi quelques contacts avec les milieux francs-maçons lombards et/ou pavesans, voire également viennois puisque ses deux « maîtres à penser » que furent pour lui Johann Peter Franck et Pietro Moscati étaient, à n'en pas douter, maçons eux-mêmes. Des contacts préalables qui, s'ils s'étaient avérés, auraient pu justifier l'aisance avec laquelle Benedetto Frizzi se voit introduit au sein de la franc-maçonnerie triestine. Par conséquent, faute d'éléments valables, nous nous devons de considérer cette démarche comme les premières véritables traces d'une quelconque participation de Benedetto Frizzi à l'organisation maçonnique.

Depuis 1774, la loge « Alla Concordia », fille de celle de Prague « Alle tre Stelle Coronate »³¹⁴ et installée dans le très discret Casino San Pietro, recevait sans distinction à la fois la bourgeoisie portuaire (employés, négociants, commerçants, militaires, etc.) dont la plupart étaient déjà affiliés à d'autres loges de l'Empire (Graz, Prague, Vienne par exemple), et des quelques représentants du patriciat triestin. Il nous faut ici préciser que beaucoup de documents relatifs au mouvement maçonnique à Trieste dans la période charnière qui nous intéresse, entre la fin du XVIIIe siècle au début du XIXe siècle, et donc, par conséquent concernant en premier lieu la loge « Alla Concordia », ont été détruits au début du XXe siècle, notamment pendant les années de gouvernance fasciste.

³¹² La carrière maçonnique de Benedetto Frizzi se scinde en deux phases bien distinctes. Il s'agit ici de la première phase, relevant de la franc-maçonnerie autrichienne. La deuxième phase, relevant de la franc-maçonnerie francophile sera traitée dans le chapitre consacré aux cercles politiques 2.B.c.

³¹³ S. GRATTON, *Trieste segreta*, Trieste : Edizioni Italo Svevo, 1987, p.71.

³¹⁴ Ibidem p. 99.

Seules certitudes, et non des moindres, l'engagement de l'Empereur Joseph II en faveur du courant maçonnique qu'il protège et soutien dès 1785 puis, à noter la même année, la désignation à la fonction de Vénérable de l'homme d'affaire suisse François Emmanuel Joseph Baraux, lequel entraîne dans son sillage l'introduction de nombreux nouveaux associés étrangers. Par leur adhésion ces derniers insufflent durablement une conscience maçonnique dans la ville. Un renouveau qui se traduit, dans les faits, par l'apparition d'un esprit commun, libérale et solidaire³¹⁵.

Nous comprenons ainsi assez aisément l'intérêt et les avantages que pouvaient représenter aux yeux de Benedetto Frizzi la participation simultanée à deux cercles tellement différents mais néanmoins complémentaires qu'étaient alors dans une ville aussi bouillonnante que Trieste, l'Accademia Romano-Sonziaca et la franc-maçonnerie, afin d'entériner ses positions dans les réseaux tant publics que plus officieux.

Malgré sa suppression à la toute fin du siècle, en 1793, par l'Empereur François II, la loge réapparaît ensuite sous le nom « Alla Vedovella ». Parmi les fragments conservés par de l'Archivio di Stato di Trieste, subsistent une fois encore d'importantes listes de membres dont plusieurs occurrences à Benedetto Frizzi³¹⁶. Ces inventaires, bien que davantage concentrés autour des années 1810-1815, nous renseignent néanmoins de façon extrêmement complète d'une part sur la composition véritablement hétéroclite et cosmopolite de l'élite bourgeoise triestine et, d'autre part, sur les potentiels contacts du médecin à présent pleinement installé dans la cité portuaire.

Aux côtés du médecin lombard, les patronymes d'un certain nombre d'individus reviennent de façon récurrente parmi les associés de ces différents groupes : Pasquale dei Ricci, le conte Pasquale di Brigido, les Vordoni, les Nobile, les Ceruti, les Zampieri, les Luzzatto, les Kohen, Lorenzo Rondolini, Domenico de Rossetti, Pietro Kandler, Giovanni Battista Pitteri, F.E.J. Baraux pour les principaux.

Ces hommes reflètent toute la diversité sociale, ethnique et culturelle de la bourgeoisie citadine spécifique de la Trieste de la fin du XVIIIe siècle et dessinent ainsi une sorte de toile, de mosaïque ou de couverture recouvrant et dominant, la société du port adriatique et à laquelle le médecin lombard semble s'agrèger sans la moindre difficulté.

De fait, preuve de cet épanouissement socio-culturel de Benedetto Frizzi et de sa parfaite

³¹⁵ Ibidem p. 83.

³¹⁶ Archivio di Stato di Trieste, Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 1, 1814.

intégration au sein de la société triestine, en 1809³¹⁷, suite à la fermeture de l'Accademia Romano-Sonziaca, jugée résolument trop onéreuse, trop conservatrice, insuffisamment utile et pragmatique dans ses préoccupations, le médecin lombard s'engage à part entière dans le projet de la Società di Minerva.

Crée afin de substituer l'îlot patricien et aristocrate aux accents quelques peu surannés et conservateurs que représentait l'expérience arcadique, la Società di Minerva (à l'origine Gabinetto di Minerva) apparaît concomitamment à la troisième occupation napoléonienne (1809-1813) et à l'institution des Provinces Illyriennes³¹⁸. Censée stimuler le réveil intellectuel et culturel de Trieste, la Società se voulait un cénacle dérivant de la franc-maçonnerie (son pendant officiel) adapté aux attentes de cette nouvelle élite bourgeoise dynamique et citadine. Sur fond de musique, de détente et de poésie, celle-ci devait s'accorder et travailler à un même objectif d'utilité publique : la viabilité et la prospérité économique de la ville, du port et de ses habitants au travers d'activités philanthropiques et de bienfaisances³¹⁹.

Autour de Domenico Rossetti³²⁰, figure majeure de la Trieste moderne, se réunissent donc des fonctionnaires au service de la Monarchie autrichienne, des ingénieurs, des architectes, des artistes, des marchands, des avocats, des membres du clergé, des diplomates, des consuls, et énormément de représentants du corps médical de toutes origines et de toutes confessions.

Citons par exemple Giovanni Vordoni (également responsable de la censure au sein de la Società), Lorenzo Miniussi, Joel Kohen tous trois déjà présents à l'Accademia Romano-Sonziaca tout comme Benedetto Frizzi d'ailleurs, Francesco Cros, Matteo Ceruti, Andrea Gobbi, Lorenzo Rondolini, Demetrio Frussich, Amadeo de Mulon, Fr. Saverio Verson, Ignazio Reuss, Fr Bisachini, Antonio Enenkel, Antonio Albrizzi, Giorgio Fleck, Vincenzo Margaritti, et Fr. Tribl.

Sans oublier les médecins de Garzarolli et Francesco Nobile qui, aux côtés des chirurgiens Zampieri et Giovanni Cùmano inaugurent, dans le cadre de la Società di Minerva, un cabinet médical proposant des consultations et des vaccinations gratuites aux plus démunis (une disposition, nous y reviendrons, également mise en place à la même période à Bordeaux, dans le cadre de la Société de Médecine à laquelle Paul-Victor Desèze participe et qui nous conforte

³¹⁷ A. GENTILE, G. SECOLI, *La Società di Minerva* op.cit. p. 4.

³¹⁸ Les Provinces Illyriennes désignent des territoires aujourd'hui autrichiens, croates, slovènes et italiens occupés et annexés par la France entre 1809 et 1813 lors des invasions napoléoniennes.

³¹⁹ A. GENTILE, G. SECOLI, *La Società di Minerva* op.cit p. 18.

³²⁰ **Domenico Rossetti de Scander** (1764-1842) triestin, issu d'une riche famille de commerçants originaires de Peschiera, passionné de littérature et de poésie, avocat spécialisé dans le droit public et privé, il passe une grande partie de son existence à défendre les intérêts matériels et spirituels de Trieste contre le Gouvernement.

dans l'idée d'un engagement concret toujours plus important des médecins en faveur de leurs compatriotes).

A Trieste donc, les professionnels de santé représentent une part conséquente du recrutement de la Società di Minerva. Formés dans les principaux foyers de médecine de l'Empire tels que Vienne, Prague, Graz, Pavie, mais aussi au-delà à Bologne ou Padoue³²¹ par exemple, ils trouvent en cette assemblée un contexte propice à la mise en commun et à la diffusion de leurs réflexions quant aux améliorations, sinon aux solutions à apporter à leur environnement quotidien. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant consacré aux sociabilités proprement médicales, Benedetto Frizzi s'investit énormément d'un point de vue scientifique dans la Società di Minerva sous couvert de laquelle il n'hésite pas à intervenir plusieurs fois au travers d'allocutions visant à attirer l'attention de ces cosociétaires sur des questions, notamment sanitaires, qui lui tiennent à cœur.

Conjointement à ces espaces relativement courants et répandus dans l'Europe de la fin du XVIIIe siècle que sont les sociétés, les académies et la franc-maçonnerie, d'autres formes de sociabilité et de rencontres voient le jour plus spécifiquement à Trieste, avec lesquelles il est fort probable que Benedetto Frizzi ait collaboré, sans que nous en ayons pourtant la preuve formelle. Les *casini* tout d'abord, comme le Casino Vecchio, le Casino San Pietro ou le Casino Greco par exemple, sorte de salons personnels établis et animés par des nobles de la ville, lesquels en faisaient le symbole social de leur puissance. Ce sont là des espaces privés qui se dérobent au contrôle des autorités publiques dont la fonction première était avant tout de favoriser les rencontres et les discussions³²². Cependant, ces lieux n'étant, à priori, pas ouverts aux ressortissants de la communauté juive, il est peu probable que Benedetto Frizzi y ait participé.

Les théâtres en revanche, comme il Teatro San Pietro ou il Teatro Nuovo, et les spectacles que l'on y donne, surtout lorsque l'on pense à l'étroitesse des rapports existants entre les milieux francs-maçons et musicaux par exemple, apparaissent comme des espaces, par essence évidemment culturels, de rencontres et de mixités davantage enclins à l'accueil d'un panel d'individu beaucoup plus étendu, dont les membres des différentes nations non catholiques installées dans la cité adriatique.

³²¹ E. PONTE (a cura di), *Tra Escalupio e Mercurio. Medici e sanità nella Trieste dell'Ottocento*, Trieste : EUT, 2011, p.30.

³²² G. BERTRAND, *Histoire du carnaval de Venise. Du XIe siècle à nos jours*, Collection Texto, France, 2017, p. 76.

Le Teatro Nuovo notamment (aujourd'hui baptisé Teatro Giuseppe Verdi), financé en 1801 par trois puissants négociants dont Leon Vivante figure importante de la communauté juive de cette période, se révèle rapidement être, pour la haute et moyenne bourgeoisie, un excellent moyen d'approfondir et de cimenter des relations sociales dans un cadre peut être plus informel que dans des cercles de sociabilité tels que nous venons de les décrire. Même si, comme nous venons de l'indiquer, nous n'avons aucun moyen de confirmer la présence de Benedetto Frizzi entre les murs du Teatro Nuovo, nous savons en revanche que certaines de ses connaissances proches, Elia Mosè Luzzatto, Filippo Hierschel, Samuel Vital, Benedetto Formiggini³²³ par exemple, tous membres de la communauté juive de Trieste, et jouissant donc d'une situation approximativement équivalente, fréquentent assidûment ce lieu.

De plus, nous ne pouvons ignorer l'intérêt manifesté par Benedetto Frizzi pour la littérature et la poésie, ni même ses talents reconnus de musicologue³²⁴. Des indices qui nous laissent raisonnablement supposer une présence régulière du médecin lombard parmi les spectateurs des différents théâtres triestins.

Dans la Trieste des années à cheval entre le XVIIIe et le XIXe siècle, la bourgeoisie marchande, entendue dans son sens le plus large, trouve dans ces cénacles culturels à la fois un précieux moyen de nouer des relations et des contacts, tout en s'imposant légitimement tant aux yeux des autorités que de leurs concitadins, dans un rôle de leaders culturels certes, mais également économiques ou politiques. Les membres de la communauté juive, à l'instar de Benedetto Frizzi, qui ont parfaitement conscience de leur poids et de leur impact dans l'économie triestine, profitent donc de ces espaces amplement ouverts pour investir par la suite d'autres champs.

Témoignage, malheureux mais néanmoins admirable de cette intégration, quelques années plus tard, les liens de Benedetto Frizzi avec la société triestine sont tels qu'en 1821, à la mort de la fille unique du médecin et de sa compagne Rachele Morschene, Annetta Forti, un recueil nécrologique intitulé « Prose e poesie in occasione della morte immatura della signora Annetta Forti nata Frizzi unica figlia del D. Benedetto Frizzi eseguita nel giorno XVII aprile anno

³²³ E. PONTE (a cura di), *Tra Escalupio e Mercurio* op.cit. p. 12.

³²⁴ Benedetto Frizzi est un très grand amateur et connaisseur d'opéras auxquels il assiste dans plusieurs villes d'Italie du Nord entre 1770 et le début du XIXe siècle. Il consigne d'ailleurs ses impressions dans une *Dissertazione di biografia musicale* publiée à Trieste en 1803, livre qui contient également 8 lettres échangées avec le mathématicien Gioseffo Mari au sujet de représentations auxquelles ils ont assisté à Mantoue, Milan, Brescia, Novara, Venise et Trieste. Les principaux artistes suivis par Benedetto Frizzi étaient entre autre : Gasparo Pacchierotti, Luigi Marchesi, Luisa Todi, Brigida Bandi, Elizabeth Billington, Elizabeth Mara, Franziska Danzi Lebrun, Giuseppina Grassini, Angelica Catalani, Anna Morichelli, Giovanni Ansani, Matteo Babbini, Giacomo David, Stefano Mandini, Teresa Strinasacchi, Giovanni Battista Brocchi.

corrente »³²⁵ est publié, par lequel tous les proches et amis de la famille Frizzi rendent hommage à la jeune fille décédée en couches, et font montre de leur soutien au couple, établissant une nouvelle fois la reconnaissance et l'estime dont était gratifié le médecin.

Par conséquent, nous comprenons aisément, par cette étude de la composition et des usages de la sociabilité culturelle à Trieste, que Benedetto Frizzi arrive dans un contexte extrêmement structuré, quadrillé et codifié, qui lui permettent, lors de son installation dans le port adriatique, de s'insérer et de s'incorporer assez rapidement à son nouvel environnement.

Nous serions toutefois en droit de nous demander, à l'inverse, ce que représente, pour ces mêmes assemblées, la présence à leurs côtés de Benedetto Frizzi ? Pourquoi le médecin juif, vecteur comme ses confrères de modernité, de civilisation et de progrès, constitue un partenaire, un associé de choix, qu'il est de bon ton de recevoir presque automatiquement ?

A la fin du XVIIIe siècle Trieste, de par son emplacement géographique, est un carrefour, une plaque tournante pour le commerce évidemment, mais aussi pour l'information et, à plus forte raison l'information scientifique, entre l'Europe et le Moyen-Orient principalement. Benedetto Frizzi, nous l'avons souligné, déjà convenablement introduit dans la société lombarde grâce à de nombreux soutiens et de nombreuses connaissances, entend bien tirer profiter de la situation triestine exceptionnelle pour jouer pleinement son rôle de *Kulturtrager*. Pour ce faire, l'année suivant son arrivée dans la cité adriatique, le jeune médecin décide de publier successivement deux journaux, en 1790 le *Giornale medico e letterario di Trieste*, puis en 1791 *Gli opuscoli filosofici e medici*, entièrement consacrés à la médecine et, plus globalement à la culture scientifique. Dans la préface du premier périodique, Benedetto Frizzi prend grand soin d'expliquer et de justifier son projet en ces termes : « Il tutto di questo sembra potersi molto facilmente combinarsi in Trieste, luogo molto a portata delle notizie Mediche e Letterarie della Germania e di quelle dell'Italia insieme »³²⁶. Sous forme de correspondances entre savants (véritable ou fictionnelle), le médecin se propose de créer en quelques sortes un support, un outil permettant la communication et la diffusion de la culture médicale. Un homme tel que Benedetto Frizzi est donc d'un intérêt indiscutable pour les cénacles culturels triestins et, plus généralement, la vie mondaine de la cité puisque, au-delà de son talent rédactionnel, il apporte un certain renouveau à ces réunions, et permet de désenclaver un peu plus le port non plus d'un

³²⁵ *Prose e poesie in occasione della morte immatura della signora Annetta Forti nata Frizzi unica figlia del D. Benedetto Frizzi eseguita nel giorno XVII aprile anno corrente*, Trieste, Dalla Tipografia di Antonio Maldini, 1821. Nous n'avons pu consulter cet ouvrage.

³²⁶ Voir la préface du *Giornale medico e letterario di Trieste*, a cura di Benedetto Frizzi, Trieste : Giovanni Tommaso Höcheberger, 1790, p.8.

point de vue uniquement économique et commercial, mais aussi culturel en le reliant à de nouveaux réseaux, et en ouvrant ainsi de nouvelles voies de transmission des informations.

Même si la publication de ses journaux fut brève, Benedetto Frizzi contribue ainsi à la promotion le port et de son environnement auprès d'un public, à priori scientifique, et donc par force potentiellement utile à la cité et intéressé dans une éventuelle installation afin de renforcer les rangs de la bourgeoisie portuaire.

Par conséquent, il apparaît assez clairement que le succès de l'installation de Benedetto Frizzi à Trieste, sur un plan à la fois professionnel et personnel, est intrinsèquement lié à sa capacité à s'intégrer et à se fondre dans un tissu socio-culturel préétabli, déjà opérant, et qui n'a, substantiellement, pas forcément besoin de lui pour prospérer. Pourtant, son évolution dans la société triestine dépend bien de sa propension à tisser des liens et nouer des relations dans un rayonnement le plus étendu possible, afin de garantir, à terme, de son affranchissement de la sphère strictement confessionnelle.

Une situation bien différente de celle que connaît Paul-Victor Desèze à Bordeaux, lequel évolue dans un environnement familial (au sens propre comme au sens figuré du terme) puisque, contrairement à Benedetto Frizzi qui a été promptement déployé dans un milieu inconnu, Trieste, le médecin français a grandi et a fait ses premières classes à Bordeaux. En d'autres termes, le bordelais possède donc un sérieux avantage sur son homologue lombard en ayant déjà une connaissance approfondie de la composition, de la structure, des figures référentes de la société bordelaise, ainsi que des codes qui la régissent.

Toutefois, si l'on fait une lecture chronologique du parcours de Paul-Victor Desèze, on constate qu'au sortir de son cursus universitaire, celui-ci réside quelques temps à Paris où, par l'intermédiaire de ses frères, notamment Raymond et Paul-Romain puis de l'intellectuel Charles Dupaty, il est introduit dans les plus importants cénacles de la Capitale. Celle-ci est à cette époque, effectivement, le cœur de la vie culturelle mondiale, et abrite de nombreux lieux où il est, non seulement bon de participer, mais également de se montrer. Ceci afin d'être crédité d'une certaine valeur, d'une certaine reconnaissance conforme à l'éthique mondaine d'alors, tout à fait nécessaire pour escompter, par la suite, progresser favorablement dans l'ordre social tant à Paris qu'en province.

Parmi ces lieux que fréquente le médecin bordelais, nombreux sont de nature principalement maçonnique comme notamment le Cercle d'Auteuil (1772), la loge des Neuf-Sœurs (1778) et le Centre des Amis (1793). Tous trois héritiers de l'illustre Salon Helvétius, ils forment

l'inaliénable socle animant la vie culturelle et mondaine européenne de cette deuxième moitié de XVIII^e siècle.

A eux seuls, ils réunissent entre leurs murs parmi les esprits éclairés les plus brillants et les plus influents de leur temps, français ou étrangers, résidant dans la Capitale ou simplement de passage. Citons par exemple quelques noms dont la postérité n'a laissé aucun doute quant à leur estime et leur notoriété, comme les philosophes (D'Alembert, Diderot, D'Holbach, Mirabeau, Condillac, Volney, Garat, Condorcet, Voltaire), les scientifiques (Cabanis, Fontenelle, Buffon, Lavoisier, Jussieu, Lalande, Guillotin, Cuvier, les frères Montgolfiers, Willermoz), les ecclésiastiques (Abbé Séyès, Abbé Galiani, Abbé Beccaria, Abbé Morellet, Abbé Raynal), les hommes politiques (Napoléon Bonaparte, Benjamin Franklin, Thomas Jefferson, Turgot, Malesherbes, Talleyran, G. Washington, Th. Paine, A. Destutt de Tracy, Camille Desmoulins), les aventuriers (Lafayette) les hommes de lettres (Panckoucke, Marmontel, Court de Gébelin), les artistes (Houdon, Verner), et enfin, bien évidemment, les membres de la famille royale.

Paul-Victor ne fréquente finalement que très peu de temps ces espaces, approximativement entre 1778 et 1780³²⁷. Cependant, ces derniers se révèlent être des appuis, des relais essentiels pour qui, comme lui, aspire à une progression rapide et effective dans la société du XVIII^e siècle. Malgré cela, il nous faut garder à l'esprit que ces institutions reçoivent physiquement certains de leurs membres, mais elles accueillent également de nombreux membres correspondants, lesquels ne sont en contact avec leurs compagnons que par l'entremise de missives. Il est donc impensable que tous se soient réellement rencontrés en personne.

Par conséquent, sans remettre en question l'honnêteté et la sincérité, en d'autres termes, le bien-fondé de l'initiative de Paul-Victor Desèze, fréquenter ces lieux de réunions relève la plupart du temps pour leurs sociétaires, d'une démarche avant tout symbolique, d'apparat, correspondant davantage à l'exécution d'une codification sociale qu'à une effective nécessité de rencontres et de débats. Outre de nouer des amitiés utiles, la vocation première de ces établissements est, d'abord, de confirmer, de consolider publiquement le statut d'un individu en lui concédant prestige et légitimité aux yeux de ses contemporains. Ces trois cénacles parisiens offrent à leurs associés, notamment à ceux qui, comme Paul-Victor Desèze sont promis à une carrière aux accents majoritairement provinciaux, un véritable piédestal dans la hiérarchie sociale.

Une fois revenu dans leur environnement d'origine, régional, ces hommes « de Paris » se voient automatiquement accordés, de la part de leurs compatriotes et de leurs concitadins, un

³²⁷ S. de Sèze, *Notice biographique* op.cit.

indéniable crédit, un rang, une confiance et une autorité très utiles pour leur insertion et leur acquisition de responsabilités.

Contrairement à Benedetto Frizzi, lequel s'associe presque instantanément à la franc-maçonnerie triestine lors de son arrivée dans la cité adriatique, Paul-Victor Desèze en revanche, pourtant déjà initié à Paris, ne semble pas accorder une grande intention aux activités maçonniques du port atlantique. Il faut dire que la franc-maçonnerie bordelaise entretenait avec son homologue parisienne des relations plus que laborieuses, à la limite du conflictuel. Dans ces conditions, parmi les trois principales loges attestées à Bordeaux aux alentours de 1780, date du retour du médecin sur ses terres, il nous est impossible de déterminer avec certitude à laquelle ce dernier était affilié³²⁸.

Néanmoins, de retour dans la capitale girondine, Paul-Victor Desèze, qui bénéficie, nous l'avons dit, du prestige et de la considération octroyés à son patronyme, intègre tout naturellement, en 1783, comme plusieurs de ses proches avant lui, l'Académie royale des belles lettres, sciences et arts de Bordeaux. Dans une missive, sorte de lettre de motivation adressée à l'institution quelques années plus tôt, le médecin fait part de son « désir d'être utile »³²⁹ pour justifier de sa volonté de rejoindre les bancs du cénacle. Sous la notion d'utilité se cachent ici, bien évidemment la mission de service et de dévouement que souhaite se donner le corps médical en cette fin de siècle, mais aussi, ne l'oublions pas, l'assurance pour le jeune homme de côtoyer et, plus encore, de devenir un acteur économique, politique et social de la ville.

L'Académie royale des belles lettres, sciences et arts de Bordeaux est, à l'image d'ailleurs de l'Accademia Romano-Sonziaca à Trieste, un des piliers fondateurs de la vie culturelle bordelaise, un passage obligé pour des générations de jeunes gens de bonnes familles (bourgeois et/ou aristocrates) ayant l'ambition de faire une carrière publique dans la ville portuaire.

Initialement fondée en 1717, et majoritairement fréquentée par d'illustres représentants de la magistrature et du barreau bordelais³³⁰, lesquels profitaient amplement de l'autorité concédée à l'institution pour consolider leur tutelle et leur emprise sur la ville, l'Académie dominait encore, à la fin du XVIIIe siècle, la vie culturelle et intellectuelle locale. L'abandon des discussions simplement oisives au profit de projets scientifiques, plus utiles, et ayant une application concrètes dans la résolution des difficultés quotidiennement rencontrées dans la gestion d'un

³²⁸ J. COUTURA, *Les francs-maçons de Bordeaux au XVIIIe siècle*, Editions du Glorit, Marcillac, 1988, p..

³²⁹ Discours de Paul-Victor Desèze à l'Académie des Belles lettres, Sciences et Arts de Bordeaux prononcé le 15 juillet 1781. Archives départementales de la Gironde.

³³⁰ J. DE GERES, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, Bordeaux : Imprimerie G. Gounouilhou, 1879, p.11.

port (médecine, agriculture, sciences naturelles) avait effectivement permis de maintenir un certain intérêt pour l'établissement.

Est-ce en récompense de réelles capacités, ou bien en signe d'estime à sa famille, mais en 1785, soit deux ans à peine après sa réception, Paul-Victor Desèze assume déjà la fonction de secrétaire général adjoint. Un poste qui ne laisse donc, d'une part, planer aucun doute quant à la vive implication du médecin dans les activités de l'Académie puis, d'autre part qui, par cette progression rapide, nous laisse supposer d'une confiance et d'un respect promptement gagnés auprès de ses collaborateurs.

Si, à Trieste, l'atmosphère patricienne et élitiste entretenue au sein de l'Accademia Romano-Sonziaca, sans pour autant lui nuire, n'avait cependant pas permis à Benedetto Frizzi de se sentir dans un environnement véritablement propice à son épanouissement personnel et culturel (sentiment vraisemblablement partagé par les autres membres et qui a sans doute mené à la fermeture de l'établissement), à Bordeaux en revanche, Paul-Victor Desèze, bien que bourgeois, semble s'adapter à ce climat académique légèrement suranné.

Aux côtés du médecin se réunit l'élite bordelaise, majoritairement issue de la noblesse terrienne / viticole et de l'aristocratie parlementaire (jurisprudence, hommes de lettres, etc.), ainsi que quelques membres de la bourgeoisie³³¹ appartenant au monde marchand et au monde du négoce (les négociants Nairac ou Balguerie-Stuttenberg par exemple). Mais Paul-Victor Desèze n'est pas le seul représentant du corps médical à siéger dans cette assemblée. Nombre de ses confrères médecins, chirurgiens ou apothicaires sont également présents (la famille Jean Guérin, Joseph Loze, J.F. Capelle, P.E. Dutrouilh, François Lartigue, Casejus, J. Betbeder, Grassi, Jean-Marie Caillau, Jean-Baptiste Saincric, Emile Gintrac, Grateloup, etc.)

Cependant, cela constitue un recrutement encore trop faible, trop restreint, trop limité (seulement 5 négociants au XVIIIe siècle, très peu d'ecclésiastiques et de bourgeois) pour pouvoir refléter la composition réelle de la société bordelaise, et contraint l'institution à un certain immobilisme et à un certain conservatisme, néfastes pour sa cohésion.

En effet, dans les ultimes années du XVIIIe siècle, alors que Paul-Victor Desèze fréquente vraisemblablement de façon assidue l'Académie puisqu'il en est l'un des secrétaires et, en dépit de la détermination commune de ces hommes à travailler ensemble à la pérennité et à la

³³¹ Au sujet des élites en France et à Bordeaux, voir P. BUTEL, *Les négociants bordelais, l'Europe et les îles au XVIIIe siècle*, Aubier, Paris, 1974 ; R. MUCHEMBLED, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne : XV-XVIIIe siècle*, Flammarion (2^{ème} édition), Paris, 1991 ; C. DESPLAT (Editeur scientifique), *Elites du sud (XIVe-XVIIIe siècles) : Aquitaine, Languedoc, Aragon, Navarre : statuts juridiques et pratiques sociales*, S.S.L.A. de Pau et Béarn, Pau, 1994 ; S. MINVIELLE, *Dans l'intimité des familles bordelaises : les élites et leurs comportements au XVIIIe siècle*, Ed. Sud-Ouest, Bordeaux, 2009.

préservation de la cité portuaire, d'importantes tensions apparaissent entre les différents sociétaires, lesquels ne partagent pas tous les mêmes ambitions pour l'institution. Contrairement à la noblesse, pour qui siéger à l'Académie relevait de l'occupation oisive et dilettante, pour la bourgeoisie en revanche, à plus forte raison pour ses éléments qui souhaitent peser dans la gérance et dans le devenir du port, comme par exemple les médecins et les négociants, cela tient d'abord de la nécessité quasi professionnelle.

C'est pourquoi, afin de tempérer les carences et les manquements de la sociabilité culturelle et mondaine bordelaise proposée par l'Académie, le groupe de savants évoqués plus haut, emmenés par Paul-Victor Desèze et ses frères, et soutenus par d'importants notables, comme l'Abbé Dupont des Jumeaux (fondateur du Journal de Guyenne premier quotidien bordelais et l'un des premiers de France), de l'Archevêque Champion de Cicé, ou bien l'Intendant de Guyenne, Nicolas Dupré de Saint-Maur³³², fonde, en 1783, un nouvel espace de rencontres, (culturelles, sociales et littéraires) plus en conformité avec les attentes et les projets de la bourgeoisie citadine, active et dynamique.

Sur le modèle du Musée Littéraire de Paris, initiative à l'origine suggérée par Court de Gebelin (membre de la loge des Neuf-Sœurs et proche, avec l'avocat Charles Dupaty, de Paul-Victor Desèze), le Musée de Bordeaux, puisque c'est de lui qu'il s'agit, (aisément comparable tant dans sa forme que dans sa composition à la Società di Minerva de Trieste) innove justement par, d'un côté son recrutement qui, respectivement à l'Académie royale des belles lettres, sciences et arts, s'avère davantage ouvert au Tiers Etat³³³ puis, d'un autre côté, par son ambition de service de façon plus concrète et efficiente, la société bordelaise. François-Georges Pariset³³⁴ formule en cela parfaitement la tâche que se propose d'endosser la société : « Au Musée se regroupèrent tous les Bordelais instruits ou influents qui, n'ayant ni entrée à l'Académie, ni au Barreau, voulaient jouer un autre rôle que celui de spectateur des événements attendus ou escomptés ».

Surnommé à juste titre l'académie des protestants et des négociants, le Musée, émanation revendiquée et assumée de la franc-maçonnerie³³⁵ (laquelle fait office, pour beaucoup de membres, de passerelle idéale entre l'Académie et le Musée) s'offre d'accueillir et d'offrir à tous les « laissés pour compte » de la sociabilité culturelle bordelaise, un espace de rencontre,

³³² Source : <http://amis-musees-bordeaux.com/presentation/histoire-de-la-societe/>

³³³ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze 1754-1830 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* op.cit pp.305-317.

³³⁴ F-G. PARISSET, *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Fédération Historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1968, p.654.

³³⁵ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze op.cit pp. 169-185.

d'échange et de collaboration davantage en conformité avec les préoccupations quotidiennes d'une ville portuaire moderne.

Comme Paul-Victor Desèze, tous se félicitent de participer à « l'utile projet ». A ses côtés se réunissent donc de nombreux médecins, des marchands, des négociants, des hommes de lois, mais aussi des artistes, des artisans, etc. issus de toutes conditions et de toutes religions. Citons par exemple les noms de Saige, Garat, Gensonné (futur conventionnel girondin), Vergniaud, de Lisleferme (avocat au parlement et Président du Musée), ou bien encore le négociant Laffon de Ladebat. Tous ces hommes incarnent, en un certain sens, le Bordeaux dynamique, ouvert et entreprenant, mu par de nouveaux principes et de nouvelles valeurs résolument modernes. Ensemble, ils forment cette nouvelle élite éclairée qui, dans les ultimes années du XVIII^e siècle, s'adjuge progressivement les rênes de la ville pour le bénéfice de tous.

De fait, placé sous le haut patronage de la Souveraine Marie-Antoinette par l'entremise de Raymond Desèze, frère de Paul-Victor et membre tant de l'influente loge des Neuf-Sœurs que du Musée est un des plus proches conseillers ; le Musée de Bordeaux s'attribue, entre autre, la mission de diffuser auprès du plus grand nombre, à travers le développement et la vulgarisation tant des sciences que des lettres d'ailleurs, les nouvelles notions, les nouveaux principes ayant cours, notamment en matière d'hygiène, d'habitudes de vie, de nutrition, d'urbanisation, etc.

En rendant ces principes et ces notions accessibles et intelligibles dans une plus large proportion de la population, en particulier aux classes les plus démunies, par des cours et des soins gratuits par exemple, les sociétaires du Musée s'assignent le dessein, à terme, de former, dans la mesure du possible bien évidemment, un peuple de citoyens instruits, éveillés, conscients d'eux-mêmes et responsables. Une mission honorable à laquelle, pendant près de dix ans, entre 1783 et 1793, tout ce que Bordeaux compte d'esprits éclairés et philanthropes, au premier rang desquels Paul-Victor Desèze, ont travaillé, dans le cadre du Musée principalement, au progrès des sciences, des arts et de l'instruction publique³³⁶.

La survenue des évènements politiques et révolutionnaires à la fin du siècle précipite, malheureusement, la fermeture du Musée, à l'image des autres formes d'associations et de rassemblements d'ailleurs, en 1793. Quelques années plus tard, en 1808, la Société Philomathique de Bordeaux se veut être l'héritière de l'esprit du Musée, mais cet esprit et ces

³³⁶ Au sujet du Musée de Bordeaux, voir H. de La Ville de Mirmont, *Histoire du Musée de Bordeaux. Tome I, Les origines du Musée pendant le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Féret et fils, Bordeaux, 1899 ; Ch. MANCIET, *Le Musée de Bordeaux*, H. Laurens, Paris, 1931 ; J. GRIBENSKI, N. MOREL BOROTRA, P. TAIEB, *Le Musée de Bordeaux et la musique (1783-1793)*, Publications des Universités de Rouen et du Havre, Mont-Saint-Aignan, 2005 ; A. BERTOT, *Dupré de Saint-Maur et le Musée de Bordeaux*, Mémoire de maîtrise, Bordeaux 3, 1953.

idées dites des Lumières, en provenance pour la plupart de la Capitale montrent quelques difficultés à pénétrer efficacement la société bordelaise à cause du trop grand décalage existant entre les problématiques parisiennes et celles provinciales, davantage pratiques et concrètes.

Toutefois Paul-Victor Desèze, bien que d'extraction bourgeoise, a, comme nous venons de le voir, déjà mis à profit l'égard et la considération accordés à son patronyme dans la société portuaire, gage de confiance et de compétence, notamment auprès de la noblesse et de l'aristocratie, pour légitimer sa présence sur le devant de la scène publique bordelaise, espérer gravir plus prestement les échelons hiérarchiques et accéder ainsi, le plus naturellement possible, à des fonctions à hautes responsabilités.

A l'instar de son homologue triestin, Paul-Victor Desèze, soucieux de s'assurer une place de choix dans les principaux cénacles culturels et mondains de sa ville et ce, dans le but de se pourvoir d'une base de connexions et de relations à la fois solides et fidèles, n'en oublie pas moins sa qualité de médecin. Conjointement aux cercles mondains, le jeune homme a d'ores et déjà également compris l'importance d'une participation active à la vie médicale et scientifique l'environnant, condition *sine qua non* pour élargir son réseau et confirmer son statut.

Par conséquent, lorsque nous observons de façon simultanée le parcours de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi au sein des espaces associatifs établis dans leurs contextes respectifs, deux importantes constatations s'imposent.

Tout d'abord, à la fin du XVIIIe siècle, la figure sociale du médecin, avant seulement celle d'un scientifique, est résolument celle d'un homme de culture. Comme nous avons pu le souligner dans ce chapitre, Paul-Victor Desèze que Benedetto Frizzi ne sont pas les seuls médecins, savants ou hommes de sciences présents dans ces cénacles, ce qui laisse deviner l'existence d'une grande communauté scientifique répartie, de manière relativement homogène, dans les différentes strates de la société. Une culture dont les scientifiques tirent donc leur pouvoir et la reconnaissance sociale à laquelle ils aspirent en cette période, et qui donne à leur communauté, d'une part, cette diversité intellectuelle toute particulière puis, d'autre part, la possibilité pour chacun, d'affirmer son statut personnel grâce à ses connaissances. En cela, le médecin moderne incarne parfaitement la figure bourgeoise moderne très présente dans les contextes portuaires du XVIIIe siècle, absolument lucide quant à son utilité et aux bénéfices que son action peut apporter à l'entière société.

Puis, autre constatation plus spécifique aux cas de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi. Il est surprenant de découvrir une certaine similitude entre les deux médecins dans leur pratique

de la sociabilité culturelle, notamment dans les lieux fréquentés et ce, en dépit d'un parcours antérieur et d'un environnement direct tous deux certes substantiellement comparables, mais néanmoins extrêmement différents. Il paraît en effet qu'il y ait une base commune dans les cercles culturels fréquentés par les deux médecins, composés par l'Académie, la franc-maçonnerie et les sociétés émanant de cette dernière comme le Musée de Bordeaux ou la Società di Minerva. Ces trois éléments forment ce qui semble être un socle commun et nécessaire à tout individu qui souhaiterait peser et évoluer favorablement dans l'univers mondain européen de la fin du XVIIIe siècle. De fait, appartenir et fréquenter à ces sociabilité « de base » permet à un individu de se voir instantanément introduit dans un mouvement global, international d'union et de solidarité entre l'élite de chaque nation : la République des Lettres. La reconnaissance que procure la participation à la vie culturelle et mondaine d'une ville est un atout précieux pour obtenir ensuite des soutiens officiels, et favorise la constitution de réseaux organisés autour d'un jeu d'alliances, de protections et d'influences toutes aussi recherchées.

La vie culturelle et mondaine s'impose avant tout pour les médecins, notamment pour Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi comme un instrument essentiel à leur émancipation tant professionnelle que personnelle, et à leur évolution dans la société qui les entoure. Une première démarche par laquelle les savants et scientifiques dans toute leur globalité, arrivent à s'extraire de leur rôle de simples spectateurs de l'environnement qui les entoure, et s'installent à une place socialement stratégique, aux côtés des responsables politiques et administratifs, pour une collaboration profitable à tous.

2. B.b. Les espaces de sociabilité scientifique.

Si les parcours de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, comme nous venons de les décrire, font montre d'une certaine similitude due, notamment, à la suprématie de plusieurs structures culturelles d'orientation assez généralistes (comme les académies par exemple), dont la fréquentation s'avère tacitement nécessaire, presque inéluctable, pour ensuite acquérir, dans la sphère publique, un crédit et une influence suffisante ; leurs engagements dans la sociabilité à vocation majoritairement scientifique et médicale, bien que très riches, font en revanche entrevoir leurs principales divergences. Des dissimilitudes à mettre sur le compte, certes de leurs extractions personnelles mais également, comme nous allons voir, des opportunités proposées par leurs environnements immédiats.

Avant toute chose, il nous faut préciser que, par espace sociabilité scientifique, nous entendons

toutes formes associatives et les lieux d'interaction permettant à des individus (et pas exclusivement des savants) d'échanger sur des thématiques prioritairement scientifiques dont les bénéfiques doivent profiter à l'entière société. De plus, il nous faut signaler également la multiplicité et la rapidité des connexions, des lieux et des individus impliqués, lesquels ne rendent en conséquence que plus complexe et aléatoire la reconstitution du cheminement de chacun à travers les espaces de sociabilité, qu'ils soient culturels ou scientifiques d'ailleurs.

En France notamment, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, les cercles savants et autres lieux à l'orientation délibérément scientifique ne cessent de se multiplier avec un rayonnement tant national que provincial. Sans remettre en question le bien fondé de chacune de ces initiatives, nous ne pouvons toutefois ignorer que l'impression de désordre et de confusion provoquée par ce foisonnement est très probablement un des motifs ayant justifié leur suppression lors des événements révolutionnaires en 1792.

Cependant, c'est là le signe que la science touche alors de façon à la fois directe et indirecte tous les aspects de la vie quotidienne d'une population urbaine qui, qu'elle que soit sa naissance ou sa classe sociale, se sent pleinement concernée par cet engouement. Comme beaucoup de ses confrères, Paul-Victor Desèze n'échappe donc pas à ce tourbillon. De fait, à peine revenu de son expérience parisienne (expérience qui plus est fructueuse quant à la composition d'une première base de référents relationnels), et tout juste réinstallé dans sa ville natale où il a obtenu l'agrégation auprès du Collège des Médecins lui permettant d'exercer son art, le médecin assume, dès 1785, des fonctions auprès du principal hôpital de la ville, l'Hôpital St-André, auquel il restera, malgré quelques interludes, vraisemblablement fidèle jusqu'en 1805.

Parallèlement aux cercles culturels, l'environnement hospitalier peut, il est vrai, abordé sous un certain angle, être considéré comme un des premiers espaces de sociabilité scientifique et médicale, par force, assidûment fréquenté par les médecins et, plus généralement, tout le corps médical. Plus encore, les hôpitaux et autres structures d'accueils modernes de la fin de l'Ancien Régime peuvent également être assimilés aux premiers espaces de sociabilité dite mixte, mélangeant à la fois scientifiques et personnalités du monde citadin puisque, comme nous l'avons indiqué dans le chapitre concernant les structures hospitalières dans la première partie de cette étude, le bon fonctionnement de ces dernières, au XVIIIe siècle ne repose pas uniquement sur la présence d'un personnel médical compétent, mais nécessite dans le même temps l'intervention et la coopération de plusieurs corps sociaux. Des premiers contacts très précieux pour les médecins qui, joints à ceux déjà liés dans le cadre de l'Académie, du Musée ou bien encore de la Franc-maçonnerie, parisiennes ou locales, dans le cas précis de Paul-Victor

Desèze par exemple, viennent enrichir les opportunités d'établir des interactions solides avec les autres principaux acteurs politiques et/ou économiques de la ville, et de renforcer ainsi la légitime présence du médecin dans le paysage socio-urbain bordelais.

Léon Marchant³³⁷ écrivait d'ailleurs à propos de la carrière hospitalière du médecin bordelais dans son *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* : « plusieurs praticiens de cette ville qui suivaient alors, comme élèves, ses visites à l'Hôtel-Dieu-St. André de Bordeaux dont il était médecin, se rappellent encore, avec reconnaissance, les leçons cliniques qu'il leur donnait ». En effet au cours de ces quelques décennies passées au service des plus nécessiteux de l'hôpital Saint-André, Paul-Victor Desèze, médecin apparemment reconnu et estimé, sait tirer profit de la position et du crédit acquis au sein de l'institution hospitalière pour rapidement s'imposer comme une figure majeure de la sphère médicale bordelaise. Au même moment, aux alentours de 1790/1793, les événements révolutionnaires mettent justement à mal l'organisation du monde médical dans la ville portuaire.

Nommé médecin-chef de l'hospice ce qui, d'une part confirme sa position de référent, de dépositaire de la médecine bordelaise puis, d'autre part, lui donne en conséquence automatiquement voix au chapitre dans les questions regardant la gestion et l'administration de l'établissement, Paul-Victor Desèze se retrouve à devoir gérer un contexte scientifique et médical plus que préoccupant, clairement chaotique suite, notamment, à la suppression des différents lieux d'instruction, lesquels constituaient pourtant de parfaits espaces de sociabilités et de connexions entre scientifiques.

Fort heureusement, pour ce faire, il peut compter autour de lui sur une communauté scientifique bordelaise dense et qualifiée, dont le poids, en cette fin de siècle, ne cesse de croître dans la société portuaire, et sur laquelle s'appuyer pour reconstruire un environnement propice au développement et à l'essor des sciences, à des fins plus pragmatiques et au bénéfice du plus grand nombre.

Il est par conséquent important de s'arrêter ici quelques instants sur la démarche de refonte de l'enseignement médical bordelais ayant eu lieu en toute fin de siècle et à laquelle Paul-Victor Desèze est un des principaux contributeurs puisque cela nous fournit un instantané du corps médical bordelais et de ses plus remarquables animateurs, puis, cela nous permet également d'entrevoir progressivement l'unité compacte naissante entre ses différents éléments. Unité qui, à terme, confère à la communauté dans son ensemble, une autorité et une influence bien au-delà

³³⁷ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* op.cit pp. 12-35.

du champ strictement scientifique, confirmant par là même, le rôle primordial en tant qu'entité sociale que le groupe des médecins aspire à jouer à cette période.

De fait, afin de limiter l'anarchie médicale³³⁸ dans laquelle est plongé le pays après le démantèlement, par les révolutionnaires, de toutes les structures se rappelant de l'Ancien Régime, à commencer par les structures hospitalières, associatives ou d'enseignements, plusieurs personnalités de la communauté médicale bordelaise, dans une initiative somme toute locale, décident de poursuivre de façon, dans un premier temps, non-officielle l'enseignement médico-chirurgical, vital dans une zone aussi exposée et vulnérable que peut l'être une ville portuaire.

Dans ce contexte, Jean-Baptiste Moulinié, parmi les plus influents médecins bordelais, par ailleurs membre de la Société de Médecine de Paris, ce qui suggère déjà la possession de certains appuis et soutiens de choix dans la Capitale lui garantissant très probablement une protection, à l'image du Ministre de l'Intérieur, Joncquet, venu lui-même enseigner l'anatomie, la chirurgie et les pathologies vénériennes à Bordeaux³³⁹, obtient, pour le compte du Collège de Chirurgie de Bordeaux, la possibilité de rouvrir un lieu d'enseignement médical, précisément dans l'Amphithéâtre Saint Côme, prétextant pour cela l'importance de la formation des chirurgiens de marine dans une ville où le port est la principale activité économique³⁴⁰.

Toutefois, aucun membre du Collège de Chirurgie de Bordeaux impliqué dans l'Ecole dite de « Saint Côme », comme par exemple Jean-Marie Caillau, Elie Gintrac, Bacqué, Jean-Marie Capelle, Cazejus, Jean Dutrouilh, Saincric, Clesse, Conilh, Dargelas, Dupuch-Lapointe, Brulatour, Bertet, Ducros, Rey, Ducastaing, Labayle, Doumeing³⁴¹ n'exerçait à l'hôpital Saint-André, ce qui a pour conséquence de créer une grande confusion autour, tant de la pratique de la médecine à Bordeaux que de l'identification à proprement parler des institutions d'accueil de la ville.

En effet, simultanément à l'Ecole Saint Côme et, il faut l'avouer, à l'encontre de celle-ci, Paul-Victor Desèze, fort de son statut, et soutenu de son côté par la Commission des Hospices de Bordeaux fonde une autre école de médecine, cette fois-ci officiellement rattachée à l'hôpital

³³⁸ P. GUILLAUME, La reconstruction de la pratique médicale au lendemain de la Révolution, *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, numéro spécial Les débuts de la médecine moderne à Bordeaux (1798-1974), Troisième série-N°11-12-2007, pp. 9-12.

³³⁹ G. PERY, *Les ancêtres de la Société de médecine* op.cit. p.68.

³⁴⁰ J-M. GUILLARD, J-F. TESSIER, Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variologique, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde, Numéro spécial les débuts de la médecine moderne à Bordeaux (1798-1874)*, Troisième série – N°11-12-2007. pp. 51-64.

³⁴¹ G. PERY, *Les ancêtres de la Société de médecine* op.cit. p. 74.

St-André, où des médecins tout aussi talentueux tels que Guérin, Lavaud, Betbeder, Lapeyre, Duvergier, Alary, Rivière, Gouteyran, Treyeran, et Roujau entre autre, peuvent à leur tour librement développer et dispenser un enseignement clinique, au lit du malade.

Il est par conséquent relativement aisé d'imaginer le désordre et la confusion causés par une telle situation, en particulier pour des malades, déjà suspicieux et méfiants à l'égard du personnage du médecin. Afin d'apaiser et d'éclaircir le climat médical bordelais, Paul-Victor Desèze est un des principaux partisans d'une fusion entre les deux établissements, en faveur d'une rénovation complète tant des infrastructures que des méthodes même d'enseignement. Fusion en faveur de laquelle il milite amplement au cours de son mandat de Recteur de l'Académie de Bordeaux³⁴².

Il nous faut donc souligner, pour être tout à fait complets sur ce point que, quelques années plus tard, en 1803 plus précisément, l'Ecole de Saint Côme est officialisée sous le nom d'Ecole élémentaire de Médecine³⁴³. Elle est en charge de l'enseignement théorique de la médecine (nosologie, pathologie, physiologie, médecine légale, hygiène, art de l'accouchement, médecine des enfants, etc.), alors que l'Ecole Pratique de l'Hôpital Saint-André, reconnue elle par décret en 1807, garantit l'enseignement de la partie pratique³⁴⁴. La véritable réunification des deux pôles n'advient en effet qu'en 1829, soit un an avant la disparition du médecin bordelais et représente par conséquent pour lui le combat de toute une vie.

Cet épisode a cependant l'avantage, d'une part, de nous proposer un panorama relativement complet des principaux membres influents de la communauté scientifique et médicale bordelaise dont Paul-Victor Desèze et, d'autre part, de confirmer que la révision de l'enseignement, déjà intrinsèquement lié à l'univers hospitalier fait entrer la pratique bordelaise dans une ère résolument moderne, et rassemble tous ces hommes autour d'un même projet, d'un même dessein de service pour le bien commun.

Paul-Victor Desèze est donc ici clairement identifié comme un des principaux acteurs du renouveau médical bordelais au lendemain de la Révolution. De fait, au grand dam de ces frères d'ailleurs qui auraient préféré le voir persévérer sur la scène politique parisienne³⁴⁵, Paul-Victor Desèze s'implique au contraire plus intensément dans la vie médicale bordelaise, au travers de plusieurs espaces de sociabilité scientifique. En premier lieu, dès 1796, auprès de la Société

³⁴² Voir III. A.a.

³⁴³ J-M. GUILLARD, J-F. TESSIER, Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux op.cit pp. 51-64.

³⁴⁴ P. GALLON, Histoire de l'Ecole de Saint-Côme ou Collège de Chirurgie de Bordeaux, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Troisième série – N°11-12 – 2007, pp. 65-71.

³⁴⁵ S. DE SEZE, *Notice biographique* op.cit

Clinique de Santé, héritière du Collège des Médecins, dont le but était de « secourir les indigents par des consultations gratuites et de s'occuper des moyens propres à étendre et perfectionner l'art de guérir »³⁴⁶. Société Clinique de Santé qui se transforme quelques années plus tard, en 1803, par la fusion avec une autre institution, la Société Philanthropique de Santé, en Société de Médecine de Bordeaux³⁴⁷, dont Paul-Victor Desèze en assume même, pendant quelques années, aux alentours de 1810, la présidence, preuve de son intérêt et de son intense engagement dans l'organisation de la vie médicale bordelaise.

Parmi les pères fondateurs de cette structure, Paul-Victor Desèze, dont l'action est légitimée par son implication en faveur de la santé publique et de la salubrité urbaine³⁴⁸ lors de la Révolution puis, par sa participation au Comité de Salubrité sous la Constituante³⁴⁹, est entouré d'autres « citoyens zélés », souvent également issus, comme lui, de l'Université de Montpellier, investis dans les événements de la fin du siècle, et qui font les beaux jours de la médecine bordelaise, sinon française, au premier rang desquels nous pouvons citer Jean-Marie Caillau (1765-1820), Jean-Félix Capelle (1761-1833), Jean-Baptiste de Saincrie (1780-1845) ou bien encore Antoine de Grassi (1753-1815), Moulinié, Betbeder, Lamothe, Guérin, entre autre.

Ensemble, ils développent une importante activité scientifique orientée autour des principales questions de santé publique, notamment sur les moyens d'améliorer la salubrité de la ville et de la région, au sujet desquelles ils publient ensuite leurs instructions soit sous formes d'avis directement adressés à la population, soit, dans le premier quart du XIXe siècle, sous forme de journaux comme le *Journal Médical de la Gironde* en 1824 ou bien encore le *Journal de Médecine Pratique* en 1829³⁵⁰. En complément, une consultation gratuite, relativement originale pour l'époque, est mise en place pour les populations les plus défavorisées n'ayant aucun accès aux soins quels qu'ils soient. Cette initiative connaît un grand succès et pas uniquement auprès des indigents du fait de la notoriété des médecins-consultants qui attirent une plus large clientèle³⁵¹.

La Société de Médecine revêt ensuite progressivement une connotation davantage sociale et politique en s'attaquant au principal fléau de cette époque, la variole. En France, à Paris, un Comité central de la vaccine est alors organisé, dont une des missions était de travailler en

³⁴⁶ J.M. GUILLARD, J.F TESSIER, Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux op.cit, pp. 51-64.

³⁴⁷ Ibidem pp. 51-64.

³⁴⁸ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze op.cit. pp. 169-185.

³⁴⁹ F. CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde. pp. 305-317 in J. FOUILLERON (Dir.), *Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet* Op.cit

³⁵⁰ J.M. GUILLARD, J.F TESSIER, « Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux » Cit pp. 51-64.

³⁵¹ Ibidem pp. 51-64.

liaison avec des Comités départementaux composés de préfets, maires, ecclésiastiques et médecins³⁵². Bref, de toutes les principales autorités urbaines. A Bordeaux, les membres de la Société de Médecine ont naturellement pris part, à l'image de Paul-Victor Desèze, à ces Comités départementaux, ce qui constitue une première étape dans la reconnaissance de l'utilité publique de la médecine et de sa mise au service de l'entière société, au travers l'établissement de collaborations coordonnées entre les différentes autorités, politiques, scientifiques, religieuses et sociales.

En effet, outre le médecin bordelais, le Comité de Vaccine de Gironde se composait en 1810 également de Charles Delacroix (le préfet), Antoine de Grassi (Vice-Président), Letellier (Maire du centre de Bordeaux), Fieffé (Maire du Nord de Bordeaux), Mathieu (Maire du Sud de Bordeaux), Guérin (chirurgien), Archbold (médecin avec lequel Paul-Victor Desèze obtint d'ailleurs en 1783 son agrégation auprès du Collège des Médecins de la ville), Dufort (conseiller du préfet), Portal (négociant), Guilhe (professeur de théorie commerciale), Chicou-Bourbon (négociant), Barbe-Labarthe (magistrat), Devez (négociant), Jean-Félix Capelle (médecin). Il apparaît ainsi clairement que la santé publique, en particulier celle de la population, et l'hygiène sont des sujets qui intéressent et touchent toute la cité, bien au-delà des simples professions de santé, et autour desquels, dès lors, tous les membres influents de la ville s'impliquent et collaborent.

Une collaboration qui tend à s'accroître et à s'officialiser avec la création, toujours au début du XIXe siècle, des Jury Médicaux. Ces derniers, mis en place dans chaque département par le Ministère de l'Intérieur (Montalivet puis Chaptal dans la période qui nous incombe) et soumis à l'autorité préfectorale, avaient pour missions, entre autres, d'examiner les candidats au titre de praticiens (médecins, chirurgiens, pharmaciens, etc.), de lutter contre l'empirisme, de surveiller l'activité médicale des départements en visitant tant les lieux d'accueil que les officines, d'étudier l'état de santé de la population, d'exécuter des topographies médicales, d'empêcher la survenue d'épidémies, le tout en étant au service de la justice. Entre 1802 et 1826, Paul-Victor Desèze est un membre actif du Jury Médical de la Gironde (dépendant de l'autorité de l'Université de Montpellier) où il côtoie régulièrement d'autres praticiens : Joachim Vigarous, Etienne Benoit Revolot, Hyacinthe Comet, Mathieu Joseph Testat, Gérard Laudet, François Lartigue, Joseph Loze, Chansarel, Clesse, Loche, Lordat, Berthe et Baumes. Tous formeront pendant ces quelques années l'autorité médicale de référence en Gironde.

³⁵² Ibidem pp. 51-64.

L'engagement et la présence de Paul-Victor Desèze pour la survie de la médecine bordelaise, même si ainsi énumérés semblent assez inhabituels ou tout du moins remarquables, n'en font toutefois pas un être à part. Comme nombre de ces contemporains, il figure, également au début du XIXe siècle, nous retrouvons sa trace sur les longues listes de sociétaires de cercles scientifiques parisiens comme l'Académie Royale de Médecine ou bien encore la Société Royale de Médecine vers 1820-1821.

Ces deux institutions jouent effectivement à cette époque, le rôle de garde-fou de la médecine française et européenne. Y collaborer était donc en quelques sortes un gage de valeur et de compétence qui offrait instantanément l'appartenance et la reconnaissance de toute une communauté. Mais, comme souvent avec Paul-Victor Desèze avec les sociabilités parisiennes, il s'agit encore une fois ici d'une collaboration d'apparat. Outre le fait qu'il n'y ait aucune communication ni participation de quel qu'ordre que ce soit, le médecin bordelais, alors en fin de carrière (rappelons qu'il décède en 1830) est également depuis quelques années déjà extrêmement malade. Paul-Victor Desèze a cessé depuis bien longtemps de se rendre à Paris, du moins pour y traiter d'affaires, (vraisemblablement depuis la fin du XVIIIe siècle et la période révolutionnaire). Il est pour cela très peu probable que le médecin ait physiquement assisté aux séances de ces cénacles.

Les inspecteurs généraux notaient d'ailleurs à son sujet : « Vieillard honorable. Son grand âge et ses infirmités l'empêchent de s'occuper de son administration. Son académie [dans le sens scolaire du terme] est, comme lui, dans un état de langueur et de caducité ».³⁵³ Opinion partagée par le Docteur Léon Marchant qui, dans son éloge funèbre fait remonter la retraite médicale du médecin à 1805. Retraite rendue nécessaire « par un mal contagieux qui l'atteignit cruellement au milieu de ses fonctions »³⁵⁴.

Il apparaît clairement ici qu'il ne s'agit visiblement pas d'une stratégie visant à assouvir une ambition personnelle et/ou professionnelle, mais davantage la concrétisation et la reconnaissance d'une carrière sur le point de s'achever. Son adhésion, même tardive et, à priori, totalement passive, a avant toute chose pour objectif de confirmer et d'attester publiquement, d'un statut, d'un rang social, et de témoigner de l'appartenance à un groupe précis : les notables scientifiques engagés au service de la société.

³⁵³ Voir Notice biographique (Archives Nationales, F17 6810) dans CONDETTE.J.F., *Les recteurs d'académies en France de 1808 à 1940*, Institut national de recherche pédagogique, Lyon, 2006.

³⁵⁴ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* op.cit pp. 12-35.

Malgré la résonnance de son patronyme et l'influence de ses parentés dans les plus hautes sphères de l'Etat³⁵⁵ qui auraient pu lui procurer davantage de rayonnement et d'impact sur la scène scientifique internationale³⁵⁶, nous constatons que, contrairement à Benedetto Frizzi, l'engagement de Paul-Victor Desèze dans la sociabilité scientifique se limite délibérément au périmètre régional, citadin et, dans une moindre mesure, national. Ainsi au carrefour de tout ce qui compte à Bordeaux, le médecin peut ainsi légitimement imposer son intervention et sa présence dans la sphère publique bordelaise puis, plus sereinement encore envisager, comme nous le verrons au chapitre suivant, un engagement plus général, disons davantage citoyen et politique.

A Trieste en revanche, la situation de Benedetto Frizzi quant à sa fréquentation des espaces dédiés aux rencontres scientifiques semble, de prime abord, un peu plus complexe, ou tout du moins subtil. En effet, rappelons que ce dernier, de par sa confession juive, se retrouve, dans le contexte triestin comme dans celui lombard d'ailleurs, relativement limité et cantonné dans ses libertés d'agissements, puisque, ne l'oublions pas, il est alors sous la coupe d'une double autorité : d'une part l'autorité politique des Habsbourg et, d'autre part, l'autorité confessionnelle de sa propre communauté. Une double tutelle dont il est d'autant plus délicat de s'affranchir qu'au XVIII^e siècle et pendant une grande partie du siècle suivant, avant même le pouvoir temporel, les référents fondamentaux dans le quotidien d'un membre de la communauté juive étaient justement la communauté elle-même et la famille³⁵⁷.

Le port adriatique, malgré son essor économique, commercial, culturel et même démographique fulgurant grâce, nous l'avons déjà signalé, à la publication par l'Impératrice Marie-Thérèse en 1749 de la *Hauptresolution* puis, un peu plus tard, dans les années 1780, par les différentes réformes proclamées par son fils et successeur, l'Empereur Joseph II, ne semble pas accueillir, du moins dans la période qui nous intéresse ici, de cercles à l'orientation strictement scientifique et ou médicale comme ce que nous avons pu trouver à Bordeaux (Société de médecine, Jury médical, Conseil de salubrité, etc.). Bien que fréquemment surnommé « la città della scienza³⁵⁸ », l'unique débouché maritime de l'Empire, contrairement au contexte bordelais, ne

³⁵⁵ Rappelons que son frère Raymond-Romain a été l'un des trois avocats de Louis XVI en 1792 aux côtés de Malherbes et Tronchet et, qu'en contrepartie, il a été anobli.

³⁵⁶ Il ne semble effectivement pas y avoir de trace de la participation de Paul-Victor Desèze, même en tant que membre correspondant, à des espaces de sociabilité hors de France.

³⁵⁷ T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI, G.PANJEK, *Storia economica e sociale* op.cit. pp. 483-518.

³⁵⁸ E. PONTE (a cura di), *Tra Escalupio e Mercurio* op.cit. p. 40.

voit apparaître de structures scientifiques que dans la seconde partie du XIXe siècle. En effet, c'est avec l'apogée du courant hygiéniste que s'ouvrent par exemple en 1863, des espaces telles que la section médecine et sciences naturelles au sein même de la Società di Minerva, ou bien l'Associazione medica triestina fondée en 1875, et enfin la Società d'Igiene³⁵⁹ inaugurée en 1889. Ce sont là très certainement des cénacles d'un indéniable intérêt, mais malheureusement apparus bien trop longtemps après la disparition de Benedetto Frizzi, en 1844 pour pouvoir être pris en compte dans notre étude.

Il est par conséquent indubitablement assez surprenant de constater l'absence de structures scientifiques et médicales à Trieste, outre les hôpitaux, alors même que, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la pression démographique subie par la ville fait en conséquence bien évidemment peser sur cette dernière un certain nombre de risques et d'exigences à la fois sociales et sanitaires qui nécessiteraient l'organisation d'une surveillance des plus assidues, et une collaboration toute aussi renforcée entre les référents des différents groupes représentés à Trieste.

Cependant, loin de nous l'idée de nier ici l'absence totale de sociabilités scientifiques, ou tout du moins d'espaces de collaborations et échanges entre les divers acteurs de la sphère publique triestine, mais simplement la volonté de mettre en exergue les divergences stratégiques existantes entre les dispositions adoptées par les autorités française d'un côté et par l'Empire d'Autriche de l'autre.

En effet, malgré la volonté affichée de la Maison d'Autriche de sélectionner autant que faire se peut les nouveaux résidents venus repeupler Trieste, l'image « d'Eldorado » renvoyée par la cité portuaire attire inévitablement, en cette fin de siècle, des éléments marginaux et nuisibles en quête d'un avenir meilleur. Dans ces conditions, un principe est instauré selon lequel chaque communauté (entendue dans son acceptation confessionnelle ou ethnique) se doit de prendre en charge ses propres ressortissants les plus démunis à travers la mise en place de moyens de secours et d'assistance indépendants et autonomes, comme des hôpitaux par exemple, en liaison constante avec les autorités monarchiques.

Dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, la communauté juive est un des groupes les plus importants présents à Trieste tant pour son nombre que pour son implication dans l'essor économique et commercial de la ville. Au regard de l'intérêt et de la place traditionnellement réservés à la médecine dans la culture juive, la communauté installée dans le port adriatique

³⁵⁹ Ibidem p. 40.

n'oppose donc aucune difficulté, et fait même parfois figure de modèle, quant à l'organisation et la gestion en interne de ses propres indigents et de ses propres populations défavorisées, qu'elle prend entièrement en charge grâce à la mise en place de différentes structures d'assistance sanitaire. Celles-ci, comme par exemple la *Commissione di Beneficenza*, directement gérée par la Consulta peuvent être, en un certain sens considérées comme des lieux de sociabilité scientifique, comme des plateformes, des espaces permettant la rencontre, l'échange et la collaboration des professionnels de santé, des responsables religieux, politiques et/ou administratifs de la communauté (bien souvent issus du monde du commerce ou de la banque), ainsi que des représentants de l'Empire. Il faut dire que ces associations philanthropes et bienfaitrices procure à leurs administrateurs, donateurs et autre mécènes, prestige, autorité et considération sociale tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de leurs communautés, très bénéfique donc pour leurs images publiques³⁶⁰.

Par conséquent, nous comprenons à présent les motivations et les intentions de l'Empire dans sa volonté de « recruter » et de mobiliser des éléments qualifiés et compétents pour leurs capacités à répondre utilement et efficacement aux besoins de la société triestine et de ses particularismes d'alors. Le cas de Benedetto Frizzi constitue en cela un exemple des plus éloquents.

A peine installé, et une fois obtenu, en 1790, le droit d'exercer la médecine³⁶¹, Benedetto Frizzi, se voit confier une fonction des plus honorables, stratégiquement capitale dans l'organisation tant de la société triestine en général que, plus spécifiquement, de la communauté juive résidant dans la ville, celle de premier médecin de la communauté. Une fonction qui fait effectivement montre de l'estime, du prestige et de l'autorité dont bénéficie déjà le médecin lombard auprès, certes, de ses coreligionnaires, mais aussi auprès de *l'establishment* autrichien puisque, signe d'une grande confiance, ce dernier place immédiatement Benedetto Frizzi dans une situation somme toute centrale de référent, d'intermédiaire entre, justement, l'administration impériale et la communauté.

Nous pouvons, dès lors, naturellement envisager que l'invitation, la proposition faite à Benedetto Frizzi de venir s'établir dans le port adriatique par Joseph II³⁶² était motivée par la nécessité et la volonté, de la part de l'Empire, de sélectionner, mobiliser et investir dans un personnel le plus efficace et compétent possible, totalement dévoué au service de Trieste. Le

³⁶⁰ T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI ; G.PANJEK, *Storia economica e sociale* op.cit.pp.483-518.

³⁶¹ Archivio di Stato di Trieste, C.R.Governo inTrieste, Speciali e medici, Busta 842 (1776-1809).

³⁶² Voir la notice sur Benedetto Frizzi rédigée par C. CECCONE dans le Dizionario Biografico degli Italiani [http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_(Dizionario-Biografico)/)

médecin semble donc correspondre en tout point aux critères de recrutement de la Monarchie pour repeupler et redynamiser la cité portuaire.

Dans les faits, les premières missions scientifiques et médicales assurées par Benedetto Frizzi se répartissent entre, d'un côté, les déplacements et les visites aux domiciles des patients (pour les plus fortunés d'entre eux comme les banquiers ou les négociants par exemple) puis, d'un autre côté, pour les populations sans ressources, par l'exécution de soins dispensés au sein de plusieurs organismes propres à la communauté tels que les confréries *la Fraternità dei Padrini* et, plus encore, *la Fraternità della Misericordia*. Des confréries aux desseins indéniablement caritatifs, sociaux et philanthropiques, auprès desquels interviennent, de près ou de loin, tous les membres importants de la communauté (corps médical, responsables religieux et politiques, négociants, banquiers, etc.)

Ainsi, Benedetto Frizzi se trouve immédiatement promu dans une position des plus centrales et confortables dans la société triestine, propice pour lier de précieux et solides contacts avec les principales figures, en particulier issues de la bourgeoisie portuaire immigrées et des fonctionnaires autrichiens détachés, animant la vie publique triestine. Un environnement qu'il nous est donc permis de considérer, malgré sa délimitation à la communauté juive, comme une forme, un espace de sociabilité scientifique.

La position centrale et l'implication totale de Benedetto Frizzi dans la sphère à la fois confessionnelle et scientifique triestine sont par la suite corroborées par le concours du médecin, aux côtés de son collègue et ami, également médecin, Leone Kollmann, à la fondation, en 1789, de *l'Ospedale Israelitico*. Toujours selon la volonté impériale de laisser à chaque communauté la liberté d'organiser ses propres services de santé et d'assistance médicale, cet établissement était donc strictement réservé aux membres de la communauté juive de Trieste. Entièrement financé par les notables de la communauté afin de compenser les déficiences d'une première institution ouverte en 1781³⁶³ (c'est dire la forte croissance démographique de la communauté en cette période), la réalisation de ce projet met en évidence un certain état d'esprit soucieux, concerné et solidaire de la part de tout le groupe confessionnel, et confirme dans le même temps une intégration relativement rapide du médecin qui a su convaincre et trouver des soutiens, notamment financiers, pour mener à bien son programme.

Notons par ailleurs que la communauté juive de Trieste a toujours démontré un temps d'avance dans le domaine sanitaire et médical puisqu'elle fut la première à proposer, dans son propre

³⁶³ Etablissement créé sur l'initiative de Nadanel Levi, Martino Heymann, Isach Piazza, Jacob Russi.

hôpital, des soins gratuits³⁶⁴ aux moins fortunés par l'entremise, déjà, de Benedetto Frizzi ou Isaac Luzzatto.

Par conséquent, même si, contrairement au contexte bordelais, il n'y a pas, à Trieste, en cette fin de siècle, de lieux ou d'espaces proposant une franche coopération et une possibilité d'échanges de nature scientifiques et médicaux entre les différentes communautés présentes dans la cité portuaire et les responsables politiques autrichiens, Benedetto Frizzi parvient tout de même à être extrêmement actif et impliqué auprès de ses concitoyens comme de ses coreligionnaires. Cependant, à la différence de Paul-Victor Desèze, nous pouvons légitimement supposer que les premières collaborations et les premiers réseaux socio-médicaux établis à Trieste par le médecin lombard à partir de 1789 tirent principalement leurs racines, de par sa fonction, de la sphère confessionnelle.

Il faut en effet attendre le début du siècle suivant et la création, en 1810, de la *Società di Minerva*, que nous avons déjà abordé au chapitre précédent, pour finalement trouver un lieu où peut se rencontrer toute la société triestine au-delà des clivages sociaux, confessionnels ou bien encore ethniques. Benedetto Frizzi, qui fait partie du noyau fondateur de la société, intervient d'ailleurs à plusieurs occasions afin de partager certains de ses travaux et/ou réflexions sur des thèmes intéressant l'entière société triestine et non pas uniquement la communauté juive auxquels il tente de sensibiliser ses compagnons. Citons par exemple « *Osservazioni sulla scarlattina* » en 1811 ; « *Sulla epidemia morbillosa del 1812* » en 1813 ; « *Sull' equilibrio e sui vantaggi e sugli abusi nella cavalcatura in medicina* » en 1815³⁶⁵.

Toutefois, la sociabilité scientifique peut également se décliner sous diverses formes. En particulier dans le cas de Benedetto Frizzi qui, à l'inverse de Paul-Victor Desèze, se trouve limité tant dans l'offre d'espaces de collaborations scientifiques que dans sa propre liberté de mouvement. Au regard des périodiques publiés par Benedetto Frizzi à Trieste entre 1790 et 1792, *Il giornale medico e letterario di Trieste* tout d'abord, et *Gli opuscoli filosofici e medici* ensuite, tous deux élaborés à partir d'échanges épistolaires entre le médecin et plusieurs de ses connaissances (professeurs, camarades et autres scientifiques) rencontrés un peu plus tôt en Lombardie (Domenico Ferrari, Lucca Rossi, Johann Peter Franck, Pietro Moscati, Josteniu, l'abbé Gioseffo Mari par exemple), nous pouvons envisager de la part du médecin l'établissement d'une importante activité de correspondance scientifique qu'il est possible d'interpréter comme une forme de sociabilité scientifique. De plus, la plupart des interlocuteurs

³⁶⁴ G. CERVANI, *La comunità israelitica* op.cit p. 37.

³⁶⁵ A. GENTILE ; G. SECOLI, *La Società di Minerva* op.cit. p. 24.

de Benedetto Frizzi n'étant pas de confession juive, et se trouvant bien souvent dans un contexte plus dynamique en matière de cénacles scientifiques, jouent le rôle de relais pour le médecin lombard qui, grâce à eux peut très certainement connaître la nature des discussions tenues dans ces lieux, voire y participer par publications interposées.

A Trieste, malgré la mise en place, de la part de la Maison d'Autriche, d'une législation favorable à l'émancipation de ses sujets de confession non-catholique, en particulier juifs, à l'image de Benedetto Frizzi, et malgré la présence également d'une importante et hétéroclite communauté savante composée d'individus d'origine grecque, serbe, italienne, autrichienne, etc., on constate que les espaces de sociabilité purement scientifique comme il est possible de trouver à Bordeaux à la même période peinent donc encore à exister et se limitent, généralement, au périmètre communautaire, qu'il soit confessionnel ou ethnique.

Dans ces conditions, les nombreux médecins qui composent une bonne partie de cette nouvelle population, bourgeoise, dynamique et surtout utile d'un point de vue avant tout économique aux yeux de la Monarchie, se tournent davantage vers les cénacles culturels, secteur plus développé et étoffé comme la Società di Minerva par exemple, pour entrer en contact et établir des collaborations avec le reste de la société triestine, et en particulier les responsables politiques et administratifs de la cité qu'ils peuvent ainsi plus aisément sensibiliser aux problématiques sanitaires en présence. En effet, le médecin, porteur d'une culture savante, peut ainsi en transmettre les bienfaits à la société.

De façon plus globale, nous constatons qu'entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, tant à Bordeaux qu'à Trieste, les sphères culturelles et scientifiques sont très proches au point, parfois, de se chevaucher. Une situation qui n'est pas pour déplaire aux médecins lesquels naviguent librement d'un cénacle à l'autre tout en nouant d'importantes relations et en établissant des passerelles entre plusieurs univers, ce qui leur permet de jouer rapidement un rôle de premiers plans dans les sociétés modernes. Celui d'auxiliaire éclairé du pouvoir politique³⁶⁶. Quelle que soit la stratégie adoptée, la multiplication des engagements et des responsabilités comme pour Paul-Victor Desèze, ou bien le dévouement plus confidentiel comme pour Benedetto Frizzi, l'objectif reste le même, revendiquer et acquérir légitimement une place parmi les acteurs de la sphère publique.

³⁶⁶ P. GUILLAUME, *Le rôle social du médecin* op.cit p.58.

2. B.c. Les espaces de sociabilité politique.

Longtemps écartés du jeu politique (entendu dans le sens étymologique du terme, de ce qui se rapporte aux affaires publiques et à la gestion, à l'intendance d'un Etat), les médecins, par leur contribution, leur implication dans la vie culturelle et scientifique urbaine que nous venons de détaillées, revendiquent de façon toujours plus explicite et légitime la reconnaissance d'une place de choix parmi les principaux acteurs et animateurs de la sphère publique moderne.

En effet, passés les quelques réticences, parfois sévères, persistant dans l'opinion publique (notamment auprès des populations les plus démunies), le préjugé majoritairement favorable qui entoure la médecine au tournant des XVIIIe et XIXe siècles ajouté au crédit accordé à ses représentants (à présent persuadés d'appartenir à un groupe socialement dominant bien que contesté que un plan historiographique : la bourgeoisie), confère à ces derniers une autorité et une influence nouvelles qu'ils réinvestissent ensuite immédiatement au service de la cité. Une volonté d'engagement et d'implication capitale dans le processus d'évolution sociale³⁶⁷ des médecins qui, par leurs présences au sein d'un certain nombre de conseils et d'assemblées dédiés à la bonne conduite d'un gouvernement, sert dans le même temps, la diffusion de nouvelles valeurs et de nouveaux idéaux.

Malgré les divergences de contextes, de parcours et même, quelques fois d'opinions qui opposent Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze, par leur désir commun de s'investir dans la vie publique et de jouer un rôle conséquent dans leur proche environnement, chacun, selon ses propres dispositions et les opportunités qui lui sont présentées, parvient à s'imposer comme une figure publique de référence.

En France, tout d'abord, les ultimes décennies du XVIIIe siècle sont marquées par la tourmente révolutionnaire, à laquelle il est bien difficile d'échapper. Celle-ci laisse d'ailleurs apparaître de façon pour le moins évidente la prise de conscience du rôle et de l'impact politique du médecin dans la société de la fin de l'Ancien Régime, ainsi que de l'utilisation des espaces de sociabilité comme d'une caisse de résonance, d'un relais pour leurs idées et leurs projets.

Au carrefour de tout ce qui comptait alors à Bordeaux, la famille Desèze (tout particulièrement Raymond et Paul l'aîné) accueille avec un relatif enthousiasme, en 1788, la convocation des

³⁶⁷ L. COSTE, *Les bourgeoisies en France* op.cit p. 52.

Etats Généraux. Les deux hommes voient là en effet certainement une très bonne occasion d'assouvir leurs hautes ambitions personnelles et leur besoin de reconnaissance à une échelle plus importante que celle simplement provinciale. Comme le faisait il est vrai remarquer Raymond de Sèze à ses frères dans une de ses missives, se faire élire député est « comme un devoir pour ceux qui peuvent y être utiles de ne pas refuser leur concours³⁶⁸ ». On perçoit instantanément l'appétence caractéristique de la famille Desèze pour le pouvoir, ou tout du moins son besoin presque viscéral d'être sur le devant de la scène, guidée par des valeurs fondamentales que sont le service et l'abnégation envers leurs contemporains.

Cependant, les frères Desèze, trop investis et accaparés par leurs carrières parisiennes respectives, et peut-être même déjà trop impliqués dans les affaires publiques de la Capitale, se tournent vers Paul-Victor Desèze qu'ils encouragent vivement à se présenter aux élections des députés, lesquels devaient former par la suite l'Assemblée Nationale puis, l'Assemblée Constituante. Le médecin se trouve alors dans une excellente posture, d'un côté parfaitement inséré dans la société bordelaise et ses principaux cercles mondains, ainsi qu'à la tête d'une solide clientèle sur le soutien de laquelle il peut effectivement compter, de l'autre, il bénéficie déjà de quelques appuis et de quelques connaissances dans le contexte parisien, acquis lors de son séjour au début des années 1780, ce qui constitue bien évidemment un avantage et un gain de temps considérable.

Par conséquent, la carrière, l'engagement politique de Paul-Victor Desèze débutent véritablement en 1789. Le médecin est d'abord élu député du Tiers Etats aux côtés du Dr. Caze. Ensemble, ils représentent le Collège des Médecins de Bordeaux lors de la rédaction des Cahiers de Doléances de la Sénéchaussée de Guyenne. Collège au nom duquel il écrit de sa propre initiative, preuve de son intérêt pour la situation et le statut de ses confrères, un mémoire destiné à l'Assemblée Municipales des 130 dans le but d'obtenir l'intégration des médecins dans la Jurade³⁶⁹. Un mémoire dans lequel Paul-Victor Desèze prend donc son rôle à cœur et use de ses talents d'orateurs pour mettre en lumière la volonté et l'ambition du corps médical moderne dans son intégralité de s'évader, de s'affranchir de son environnement strictement scientifique et de contribuer de façon plus profitable et avantageuse à l'évolution de la société :

« C'est parce-que jusqu'ici leurs voix n'a pu se faire entendre que dans des cercles, et non dans un assemblée de citoyens uniquement occupés à la chose publique, que l'air méphitique des

³⁶⁸ Ce chapitre s'appuie en grande partie sur la notice biographique sur Paul-Victor Desèze rédigée par Stéphane de Sèze.

³⁶⁹ Ibidem.

cimetières se mêle à celui que nous respirons, que l'hôpital Saint-André n'est pas encore transporté hors de la ville, que nos fontaines ne nous donnent des eaux ni pures, ni en quantité suffisante, que nos places et nos rues toujours humides ajoutent encore à l'humidité malsaine de notre climat, qu'il manque à Bordeaux, qui brille d'ailleurs par des édifices fastueux, des prisons saines, des hospices plus multipliés et plus salubres... Attachés aux pauvres des paroisses, aux prisons, aux hôpitaux, passant une partie de leur vie dans ces asiles de la douleur dont eux seuls peuvent connaître et révéler les abus, les médecins servent avec le même zèle la société, et dans ce qu'elle a de plus humble. Voici les services publics ! »³⁷⁰

Puis, un peu plus tard, Paul-Victor Desèze est reconduit en tant que député du Tiers Etat de la ville de Bordeaux, représentant de la Sénéchaussée de Guyenne, aux côtés cette fois-ci de trois des plus influents négociants de la ville que sont Jean-Baptiste Lafargue³⁷¹, Pierre-Paul Nairac³⁷² et Joseph Gaschet de Lisle³⁷³. Cette nomination, ou plutôt cette reconduction, témoigne de la confiance et de la considération accordées au médecin par ses concitadins bordelais qui lui concèdent ainsi de participer, une fois encore, à la rédaction des cahiers de doléances de la ville avec, entre autre, Arnaud Gensonné³⁷⁴.

A bien y réfléchir, la désignation de ces quatre individus pour la fonction de députés, en d'autres termes d'ambassadeurs, de représentants ou bien de symboles de la ville de Bordeaux est loin d'être anodine puisque ce panel reflète en tout point la composition et la structure de la société bordelaise, dominée par la bourgeoisie, à plus forte raison par le monde marchand et le monde médical. Il est d'ailleurs fort probable que ces quatre hommes, bénéficiant déjà d'une certaine notoriété et d'une certaine autorité dans leur domaine respectif, se soient à maintes reprises auparavant rencontrés, côtoyés dans plusieurs espaces publics ou de sociabilité comme par

³⁷⁰ Sur les conditions de salubrité à la fin du siècle à Bordeaux voir J-M. CAILLAU, *Tableau des améliorations dont la ville de Bordeaux est susceptible relativement à la salubrité*, Bordeaux, 1817 ; A. RECHE, *Mille ans de médecine et de pharmacie à Bordeaux*, Librairie Mollat, Bordeaux, 1980 ; B. ALLEMANDOU, J-J ; LE PENNEC, 60 000 pauvres à Bordeaux ! La politique d'aide sociale sous la Révolution, MSHA, Talence, 1995 ; le chapitre de Ph. LOUPES « Le climat bordelais à l'époque moderne » dans M. FIGEAC (Dir.) *Histoire des bordelais. T1. La modernité triomphante (1715-1815)*, FHSO, Bordeaux, 2002 ; J-F. VIAUD, *Le malade et la médecine sous l'Ancien Régime. Soins et préoccupations de santé en Aquitaine (16^e-18^e siècles)*, FHSO, Bordeaux, 2011.

³⁷¹ **Jean-Baptiste Lafargue** (1744-18..) Marchant de toiles à Bordeaux et député du Tiers-Etat aux Etats Généraux en 1789 puis député de l'Assemblée constituante, administrateur du département de la Gironde en 1791 après la session, membre du Conseil des Cinq-Cents entre 1798 et 1799.

³⁷² **Pierre-Paul Nairac** (1732-1814) est un armateur et raffineur bordelais issu d'une famille calviniste ayant bâti sa fortune sur la traite négrière. Entre 1764 et 1792, lorsque la traite fut possible, la maison Paul Nairac & Fils Aîné organisa 24 expéditions et déportèrent plus de 8000 Noirs. Avec leurs gains, Pierre-Paul et son frère Elisée investirent dans la pierre tant en ville que dans les vignobles alentours et se paient même les services de l'architecte versaillais Victor Louis. A la tête de deux raffineries de sucre dans le quartier de Sainte-Croix, les Nairac sont, de loin, la famille de négociante la plus riche de Bordeaux et fait, en cela, figure d'exception. Pierre-Paul, élu député du tiers aux Etats Généraux par la Sénéchaussée de Bordeaux, prête également le serment du Jeu de Paume, fait partie du comité des subsistances, du comité de la marine et rédige plusieurs rapports au nom du comité des colonies. Il est aussi membre de la société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

³⁷³ **Joseph Gaschet de Lisle** Négociant bordelais.

³⁷⁴ **Arnaud Gensonné** (1758-1793), député du département de la Gironde à la Convention nationale.

exemple au sein du Musée, de la franc-maçonnerie, ou de salons mondains à l'image de celui tenu par la famille Desèze elle-même, rue de la Devise. Une proximité qui rend ensuite, par force, toute collaboration plus fluide, plus aisée, et par conséquent plus profitable à Bordeaux.

Toutefois, d'abord réticent et très critique envers le système des États Généraux³⁷⁵ puis, pleinement convaincu et investi de l'intérêt de sa mission de député, Paul-Victor Desèze, sur les recommandations et les encouragements de son frère Raymond, se fait un devoir de prêter son concours à des causes qu'il pensait alors utiles³⁷⁶ et prononce, en ce sens, lors de l'Assemblée Générale des Ordres à Bordeaux en 1789, un discours très remarqué, intitulé « Les vœux d'un citoyen »³⁷⁷. Dans cette allocution, le médecin expose la véritable philosophie politique des hommes éclairés de son temps, pour la plupart fervents défenseurs de l'établissement d'une monarchie constitutionnelle. Ce discours ajouté à d'autres prises de positions assez nettes en faveur notamment de l'éducation publique³⁷⁸, de l'hygiène publique, de la salubrité urbaine, de la santé des armées, des hôpitaux militaires, de la lutte contre la pauvreté, de l'abolition des privilèges, de l'abolition de la traite des noirs³⁷⁹, de l'émancipation juive³⁸⁰ entre autres, apportent au médecin une notoriété, une reconnaissance et un crédit accrus, en particulier auprès de la population bordelaise, ce qui n'est certainement pas étranger à la reconduction de sa députation.

En moins d'une année, grâce à sa participation tant à la rédaction des Cahiers de Doléances, au serment du Jeu de Paume qu'à son interaction auprès de la Souveraine Marie-Antoinette elle-même au nom des citoyens de la ville et de la sénéchaussée de Bordeaux, le médecin acquiert une très grande influence dans la sphère publique parisienne et bordelaise. Pourtant, au-delà de cette réussite, il est frappant de constater que le médecin choisit délibérément de consacrer ses compétences scientifiques et son humanisme au service de ses concitoyens à une échelle locale et non nationale.

³⁷⁵ Selon Stéphane de Sèze, en 1789, Raymond écrira à son frère Paul-Romain au sujet de l'engagement de Paul-Victor à Paris : « Victor en a déjà assez vu des États Généraux pour en être bien dégoûté aussi ».

³⁷⁶ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

³⁷⁷ « Les vœux d'un Citoyen » Discours adressé au Tiers Etat de Bordeaux, à l'occasion des Lettres de convocation pour les États Généraux de 1789. Nous reviendrons plus longuement sur le contenu de ce discours dans la troisième partie de ce travail : le médecin ou la figure du citoyen cosmopolite.

³⁷⁸ Voir chapitre III A a.

³⁷⁹ Voir chapitre III B a.

³⁸⁰ Le 29 Janvier 1790, Desèze avec Talleyrand, le duc de Liancourt et l'abbé Grégoire, obtient de l'Assemblée Nationale un décret stipulant que « tous les Juifs connus en France sous le nom de juifs portugais, espagnols et avignonnais continueront de jouir des droits dont ils ont joui jusqu'à présent ». Voir chapitre III B a.

En effet, en 1792, après la tentative de fuite du Souverain arrêté à Varennes, Paul-Victor Desèze échappe lui-même de justesse à la guillotine et aux poursuites du Comité de Surveillance de Bordeaux en tombant, fort probablement opportunément malade.

En fuyant à son tour sa résidence du Fronsadais pour se cacher à Paris selon certains, en Allemagne pour d'autres³⁸¹ (épisode au cours duquel il rencontre sa futur épouse, Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde³⁸²), le médecin s'abstient de renouveler sa mission au sommet de l'Etat comme le souhaitaient ardemment son frère Raymond et sa femme, préférant s'investir de façon plus effective dans la vie locale bordelaise.

Soulignons toutefois que dans un esprit et une démarche très certainement d'honnêteté, de droiture et de probité, lors de son retour à Bordeaux, en 1794, Paul-Victor Desèze ne manque pas de se présenter de sa propre initiative au Comité de Surveillance de la ville où il est soumis à un minutieux interrogatoire. Un interrogatoire dans lequel le médecin affirme vouloir partager son temps entre « les devoirs de mon état [celui de médecin] et ceux de citoyen »³⁸³. Une formule qui résume en tous points l'état d'esprit et l'ambition de Paul-Victor Desèze, parfaitement imprégné de la dualité de son rôle public.

Par conséquent, de nouveau pérennément établi à Bordeaux, au début du XIXe siècle et ce, malgré de sérieux problèmes de santé (non fictifs cette fois-ci) le médecin, parallèlement à ses activités au sein de l'Hôpital Saint-André où il a retrouvé ses fonctions, son implication dans les événements révolutionnaires et le prestige familial lui valent de siéger presque machinalement dans différents conseils et assemblées de l'administration impériale.

Paul-Victor Desèze préside, entre autre, le Collège électoral de l'arrondissement de Bordeaux en 1793 puis, s'associe ensuite à la Commission Consultative de la Préfecture en 1801, à

³⁸¹ Selon François Cadilhon, dans son article, « Révolutions, culture et société en Gironde. Paul-Victor Desèze 1754-1830 » in *Mélanges Michel Péronnet. La Révolution III*, Centre d'Histoire Moderne et Contemporaine de l'Europe Méditerranéenne et ses périphéries, Université de Montpellier, 2005, Paul-Victor Desèze, après la dissolution de la Constituante, et notamment du Comité de Salubrité, en 1792, aurait émigré en Allemagne, à Coblenz, ville qui accueillit effectivement de nombreux notables français tentant d'échapper à la Terreur et où il semble poursuivre des activités de médecin. Ce serait d'ailleurs au cours de ce séjour que le médecin rencontra sa future épouse, Suzanne-Caroline. Cependant, si l'on en croit les recherches de Stéphane de Sèze, la thèse de la fuite est très peu probable puisque le médecin n'avait aucun danger à fuir et parce que les archives familiales contiennent un livre de dépenses tenu par le médecin aux dates qui nous intéressent.

³⁸² Suzanne-Caroline de Raymond-Sallegourde (1770-1851), issue d'une famille du Périgord, fille d'un conseiller au Parlement de Bordeaux et héritière de la baronnie d'Eyran en bordelais ; elle épouse en première noce son cousin le comte Pierre-Louis de Raymond des Rivières, avec lequel elle eut 3 enfants. Veuve en 1793, le comte étant décédé lors de son émigration à Coblenz, elle épouse en seconde noce à Paris, le 23 novembre 1796, Paul-Victor Desèze, de seize ans son aîné, et avec lequel elle eut 4 enfants (Ernestine, Indiana, Aurélien et Stanislas).

³⁸³ Archives Départementales de la Gironde, Archives publiques révolutionnaires (1790-1800), Série L : Documents relatifs à l'administration du département, du canton et des districts, Sous-série 13 L : Comités de surveillance, documents 13L21.

l'Assemblée du Collège Electoral de la Gironde en 1802, au Conseil de Département en 1807, au Conseil du Prince³⁸⁴ en 1814 et enfin au Conseil Municipal de Bordeaux en 1815. Une domination et une emprise quasi frénétique sur la vie publique et politique bordelaise qui ne fait dès lors plus aucun doute, et qui ne laisse, finalement, que très peu de place à la pratique proprement médicale.

Bien que ces charges aient très probablement été de nature avant tout honorifiques dans l'optique de récompenser le dévouement et l'abnégation de l'ancien député de la Constituante³⁸⁵, ce dernier, contraint finalement de restreindre ses activités médicales, du moins la pratique pure à l'hôpital, pour économiser sa santé³⁸⁶, conserve ainsi une position stratégique dans la société bordelaise. De fait, même si, à lui seul, Paul-Victor Desèze n'a évidemment pas les moyens de peser de façon effective sur les problématiques liées à la gestion et à l'intendance de la ville, il est néanmoins intéressant de constater comment, en s'affirmant comme une figure de premier plan, ce dernier parvient, en dépit des mutations politiques, à étendre son influence et à s'arroger une position sociale des plus confortables, au carrefour de toutes les décisions importantes.

Le médecin, qui incarne et symbolise lui-même une autorité référente, celle médicale et sanitaire, se retrouve en effet ainsi immergé au cœur d'un vaste et dense réseau, lequel le met en relation étroites avec les principales autorités urbaines de l'époque (municipales, policières, marchandes, législatives, etc.), à l'image par exemple du maire (David Lynch), du préfet (Delacroix ou Montalivet), de leurs adjoints respectifs le cas échéant, du commandant de la police, de différents référents et/ou délégués du monde négociant et marchand entre autre.

Ainsi, l'engagement de Paul-Victor Desèze dans la vie publique et dans les affaires politiques qui ont émaillé son parcours dessine les contours d'un homme doué d'un sens particulièrement aigu de l'adaptation, de l'adéquation et, peut-être même, à certaines occasions, d'opportunisme. Sa capacité à louvoyer et à naviguer d'un espace à un autre, d'un cénacle à un autre, en fait rapidement une figure omniprésente dans le paysage dans un premier temps révolutionnaire puis, dans le paysage urbain bordelais ensuite, au début du XIXe siècle. Une posture qui, au-delà de l'expérience strictement personnelle de Paul-Victor Desèze, traduit l'enjeu qu'a représenté, en France, une période telle que la Révolution pour des catégories

³⁸⁴ Louis-Antoine de Bourbon (1775-1844) duc d'Angoulême (1775-1824), prince de la maison royale de France, fils aîné du comte d'Artois (Charles X) et de Marie-Thérèse de Sardaigne.

³⁸⁵ F. CADILHON, Révolutions, culture et société pp. 305-317 in *Mélanges Michel Péronnet* Op.cit.

³⁸⁶ Stéphane de Sèze, qui s'appuie lui-même sur l'éloge funèbre de Paul-Victor Desèze rédigée par le Dr. Léon Marchant pour la Société des Belles lettres, Sciences et Arts de Bordeaux en 1830, mentionne effectivement dans sa notice biographique sur le médecin que celui-ci, en 1805, étant atteint d'un mal contagieux, dû prendre sa retraite médicale.

sociales comme les médecins, ou les négociants par exemple, qui ont pu par leur zèle et leur désir de service efficacement la société, avoir un impact durable sur celle-ci.

Il est clair que, comparé à la situation de Benedetto Frizzi, les événements politiques et révolutionnaires qui se sont produits en France à la fin du XVIIIe siècle, ajoutés à l'engagement et au positionnement préalable de certains membres de la famille Desèze ont rendu beaucoup plus aisée, sinon évidente, l'implication de Paul-Victor dans la vie publique et, à fortiori, politique, sur un plan tant national que provincial.

A Trieste en revanche, la conjoncture est effectivement tout autre. Les troubles outre Alpes n'ont eu que très peu d'échos dans le port adriatique lequel s'est progressivement transformé en un véritable laboratoire et terrain d'expérimentations économiques et réformistes pour les Habsbourg³⁸⁷. Un environnement certes ouvert, dynamique et stimulant pour un esprit vif comme celui de Benedetto Frizzi, mais qui, comme nous l'avons déjà, à plusieurs reprises signifié, de par son appartenance à la communauté juive, ne lui laisse que très peu d'occasions, contrairement à son homologue bordelais, de s'investir, du moins ouvertement, explicitement dans la vie publique et politique triestine. Rappelons, il est vrai que, malgré les dispositions adoptées par l'Empereur Joseph II à la fin du siècle, l'obtention de charges et de responsabilités officielles ratifiées par l'entière société demeure encore relativement complexe pour les ressortissants de communautés confessionnelles non-catholiques.

Toutefois, il est un moyen par lequel le médecin lombard peut espérer, sinon contribuer, tout du moins compter parmi les principaux témoins (à défaut d'acteurs) discrets, de la vie publique triestine : la franc-maçonnerie. Celle-ci compose, il est vrai, un espace sous-terrain où se retrouvent et se concentrent toutes les forces sociales présentes dans un même contexte urbain, libres de collaborer et d'échanger autour des affaires courantes de la ville. Bien qu'évoluant dans un cadre informel, Benedetto Frizzi est néanmoins ainsi en contact rapproché avec les arcanes du pouvoir triestin et, plus largement, autrichien, ce qui lui confère, nous pouvons l'imaginer, une certaine liberté de parole et, peut-être même, une certaine influence. Une supposition confortée par le fait que l'institution maçonnique, déjà culturellement très ouverte et notoirement connue comme étant l'un des principaux relais européens des idées révolutionnaires françaises, joue à cette période, en particulier à Trieste et, plus encore, dans le parcours de Benedetto Frizzi, un rôle essentiel, pour ne pas dire équivoque.

³⁸⁷ A. TRAMPUS, *Tradizione storica* op.cit. p.34.

De fait, comme nous l'avons abordé dans les chapitres précédents, Benedetto Frizzi, à peine installé dans la cité adriatique adhère très tôt à la principale loge de la ville « Alla Vedovella »³⁸⁸. Une adhésion qui n'a somme toute rien d'étonnant pour quelqu'un de son rang qui souhaite s'insérer et s'investir au plus vite dans la société, puisque toute l'élite portuaire (bourgeoisie marchande et fonctionnaires autrichiens) s'y retrouve. La loge, tolérée et gardée de près par les autorités autrichiennes, a alors le monopole de la vie maçonnique triestine. Un moyen, pour l'Empire, d'épier et de contrôler la diffusion des idées et opinions, notamment les plus frondeuses et contestataires, afin de réprimer un quelconque mouvement subversif à son encontre.

Cependant, la fin du siècle s'avère être un peu plus agitée. En effet, entre 1797 et 1813, les trois incursions successives de Napoléon dans la cité portuaire mettent à mal l'apanage autrichien, et engendrent un climat socio-politique fragile, instable et tourmenté, finalement propice à l'affranchissement politique du médecin lombard. De fait, suite aux occupations impériales françaises, la société triestine se scinde en deux camps : d'un côté les francophiles partisans de l'intervention napoléonienne, de l'autre les germanophiles, en faveur au contraire de la Monarchie autrichienne³⁸⁹.

Une situation qui inquiète dangereusement la Maison d'Autriche laquelle craint, à juste titre, une influence jacobine sur ses territoires³⁹⁰. Pourtant, même si le bonapartisme demeure relativement minoritaire et marginal à Trieste, il trouve néanmoins ses principaux soutiens auprès de la bourgeoisie marchande et intellectuelle animant la vie mondaine du port, laquelle a justement l'habitude de se réunir et d'investir les différents espaces de sociabilités de la ville. Par exemple, sur les 77 membres que comptait la Società di Minerva, 30, dont Benedetto Frizzi, approuvent et soutiennent immédiatement l'action française.

Il faut dire qu'il existait déjà, à Trieste, depuis quelques décennies, une « forma mentis » ouverte et moderne, typique de l'esprit bourgeois du XIXe siècle, très à l'écoute et réceptive aux idées francophiles bonapartistes. La communauté juive notamment semble particulièrement sensible aux exigences prônées d'égalité entre les citoyens, d'abolition des privilèges et d'ouverture des charges publiques à tous³⁹¹. Des exigences que les français mettent d'ailleurs,

³⁸⁸ Archivio di Stato di Trieste - Direzione di Polizia - Atti riservati presidiali - Buste 1, 2, 3.

³⁸⁹ G. STEFANI, «Bonapartisti triestini » in *La Porta Orientale*, II, 6-7, giugno-luglio, Trieste, 1932, pp.450-497.

G. CERVANI, *La borghesia triestina nell'età del Risogimento. Figure e problemi*, Del Bianco, Udine, 1969.

A. TRAMPUS, *Tradizione storica* op.cit. p. 64.

³⁹⁰ A. CHIERINI, *L'Ulivo del Levante. La loggia massonica napoleonica di Capodistria*, Autoedizione, 2003, p. 1-11.

³⁹¹ G. STEFANI, *Bonapartisti triestini* op.cit pp.450-497.

et il est bon de le souligner, en application dès la seconde occupation, en 1805, en nommant pour la première fois au gouvernement provisoire français un individu de confession juive, Aron Vivante³⁹².

L'Archivio di Stato de Trieste, en particulier les archives de la Direction de la Police³⁹³ conservent plusieurs documents dans lesquels les partisans de l'intervention française, minutieusement répertoriés, sont soupçonnés par les autorités autrichiennes d'être des éléments subversifs, et de menacer l'équilibre triestin. Dans certains documents il est même question d'éloigner les philofrançais, et notamment les bonapartistes de Trieste, ou tout au moins de les mettre sous surveillance accrue afin de les contenir du mieux possible. Dans la liste des personnes accusées d'être attachées au gouvernement français et d'abuser de sa tolérance, on dénombre d'ailleurs encore un fois beaucoup de membres de la Società di Minerva, au point que cette dernière est, en outre, suspectée d'avoir été créée et encouragée par le gouvernement français³⁹⁴.

Dans ce contexte pour le moins agité, Benedetto Frizzi, qui était jusqu'alors hautement estimé et apprécié, nous l'avons souligné, par l'administration des Habsbourg est, dès son ralliement à l'envahisseur français³⁹⁵, quasiment perçu et considéré comme un dangereux franc-maçon et soutien de Napoléon. En conséquence de ce climat tendu, en 1805, la plupart des soutiens bonapartistes, dont bon nombre d'Israelites parmi lesquels le médecin lombard, se désolidarisent clairement de la franc-maçonnerie triestine et de sa loge « Alla Vedovella » pour rejoindre une autre loge, « l'Ulivo del Levante » établie à Capodistria (actuellement Koper, en Slovénie). Un geste symboliquement très fort (et très audacieux), puisqu'en quittant la loge « Alla Vedovella », antichambre du gouvernement autrichien et allégorie de l'emprise de la Monarchie sur la ville, ces hommes désavouent la Couronne et passent ostensiblement à l'ennemi avec « l'Ulivo del Levante », laquelle sous tutelle parisienne, fait partie des 12 loges italiennes d'observance philo napoléonienne. Il s'agit donc ainsi clairement d'une mise en

³⁹² T. CATALAN, *La comunità ebraica di Trieste (1781-1914). Politica, società e cultura*, LINT, Gorizia, 2000, p. 133.

³⁹³ Archivio di Stato di Trieste, Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 5, 1824-1830.

³⁹⁴ Archivio di Stato di Trieste, Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 2, 1815-1816.

³⁹⁵ Au sujet du rapprochement de Benedetto Frizzi avec les autorités françaises, voir la fiche chronologique dans M. BERTOLOTTI, M. BRIGNANI, *Benedetto Frizzi* op.cit. p. 18 où il est rapporté qu'en 1813 le nom du médecin apparaît sur des listes réalisées par les autorités autrichiennes recensant les plus ardents soutiens de Napoléon. Puis, dans les documents conservés auprès de l'Archivio di Stato di Trieste, dans les fonds de la Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 5 (1824-1830), à la date de 1827, on trouve plusieurs documents traitant de philofrançais soupçonnés de comportements subversifs. Enfin, dans les mêmes fonds de la Direzione di Polizia – Atti Riservati Presidiali – Busta 2 se trouvent plusieurs lettres concernant l'éloignement ou tout du moins la surveillance des francophiles de Trieste. Nous trouvons également, joints à la liste des individus accusés d'être attachés au gouvernement français, deux descriptifs de Benedetto Frizzi rédigés en allemand (sur lesquels nous ne pouvons donc pas nous appuyer ici).

échec flagrante de l'autorité impériale par la partie la plus active, dynamique et donc importante dans l'équilibre et la pérennité de la ville portuaire : la bourgeoisie.

Dans le cas plus spécifique de Benedetto Frizzi, sa collaboration avec les milieux francs-maçons, que ce soit au sein de « La Vedovella » à Trieste même ou bien au sein de « L'Ulivo del Levante » à Capodistria et, plus encore son transfert d'une loge à l'autre, notamment dans le cadre de loges aussi définies politiquement, est une façon pour lui d'exprimer, de formuler, d'extérioriser son engagement et ses orientations politiques. A bien y réfléchir, pour le médecin, participer aux canaux maçonniques n'est pas une fin en soi. Par son adhésion, Benedetto Frizzi ne cherche pas à obtenir un quelconque pouvoir ou une quelconque responsabilité à assumer sur le devant de la scène politique, mais, au contraire, un simple moyen d'action, un droit de regard pour peser efficacement dans les affaires publiques triestines.

Un moyen par conséquent adapté à la particularité de sa situation professionnelle qui lui permet de se mettre utilement au service de l'ensemble de la société. Précisons en effet que l'un des principes de la loge « L'Ulivo del Levante » était justement de travailler dans l'intérêt tant du groupe que de l'individu lui-même³⁹⁶. Un principe en phase avec les aspirations des esprits éclairés de cette fin de siècle, à plus juste titre d'ailleurs, avec la communauté médicale dont le médecin lombard.

Ainsi, par cet épisode, Benedetto Frizzi fait une nouvelle fois montre d'un esprit résolument combatif, qui n'a décidément pas peur de défier les conventions et les autorités pour conserver sa liberté et son indépendance de choix. Rappelons que le médecin n'en est pas à son premier coup d'essai en matière de controverse et de contestation puisque, au cours de sa carrière, il est déjà auparavant entré plusieurs fois en conflit avec les autorités juives de Mantoue et les autorités universitaires de Pavie. Une attitude quelque peu opportuniste qui n'est pas sans nous rappeler la conduite de Paul-Victor Desèze.

Une position et des liens avec la franc-maçonnerie philo napoléonienne qui se confirment et s'entérinent d'ailleurs quelques années plus tard. En 1813, par sa fonction de médecin, Benedetto Frizzi s'est imposé comme une des figures les plus influentes et les plus puissantes tant de la communauté juive de Trieste que de la société portuaire dans son ensemble. Un statut que ses différentes prises de position et les multiples connexions établies au sein des espaces francs-maçons, notamment francophiles, ont très probablement consolidé et renforcé.

³⁹⁶ A. CHIERINI *L'Ulivo del Levante* op.cit p.1-11.

Nous en avons d'ailleurs la preuve puisque la même année, le médecin est appelé à participer, avec 24 autres notables triestins, en tant que principaux soutiens de Napoléon Bonaparte, nommés par l'Empereur lui-même, au projet de Consistoire hébraïque des Provinces Illyriennes. Malheureusement, il semble que ce projet n'ait pas abouti et que la Consistoire n'est finalement pas eu lieu. Cependant, le simple fait que Benedetto Frizzi ait été pressenti pour y assister, sur la volonté qui plus est de Napoléon Bonaparte en personne, confirme bel et bien l'autorité, la confiance et le crédit dont bénéficie le médecin pour traiter des affaires en rapport avec la permanence de la ville et de sa communauté.

CONCLUSION PARTIE II

En conclusion, que nous enseigne cette seconde partie sur les pratiques sociales et associatives du corps médical, les relations qu'il tisse et sa progression dans la sphère publique moderne ?

Tout d'abord, à l'image de ce que nous avons avancé dans la première partie de ce travail, lors de notre étude du milieu médical moderne, quel que soit ses origines et le contexte dans lequel le médecin évolue, il existe toutefois, dans les lieux fréquentés, une sorte de parallélisme, une base structurelle commune. Celle-ci, principalement composée du triangle académies, sociétés/musées, et loges franc-maçonnnes constitue clairement, tel un passage rituel, une sorte de socle commun à *l'establishment* européen. Une base associative qui s'avère par la suite mécaniquement et fondamentalement indispensable afin de légitimer, de reconnaître et de confirmer l'appartenance, le statut et les valeurs sociales d'un individu.

Dans le prolongement direct du réseau de clientèle et de parrainage constitué au sortir du cursus de formation, ces trois espaces, complémentaires, représentent le passage d'une sociabilité informelle à une vie d'associations, certes complexes, mais organisées³⁹⁷. Pour le jeune médecin, et plus généralement pour tout jeune homme ambitieux évoluant à cette époque, cela évoque autant d'opportunités d'entériner et d'enrichir un premier lacis de réseaux de protection et de parrainage³⁹⁸ par la proximité avec d'importants personnages, bien souvent situé au plus haut sommet de l'Etat.

La reconstitution des expériences plus personnelles de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi, montrent assez explicitement que, outre des environnements et des situations personnelles extrêmement différentes, leurs admissions rapides au sein de l'Accademia Romano-Sonziaca, de la Società di Minerva et de la loge « Alla Concordia » pour l'italien, et au sein de l'Académie royale des belles lettres, sciences et arts de Bordeaux, du Musée et de la loge des Neuf Sœurs pour le français ont permis à chacun une insertion et une implication efficaces dans leur tissu local respectif.

En effet, la contribution du corps médical à ce premier rideau associatif commun lui permet de devenir, toujours chacun selon les disponibilités et les opportunités qui lui sont offertes dans

³⁹⁷ G. GEMELLI, M. MALATESTA, *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Feltrinelli, Milano, 1982, p.14.

³⁹⁸ V. MILLIOT, *Un policier* op.cit. p. 270.

son environnement, acteur de la cohésion sociale en prenant ensuite logiquement part à des espaces plus spécifiques, répondant aux besoins de chaque milieu.

De fait, le phénomène associatif culturel ajouté aux dispositions et aux compétences revendiquées par le corps médical met à jour un souci, une bienveillance envers autrui³⁹⁹ qui se matérialise ensuite par l'apparition de nouvelles formes de sociabilité spécialement dédiées à l'organisation d'une surveillance sanitaire et à la mise en application d'une politique adaptée.

Encore une fois, les parcours de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi illustrent efficacement d'une part la conversion progressive de la figure du scientifique de « simple » savant à conseiller, expert auprès des représentants du pouvoir politique puis, d'autre part l'extensibilité et la malléabilité quasi infinies des systèmes de réseaux et d'interactions que peuvent entretenir différents individus.

Cependant, malgré le caractère insaisissable dans leur intégralité des interconnexions qui unissent le médecin moderne à son environnement, il nous est néanmoins possible de constater qu'à l'aube du XIXe siècle la figure sociale du médecin, à la recherche d'une identité propre, arrive à maturité. Par le prestige et la reconnaissance que lui procurent la pratique de son art et les bénéfices qu'en retire l'humanité, ce dernier trouve progressivement sa place et se forge une image fiable et rassurante à la fois d'homme sensible, d'homme du monde et d'homme d'Etat, porteur d'évolution et donc de modernité. Des qualités qu'il est d'ailleurs dès lors à même de mettre au service de ses contemporains.

Entre le XVIIIe et le XIXe siècle, la sociabilité reste essentiellement l'apanage d'une certaine élite urbaine mêlant noblesse et bourgeoisie. Parmi elle, les médecins, qui arrivent en seconde position⁴⁰⁰ dans le recrutement de ces cénacles, s'apparentent à de véritables aventuriers de l'espace social, tant ils cumulent une grande diversité d'engagements et d'interconnexions.

Par leurs participations à ces diverses formes d'échanges et de rencontres, il s'agit ainsi pour eux d'opérer un glissement de statut. De fait, leurs connaissances, au même titre que leur rang, leur fortune et même leurs vertus à présent reconnues (le zèle, les aptitudes, la bienfaisance, la sociabilité et l'utilité sociale) deviennent des éléments de distinction par lesquels ils acquièrent, dans un premier temps, une reconnaissance sociale et un rôle politique, puis, ensuite un pouvoir de médiation entre l'Etat et la société citadine.

³⁹⁹ G. GEMELLI, M. MALATESTA, *Forme di sociabilità* op.cit. p.11.

⁴⁰⁰ L. COSTE, *Les bourgeoisies en France* op.cit p38.

Une autorité et une position dont ils tirent ensuite profit pour s'imposer comme modèle de citoyen, à la fois concrètement investi dans la bonne marche de son environnement immédiat et plus généralement impliqué dans une communauté d'hommes aux valeurs humanistes et philanthropiques communes.

Partie III – Le médecin ou la figure du citoyen cosmopolite.

Le passage du XVIII^e au XIX^e siècle constitue une période charnière dans la formation des sociétés modernes européennes. Celles-ci subissent, comme nous l'avons déjà souligné auparavant, d'importantes mutations d'un point de vue économique, politique, social ou bien encore idéologique. Une refonte du monde occidental érigé autour d'un nouvel ordre, de nouveaux principes et surtout, autour de nouveaux individus.

En effet, outre l'identification et la restitution des réseaux de relations ainsi que des usages de la sociabilité de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi, cette étude se propose, dans un second temps, d'ouvrir une réflexion sur la nouvelle figure de sujets, de citoyens qui tend à s'imposer en cette fin de siècle, et dont les médecins sont, justement, les parfaites représentations. Une nouvelle figure d'individus qui se caractérise principalement par une sincère préoccupation pour l'évolution du monde qui l'entoure et une réelle volonté d'apporter des réponses concrètes aux problèmes émaillant quotidiennement son environnement direct et dans lesquels il s'implique personnellement, jouant ainsi de son utilité sociale. Parallèlement à cela, c'est également un chaînon essentiel à une plus « grande association », supranationale cette fois-ci, à laquelle il se rappelle en se faisant le vecteur de valeurs intellectuelles et morales telles que la tolérance, la fraternité ou bien encore le bonheur. Des valeurs, fondamentales et universelles, qui s'avèrent indispensables dans la définition d'un nouveau mode, ou art de vivre permettant l'amélioration des conditions de vie de chacun.

Les médecins, observateurs critiques de la société mais longtemps écartés du pouvoir, portent, il est vrai, un regard lucide, juste et pertinent sur les besoins et les travers de leurs sociétés. Leur position centrale leur permet de fait d'obtenir une vision, un panorama relativement exhaustif de la situation d'une nation et d'une population. Ainsi, parviennent-ils à placer l'individu et son bien-être au centre des préoccupations des États.

Une attitude et un état d'esprit adoptés par une certaine partie de la société, notamment les élites, dévouée et attentive au devenir de leur prochain et ce quel qu'il soit, que l'on pourrait considérer comme la véritable essence de l'être cosmopolite du XVIII^e siècle.

3. A. Le médecin, acteur des mutations de la société.

Comme le rapporte très justement Laurent Coste⁴⁰¹, on pouvait lire dans le *Journal des débats* du 28 octobre 1834 : « Le barreau, la banque, la médecine, voilà les trois professions accréditées qui influencent sur l'esprit et la société ».

De fait, si l'on s'en réfère au parcours de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze que nous avons cherché à reconstituer jusqu'à présent, il apparaît assez clairement que la bourgeoisie dite « de talent », notamment la communauté médicale, joue, entre la fin du XVIIIe siècle et le milieu du siècle suivant, un rôle de premier plan dans les transformations et la refonte de valeurs sur lesquelles ériger la société. Porteurs d'une culture savante, ils sont effectivement sensés en transmettre les bienfaits à leurs contemporains.

Par leurs statuts d'experts et de conseillers du pouvoir, les médecins, particulièrement en province, manifestent très tôt leur préoccupation, quelques fois teintée de paternalisme, quant au sort de leurs concitoyens, à plus forte raison, les moins favorisés. Une sollicitude et une attention qui se traduisent, dans les faits, par un intérêt croissant pour des questions prioritaires et à leurs yeux essentielles à la pérennité d'une nation moderne que sont, dans cet ordre, l'éducation, l'hygiène et le progrès.

3. A.a. Le médecin au chevet de l'éducation et de l'instruction.

Les expériences individuelles de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi que nous avons rapporté dans les parties précédentes ont démontré que, d'une façon plus générale, le corps médical (et à fortiori les docteurs en médecine) souhaite assumer, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, un rôle de plus en plus important au sein de l'organigramme social.

Issu d'une formation professionnelle reconnue et aboutie tant sur le plan théorique que pratique, la conviction en la perfectibilité de l'être humain est un des traits caractéristiques et distinctifs de cet archétype de l'homme nouveau, incarné par le médecin moderne. Celui-ci, notable et auxiliaire fidèle du pouvoir, durablement élevé à un statut beaucoup plus favorable et

⁴⁰¹ L. COSTE, *Les bourgeoisies en France* op.cit p. 46.

avantageux que les siècles précédents, peut ainsi peser et s'impliquer plus efficacement dans l'amélioration et le perfectionnement de son environnement direct.

Un des premiers et principaux axes sur lequel se concentre son action se trouve être l'instruction et l'éducation. En effet, les hommes dits éclairés de cette époque semblent tous partager la même certitude quant aux bénéfices immédiats de l'éducation et de l'instruction sur l'épanouissement d'une société. Il semble, de fait, assez évident que l'instruction et l'éducation, c'est-à-dire la diffusion d'une information pédagogique, notamment à destination des classes socialement les moins aisées et les moins favorisées et, par conséquent, les plus vulnérables, soient une réponse efficace pour contrecarrer la persistance des préjugés et des superstitions, notamment en matière de santé.

Les gouvernements, avisés et convaincus par les recommandations des milieux savants et intellectuels, conviennent eux-aussi progressivement de l'importance d'une population instruite ou, tout du moins, consciente d'elle-même et de sa condition pour la constitution d'une nation solide et puissante.

L'homme étant le produit de son éducation, il s'agit donc de donner à chaque individu la possibilité de devenir un citoyen accompli en développant ses propres talents et compétences et ce, quelle que soit son extraction sociale. Des talents et des compétences qui peuvent être extrêmement utiles à une nation mais encore faut-il leur donner l'occasion de se développer et de mûrir. Dans le but de cimenter et de consolider, autant que faire se peut, l'ensemble du tissu social autour de principes et de valeurs communes, il devient aussi nécessaire de favoriser l'acquisition d'un bagage culturel commun.

Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze adhèrent, sous diverses formes, au mouvement en faveur d'une meilleure instruction et d'une meilleure éducation de la population. Chacun à sa façon, selon les opportunités offertes par leurs contextes respectifs, mais toujours présents dans l'entourage proche des preneurs de décisions, ils confirment néanmoins tous deux leur volonté de s'impliquer en faveur de la collectivité.

Passés les épisodes troubles de la Révolution et de la Terreur, de retour à Bordeaux, Paul-Victor Desèze fait prendre à sa carrière un virage important en décidant de davantage se consacrer à l'enseignement, à la transmission des connaissances, et à la formation de ses compatriotes, notamment les jeunes générations.

En effet, outre sa santé fragile, laquelle n'est vraisemblablement pas étrangère à ce changement

d'orientation, il est également fort probable que la participation du médecin aux événements ayant marqué la fin du XVIII^e siècle en France, l'ait, dans une certaine mesure, comme le souligne très justement Stéphane de Sèze dans sa notice biographique, « décidément dégouté de la politique »⁴⁰². Ainsi, le médecin semble-t-il convaincu de trouver de plus grands avantages, tant pour sa carrière personnelle que pour l'entière société, dans le service et l'assistance directe de ses concitoyens.

Il faut dire que l'enseignement et, de manière plus générale, la transmission des connaissances sous toutes ses formes, ont toujours occupé une très grande place dans la vie du médecin. De fait, si nous reprenons son parcours de façon chronologique, la diffusion du savoir apparaît très tôt comme une des principales préoccupations du jeune bordelais.

La thématique se manifeste vraisemblablement dès 1781 (Paul-Victor Dèzeze est alors âgé de 27 ans) dans la missive⁴⁰³ que nous avons déjà cité plus haut, adressée à l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux. Au travers de cette lettre, précisément datée du 15 juillet 1781, Paul-Victor Desèze fait part aux membres de l'institution culturelle de son désir d'intégrer leur société et d'y siéger à leurs côtés. Au-delà de l'aspect purement rhétorique, généralement très usité dans ce genre d'exercice, il est intéressant de noter l'attention que porte déjà le médecin au « désir de me rendre utile dont je suis animé » au sein « d'une compagnie destinée à propager l'instruction [...] les connaissances utiles que vous cherchez à accroître et à féconder par des découvertes nouvelles [...] qui s'occupent principalement de l'utilité publique et du bonheur de l'espèce humaine ». Le médecin synthétise ici assez clairement à la fois ses propres motivations et la finalité des institutions telles que les académies.

Un souhait de former et de transmettre qui transparaît toujours une dizaine d'années plus tard, en 1794, lors de son interrogatoire devant le Comité de Surveillance de Bordeaux⁴⁰⁴. Paul-Victor Desèze fait alors de nouveau part de son intérêt pour l'instruction et l'enseignement en mentionnant notamment un de ses rapports portant « *sur les moyens d'établir un enseignement public pour former de bons citoyens à la Patrie* ». Et le médecin de préciser également : « Je travaillais à l'un des plus grands rapports sur l'éducation publique, dont les bases ont été adoptées depuis par la Convention nationale »⁴⁰⁵. L'occasion pour nous de formuler ici deux

⁴⁰² S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴⁰³ Archives Départementales de la Gironde, Archives publiques anciennes (antérieures à 1790), Série D : Instruction publique, sciences et arts, D 55-59 Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

⁴⁰⁴ Archives Départementales de la Gironde, Archives révolutionnaires (1790-1800), Série L : Documents relatifs aux administrations du département, des districts et des cantons, Sous-série 13L : Comités de surveillance.

⁴⁰⁵ Archives Départementales de la Gironde, Archives publiques révolutionnaires (1790-1800), Série L : Documents relatifs à l'administration du département, du canton et des districts, Sous-série 13 L : Comités de surveillance, documents 13L21.

remarques. Tout d'abord que l'engagement politique que nous avons développé précédemment ne s'avère apparemment pas constituer, pour le médecin, une fin en soi, mais plutôt un outil, un moyen d'agir et de peser sur des thèmes plus larges et qui lui sont chers comme, par exemple, l'éducation. Il s'agit donc visiblement pour Paul-Victor Desèze d'un engagement plus citoyen que politique. Puis, la notion d'éducation ne semble pas, dans l'esprit du médecin, s'appliquer uniquement, dans le sens scolaire, aux jeunes générations, mais englobe toute la population réunie autour du même projet.

Par conséquent, le médecin, au grand dam de ses frères, Raymond et Paul-Romain, ainsi que de son épouse, Suzanne-Caroline qui ne comprennent d'ailleurs visiblement pas sa décision⁴⁰⁶ de mettre un terme à ses engagements politiques, décide, de façon relativement catégorique, dans l'ultime décennie du XVIIIe siècle, de se consacrer exclusivement à l'enseignement. Preuve en est, dans sa notice biographique sur Paul-Victor Desèze, Stéphane de Sèze mentionne une lettre datée du 7 décembre 1797 de Raymond de Sèze destinée à Paul-Romain dans laquelle l'avocat écrit à propos de leur frère : « *Je ne conçois pas comment Victor quitte son état utile, honorable et qui pouvait même être brillant pour se faire professeur d'histoire. Il me semble que ses opinions dans la Révolution, si elles n'ont pas fait tort à son talent, ont bien fait tort à sa situation dans le moment et à sa fortune* ». Puis, de rajouter dans une autre lettre entre les deux frères : « On dit que la femme de Victor aurait beaucoup voulu qu'il fut député. Cela est-il vrai ? Quant à lui au moins j'en doute ».

Il apparaît dès lors que la pratique de la médecine et l'enseignement sont deux des principaux axes ayant structuré le parcours de Paul-Victor Desèze. Il est important de préciser que, pour cela, ce dernier, bien que monarchiste convaincu, se soumet sans aucun problème de conscience apparent au serment de haine contre la royauté et de fidélité à la République exigé de tous les enseignants⁴⁰⁷. Une décision qui témoigne une nouvelle fois de l'esprit habile, versatile et opportuniste, si ce n'est nécessaire, du moins répandu au sein du milieu médical de cette période.

Paul-Victor Desèze concilie donc très tôt médecine et enseignement, puisque dès 1796 le médecin se voit confier la chaire d'histoire à l'Ecole centrale de Bordeaux⁴⁰⁸. Celle-ci remplaçait alors le Collège de Guyenne et accueillait des élèves de douze à seize ans répartis dans plusieurs sections. Paul-Victor Desèze était alors en charge de la section regroupant les

⁴⁰⁶ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴⁰⁷ F.CADILHON, *Révolutions, culture et société en Gironde. Paul-Victor Desèze 1754-1830* op.cit pp. 305-317.

⁴⁰⁸ L'Ecole centrale de Bordeaux prendra, en 1808, le nom de Lycée impérial.

élèves les plus âgés, et s'occupait plus spécifiquement d'enseigner la grammaire générale, les belles-lettres, l'histoire et la législation⁴⁰⁹. Soulignons à ce propos les compétences pluridisciplinaires du médecin.

Mais ces nouvelles responsabilités ne le détournent pas entièrement des sciences, et notamment de la médecine. En effet, l'instabilité administrative provoquée par l'arrivée de Bonaparte au poste de Premier Consul s'avère être, pour Paul-Victor Desèze et nombres de ses confrères, une excellente occasion de réformer en profondeur l'enseignement médical bordelais⁴¹⁰. Une problématique récurrente puisque l'enseignement médical étant depuis déjà quelques temps en perte de vitesse dans la cité portuaire, la question des réformes avait déjà été largement évoqué dans les Cahiers de Doléance aquitains de 1789⁴¹¹.

Afin de saisir la teneur de ces réformes et, plus encore, de l'implication de Paul-Victor Desèze, il nous faut auparavant faire un point sur le contexte médical bordelais, et particulièrement les lieux d'enseignement, au sortir de la Révolution. De fait, pour pallier la disparition des institutions chargées de dispenser l'enseignement de la médecine (Collège des médecins et Université principalement) entérinée par le Décret du 14 septembre 1793, quelques grands noms de la médecine bordelaise, dont Paul-Victor Desèze, décident de reprendre, de façon non-officielle, l'enseignement médico-chirurgical.

Un enseignement qui se partage à cette époque entre, d'une part, l'Amphithéâtre de Saint-Côme dépendant du Collège de Chirurgie jusqu'en 1803, lequel sera rebaptisé l'Ecole Royale de Médecine en 1815, puis, d'autre part, l'Ecole pratique de Saint-André, élaborée par les médecins de l'hôpital Saint-André⁴¹². Ecole pratique au sein de laquelle Paul-Victor Desèze assure les cours de matière médicale à partir de 1796 et qui sera officialisée par arrêté préfectoral en 1800⁴¹³ après que la Commission administrative des Hôpitaux ait consulté les médecins Desèze, Alary et Betbeder afin de déterminer les possibilités d'établir à Bordeaux un enseignement de la médecine pratique, de la matière médicale, de l'anatomie et de la chirurgie au lit du malade⁴¹⁴.

⁴⁰⁹ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴¹⁰ P. GUILLAUME, L'enseignement médical à Saint-André in *Revue Historique de Bordeaux et du Département de la Gironde*, numéro spécial les débuts de la médecine moderne à Bordeaux (1798-1874), Troisième série – N°11-12-2007, pp. 73-77.

⁴¹¹ F. CADILHON, *De Voltaire à Jules Ferry. L'enseignement secondaire en Aquitaine aux XVIIIe et XIXe siècles*, PUB, Talence, 1995, p. 135.

⁴¹² J-M. GUILLARD, J-F. TESSIER, Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variologique op.cit pp. 51-63.

⁴¹³ P. GUILLAUME, L'enseignement médical à Saint-André op.cit pp. 73-77.

⁴¹⁴ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

Il nous est d'ores et déjà possible de constater que l'instauration, à Bordeaux, d'une formation médicale dualiste⁴¹⁵ dans la dernière décennie du XVIIIe siècle a pour conséquence, d'une part, de créer une importante confusion autour de l'enseignement médical et de ses représentants puis, d'autre part, de faire naître une forte rivalité, pas nécessairement efficace d'ailleurs, entre ces deux pôles scientifiques.

Une rivalité à laquelle Paul-Victor Desèze, alors Recteur de l'Académie de Bordeaux (charge sur laquelle nous reviendrons un peu plus loin) met lui-même un terme en 1829, en réunifiant les deux institutions par ordonnance royale⁴¹⁶. Sans trop nous écarter de notre propos, signalons cependant que le médecin bordelais a été récompensé de cette implication « utile pour le bien public »⁴¹⁷ en étant appelé en 1801 à siéger à la Commission consultative de la Préfecture. Une nomination qui ne fait que confirmer les liens ténus qui demeurent et unissent malgré tout médecine et politique dans cette période charnière entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle, et qui fait dire aux frères du médecin, dans une lettre datée du 12 Messidor de l'an IX : « On n'a fait que rendre justice à Victor en l'appelant dans la Commission Consultative de la Préfecture. Il a un talent bien au-dessus de toutes les places et il ne s'attache pas à en tirer parti. Ce n'est pas à lui l'amour pour le travail qui lui manque, c'est le secret de le rendre utile ». ⁴¹⁸

Tout en poursuivant son activité médicale, puisqu'il est mentionné comme « médecin de la commune du Centre de Bordeaux, section de la Concorde numéro 10 et Canton de Bordeaux⁴¹⁹ » et que nous le savons particulièrement impliqué dans la Société de Médecine de Bordeaux au début du XIXe siècle⁴²⁰, l'enseignement tend à occuper une place toujours plus importante dans la carrière de Paul-Victor Desèze.

En effet, après un interlude de quelques années, entre 1805 et 1809, visiblement passées à soigner un mal contagieux qui le pousse à suspendre prématurément ses cours à l'hôpital Saint-André et à s'éloigner quelques temps de son entourage⁴²¹, Paul-Victor Desèze donne un nouvel élan à sa carrière d'enseignant en acceptant d'exercer les fonctions de professeurs de

⁴¹⁵ P. GUILLAUME, *L'enseignement médical à Saint-André* op.cit pp. 73-77.

⁴¹⁶ J-M. GUILLARD, J-F. TESSIER, *Les débuts de la Société de Médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variolique* op.cit pp. 51-63.

⁴¹⁷ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴¹⁸ Ibidem.

⁴¹⁹ Ibidem. Mention faite dans les registres de l'Etat civil 1793 à 1802 de Saint-Médard d'Eyrans à l'occasion de la naissance de ses enfants Bathilde Indiana et Jean Pierre Aurélien.

⁴²⁰ Rappelons que Paul-Victor Desèze fait partie des membres fondateurs de la Société de Médecine de Bordeaux qu'il préside d'ailleurs en 1803.

⁴²¹ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

philosophie et de doyen de la Faculté des Lettres⁴²². Celle-ci, à peine instituée, en 1808, par l'administration de Napoléon Bonaparte⁴²³ composait, avec les Facultés de théologie et de sciences, ainsi que des écoles et des lycées de Charentes, Dordogne et Gironde, l'Académie de Bordeaux⁴²⁴.

Une administration napoléonienne qui, le 24 août 1809, nomme d'ailleurs Paul-Victor Desèze premier Recteur de l'Académie de Bordeaux⁴²⁵. Une fonction des plus prestigieuses et des plus importantes, certainement longtemps attendue et espérée par le médecin, lequel voit ainsi son implication et ses compétences en matière d'éducation dument reconnues et récompensées.

Ainsi, Paul-Victor Desèze, médecin de son état, monarchiste, et même ultra-royaliste⁴²⁶, se retrouve assez paradoxalement, suivant la volonté de l'administration de l'Université Impériale, au sommet de la hiérarchie éducative et pédagogique bordelaise et, dans le même temps, à l'apogée de sa carrière dans l'éducation. Une nomination qui, en réalité, n'a rien d'exceptionnelle puisque, comme l'indique Michel Figeac⁴²⁷, au début du XIXe siècle, beaucoup de nobles durent, après avoir soutenu le roi, servir l'Etat. De plus, selon Jean-François Condet⁴²⁸, entre 1808 et 1848, les recteurs et, de façon générale, tous les fonctionnaires ont préférablement été choisis parmi les élites locales, en particulier les professions libérales comme les médecins, l'administration ou le négoce, dont le profil politique s'avère être plus ouvert et plus modéré.

Nous sommes donc en droit de nous demander en quoi la fonction de recteur constitue-t-elle, en quelque sorte, une consécration quant à l'implication du médecin dans le système éducatif bordelais ? De fait, le recteur symbolise alors toute la centralisation administrative mise en place par Bonaparte. Homme de l'ombre, la personne du recteur sert de relai exécutif de l'Etat, et constituer un outil pour une meilleure application des décisions du gouvernement, afin que

⁴²² Une charge qui coïncide également, à Paris, avec sa nomination à l'Institut en tant que membre de la section Histoire et Littérature ancienne.

⁴²³ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴²⁴ J-F. CONDETTE, *Les recteurs d'académie en France de 1808 à 1940*, T1, Institut National de la Recherche Pédagogique, Lyon, 2006, p 29.

⁴²⁵ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit.

⁴²⁶ F. CADILHON, *De Voltaire à Jules Ferry* op.cit, p. 87. Puis, dans l'article de A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les de Sèze pp.169-185, il est précisé que « Paul-Victor Desèze avait estimé que, pour le bien du pays, il avait été nécessaire de se rallier à Napoléon mais il considérait que la monarchie constitutionnelle constituait le meilleur système de gouvernement ». En 1823, la duchesse d'Angoulême qui assistait à la distribution des prix du Lycée, « charmée du discours de Paul-Victor Desèze s'écria : « L'éloquence est naturelle aux de Sèze, quand il s'agit de louer les Bourbons, aussi bien que lorsqu'il s'agit de les défendre ». Citation originellement tirée de H. CHAUVOT, *Le barreau de Bordeaux de 1775-1815*, Paris, Durand, 1866, p. 58.

⁴²⁷ M. FIGEAC, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, t. II, Bordeaux, FHSO, 1996, p. 628.

⁴²⁸ J-F. CONDETTE, *Les recteurs d'académie* op.cit, p. 329.

ce dernier puisse assoir et conserver son monopole, dans notre cas, un monopole intellectuel. Par son rôle d'unificateur de l'espace national, le recteur est en liaison constante avec le Ministère de l'Instruction Publique⁴²⁹ tout en sachant s'adapter aux exigences locales⁴³⁰. Dans ces conditions, Paul-Victor Desèze, de par sa parfaite connaissance du contexte bordelais, de par ses excellentes relations avec *l'establishment* parisien, et de par son image d'homme droit, sage et éclairé, incarne à merveille la figure de recteur tant recherchée par les autorités napoléoniennes, et devient, de ce fait, un personnage essentiel⁴³¹ de la région.

Le médecin assume la charge de recteur pendant une assez longue période, entre 1810 et 1830, au cours de laquelle il a tout le loisir de transmettre à plusieurs générations de fonctionnaires, de professeurs, de lycéens et d'étudiants sa conception de l'éducation. Une vision qu'il nous est possible de percevoir dans ses nombreux discours lus devant les plus importantes autorités ecclésiastiques, civiles et militaires bordelaises⁴³², bien souvent à l'occasion de remises de prix, ou bien de l'installation de nouvelles facultés.

Des interventions aux accents paternalistes du médecin⁴³³ lequel prend grand soin de distiller au cours de ses prises de paroles de sages et raisonnables conseils. Par exemple, il n'oubliait pas de rappeler aux professeurs sous sa responsabilité que : « Instruire n'est pas éduquer. Il ne suffit pas que la jeunesse sorte plus instruite de vos mains, il faut qu'elle en sorte meilleure. Vous représentez l'autorité paternelle ; vous représentez plus, vous représentez aussi l'état qui vous confie ses enfants adoptifs ; vous avez donc toute la force de l'autorité publique »⁴³⁴. Des phrases fortes, qui concentrent en elles à la fois toute l'idéologie, le sentiment de responsabilité et le programme du médecin bordelais en matière d'éducation.

De fait, par la métaphore filiale, nous percevons ici toute l'implication de Paul-Victor Desèze dans sa fonction et dans sa mission d'éducation de ses jeunes compatriotes qu'il veut élever de leur condition pour en faire des hommes accomplis et des citoyens utiles.

⁴²⁹ Dans les années entre 1810 et 1830, les Ministres de l'Instruction Publique furent Louis de Fontanes, Louis-François de Bausset, Bernard-Germain de Lacépède, Charles-François Lebrun, Pierre-Paul Royer-Collard, Georges Cuvier, JJGF Pierre Corbière, Denis-Antoine-Luc Frayssinous, Jean-Baptiste-Sylvère Gaye de Martignac, Antoine Lefèbvre de Vatimesnil, Guillaume Isidore Baron de Montbel, Martial de Guernon Ranville, François Guizot, Louis-Pierre- Edouard Bignon, Victor duc de Broglie, Joseph Mérilhou.

⁴³⁰ J-F. CONDETTE, *Les recteurs d'académie* op.cit p. 256. ; A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les de Sèze op.cit. pp.169-185.

⁴³¹ F.CADILHON, Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze, 1754-1830 op.cit pp. 305-317 L'auteur précise que Fouché, conseiller d'Etat chargé de la police, dans une note confidentielle de 1810, avait demandé au préfet de surveiller Desèze afin de mieux connaître sa moralité, son caractère et son talent. La synthèse biographique rédigée à la suite de cette surveillance qualifie Paul-Victor Desèze d'esprit sage et dévoué.

⁴³² S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴³³ Léon Marchant les qualifie de « véritables allocutions paternelles ». Voir L. MARCHANT, Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze op.cit pp. 12-35.

⁴³⁴ Procès-verbal de l'installation de M. le Proviseur du Lycée de Bordeaux. 17 mars 1810. Bordeaux. Pinard éditeur. S de Sèze, *Notice biographique* op.cit.

A ce propos, la lecture des procès-verbaux⁴³⁵ rédigés à l'occasion de la distribution des prix, par le Recteur Paul-Victor Desèze, aux élèves du Lycée et du Collège Royal de Bordeaux, entre 1810 et 1826, nous apporte de nombreuses informations quant à la notion d'éducation envisagée par le médecin et à la visée accordée par celui-ci à l'enseignement, tant d'un point de vue propre à l'individu, que de façon générale pour toute la société. Une vision qui, au fil du temps, tend à se préciser et à se faire l'écho d'un discours toujours plus engagé politiquement en soulignant clairement les liens unissant éducation morale, bonheur et bien public.

Dans les premières années, les considérations de Paul-Victor Desèze se limitent en grande partie à la thématique de l'éducation comme, par exemple, en 1810 « Il faut porter une grande attention au rôle de l'éducation et de l'instruction domestique et publique. L'éducation est le premier des biens que la société dispense », ou en 1814 « La morale est la base de l'éducation. Il est des époques où le progrès des lumières est tel qu'elles pénètrent la masse d'une nation par toutes les voies ».

Malgré une interruption de sa charge de recteur en 1815, officiellement pour cause de maladie, mais plus vraisemblablement pour intégrer le Conseil du Prince créé par le Duc d'Angoulême lors de la première Restauration, Paul-Victor Desèze est de nouveau confirmé dans ses fonctions par Louis XVIII jusqu'à sa retraite en 1824⁴³⁶.

Suite à cette confirmation, nous remarquons progressivement une légère orientation du discours, comme en 1817 « L'éducation c'est la culture de l'esprit, le soin des mœurs et le soin de la religion » ou en 1820 « Une bonne instruction et un bon gouvernement pour un homme meilleur. Il faut songer moins à votre bonheur qu'à celui de la société », en 1821 « La bonne éducation est le résultat de bonnes mœurs générales » et enfin en 1823-1824 « Diriger votre jeunesse vers des espérances plus solides fondées sur l'intérêt des peuples et le progrès des lumières » ; « Je sais qu'en portant une vive lumière sur les intérêts individuels et les intérêts sociaux, on peut les rapprocher tellement qu'ils se mêlent et se confondent dans le bien de tous ».

Au cours de ces discours, prononcés, la plupart du temps, en présence des principales autorités (politiques, religieuses, militaires, etc.) de la ville, Paul-Victor Desèze assume une position centrale et le rôle décisionnaire dans la société bordelaise du début du XIXe siècle, comme nous le confirme Alain Huetz de Lemps⁴³⁷ : [le médecin] « fait preuve de beaucoup de diplomatie

⁴³⁵ Archives Départementales de la Gironde, Fonds privés, Fonds ou papiers d'origines privées, Familles et seigneureries, Sous-Série 4J 1225-1230 Famille Sèze, 4J 1228. Famille Desèze.

⁴³⁶ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les de Sèze op.cit. pp.169-185.

⁴³⁷ Ibidem. pp.169-185.

pour s'insérer au cœur des hiérarchies préexistantes, négocier avec la municipalité, [...] affirmer son autorité auprès des enseignants, régler de délicats problèmes avec le clergé...».

Par conséquent, au lendemain des tumultes ayant secoués la France, Paul-Victor Desèze fait de l'enseignement un axe prioritaire de sa carrière. Tout d'abord, à diverses reprises, en tant que professeur, puis comme doyen et enfin, sous la charge de recteur. Une évolution hiérarchique qui témoigne, nous l'avons remarqué, une implication progressive mais néanmoins totale du médecin dans la société qui l'entoure. Cependant, à travers cet engagement, au-delà du principe même d'enseignement, Paul-Victor Desèze fait plus particulièrement montre d'une grande sensibilité et d'une grande attention portée à jeunesse, élément crucial dans la constitution d'une nation puissante. Lui-même écrivait : « que les jeunes citoyens soient éduqués dans l'esprit du Gouvernement pour que les institutions qui en forment la base, trouvent en eux un appui lorsqu'ils seront arrivés à l'âge mûr ». Une opinion d'ailleurs partagée par Léon Marchant : «une des chances les plus favorables pour les prospérités d'une nation, c'est l'éducation de la jeunesse⁴³⁸».

Homme à la fois dévoué, loyal et compétent, Paul-Victor Desèze a parfaitement saisi que l'éducation et la formation de la jeunesse sont des conditions essentielles au fondement d'une nouvelle société puissante et moderne. Celui qui défendait en 1816 l'Université avec cette phrase « Je ne connais, pour les Français, d'éducation complète qu'autant qu'elle est à la fois religieuse, monarchique et littéraire » décide donc s'impliquer concrètement dans la société qui l'entoure. Une prise de conscience significative et un engagement caractéristique, au début du XIXe siècle, d'une certaine catégorie de la population, au premier rang de laquelle se trouve le corps médical.

En effet, la question de l'éducation et de l'instruction de la population est également une des problématiques récurrentes avec laquelle l'Empire autrichien se doit de composer tout au long du XVIIIe siècle. Ce dernier, comme nous l'avons déjà indiqué à plusieurs reprises, fait montre d'une extrême diversité, à la fois culturelle, linguistique, ethnique ou bien encore religieuse. En conséquence, les autorités autrichiennes ont naturellement eu tôt fait de saisir l'importance et

⁴³⁸ L. MARCHANT, Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze op.cit pp. 12-35.

les enjeux de l'enseignement, en particulier au travers de la diffusion de la langue allemande, dans la constitution d'une puissance uniforme et homogène.

De fait, dès la première vague de réformes initiées par l'Impératrice Marie-Thérèse, dans les années 1770, l'enseignement est immédiatement utilisé comme un vecteur, comme un lien unificateur entre les différents éléments composant l'Empire. La publication, en 1774, de *l'Allgemeine Schulordnung*, le règlement général des écoles⁴³⁹, place d'ailleurs l'enseignement au centre de la stratégie politique autrichienne⁴⁴⁰.

Quelques années plus tard, c'est au tour de son fils, l'Empereur Joseph II, premier serviteur de l'Etat⁴⁴¹, de poursuivre l'entreprise maternelle d'uniformisation et de centralisation de l'Empire en s'appuyant également sur l'enseignement et l'éducation de ses sujets. Déjà, dans l'Edit de Tolérance promulgué en 1781, l'Empereur, en retirant d'un côté l'exclusivité de l'enseignement (et des soins hospitaliers) aux congrégations religieuses, puis, en concédant, de l'autre, la liberté de culte, l'accès aux emplois publics et les grades académiques aux différentes nations non-catholiques, témoignait d'une volonté manifeste d'unification et d'uniformisation de ses territoires.

L'enseignement devient donc logiquement le principal axe de la politique⁴⁴² de Joseph II. En effet, tout en conservant un contrôle rigide des autorités autrichiennes, l'Empereur n'hésite pas à accorder un rôle de premier plan aux écoles régies par les différentes communautés, dans l'assimilation et l'intégration de leurs membres au corps social.

Il nous faut cependant nuancer ce noble dessein en rappelant que, derrière la volonté de fusion de l'Empire autour d'un tronc commun que fournirait l'instruction de tous les sujets, la Maison d'Autriche dissimule à peine ses véritables intentions utilitaristes⁴⁴³ et ses véritables ambitions que sont d'élever une puissance économique et commerciale en mettant à son service le talent et les compétences de chaque sujet, en bon et dévoué fonctionnaire.

Un contexte qui se révèle cependant extrêmement favorable à la communauté juive, laquelle a toujours culturellement accordé une très large place à l'éducation, à l'instruction et, plus généralement à la transmission des connaissances. Le courant de *l'Haskalah*, équivalent du

⁴³⁹ D. DE ROSA, Le scuole pie e normali della nazione ebraica di Trieste (XVIII e XIXe secolo) in *Quaderni Giuliani di Storia*, XVII, I, 1996, pp. 7-38.

⁴⁴⁰ T. CATALAN, Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento op.cit pp. 483-518.

⁴⁴¹ Fr. FEJTO, *Joseph II*, Editions Perrin, France, 2004, p. 232.

⁴⁴² T. CATALAN, *La comunità ebraica* op.cit p.215.

⁴⁴³ Voir le chapitre « Marie-Thérèse, la « mère de la Patrie » in H. BOGDAN, *Histoire des Hasbourg. Des origines à nos jours*, Perrin, France, 2005, pp. 218-240

mouvement des Lumières françaises ou de l’Aufklärung allemandes, propre à la religion juive, apparu en Europe centrale au début du XVIIIe siècle et rapidement relayé dans les milieux germanophones (Berlin, Vienne, Italie septentrionale, etc.) grâce aux principaux intellectuels de la communauté comme Moses Mendelssohn ou Eliah Mopurgo (influences idéologiques et philosophiques de Benedetto Frizzi), acquis à la cause réformiste autrichienne, se propose d’encourager les échanges et les interactions entre les différentes sphères intellectuelles européennes : laïques, catholiques et juives. La visée de ce courant est de mettre en évidence la complémentarité et la compatibilité de ces différents milieux, ainsi que leurs bénéfices dans l’amélioration générale des conditions de vie de la population à travers, par exemple, une réforme du système éducatif.

Il est clair que les échanges et l’influence réciproques des milieux culturels principalement italiens et germaniques motivés par le courant de *l’Haskalah* ont des conséquences extrêmement positives sur l’assimilation et l’émancipation de la communauté juive de tout l’Empire autrichien. Trieste notamment, qui abrite alors une des plus importantes communautés d’Europe et qui représente un véritable laboratoire pour la Monarchie, réagit favorablement aux ambitions modernisatrices de Moses Mendelssohn lequel souhaite adopter une position médiatrice en soumettant des idées de réformes sans pour autant jamais remettre en question la Torah⁴⁴⁴.

Dans la préface du *Giornale medico e letterario di Trieste*⁴⁴⁵, Benedetto Frizzi confirme à ce sujet que : « I giornali di Germania non parlano molto delle Opere d’Italia, e meno forse gli Italiani danno norma di quelle della Germania [...] Il tutto di questo sembra potersi molto facilmente combinarsi in Trieste, luogo molto a portata per le notizie Mediche e Letterarie della Germania, e di quelle dell’Italia insieme ».

Dans ce contexte, comme le souligne parfaitement David Sorkin⁴⁴⁶, Benedetto Frizzi apparaît très clairement comme un *maskilim*, c’est-à-dire comme un intellectuel se revendiquant du courant des Lumières juives, *l’Haskalah*. En d’autres termes, tout au long de sa carrière, au travers de ses nombreuses publications, il est possible de percevoir la volonté du médecin de rechercher et de promouvoir l’association des différentes cultures, qu’elles soient juives ou scientifiques et, au-delà, de démontrer, par leur compatibilité, les bienfaits que cette alliance

⁴⁴⁴ T. CATALAN, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* op.cit pp. 483-518.

⁴⁴⁵ Voir la préface de B. FRIZZI, *Giornale medico e letterario di Trieste*, Vol. 1, presso Giovanni Battista Höcheberger, Trieste, 1790 p. 8.

⁴⁴⁶ D.SORKIN, *Port jews : jewish communities in cosmopolitan maritime trading centres, 1550-1950*, Ed. D. Cesarani, London, 2002, p.124.

pourrait apporter à l'humanité. Une alliance qui ne peut se concrétiser, pour le médecin, que par le biais de l'éducation et de l'instruction.

En effet, comme nous l'avons vu plus haut, Paul-Victor Desèze a, dans son contexte, la possibilité de s'engager concrètement dans le système éducatif bordelais en exerçant plusieurs charges officielles (professeur ou recteur par exemple). A l'opposé, Benedetto Frizzi, bien que manifestement sensible aux mêmes préoccupations que son homologue bordelais doit, de par sa confession, composer avec un périmètre d'action moins évident. En dépit des dispositions mises en place par les différentes réformes impériales ouvrant certaines professions publiques aux membres de la communauté juive, le médecin lombard parvient cependant à s'investir et à peser, en tant que membre influent de la communauté scientifique et intellectuelle, dans le mouvement générale de vulgarisation et de transmission des connaissances.

A défaut d'occuper des charges officielles, du moins en dehors de la communauté juive, Benedetto Frizzi parvient cependant à s'exprimer et à faire entendre sa voix en exploitant d'autres outils, d'autres instruments, comme par exemple la publication de travaux. Ici, deux éléments attirent plus particulièrement notre attention.

Tout d'abord, entre 1787 et 1789, Benedetto Frizzi publie une série de 6 « *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco* »⁴⁴⁷ conçues sur le modèle du *System einer vollständigen medicinischen Polizey* de son professeur et mentor, Johann Peter Franck, lequel avait consacré une grande partie de sa vie à la rédaction d'un monumental traité de police médicale. Les textes de Benedetto Frizzi constituent une étude soignée et approfondie des préceptes liés à la médecine et à la santé publique contenus dans la Torah et dans la tradition juive, réinterprétés comme des potentielles normes applicables à la société toute entière⁴⁴⁸ afin d'élever la condition morale et physique des hommes.

Au-delà de l'aspect strictement sanitaire, aspect sur lequel nous reviendrons plus amplement au chapitre suivant, il est intéressant de s'arrêter ici sur les motivations du médecin à rédiger une

⁴⁴⁷ Dans l'ordre de publication citons : *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco con molte Note Critiche, e Fische*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1787 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi e stato del matrimonio con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, e usi ebraici in tale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai paemi di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788 ; *Dissertazione secondari di polizia medica sul Pentateuco in riguardo ai cibi proibiti e altre cose a essi relative con molte note critiche, e fische*, appresso Lorenzo Manini, Cremona, 1788 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco sopra le leggi, e formalità ebraiche in istato di malattia, e cerimonie funebri, e sepolcrali*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1789 ; *Dissertazione in cui si esaminano gli usi ed abusi degli ebrei nei luoghi ed effetti sacri e si propone la maniera di renderli utili in società*, appresso Giacomo Barrelle, Milano, 1789 ; *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle pulizie delle strade e case, formalità sacerdotali, e leggi di agricoltura*, appresso Lorenzo Manini, Cremona, 1790.

⁴⁴⁸ L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit. pp. 201-221.

telle œuvre. Des finalités que nous retrouvons dans la préface de la première dissertation *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco con molte Note Critiche, e Fisiche*⁴⁴⁹, laquelle sert d'introduction à toute l'œuvre. Dans un premier temps, par la phrase « la nazione Ebraica ha sempre conservato un solo gusto di scrivere » Benedetto Frizzi justifie en quelque sorte du support choisi pour s'exprimer, le support écrit, classiquement très usité dans la transmission de la culture juive. Puis, par certaines formules savamment distillées tout au long de ce préambule telles que « la poca coltivazione delle vere scienze [...] uno strano accieciamento » ou bien « Gl'incolti popoli sono come l'infante, che ha bisogno dell'esempio della madre, o della nutrice per seguirle, onde in progresso rendere poi le azioni spontanee », le médecin laisse transparaître une certaine volonté d'acculturation de la population, notamment au travers de la métaphore de l'accompagnement maternel.

Cependant, s'il est une phrase qu'il nous faut retenir et qui résume pleinement l'état d'esprit et les intentions de Benedetto Frizzi quant à la notion d'éducation, c'est bien la phrase « uno de' maggiori mali di mia nazione in quest' epoca è l'educazione dei Figliuoli ». Benedetto Frizzi semble effectivement parfaitement conscient que le manque d'instruction (ou du moins un accès difficile à l'information) de ses concitoyens est le principal obstacle à l'émancipation physique et morale non seulement de sa communauté confessionnelle, mais également de toute la société. C'est pourquoi, par ses travaux pédagogiques, le médecin décide de se mettre au service des autres.

Il est évident qu'au vu du taux d'alphabétisation de l'Empire autrichien à la fin du XVIII^e siècle, Benedetto Frizzi n'ambitionne toutefois pas de s'adresser directement à toute la population, ce qui serait d'ailleurs tout à fait utopique. Néanmoins, la résolution qu'il a adoptée d'écrire non pas en hébreu ou en latin, mais en italien démontre sans aucun doute une volonté de vulgarisation extrême en touchant potentiellement le plus grand nombre de personnes : « La costumanza di scrivere nella lingua Ebraica forma un altro ostacolo non meno grande all'avanzamento, di tutto ciò, che è nuovo », puis plus loin « dopo aver scritto in latino tutto ciò, che può riguardare la salubrità degli alimenti, m'indusse a parlare di ogni altra cosa, che interessa il bene di mia nazione nella propria italiana favella, a più universale intelligenza ».

Ainsi, même si les lecteurs des travaux de Benedetto Frizzi se cantonnent très certainement à un périmètre restreint d'individus lettrés, savants, juifs ou non, il n'est pas interdit d'envisager, à terme, une plus ample diffusion, relayée de haut en bas à travers la population.

⁴⁴⁹ Voir la préface dans B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni op.cit.* p.18.

L'attention et le souci que porte le médecin à ses contemporains, notamment dans sa tentative de les éclairer, de les sortir de leurs conditions par le biais de toute une série de conseils et d'informations concernant des questions essentielles de la vie quotidienne, prouvent d'une part qu'à l'image de Paul-Victor Desèze, Benedetto Frizzi met à profit son statut d'élément estimé de la communauté juive, scientifique et plus généralement intellectuelle pour peser sur la société qui l'entoure puis, d'autre part, que le médecin est en totale adéquation avec les préceptes de *l'Haskalah* en prônant une certaine fusion entre les cultures juive et laïque.

Dans la préface du troisième volume⁴⁵⁰ intitulé « *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, al puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai poemi di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia* », Benedetto Frizzi annonce justement qu'il travaille sur un livre spécialement consacré, à proprement parler, à l'éducation *Riflessioni e avvertimenti circa l'educazione, e studj degli Ebrei*⁴⁵¹. Un ouvrage qui fait ici écho à une partie toute entière de la dissertation consacré elle aussi à l'éducation de la jeunesse. Là encore, il nous est possible de constater l'intérêt que porte le médecin, comme beaucoup de ses collègues contemporains, tel Paul-Victor Desèze par exemple, à la formation d'une jeunesse éveillée, responsable et consciente d'elle-même.

Pour ce faire, Benedetto Frizzi prend en considération toutes les phases du processus éducatif, et ce, dès le plus jeune âge. Dans la partie intitulée « *Degli stessi fanciulli sino all'età di 6 in 7 anni* » le médecin aborde une période cruciale dans le développement à la fois physique et psychique de l'enfant, puisque c'est à cet instant que l'individu prend conscience de lui-même, de ses sensations, de ses opinions, etc. Une période selon le médecin tout à fait opportune pour inculquer durablement à l'enfant certains principes fondamentaux concernant l'hygiène, la religion ou bien encore l'alimentation. Dans la partie suivante, « *Educazione dei figli dopo l'età d'anni 6 o 7* » le médecin considère ces quelques années où se forme l'individu « *socievole e cittadino* ». Un devoir qui incombe au père, quel qu'il soit, riche ou pauvre, mais qui est bien souvent négligé par l'ignorance de celui-ci.

L'intérêt de ce chapitre réside ici pour nous dans les références citées par Benedetto Frizzi telles Rousseau, Tissot, Chirac, Maimonide, Moïse ou encore Boerhaave. Des références très

⁴⁵⁰ B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai poemi di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788

⁴⁵¹ « *Così feci in un'altra operetta già compita, che porta il titolo *Riflessioni e avvertimenti circa l'educazione, e studj degli Ebrei*, che a suo tempo comparirà alla luce* » voir la préface de B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza* op.cit. p.12.

diversifiées, empruntées tant à la culture traditionnelle juive qu'au courant scientifique moderne et qui illustrent ainsi assez clairement la position intellectuelle souhaitée par le médecin, au carrefour entre modernisme et tradition. Nous constatons donc que, comme chez Paul-Victor Desèze, chez Benedetto Frizzi les notions d'éducation, de transmission de l'information et d'acculturation occupent une place importante. Seules leurs façons d'aborder la question et de s'y impliquer divergent selon la sensibilité et les opportunités de chacun.

De fait, Benedetto Frizzi demeure traditionnellement très attaché à la communication écrite, en particulier, au journalisme qui, là encore, constitue, sans aucun doute, un des principaux moyens d'acculturation de l'ère moderne, pour sa capacité à toucher le plus grand nombre.

En effet, quelques années après la rédaction de ses dissertations, lors de sa résidence triestine, Benedetto Frizzi publie deux périodiques : *Il Giornale medico e letterario di Trieste* entre 1790 et 1791, puis *Gli Opuscoli filosofici e medici* entre 1791 et 1792. Le premier périodique, composé de 4 volumes, contient essentiellement des observations, des lettres, des recensions et des articles traitant de sujets médicaux, quelques correspondances et réflexions portant sur certains points d'histoire médicale. Là encore, il est clair que le public visé est foncièrement professionnel ou lettré, mais la volonté pédagogique d'instruction, de transmission et de circulation de l'information demeure puisque le médecin précise assez clairement dans la préface du premier volume son ambition de créer une sorte de support propice aux échanges et à la mise à jour des connaissances médicales pour « *il bene dell'umanità* ».

De plus, chaque volume est dédié à un important représentant de l'autorité politique ou scientifique : le savant Johann Peter Frank, le directeur de la police de Trieste, le mathématicien Gregorio Fontana et enfin le « *protomedico* » de Trieste. Une façon certainement pour le médecin d'attirer ainsi l'attention des détenteurs du pouvoir et de les informer sur l'importance de quelques questions de santé publique.

Une nouvelle fois, les expériences et le parcours personnel de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi nous ont démontrées que nous sommes en présence de deux êtres aux profils totalement opposés. Une différence évidemment due aux caractéristiques et aux opportunités proposées dans chaque contexte, ainsi qu'à la sensibilité propre à chaque individu. Cependant, il est un trait commun aux deux médecins et, de manière plus générale, à tous les hommes de leur génération, modernes et cultivés, c'est la conscience que l'ignorance est le pire des maux. Une épidémie sociale à laquelle il est devenu plus que nécessaire de remédier.

Une lucidité et une clairvoyance qui, joints à leurs positions dans le paysage intellectuel de l'époque, les poussent logiquement à s'impliquer et à prendre part, nous l'avons compris, au mouvement de vulgarisation des connaissances en mettant au centre de l'attention des questions essentielles à la pérennité de la civilisation européenne. Ainsi, la fonction de vecteur de l'information endossé par le médecin moderne entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle devient ici évidente.

Paul-Victor Desèze comme Benedetto Frizzi, chacun à sa façon, assument donc ce rôle d'éveilleur de conscience et de pédagogue envers la population. Acteurs de leurs propres environnements, tous deux s'appliquent à sortir la population, en particulier la plus défavorisée et la plus vulnérable, de son ignorance et à l'éclairer sur sa condition. Il s'agit là d'un engagement concret, personnel, qui se traduit, pour Paul-Victor Desèze et ses fonctions au sein des structures de l'enseignement national, par une véritable mission éducative auprès de la jeunesse, ou bien pour Benedetto Frizzi, par la rédaction d'importants travaux, à destination d'un public certes plus érudit, mais à vocation néanmoins vulgarisatrice et didactique.

Nous sommes par conséquent, dès lors en droit de nous interroger sur la nature du discours en faveur duquel s'engagent les deux médecins.

3. A.b. La diffusion d'une pensée hygiéniste.

Le corps médical, souvent pris au dépourvu et impuissant face aux grandes vagues d'épidémies qui ont régulièrement touché le monde occidental, concède alors, à la fin du XVIII^e siècle, qu'éduquer et informer le peuple des risques sanitaires existants, et surtout des moyens efficaces de les éviter s'avère finalement plus simple et plus salubre que de combattre le mal une fois déclaré.

De fait, les personnes les plus averties sont manifestement généralement aussi les plus lucides et les plus promptes à réagir efficacement face à des risques encourus⁴⁵². Voilà pourquoi les médecins modernes, à l'image de Paul-Victor Desèze ou de Benedetto Frizzi, accordent une grande importance, comme nous l'avons développé dans le chapitre précédent, à l'éducation, à l'instruction et, plus globalement, à la communication de l'information, qui plus est

⁴⁵² J-F. VIAUD, *Le malade et la médecine* op.cit.pp.99-100.

l'information médicale, à destination notamment des jeunes générations ou des populations socialement vulnérables.

Dès la fin du XVII^e siècle déjà, les progrès de la médecine joints à une attention plus accrue de l'Etat envers les menaces sanitaires avaient permis une réduction notable des grosses crises épidémiques telles que la peste⁴⁵³ par exemple. Toutefois, devant la persistance des dangers endémiques, en particulier causés par l'essor industriel des sociétés européennes et par la paupérisation de certaines catégories de la population, il devient alors nécessaire de sensibiliser et d'éduquer cette dernière en lui inculquant un certain nombre de préceptes visant à assainir son environnement et à améliorer ses conditions de vie au quotidien afin de réduire les crises, endémiques, cette fois-ci. Ce à quoi s'attèle donc une grande partie de la communauté savante.

Parmi ces préceptes, certains apparaissent, dans les ultimes décennies du XVIII^e siècle, comme de véritables *leitmotiv* autour desquels se réunissent l'intelligentsia lettrée et savante ainsi que les autorités gouvernementales : l'hygiène et la salubrité.

Cette nouvelle philosophie⁴⁵⁴, l'hygiène, que nous avons d'ailleurs déjà abordée à plusieurs reprises, alliant santé du corps et de l'esprit, pédagogie et médecine, se fonde sur un discours axé autour de la recherche du bien-être matériel, physique et psychique de tous les individus, et ce au nom du bien public. Une notion qui se scinde, rappelons-le, généralement, en deux courants distincts mais non moins complémentaires. D'une part l'hygiène publique, également appelée salubrité ou santé publique. Cette partie de l'hygiène s'intéresse essentiellement aux moyens d'améliorer les espaces de vie en commun, l'environnement urbain afin d'éliminer tout agent infectieux et ce, au bénéfice de l'entière société. Dans ce cas, on sera attentif, par exemple, au pavage des rues, à la construction de caniveaux, d'égouts, à l'assèchement de zones insalubres, à l'installation de l'éclairage public, à la création d'espaces verts, à l'ouverture de larges voies de circulation visant à aérer les villes dans le but d'en évacuer les miasmes.

D'autre part, et c'est en cela que réside la nouveauté qui nous intéresse plus particulièrement ici, l'hygiène privée tend à faire son apparition et à se populariser. Par l'évocation de thèmes tels que la nutrition, l'habillement, les habitudes de vie (éducation, sexualité, etc.) lesquels dépendent en règle générale du libre arbitre de chaque individu, les médecins et, à travers eux, l'Etat, pénètrent, interfèrent dans la sphère du privé, de l'intime, du domestique et y imposent un droit de regard.

⁴⁵³ Rappelons ici que l'on retient la vague de peste de 1720 comme la dernière grande épidémie du XVIII^e siècle.

⁴⁵⁴ F. CADILHON, *De Voltaire à Jules Ferry* op.cit p.144.

Les médecins, portés par la professionnalisation de leurs activités, forts de leurs nouveaux rapports, plus étroits avec les sphères dirigeantes, et désireux de s'investir dans la société bien au-delà des limites que leur fixe leur formation scientifique, ont donc un rôle important à jouer dans le processus d'acculturation de la population. Cela passe soit, comme nous l'avons vu avec Paul-Victor Desèze, par un engagement plus net dans la vie publique en assurant un certain nombre de charges officielles liées à l'éducation ou à la santé, soit, comme avec Benedetto Frizzi par la publication de nombreux traités, mémoires et autres travaux pédagogiques ayant, justement, pour principale thématique l'hygiène.

Ce dernier est d'ailleurs, des deux médecins sujets de notre étude, celui qui s'attache le plus nettement et le plus promptement à vulgariser les principes d'hygiène et de salubrité par le biais, dans un premier temps, de ses « *Dissertazioni di polizia medica* ». Publiées entre 1787 et 1789, ces six études, fondées sur les enseignements de la religion juive en matière de santé, revus et adaptés à la société moderne, ont pour objectif affiché l'élévation spirituelle de l'homme et la sensibilisation de ce dernier à la conservation et à l'amélioration de sa propre espèce⁴⁵⁵. Selon une méthodologie très soignée, chaque volume prend en considération les questions de prophylaxie concernant des thèmes bien précis tels que l'éducation des enfants, la femme, l'agriculture, l'alimentation, la salubrité urbaine ou la mort. Des thèmes qui ne sont évidemment pas choisis au hasard puisqu'ils mettent en lumière certains aspects de la vie quotidienne et certaines catégories sociales vulnérables ou dangereuses d'un point de vue sanitaire. Il s'agit ainsi pour la communauté médicale de protéger l'individu depuis sa naissance.

Par exemple, dans le troisième volume intitulé *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai problemi di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia*, publié en 1788, le médecin lombard se penche longuement sur la santé des femmes, notamment des femmes en couche, et des enfants. Une question qui n'a effectivement rien d'anodin lorsque l'on connaît d'une part le taux de mortalité de cette partie de la population extrêmement fragile et exposée et, d'autre part, selon un raisonnement purement utilitariste, l'importance que tiennent les femmes et les enfants (garantes de la perpétuation d'un peuple pour les premières et d'une main d'œuvre fournie pour les deuxièmes) dans la puissance et la stabilité d'un Etat moderne. Il est donc primordial de les sensibiliser, ou tout du moins, de sensibiliser et d'informer la communauté scientifique et les autorités politiques sur les risques qu'encourent ces individus pour les épargner du mieux possible.

⁴⁵⁵ Voir Benedetto Frizzi dans *Dizionario Biografico degli Italiani* Volume 50 (1998) par Cristina Ceccone [http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_\(Dizionario-Biografico\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/benedetto-frizzi_(Dizionario-Biografico)/)

En matière de prévention quant à l'hygiène et à la salubrité des espaces de vie commune, deux autres dissertations de Benedetto Frizzi attirent particulièrement notre attention : la « *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco sopra le leggi, e formalità ebraiche in istato di malattia, e ceremonie funebri, e sepolcrali* » de 1789 et la « *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle pulizie delle strade e case, formalità sacerdotali, e leggi di agricoltura* » de 1790.

La première étude prend en compte les coutumes liées à la maladie, à la mort et à la gestion des défunts. Ici, le médecin lombard se qualifie lui-même de « medico filosofo » travaillant au « bene della società » et « alla conservazione della salute »⁴⁵⁶. Dans le premier chapitre consacré aux hôpitaux, il souligne d'ailleurs que selon lui, la meilleure médecine est la médecine antique puisqu'elle se limite justement aux plus simples principes d'hygiène « La Medicina sembrava in que' primi tempi ridursi a una soda Igiene, migliore e più sicuro mezzo per la salute »⁴⁵⁷. Avec cet opus, Benedetto Frizzi aborde donc tout le processus depuis la prise en charge d'un malade depuis l'hôpital jusqu'au traitement de sa dépouille après son décès afin d'alerter sur les risques sanitaires que certaines pratiques font inutilement courir à la société. Par exemple, il est nécessaire de réduire au maximum le temps écoulé entre la mort d'un individu et son enterrement, d'aérer la pièce où repose la dépouille pendant cette période et de brûler ses vêtements, afin de limiter la propagation d'éventuels miasmes ou germes « *non avere a comunicare il contagion della putrefazione ad altri* »⁴⁵⁸. De même, il est tout aussi important pour le médecin que les hommes chargés de transporter le corps du défunt demeurent quelques temps hors de la société pour éviter, en cas de maladie, de répandre une contagion « *chi soltanto toccava un cadavere, anche di animale o serpe [...] dovesse stare fuori dal Campo Israelitico, onde non avesse a comunicare il contagio della putrefazione ad altri* »⁴⁵⁹.

Par cet ouvrage, Benedetto Frizzi tente d'expliquer les traditions, en particulier les règles sanitaires observées dans la religion juive concernant le traitement de la maladie et de la mort dans le but, à la fois, d'éclairer sur les risques que représentent certaines pratiques ayant cours dans la société de la fin du XVIIIe siècle, et de présenter des solutions, des améliorations simples en expliquant les usages juifs, plus salutaires, et profitables à tous « *la sanità ben curata dalle leggi produce la maggior popolazione, tesoro principale di una teocrazia* »⁴⁶⁰.

⁴⁵⁶ B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco sopra le leggi, e formalità ebraiche in istato di malattia, e ceremonie funebri, e sepolcrali*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1789, p.11.

⁴⁵⁷ Ibidem p.15.

⁴⁵⁸ Ibidem p.30.

⁴⁵⁹ Ibidem p.30.

⁴⁶⁰ Ibidem p.34-35.

De même, l'autre volume, intitulé «*Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle pulizie delle strade e case, formalità sacerdotali, e leggi di agricoltura*»⁴⁶¹ publié en un plus tard, en 1790 se penche sur quelques principes d'hygiène de base observés dans la confession juive regardant, entre autre, la tenue des villes et des maisons, et qu'il serait pertinent d'étendre à toute la société. Parmi les points abordés, certains reviennent de façon récurrente en cette fin de siècle comme par exemple la nécessité de déplacer les principales activités nocives et nuisibles pour la santé, à l'image des tanneurs et des abattoirs, hors des villes afin d'éloigner et d'éliminer au maximum tout risque de contamination de l'air et de transmission de germes. Autres thèmes régulièrement abordés et auxquels Benedetto Frizzi aborde également la question de la salubrité des habitations, lesquelles doivent être grandes, aérées et lumineuses. Puis, viennent ensuite l'hygiène personnelle, laquelle comprend en premier lieu les bains, préconisés à la fois par la morale, le médecin et le politique, et enfin la diététique. Des usages qui, adoptés par une plus grande partie de la population, permettraient selon le médecin, de garantir un meilleur état de santé à toute la nation.

Bien évidemment, par ces publications, dont la précision scientifique ne laisse aucun doute quant aux interlocuteurs visés, Benedetto Frizzi n'a nullement l'intention de s'adresser directement aux populations concernées. Il ne s'agit pas là de littérature de colportage.

Toutefois, lucide sur son rôle de *kulturträger* et se qualifiant lui-même à plusieurs reprises de «*politico medico*», notamment dans ses *Dissertazioni di polizia medica*, Benedetto Frizzi traduit parfaitement la position et les engagements que souhaitent assumer les médecins au sein de la collectivité. Une position centrale, de référents pour la société, responsable du corps qu'il soit physique, social ou politique⁴⁶². Comme Loïs C. Dubin l'a parfaitement synthétisé à son sujet : « It is necessary to see him [Benedetto Frizzi] as a man on a mission : to spread the Enlightenment as medicine – as a remedy to heal both individuals and society »⁴⁶³.

Des hommes en mission, voilà ce que sont donc les médecins à la fin du XVIIIe siècle. Une mission dont le but est de diffuser et de répandre, de quelle que façon que ce soit, et dans toutes les strates de la société, les principes médicaux essentiels à création et à la conservation d'un environnement pérenne et sain. Les médecins sont effectivement, socialement parlant, les mieux placés pour, très métaphoriquement prêcher la bonne parole. Une parole bien

⁴⁶¹ B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle pulizie delle strade e case, formalità sacerdotali, e leggi di agricoltura*, appresso Lorenzo Manini, Cremona, 1790.

⁴⁶² L.C. DUBIN, *Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physician to eighteenth-century Italian Jewish society* op.cit. pp. 201-221.

⁴⁶³ Ibidem pp. 201-221.

évidemment médicale, pédagogique, sage et raisonnée, dont ils se font les relais auprès du plus grand nombre, que ce soit les élites, les autorités et les responsables politiques, ou bien leurs plus modestes concitoyens.

Un engagement concret et tangible dans la vulgarisation de l'information médicale également très présente chez Paul-Victor Desèze puisque, comme nous le rappelle Stéphane Desèze, le médecin, parallèlement à son implication dans l'éducation publique, prend lui aussi part au mouvement de promotion scientifique en mettant ses compétences médicales et son humanisme au service de ses concitoyens. Le bordelais est en effet par exemple lui aussi à l'origine d'une grande quantité de rapports portant sur les moyens de lutter contre la pauvreté, ou bien sur les hôpitaux militaires, sur l'éducation et sur la salubrité urbaine⁴⁶⁴ qui nous permettent de confirmer, comme chez son homologue italien, un sens de l'observation et de l'analyse de son environnement développé, et une volonté d'agir en faveur de ce dernier.

Là encore, assez similairement aux productions de Benedetto Frizzi, le médecin bordelais semble volontairement cibler certaines catégories de population ou certains points liés, de près ou de loin, aux questions d'hygiène et de salubrité générale. Cependant, contrairement à son confrère italien qui ne communique presque exclusivement que par la voie écrite, Paul-Victor Desèze bénéficie à l'inverse d'une véritable tribune où il peut clairement exprimer son message et, plus important encore, être entendu. De fait, en 1791, à Paris, le médecin bordelais est alors député du département de la Gironde et assume donc en cela concrètement le rôle de représentant, de porte-parole du peuple bordelais et de ses difficultés. Une fonction extrêmement avantageuse pour qui souhaite attirer, de façon relativement directe, l'attention de ses contemporains, notamment les plus puissants d'entre eux, sur des questions de société, plus particulièrement les difficultés que rencontrent régulièrement certaines populations. Comme nous le rapporte une nouvelle fois Stéphane Desèze⁴⁶⁵, il semblerait justement que les différentes interventions de Paul-Victor Desèze, au cours de son mandat de député, aient été remarquées, puisque nombres d'entre elles ont ensuite été ratifiées en décret, preuve donc de la pertinence des observations et des réflexions du médecin.

⁴⁶⁴ S. DESEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴⁶⁵ Ibidem. Sur ce point, Stéphane Deèsze se fonde sur les correspondances que les différents membres de la famille Desèze entretenaient et dans lesquelles il est possible de lire quelques commentaires sur les activités de Paul-Victor Desèze dans la Capitale.

Un discours en particulier, le « *Rapport et projet de décret sur le service de santé des Armées et des Hôpitaux militaires* »⁴⁶⁶ retient notre attention ici puisqu'il s'intéresse, là encore, à une partie très précise de la population : les soldats. A l'instar de Benedetto Frizzi qui, grâce à ses dissertations, signalait la vulnérabilité, par exemple, des femmes et des enfants en matière de santé. Vulnérabilité qui pouvait avoir des répercussions néfastes sur l'ensemble de la société si elle n'était pas prise en compte correctement et qui, par conséquent, requérait l'attention de tous ; Paul-Victor Desèze met donc dans ce rapport concrètement en lumière la vulnérabilité et la fragilité, en matière de santé, de l'armée.

Il faut dire que les soldats, de même que les marins par exemple, de par leurs déplacements réguliers dans des zones, qui plus est, quelquefois insalubres, et de par leurs conditions de vie précaires, constituent un groupe très vulnérable et à risque, potentiellement vecteur de maladies. Cependant, il est relativement évident que, au vue de l'importance de leur présence pour la sauvegarde de la puissance et du rayonnement d'une nation, l'état de santé des armées est évidemment une priorité que Paul-Victor Desèze a bien comprise et sur laquelle il tente de peser.

Dans ces conditions, de par le caractère de son intervention, effectuée au sein d'une institution officielle, le médecin bordelais s'adresse directement aux autorités sur la menace que représente pour tout le pays une armée dont la santé serait laissée pour compte : « plus important encore par les circonstances qui appellent, sur le service de santé des armées, votre attention la plus vigilante et sollicitent de votre sagesse les mesures les plus promptes »⁴⁶⁷. Puis, plus loin « que la constitution elle-même fournisse les bases de l'édifice que la Nation consacre à la conservation de ses défenseurs ! »⁴⁶⁸

Selon une démarche très pédagogique, le médecin revient sur l'origine des défaillances du service de santé des armées, selon lui, négligé et corrompu, dénonce ensuite les abus des précédents gouvernements pour finalement demander de façon justifiée, « une prompte réforme »⁴⁶⁹. Une réforme dans laquelle les médecins et les chirurgiens seraient davantage sensibilisés aux pathologies propres à cette population, afin « d'améliorer la condition physique et morale du soldat »⁴⁷⁰. Si l'on garde à l'esprit la teneur des évènements qui se déroulent en

⁴⁶⁶ « Rapport et projet de décret sur le service de santé des Armées et des Hôpitaux militaires ; présentés au nom des Comités militaires et de salubrité par Victor De Sèze, député du Département de la Gironde ». Imprimé par ordre de l'assemblée nationale. Paris. I.N. 1791.

⁴⁶⁷ Ibidem p.4.

⁴⁶⁸ Ibidem p.11.

⁴⁶⁹ Ibidem p.7.

⁴⁷⁰ Ibidem p.19.

France à la même période et le fait que Bordeaux, ville rebelle, a longtemps été, avec le Château Trompette, une ville avec une importante présence militaire, on ne peut que constater que Paul-Victor Desèze parle d'un sujet qu'il connaît et qu'il a concrètement éprouvé dans son propre quotidien.

Grâce à la tribune que lui offre, entre autre, la fonction de député, Paul-Victor Desèze peut ainsi alerter, attirer l'attention et instruire ses contemporains, notamment les détenteurs du pouvoir, sur des sujets de santé à ses yeux primordiaux, assumant ainsi pleinement son rôle de dépositaire ou de gardien de la pérennité de la société. Un engagement dans la vulgarisation de principes tels que l'hygiène et la salubrité qui se concrétise quelques années plus tard, nous l'avons déjà mentionné dans les chapitres précédents, par la nomination du médecin au sein du Conseil de Salubrité de Bordeaux, et ce jusqu'en 1827.

Une circulaire⁴⁷¹ de 1831, envoyée par le Conseil Central de Salubrité à ses correspondants en région, notamment à Bordeaux, revient d'ailleurs assez clairement sur, justement, le rôle, la mission confiée à cette institution et à ses membres : « Lorsque, par son arrêté du 9 Août dernier, M. le Préfet de la Gironde créa à Bordeaux un Conseil central de la salubrité, ses vues philanthropiques ne portaient pas seulement sur l'appréciation des causes actuelles d'insalubrité, sur les maladies qu'elles peuvent engendrer, sur la violation possible des règlements de police médicale ; elle se rattachait encore à l'amélioration progressive de la santé publique dans toute l'étendue du département ». Un document qui confirme, entérine à la fois la place et la fonction accordées au médecin à la fin du XVIIIe siècle puisque, comme le spécifie la circulaire, on attend d'eux « en un mot, la connaissance de tout ce qui peut être favorable ou nuisible à la santé publique ou individuelle ».

Par conséquent, dès le milieu du XVIIIe siècle, la diffusion de la médecine et des sciences connaît un nouvel élan. Une diffusion, nous l'avons vu, qui adopte une forme plus pédagogique et didactique afin de toucher le plus grand nombre. Les expériences de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze, nous permettent sur ce point de constater que les médecins et les savants modernes prennent leurs responsabilités vis-à-vis de la santé de leurs contemporains, en devenant des acteurs de leurs contextes et des mutations de ces derniers.

Témoins attentifs et engagés de leurs réalités et de leurs difficultés, ils prennent donc volontiers part au mouvement de santé publique qui tend alors à se développer. Ils agissent en faveur de

⁴⁷¹ Archives Départementales de la Gironde, Fonds des Archives publiques modernes (1800-1940), Série M : Administration générale et économie, Sous-Série 5M : Santé publique et hygiène, documents 5M64 et 5M65.

la mise en place, de la part des autorités, d'une politique de santé publique et de prévention qui considérerait les maladies comme un problème, non pas uniquement médical, mais aussi et surtout politique et économique, et qui demanderait alors une prise en charge collective.

Un rôle social de premier plan des médecins, essentiel pour transmettre du mieux possible ces principes qui ne sont certes pas nouveaux puisqu'ils sont déjà présents pour certains dans l'Antiquité, mais revus et adaptés aux problématiques modernes. Ainsi, l'hygiène et la salubrité deviennent de véritables doctrines enseignant aux hommes, en particulier les plus défavorisées et vulnérables, à se protéger des effets nuisibles de la société et à s'assurer un bien être durable à la fois psychique et corporel.

3. A.c. Progrès et amélioration de la société.

La finalité d'une telle implication de la part de l'entière communauté scientifique dans la mise en place d'une politique de santé publique à travers la diffusion de nombreux préceptes et recommandations concernant justement l'hygiène et la salubrité, n'est autre que le progrès et, autant que faire se peut, l'amélioration générale des conditions de vie au sein des sociétés modernes.

Les notions de progrès et de perfectionnement de la société se font véritablement jour entre le XVI^e siècle et le XVII^e siècle, chez des penseurs comme Newton, Galilée ou Descartes notamment. C'est en effet une période cruciale pour la civilisation puisque riche et faste en découvertes et en innovations, qu'elles soient purement techniques ou bien géographiques, scientifiques et doctrinales qui permettent à l'homme de prendre véritablement réellement conscience de sa capacité à interagir de façon à modifier favorablement le monde qui l'entoure.

Toutefois, il faut attendre la fin du XVIII^e siècle et le début du siècle suivant pour que le perfectionnement du cadre de vie des hommes devienne un thème récurrent, si ce n'est central des débats intellectuels. Dès lors que l'on accepte de considérer métaphoriquement le soin à apporter au corps social selon les mêmes critères et la même importance que l'attention accordée au corps humain, la science et, à plus forte raison la médecine, deviennent indissociables du progrès.

De fait, l'idée de construire, sur les ruines de l'Ancien Régime, une société meilleure fondée sur la conviction de pouvoir améliorer tangiblement, tant qualitativement que quantitativement, les conditions de vie de tous les êtres humains et ce, quelle que soit leur situation sociale,

confessionnelle, professionnelle, géographique, etc. devient une conception dominante en Europe, autour de laquelle se retrouvent tous les acteurs sociaux faisant autorité, dont les médecins.

Ces derniers, figures représentatives de la classe moyenne formant, avec les hommes de loi, les administrateurs et les rentiers, l'intelligentsia des cités de provinces⁴⁷², caractérisent ce nouveau modèle de citoyen urbain lequel, principal promoteur de la perfectibilité de l'homme et de son environnement, revendique ainsi une certaine utilité et, par conséquent, une certaine légitimité de sa position au sein de la collectivité. Car il ne s'agit pas là, en effet, uniquement pour les médecins d'une question médicale telle que l'hygiène et la salubrité, comme nous avons pu le développer au chapitre précédent. Pour nombre d'entre eux, dont Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, le progrès des civilisations occidentales passe, certes par la résolution des questions proprement prophylaxiques, mais également par la prise en compte de problématiques davantage sociales au sujet desquelles il leur incombe tout autant de s'exprimer.

Puisque que les médecins sont les personnes qui ont la vision la plus complète et la plus aboutie de l'état d'une nation, des difficultés que rencontrent la population et des moyens d'y remédier, ils sont donc également les plus à même en dénoncer les abus.

Paul-Victor Desèze par exemple, lors de son mandat de député en 1791, intervient à plusieurs reprises devant l'Assemblée Nationale afin de soutenir des causes qui montrent combien la notion de progrès et de perfectibilité de l'humanité, en laquelle il croit fermement, ne réside pas uniquement dans la mise en place d'une politique de santé publique, mais également dans la révision du statut de certaines populations afin de réduire les différences tant entre les peuples qu'entre les hommes, et de créer une société plus égalitaire.⁴⁷³

Dans les faits, le médecin intervient une première fois en faveur des gens de couleurs en demandant, de façon certes timorée, l'abolition de l'esclavage⁴⁷⁴. Un sujet qui peut sembler surprenant venant d'un bordelais dont la ville a, en partie, fondé sa fortune sur la traite négrière avec Saint Domingue notamment. La communauté négociante réagit d'ailleurs assez fébrilement à cette proposition, craignant d'une part une baisse significative du trafic commercial (même si, contrairement à Nantes, le commerce bordelais ne consistait pas uniquement dans du trafic d'esclaves) puis, d'autre part, ayant tout à fait conscience de la

⁴⁷² R. DARNTON, *Le grand massacre des chats*, Les Belles-Lettres, Paris, 2011. Voir plus spécifiquement le troisième chapitre intitulé « Culture bourgeoise : la ville comme texte » pp. 147-191.

⁴⁷³ M. SAAD, « La médecine constitutive de la nouvelle science de l'homme : Cabanis », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/144> ; DOI : 10.4000/ahrf.144

⁴⁷⁴ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit (ce dernier ne cite pas la source exacte)

nécessité du maintien de l'esclavage dans les colonies afin de fournir une main d'œuvre efficace et bon marché aux planteurs⁴⁷⁵. Précisons que, devant l'hostilité du monde marchand bordelais, la chambre du Commerce de Guyenne ne prit aucune décision avant d'avoir trouvé un moyen de substitution à la traite.

Cependant, la prise de position de Paul-Victor Desèze fait montre d'une certaine cohérence puisque le médecin résidant à Bordeaux connaît parfaitement le processus du commerce négrier, les conditions de transports de ces individus, et est probablement régulièrement témoin d'arrivages d'esclaves, par bateaux, sur le port. Lors de son intervention⁴⁷⁶, donc, devant l'Assemblée, le bordelais aborde donc une question qui le touche personnellement et concrètement puisqu'elle le concerne dans son quotidien preuve, une nouvelle fois, de l'implication du corps médical dans les mutations de leurs propres environnements. Une implication dans la marche en avant des sociétés qui ne regarde donc pas uniquement des thèmes de santé publique mais qui démontre que la question du progrès général des civilisations passe par l'aspect social, et par «la possibilité de rendre à un meilleur sort l'espèce humaine »⁴⁷⁷ en améliorant les conditions de chacun.

La même année le médecin contribue, plus efficacement cette fois-ci, à faire reconnaître aux juifs les mêmes droits que tous les autres citoyens⁴⁷⁸. Une question qui avait déjà été soulevée deux ans plus tôt, en 1789, après une vague de persécutions à l'encontre des juifs d'Alsace et qui avait débouchée, de la part de l'Assemblée, sur l'admission des non-catholiques à tous les emplois civils et militaires, mais à une réserve quant à la condition juive. Une décision qui sème immédiatement le trouble dans la communauté israélite de Bordeaux, majoritairement composée de ressortissants espagnols, portugais et avignonnais, lesquels bénéficiaient déjà dans la ville du statut de citoyen, et dont la plupart étaient à la tête des principales maisons d'armateurs bordelais, moteurs économiques de la ville. En réaction, Paul-Victor Desèze, incité par son frère, Raymond, à prêter son concours partout où il pouvait être utile, conduit, avec le négociant Gradis, une délégation à Paris. Après une séance houleuse, nous rapporte Alain Huetz de Lemps, le médecin bordelais, soutenu par Talleyrand, le duc de Liancourt et l'abbé Grégoire obtient finalement de l'Assemblée Nationale que tous les juifs connus en France sous le nom de juifs portugais, espagnols ou avignonnais puissent conserver les droits de citoyens actifs dont

⁴⁷⁵ Ibidem. Sur la traite négrière à Bordeaux, voir également SAUGERA. E, Bordeaux port négrier : chronologie, économie, idéologie, XVII-XIXe siècle, Paris, Karthala, 2002.

⁴⁷⁶ Ibidem

⁴⁷⁷ A. HUETZ de LEMPS, Une dynastie d'académiciens : les de Sèze op.cit pp.169-185.

⁴⁷⁸ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit (ce dernier ne cite pas la source exacte)

ils jouissaient jusqu'alors. Une action de Paul-Victor Desèze pour laquelle les juifs de Bordeaux furent évidemment très reconnaissants puisqu'elle leur permit également d'être admis aux fonctions publiques.

Ce n'est d'ailleurs pas là la seule fois que le médecin fait montre de son intérêt pour cette communauté. En effet, quelques années plus tard, vraisemblablement au début du XIXe siècle, alors qu'il occupe la chaire d'histoire auprès de l'Ecole Centrale de Bordeaux, Paul-Victor Desèze conçoit un *Essai historique, philosophique et critique du peuple hébreu* dans lequel, nous dit Léon Marchand, on perçoit « cette inquiétude pour l'amélioration de l'espèce humaine [...] cette persévérante recherche de la vérité [...] et combien il était pénétré de cette idée que la nature humaine est modifiable » et, par extension, perfectible⁴⁷⁹.

Il est assez clair donc, que la recherche du progrès des civilisations à travers l'affranchissement et l'émancipation de tous hommes est effectivement une thématique centrale et récurrente dès la fin du XVIIIe siècle, traitée par de nombreux intellectuels, notamment des médecins, à l'image, comme nous venons de le voir, de Paul-Victor Desèze, mais aussi, et à plus forte raison d'ailleurs, de Benedetto Frizzi.

Celui-ci, de confession juive, est en effet directement concerné par la question de la condition et de l'émancipation de son propre peuple. Une condition qu'il n'a de cesse de voir évoluer. Inspiré et influencé par les principaux théoriciens juifs d'Europe Centrale, notamment issus des milieux viennois et berlinois, comme par exemple Moses Mendelssohn, Elia Morpurgo, Simone Luzzatto, Naftaly Herz Wessely, Isaac Samuel Reggio, Moisé Formiggini⁴⁸⁰, ou bien encore plus anciennement Baruch Spinoza, Benedetto Frizzi s'identifie très tôt au mouvement de l'Haskalah.

Ce courant de pensée, semblable au courant des Lumières en France et de l'Aufklärung en Allemagne, marque un tournant dans l'histoire du peuple juif puisqu'il a pour principal objet de recherche, l'amélioration de la condition juive en Europe par le biais, notamment, de l'intégration et de l'assimilation de ses membres au sein des sociétés européennes⁴⁸¹. Pour ce

⁴⁷⁹ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Paul-Victor Desèze* op.cit pp.12-35.

⁴⁸⁰ Moisé Formiggini (1756-1810), influent marchand juif de Modène fut l'un des premiers à officiellement demander au nouveau gouvernement de Modène que, sur le modèle français de 1791, les juifs soient reconnus comme « citoyens actifs » de par leur utilité et leur apport économique. A noter également que M. Formiggini participa aux débats sur l'émancipation française aux côtés, entre autre, d'Abraham Furtado, célèbre membre de la communauté juive portugaise de Bordeaux, et fut enfin le premier juif italien à assumer une charge officielle dans gouvernement national (le Parlement de la République Cispadane en 1797. Voir F. FRANCESCONI, *From ghetto to emancipation : the role of Moisé Formiggini*, Jewish History, 2010, p. 402.

⁴⁸¹M. GRUSCOVIN, *Studi sull'Illuminismo ebraico*, ISU Università Cattolica, Milano, 1996, p. 73.

faire, selon les penseurs du mouvement, il est nécessaire, comme nous l'avons abordé précédemment, dans un premier temps, de réformer l'éducation traditionnelle juive en inculquant aux membres de la communauté un tronc culturel commun, (notamment axé autour des sciences et des langues) afin, par la suite, d'encourager et d'améliorer les relations entre les juifs et le reste de la population. De fait, une meilleure connaissance mutuelle des peuples atténue les raisons de méfiance et bonifie donc la nature des interactions (en particulier les interactions économiques), ce qui a pour conséquence une progression sensible de la situation, certes juive, mais également de façon plus générale des conditions de vie de chacun.

A Trieste, grâce aux différentes mesures décidées par les souverains autrichiens offrant aux membres de la communauté juive impliqués dans l'économie de la ville certaines facilités d'intégration et une plus large liberté de mouvement, Benedetto Frizzi évolue dans un contexte extrêmement ouvert et propice aux échanges avec les autres groupes de population non-juive. Un environnement d'autant plus favorable au médecin que la ville portuaire se situe également d'un point de vue géographique à la croisée de plusieurs courants culturels autrichiens, italiens et orientaux.

Un cadre idéal, parfaitement approprié pour le médecin lombard qui souhaite, entre autre, s'investir dans la révision du judaïsme italien⁴⁸² en développant de nouvelles idées afin d'améliorer la situation de son peuple auquel il est très attentif. De fait, pendant toute sa carrière, Benedetto Frizzi s'attache à jeter des ponts entre les différentes cultures, juives et non-juives, afin de démontrer qu'elles ne sont pas incompatibles, et que, loin de là, elles peuvent s'apporter et s'enrichir mutuellement de telle sorte que le résultat en soit bénéfique pour tout le monde. La majeure partie de son œuvre, que ce soient les *Dissertazioni di Polizia Medica sul Pentateuco*, *Il Giornale medico e letterario di Trieste*, *Gli Opuscoli filosofici e medici*, ou bien sa querelle avec G.G. D'Arco, dont la teneur scientifique est indéniable, ont également une forte valeur sociale puisqu'elles ont pour objectif de promouvoir la rationalité des enseignements juifs lesquels, associés à la science moderne, contribuent au perfectionnement de l'humanité.⁴⁸³

En effet, dans la préface des *Dissertazioni di Polizia Medica sul Pentateuco*⁴⁸⁴, le médecin justifie ainsi la nécessité d'un dialogue et d'un enrichissement mutuel des savoirs dans le dépassement des préjugés « Molti leggono per iscrivere, ma pochissimi rientrano in se stessi

⁴⁸² T. CATALAN, *La comunità ebraica* op.cit p.85.

⁴⁸³ Voir L.C. DUBIN, *Una corda a tre capi : cura, apologetica e critica nell'opera di Benedetto Frizzi* in M. BRIGNANI ; M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi* op.cit pp.21-36.

⁴⁸⁴ B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco con molte Note Critiche, e Fische*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1787, p.17.

per intraprendere cose più utili, con dare nuove scosse allo spirito della nazione, onde renderla più vantaggiosa alla società » puisque « l'umanità è stata la mia guida ».

A partir des années 1780 donc, un phénomène d'envergure européenne voit le jour. Un processus d'acculturation générale de la société, porté par de nombreux intellectuels, dont des médecins, lesquels se positionnent en défenseurs tant du corps humain que du corps social. Une sorte de thérapie sociale est mise en place ayant pour but la recherche du progrès, du perfectionnement de la société à travers l'émancipation et l'affranchissement de certains groupes, pour laquelle les médecins se révèlent être de véritables promoteurs⁴⁸⁵. Il faut cependant garder à l'esprit que l'idée de progrès n'est pas nécessairement synonyme d'amélioration ou de bénéfices. Les progrès de la civilisation, s'ils ne sont pas mesurés, sont également susceptibles d'amener une détérioration des conditions de vie. Voilà pourquoi il est important de rester prudents lorsque l'on traite du progrès en cette fin de XVIIIe siècle.

A l'image de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi les médecins de cette période ont conscience de cette ambiguïté et se font les relais d'un esprit pragmatique et progressiste selon lequel la connaissance du corps humain peut également apporter de tangibles bénéfices au corps social et à l'humanité. En effet, ce n'est pas tellement le progrès en lui-même qui apporte une amélioration ou des bénéfices, mais l'idée qu'un progrès est possible.

⁴⁸⁵ M. SORESINA, *I medici tra stato e società*, Franco Angeli Storia, Milano, 1998, p.34.

CONCLUSION

Cette première réflexion sur les parcours et les motivations de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi nous permet de constater que les médecins modernes dévoilent un nouvel aspect, un nouvel état d'esprit de l'homme du XVIIIe siècle. Ce sont des éléments physiquement, concrètement impliqués et concernés par leur environnement, dans un premier temps local. Dotés d'un sens aigu de l'observation et de l'analyse, d'un bagage culturel dense, d'un esprit sage et avisé, ainsi que d'un relationnel aisé, ce sont effectivement des acteurs efficaces et légitimes des mutations que connaissent les grandes sociétés européennes entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle.

En pratique, cela se traduit par un réel investissement personnel dans leur environnement quotidien, synonyme d'ailleurs, de leur part, d'une certaine lucidité et d'une certaine prise de conscience quant à leur responsabilité envers leurs contemporains et du potentiel impact positif de leurs démarches. Une responsabilité, un devoir d'information, d'acculturation tout d'abord, afin d'éclairer, d'instruire et de prévenir tant la population que les autorités sur les principales menaces, avant tout sanitaires, qui pèsent et mettent, bien souvent inutilement, en péril la pérennité de la société, ainsi que des moyens d'y remédier promptement.

Cela se manifeste sous différentes formes, selon les caractéristiques propres à chaque contexte et à chaque individu, comme l'ont parfaitement illustré les deux médecins sujets de notre travail. Il peut s'agir d'une implication effective au sein d'institutions officielles offrant à l'individu une capacité d'action directe, ou bien de la rédaction et de la publication de travaux, d'études et de réflexions autour de thèmes de société soulevant de ce fait, dans le débat, quelques sujets de préoccupations, et visant donc à alerter.

En revanche, quelle que soit la méthode adoptée, la visée de ces démarches demeure, à peu de chose près, la même : le progrès et l'amélioration, certes sanitaires, mais également de façon plus générale de toute la société, d'un point de vue social, économique, politique, démographique, etc.

Dès lors, il semble que les médecins et, plus largement, le corps médical et scientifique constituent dans le même temps les maillons essentiels, si ce n'est indispensables, d'une chaîne structurant la société et permettant, d'abord à une échelle régionale, une meilleure gouvernance.

Des réseaux locaux, sortes de modules, qui se rattachent par la suite, comme nous allons le voir dans les chapitres suivants, à de plus grandes et amples structures, par-delà les frontières naturelles d'un état ou les limites d'un domaine intellectuel, dans lesquelles les médecins se

reconnaissent et se disent appartenir en partageant avec les différents membres des valeurs plus universelles, qui font d'eux non seulement des citoyens de leurs propres nations, mais aussi des citoyens du monde.

3. B. Le médecin, vecteur de principes universalistes.

Les médecins, à l'image de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze, ancrés dans leurs réalités quotidiennes, et profondément investis dans la bonne marche de leurs propres sociétés, adhèrent, dans le même temps, à de plus amples réseaux, et se reconnaissent dans un groupe d'envergure européenne ou internationale. Généralement désigné par l'appellatif de la « République des Lettres », ce réseau se compose des plus grands savants et intellectuels, lesquels s'attachent à répandre et diffuser de nouvelles valeurs, davantage morales, censées consolider les principes pratiques énumérés aux chapitres précédents.

Il s'agit là de valeurs avant tout positives, inaugurées par le XVIIIe siècle, symboles de la conscience engagée⁴⁸⁶ de l'intelligentsia qui tente de les vulgariser. Ainsi, les médecins, deviennent des vecteurs de principes universels, à l'origine philosophiques et conceptuels, fondements de nos sociétés actuelles.

3. B.a. La tolérance.

La première de ces valeurs, la tolérance, ordinairement véhiculée par l'éducation, s'impose immédiatement comme la condition logique aux principes d'émancipation et d'affranchissement de la population, porteurs de progrès, puisqu'elle prône le respecter et l'acceptation d'une situation que l'on n'aurait pas spontanément admise, ou allant à l'encontre de nos propres convictions.

Fondamentalement morale, cette notion prend, au cours du XVIIIe siècle, un caractère également social, politique ou bien encore religieux, ce qui en fait une vertu ardemment défendue par de nombreux intellectuels tels de John Locke ou Voltaire⁴⁸⁷ par exemple.

En ce qui concerne Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze, il est intéressant de constater combien la notion de tolérance touche les deux médecins, non pas tant professionnellement, mais surtout personnellement. En effet, afin de saisir toute la densité et la complexité de ces

⁴⁸⁶ *Tolérance : le combat des Lumières*, Textes rassemblés par la Société Française d'Etudes du Dix-Huitième Siècle, 2015, p. 17.

⁴⁸⁷ J. Locke, *Lettre sur la tolérance*, 1689 ; Voltaire, *Traité sur la tolérance*, 1763.

individus, il est nécessaire de faire également un sort à leur situation personnelle laquelle, se révèle bien souvent très instructive quant à leurs prises de positions et leurs personnalités.

C'est le cas si l'on s'attarde sur leurs mariages respectifs dont l'aspect hors-norme et non-conformiste pour l'époque témoigne assurément tant de leur part que de celle de leur entourage, d'un esprit tolérant et ouvert. Deux éléments sont à prendre en compte. Tout d'abord les deux médecins se marient assez tardivement comparé aux usages de cette période puisque Paul-Victor Desèze était âgé de 42 ans et son homologue italien 57, ce qui peut être le signe d'une démarche réfléchie. Puis, d'autre part les épouses choisies sont de stature relativement exceptionnelle pour ces années. Riches, divorcées, indépendantes, elles sont surtout extrêmement instruites et jouent, comme nous allons le voir, un rôle très influent que ce soit professionnellement ou personnellement, auprès de leurs époux.

Revenons tout d'abord sur Paul-Victor Desèze lequel épouse, le 23 novembre 1796, à Paris, Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde (1770-1851), fille d'un conseiller de Grand'Chambre au Parlement de Bordeaux⁴⁸⁸, originaire du Périgord et héritière de la baronnie d'Eyran. Précédemment mariée à son cousin Pierre-Louis, Comte de Raymond des Rivières, vraisemblablement mort à Coblenz, en Allemagne, alors qu'il s'y était réfugié avec plusieurs nobles fuyant le royaume de France suite aux événements de 1789, et déjà mère de 3 enfants⁴⁸⁹, la jeune femme fait donc montre d'un profil pour le moins atypique. Une relation d'autant plus singulière que les conditions de la rencontre entre les deux futurs époux, sur fond d'évasion, demeurent, encore aujourd'hui, confuses et intrigantes.

En effet, parmi les historiens, plusieurs versions coexistent. Selon François Cadilhon et Laurent Coste, Paul-Victor Desèze et Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde se seraient rencontrés en exil, à Coblenz. A cette époque, la jeune femme semble déjà divorcée⁴⁹⁰ de son premier époux, cependant, nous dit François Cadilhon⁴⁹¹, c'est un état qui doit « être pris avec prudence car c'était souvent la seule solution trouvée par les émigrés pour éviter la confiscation de leurs biens en l'absence du chef de famille ». Voilà pourquoi il nous est précisé que le mariage ne fut pas célébré avant le décès du premier mari. De plus, l'historien bordelais est le seul à mentionner dans ses travaux l'exil du médecin en Allemagne, exil dont nous n'avons, pour notre part, absolument ni preuve ni motif.

⁴⁸⁸ F. de SEZE, *Histoire généalogique de la famille de Sèze*, Guyenne, Blésois et Maine, Paris, 1897, p.55.

⁴⁸⁹ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁴⁹⁰ Rappelons qu'en France le divorce, c'est-à-dire la rupture officielle d'un mariage civil ou religieux, est adoptée par l'Assemblée Nationale en septembre 1792. Malgré plusieurs abrogations, il fut maintenu dans le code civil grâce à l'intervention appuyée de Napoléon.

⁴⁹¹ F. CADILHON, *Révolutions, culture et société en Gironde. Paul-Victor Desèze 1754-1830* op.cit pp. 305-317.

Une autre version, plus plausible, circule quant à la rencontre du couple⁴⁹². Sous le coup d'un mandat d'arrêt lancé à son encontre par la Comité de Surveillance de Bordeaux en 1792, Paul-Victor Desèze fuit Bordeaux pour se cacher à Paris où il rencontre une jeune veuve, Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde, également recherchée et emprisonnée, dont le mari, le Comte de Raymond des Rivières est quant à lui bel et bien mort en exil en Allemagne. Nous n'avons que très peu d'éléments sur le séjour parisien des deux amants, si ce n'est la déclaration de naissance de leur premier enfant⁴⁹³, Isabelle-Ernestine-Victoria, en 1794, naissance qui apparaît d'ailleurs également deux ans plus tard sur leur contrat de mariage.

De retour en terre girondine, le couple, à la tête d'une famille recomposée et ayant eu un enfant hors mariage, se retrouve dans une position singulière, notamment en province où cette situation n'a pas due passer inaperçue auprès de la société bordelaise, laquelle a du faire preuve d'ouverture et de tolérance pour accueillir ce foyer particulier.

Toutefois, il apparaît que la complémentarité du binôme et son sens aigu du relationnel lui permet de s'imposer rapidement sur la scène mondaine bordelaise du début du XIXe siècle en se hissant très vite parmi les plus importants notables girondins. Il faut dire qu'à cette époque, la carrière de Paul-Victor Desèze prend un nouveau virage grâce à ses prises de fonctions à divers postes stratégiques de la ville (médecine, enseignement, politique, etc.) qui le placent au carrefour de tout ce qui compte à Bordeaux.

De son côté, Suzanne-Caroline, discrète, assoiffée de culture, et douée de fabuleuses facultés intellectuelles, notamment d'un goût prononcé pour l'écriture et la littérature, se charge, quant à elle d'entretenir et de consolider pour lui une importante correspondance avec les hommes les plus éminents de son temps⁴⁹⁴ qui pouvaient lui être utiles: MM. Ravez, Lainé, Bonald, de Peyronnet, de Martignac, Decaze, de Raynal, de Tournon entre autre. C'est également une femme active et investie, puisqu'elle s'implique, pour son propre compte cette fois-ci, dans différentes bonnes œuvres et établissements de charité tels que la Maison de la Miséricorde⁴⁹⁵ ou bien encore l'Ecole des Sourds-Muets⁴⁹⁶, dont son époux avait cependant soutenu la création.

⁴⁹² Une version soutenue par A. HUETZ de LEMPS, S. de SEZE dans sa notice biographique de Paul-Victor Desèze, et J. CAVIGNAC, J. VALETTE, *Grands notables du premier Empire*, Gironde Ed. CNRS, Paris, 1996.

⁴⁹³ Ils en auront quatre ensemble : Ernestine (morte en bas âge), Indiana (1798-1833) mariée en 1818 à Jules Doazan, Aurélien (1799-1870) avocat et amant de George Sand, et Stanislas (1808-1874).

⁴⁹⁴ S.de SEZE, Notice biographique op.cit

⁴⁹⁵ La Maison de la Miséricorde est un établissement de charité catholique (son protecteur n'est autre que Monseigneur D'Aviau) dirigé dès 1802 par Mlle de Lamourous, proche de Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde, et par le philosophe chrétien de Bonald. Destinée à accueillir les filles repenties, la Maison se transforme en Congrégation en 1813.

⁴⁹⁶ L'Ecole des Sourds-Muets dont Paul-Victor est administrateur.

Indépendant, libre et érudite, Suzanne-Caroline de Raymond de Sallegourde ne se limite pas à faire de la figuration aux côtés de son mari qu'elle conseille, soutiens, épaulé et auprès duquel elle n'hésite pas à intervenir. Tous deux forment, dans ces années charnières entre le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle, un couple moderne, complémentaire mais néanmoins atypique dans le paysage social bordelais.

Dans ces conditions, il est aisé pour nous d'imaginer la signification, pour le couple, des notions de tolérance et d'ouverture d'esprit. Des notions qu'ils ont probablement dû personnellement éprouver pour être accepté et s'imposer dans la société bordelaise.

De l'autre côté des Alpes, le mariage est également un thème de première importance pour Benedetto Frizzi, notamment dans le contrôle de l'hygiène et de la santé publique, comme le médecin l'a parfaitement décrit dans le second volume de ses Dissertations, justement consacré aux lois matrimoniales juives.⁴⁹⁷ Avant d'aller plus loin, il est intéressant de remarquer ici que le médecin définit comme un contrat entre un homme et une femme dans le but de procréer.⁴⁹⁸ Cependant, il est tout aussi pertinent de souligner d'une part l'opposition de Benedetto Frizzi aux unions arrangées ou forcées pour des raisons économiques et, d'autre part, l'attention que le médecin porte au choix du conjoint, lequel doit être fait selon une liberté et une volonté réciproque.

Mais c'est d'un point de vue plus personnel que la question du mariage nous intéresse ici chez Benedetto Frizzi. En effet, lorsque le médecin débute son activité au sein de la communauté juive de Trieste, dont il devient rapidement le premier médecin, Benedetto Frizzi se lie presque immédiatement avec une des familles les plus influentes de la communauté : les Luzzatto, composée de Lucio, Rachele (née Morschene) et de leur fille Enrichetta. Le couple connaît alors quelques difficultés, à la fois conjugales et financières. Benedetto Frizzi leur vient en aide, jusqu'à ce que Rachele demande le divorce, d'abord civil puis religieux. Une séparation justifiée par les déboires économiques, le déshonneur et la transmission de maladies vénériennes de son mari. Ce divorce est une première dans la cité portuaire. *L'Ehepatent* de 1783 et le Code Civil de 1786, lois promulguées par l'Empereur Joseph II, permettaient

⁴⁹⁷ FRIZZI. B, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi e stato del matrimonio con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti e usi ebraici intale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788.

⁴⁹⁸ Ibidem p.104.

désormais le divorce civil qui fut prononcé en 1794-1795, puis en 1796 pour la partie religieuse⁴⁹⁹

Le rôle de Benedetto Frizzi dans la décision, et surtout les raisons invoquées par Rachele dans sa demande de divorce demeure confus et discutable puisque, comme le souligne à maintes reprises Lois Dubin⁵⁰⁰, le médecin semble avoir une très grande influence sur la jeune femme de laquelle il se rapproche d'ailleurs rapidement. La chronologie des événements reste floue mais il est pour le moins avéré qu'en 1798, Benedetto Frizzi et Rachele Morschene, dans une missive officiellement adressée à l'Empereur autrichien, les deux individus demandent, de façon assez inattendue, l'autorisation de se marier civilement. Il faut dire que, pour faciliter l'intégration des membres de la communauté juive dans la société, Joseph II avait promulgué toute une série de lois concernant le divorce.

Cependant, cette union semble, à priori, impossible, ou tout du moins compliquée selon la loi rabbinique puisque, d'une part, Rachele Morschene est une femme divorcée et, d'autre part, Benedetto Frizzi est un *kohen* (c'est-à-dire un descendant de sacerdoce auxquels il était interdit d'épouser une femme divorcée). Un double conflit se fait alors jour opposant tout d'abord les membres de la communauté juive triestine entre eux puis, ensuite, la communauté toute entière aux autorités autrichiennes.

L'un des principaux obstacles à la validation du mariage résidait dans le statut de Rachele Morschene. Était-elle répudiée ou divorcée ? Dans le premier cas, la répudiation pointait le caractère fautif de l'épouse, ce qui contrevenait à une nouvelle union de cette dernière avec un sacerdoce. Dans le second cas, au contraire, un divorce sur l'initiative de Rachele pour manquement de son mari annulait l'obstruction au remariage⁵⁰¹. L'affaire prit une telle ampleur que les autorités viennoises durent elles-mêmes donner leur consentement et ce malgré les réticences toujours palpables des responsables triestins.

Par la suite, Rachele Morschene intervint en personne pour tenter d'accélérer le processus de validation du contrat civil que les deux concubins avaient, au préalable, fait rédiger en 1800.

⁴⁹⁹ Voir L. DUBIN, Benedetto Frizzi e Rachele Morschene : teoria e pratica del matrimonio in M. BRIGNANI ; M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi*. op.cit pp.133-144.

⁵⁰⁰ L.C. Dubin s'est penchée à plusieurs reprises sur le mariage de Benedetto Frizzi et Rachele Morschene : « Les liaisons dangereuses. Mariage juif et état moderne à Trieste au XVIII^e siècle » *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 49^e année, No. 5 (Sept-Oct 1994), pp.1139-1170 ; « Jewish Women, marriage law, and emancipation : a civil divorce in Late-Eighteenth Century Trieste » *Jewish Social Studies : History, Culture, Society*, n.s. 13, no. 2 (Winter 2007) pp. 65-92 ; « Benedetto Frizzi e Rachele Morschene : teoria e pratica del matrimonio » in M. BRIGNANI ; M. BERTOLOTTI, *Benedetto Frizzi. Un illuminista ebreo nell'età dell'emancipazione*, Giuntina, Firenze, 2009, pp.133-144 ; *Ebrei di porto nella Trieste asburgica*, BSAA, Pordenone, 2010.

⁵⁰¹ L. DUBIN, *Ebrei di porto* op.cit, pp. 313-327.

Un empressement justifié par la naissance (hors mariage donc, comme dans la famille Desèze) d'une petite fille prénommée Anna, en 1801.

En conséquence, Benedetto Frizzi et Rachele Morschene furent contraints de rester dans une impasse maritale jusqu'en 1813, date à laquelle, grâce au code civil napoléonien, leur union put être enregistrée et reconnue officiellement. Pendant de nombreuses années le couple vécut donc sans être formellement reconnu, notamment par la société triestine, et dut se battre pour obtenir la reconnaissance de son union, et ce malgré la politique très tolérante mise en place par l'Empereur Joseph II.

En transportant dans la réalité quotidienne des questions vitales pour la civilisation⁵⁰² comme la tolérance, les deux médecins et, avec eux les élites, prennent effectivement part et s'engagent dans la diffusion globale de valeurs touchant, par exemple, des questions comme la citoyenneté des noirs ou des juifs, mais que ce combat les touchent également personnellement. C'est là encore un trait caractéristique de l'homme symbolisé par les médecins qui se donne comme devoir de transmettre et d'incarner un certain nombre de principes. Ainsi nous comprenons que les nouveaux idéaux sur lesquels sont construites les sociétés modernes touchent tout le monde et sont un combat de chacun et de chaque instant, sans différence sociale, confessionnelle ou politique. Le combat pour la tolérance, quelle que soit la forme qu'elle adopte, introduit en conséquence, très logiquement, d'autres notions, au premier rang desquelles la fraternité et la solidarité. En effet, comme l'affirmait Léon Marchant « la tolérance était conforme aux idées et au naturel du recteur de l'Académie de Bordeaux »⁵⁰³. Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze semblent revendiquer une certaine parité avec leurs épouses. Des revendications qui en font des individus aux valeurs modernes pour lesquelles ils s'impliquent à part entière.

3. B.b. La fraternité et la solidarité sociale

La seconde valeur morale et universaliste, le second idéal autour duquel se rejoignent Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze est la fraternité, que l'on pourrait définir comme « le sentiment de

⁵⁰² U. BECK, *Lo sguardo cosmopolita*, Roma, Carocci, 2005, p. 7.

⁵⁰³ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* op.cit pp. 12-35.

proximité unissant les membres d'une communauté quand ils partagent les mêmes convictions, les mêmes luttes ». ⁵⁰⁴

En effet, passé le simple lien sanguin ou affectif, à la fin du XVIII^e siècle, la notion morale de fraternité adopte, au sein de l'intelligentsia européenne, une signification beaucoup plus dense et complexe que Pierre de Charentenay désignait comme « un ciment qui rattache tous les citoyens d'une nation » ⁵⁰⁵. Chez Benedetto Frizzi, ce ciment prend plus spécifiquement la forme du lien confessionnel alors que chez Paul-Victor Desèze le sentiment de fraternité est davantage lié aux événements politiques de la fin du XVIII^e siècle qui agitent la France. Cependant, un lien uni ces deux hommes. Celui de la science, de la médecine et de la volonté de servir utilement leur société.

La fraternité s'apparente alors à un état d'esprit essentiel autour duquel se rassemblent les hommes par-delà leurs différences lorsque se présente une situation de danger ou de détresse qu'ils ne peuvent affronter seuls. Un sentiment, un état d'esprit qui se concrétise, se matérialise ensuite souvent à travers la solidarité et l'assistance. Un mouvement qui tire son origine d'une démarche spirituelle et confessionnelle de charité et de bienfaisance, et qui adopte par la suite une teneur davantage morale, sociale et, plus généralement philanthropique au sein de laquelle les médecins modernes s'investissent et semblent s'épanouir.

Il s'agit alors d'un lien social d'engagement et de dépendance lié au bien-être de tous, notamment des plus défavorisés, traduction factuelle et pragmatique d'un idéal, celui de la fraternité, indubitablement caractéristique des personnes qui se sentent concernés et ressentent le besoin d'aider les autres. Raison pour laquelle la plupart des médecins, à l'image de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, extrêmement sensibles à l'utilité de l'individu envers les autres, se reconnaissent et contribuent à ces initiatives de bienfaisances apparues dès la fin du XVIII^e siècle.

Sous l'influence de la pression démographique entre autre, les villes, en particulier les villes portuaires, sont le théâtre d'une réorganisation des solidarités, ce qui renforce le sentiment d'appartenance collective. C'est une solidarité de groupe dont les acteurs sont les membres de la bonne société, dont les médecins, lesquels s'emploient à des activités valorisantes au travers d'une vie sociale intense. C'est là également, pour eux, une façon de souligner leur supériorité sociale.

⁵⁰⁴ Figures libres « La Fraternité », *Etudes* 2010/4 (Tome 412), pp. 519-528. <http://www.cairn.info/revue-etudes-2010-4-page-519.htm>

⁵⁰⁵ Ibidem pp. 519-528.

Dans les faits, la confession juive accorde généralement une grande importance au concept de groupe, de collectif, de « nation » et donc, par extension, de fraternité et de solidarité⁵⁰⁶. L'assistance et le secours aux plus démunis fait d'ailleurs, traditionnellement, partie intégrante de la culture juive et constituent une sorte d'accomplissement de ces mêmes principes. Ce sont là des liens indispensables au bon équilibre de la communauté et en faveur de laquelle tous les membres doivent s'investir selon les disponibilités et les moyens⁵⁰⁷ de chacun. Un usage par ailleurs longtemps consolidé par l'obligation pour les communautés de résider dans des quartiers qui leurs étaient réservés, les ghettos, ce qui, par force, cimentait et fédérait un esprit de groupe.

Les communautés portuaires notamment, à l'instar de la communauté juive de Trieste par exemple, portées par le dynamisme de leurs activités économiques et commerciales attirent en général énormément de population, en particulier des indigents, dont la prise en charge et la gestion reposent sur l'esprit solidaire, charitable et philanthrope des autres membres du groupe. Ainsi, la mise en place de structures d'assistance et de secours au sein même de la communauté est bien souvent une contrepartie imposée par les Etats autorisant l'installation de groupes juifs sur leurs territoires.

A Trieste, les monarques autrichiens, lucides quant au caractère soudé et responsable de la communauté juive⁵⁰⁸, imposent, dès 1746 et la publication des premiers *Statuts* fixant l'organisation et les règles de vie quotidienne de la communauté dans la cité portuaire, l'établissement, par ce même groupe, d'institutions visant à accueillir et à réguler l'arrivée de ses membres les plus nécessiteux (des personnes souvent instables, auteurs de troubles et vecteurs d'infections).

Dans ces conditions, pour faire face à l'augmentation quasi exponentielle de la population juive dans le port triestin⁵⁰⁹ au cours du XVIIIe siècle, la communauté inaugure donc plusieurs établissements de secours et d'accueil. Sous forme de *Confraternite*, comme la *Confraternità della Misericordia* (dédiée à la gestion du cimetière et des secours aux pauvres et aux malades), chacune est affectée à un domaine particulier (orphelins, malades, pauvres, funérailles, etc.) et

⁵⁰⁶ P. BERNARDINI, *La sfida dell'uguaglianza* op.cit. p. 348.

⁵⁰⁷ T. CATALAN, *La comunità ebraica* op.cit p.107.

⁵⁰⁸ M. TOSCANO (a cura di), *Integrazione e identità. L'esperienza ebraica in Germania e Italia dall'Illuminismo al fascismo*, F.A Edizioni, Milano, 2008, p. 291.

⁵⁰⁹ G. CERVANI, *La comunità israelitica* op.cit p.72. L'auteur nous indique qu'en 1748 la communauté se composait de 120 individus répartis en 27 familles, et qu'en 1788 en revanche, on comptabilisait 670 individus divisés en 153 familles.

dépend financièrement de la *Commissione di beneficenza*, chargée de redistribuer équitablement les taxes prélevées sur les capitaux privés de la collectivité.

Une organisation autonome et autarcique de la communauté au sujet de laquelle il est intéressant de constater l'implication et le dévouement de tout un groupe, notamment de sa partie la plus aisée, en faveur de ses membres les plus en difficulté, ce qui traduit combien la notion de solidarité et, au-delà, de fraternité, est présente et tend se diffuser dans la société de la fin XVIIIe et du début XIXe siècle. En particulier chez les médecins tels que Benedetto Frizzi, Leone Kollmann ou bien Isaacco Luzzatto, principaux médecins de la communauté juive triestine, qui s'investissent pleinement dans ces institutions et qui, en offrant une assistance gratuite⁵¹⁰ à leurs compatriotes, accomplissent d'une part, leur mission, leur devoir de service et d'utilité à la collectivité en étant des éléments parmi les plus actifs et, d'autre part, en incarnant physiquement cet élan de fraternité et de solidarité, se font les vecteurs de nouvelles valeurs comme le progrès.

Toutefois, dans le contexte triestin, au-delà des idéaux de fraternité et de solidarité, le souhait manifesté par les empereurs autrichiens d'imposer la mise en place de structures de bienfaisance propres à chaque communauté n'est pas anodin, et cache une réalité toute autre. En effet, il répond à une vision très utilitariste de la politique de la monarchie laquelle escompte ainsi conserver une certaine ascendance et un certain droit de regard sur l'organisation des différents groupes présents dans le port adriatique en recrutant, à l'image de Benedetto Frizzi, à l'intérieur même de ces communautés, des référents fiables et dévoués qu'elle a, au préalable, elle-même formé.

Le développement de la bienfaisance, justement régie par les notions de fraternité et de solidarité, notamment au sein de la communauté juive, à Trieste, a, au cours du XIXe siècle, des répercussions sur l'organisation de toute l'assistance publique de la cité portuaire. Des structures qui, avec le temps, tendent, en effet, à devenir laïques. L'*Istituto dei Poveri* par exemple, inauguré en 1814 dans le but de lutter contre l'avancée du paupérisme⁵¹¹, embrasse progressivement toute l'élite sociale⁵¹² de la ville. Ainsi, les idéaux de fraternité et de solidarité dépassent peu à peu les frontières communautaires.

⁵¹⁰ Ibidem p. 384.

⁵¹¹ L. FABI, *La carità dei ricchi. Povertà e assistenza nella Trieste laica e asburgica del secolo XIX*, Franco Angeli Editore, Milano, 1984, p.67.

⁵¹² T. CATALAN, *La comunità ebraica* op.cit. p. 120.

Par conséquent, du côté triestin, l'assistance et le secours portés à autrui, qui ne sont autres, nous l'avons dit, que la traduction concrète d'un esprit fraternel et solidaire, sont aussi, par extension, il nous faut aussi le préciser, une condition essentielle au processus d'émancipation juive⁵¹³ dans la mesure où cette démarche participe à tirer le niveau de vie de l'intégralité de la société vers le haut, et à améliorer les conditions de vie de chacun.

En France également, suite aux événements qui agitèrent les dernières décennies du XVIIIe siècle, la notion de fraternité, déjà très présente dans la culture des Lumières, sous forme de charité et de bienfaisance chrétiennes, se convertit progressivement en un mouvement de solidarité sociale.

Un engagement philanthropique autour duquel se rassemble l'élite et qui se traduit, dans les faits, par la création de différentes Sociétés Populaires, Comités ou Bureaux lesquels regroupent une majorité de médecins, dès lors considérés comme des experts en matière d'assistance. Ces établissements, véritables organes du gouvernement, à l'image du Comité de Salut Public⁵¹⁴ par exemple, créé en 1793 par Robespierre avait pour but d'œuvrer et de veiller à « l'union, à la solidarité [...] pour assoir les bases du changement [...] former une chaîne indissoluble [...] un noyau aussi pur que brillant [...] d'hommes purs, éclairés, courageux, de bons citoyens »⁵¹⁵. Les termes employés dans ce document ne laissent aucun doute quant à la place que tendent à occuper les valeurs de solidarité et de fraternité dans les sociétés modernes.

Dans ce contexte, Paul-Victor Desèze, comme Benedetto Frizzi, en tant que médecin, d'« instinct philanthropique »⁵¹⁶, accorde, comme nous nous en sommes rendu compte à plusieurs reprises, une grande importance au secours, à l'assistance et au soutien des plus démunis. Dans son discours « Vœux d'un Citoyen », sur lequel nous reviendrons plus amplement au chapitre suivant, le médecin bordelais nous éclaire sur sa propre conception des notions de fraternité et de solidarité : « Certain que nous pouvons avoir qu'un même intérêt, qu'un même bonheur, qu'une même puissance, constituons-nous de manière à cimenter, à

⁵¹³ G. LUZZATTO VOGHERA, *Il prezzo dell'uguaglianza* op.cit. p. 478.

⁵¹⁴ Le Comité de Salut Public est un groupe d'hommes influents tels que Robespierre, Danton, Cambon ou bien Barère, élus par la Convention en 1793 et chargés de réfléchir aux moyens d'amoindrir les dangers menaçants la République. (Source : EUDE, « SALUT PUBLIC COMITÉ DE », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 21 mai 2017. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/comite-de-salut-public/>)

⁵¹⁵ Archives Départementales de la Gironde, Archives publiques révolutionnaires (1790-1800), Documents relatifs aux administrations du département, des districts et des cantons, Série L, Sous-Série 1L Lettres, patentes, lois, décrets, documents 1L63 Comité de Salut Public.

⁵¹⁶ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* op.cit pp. 12-35.

éterniser ce besoin réciproque , de manière à en faire un lien inviolable et sacré, un lien d'affection et de confiance qui garantisse et l'autorité du Prince et la liberté des Sujets ». ⁵¹⁷

Par ces termes, la fraternité et la solidarité selon Paul-Victor Desèze tiennent du devoir de chacun. Un devoir d'assistance et d'altruisme dont il fait part dans un autre discours, en 1810, à l'occasion de l'installation de la faculté de théologie. Sous le Premier Empire napoléonien, Paul-Victor Desèze a mis un terme à sa carrière politique pour se consacrer à la médecine et à l'enseignement à Bordeaux. Le recteur qu'il est alors déclare « si l'on a fait du sentiment religieux une science, c'est que cette science est celle du bien, puisqu'elle pénètre à la fois dans l'esprit et dans le cœur, règle nos mœurs comme nos pensées, et nous conduit autant qu'elle nous éclaire » ⁵¹⁸. En d'autres termes, Paul-Victor Desèze souligne ici ingénieusement la transformation, l'institutionnalisation progressive de la charité et de la bienfaisance chrétiennes, expression de la fraternité et de la solidarité envers les plus pauvres, en entreprise philanthropique laïque autour de laquelle se rassemble toute la société au-delà des divergences communautaires.

Le médecin manifeste sa solidarité envers ses compatriotes en participant, de par sa profession, à un certain nombre de sociétés médicales offrant des soins gratuits aux populations les plus vulnérables à l'image de la Société de Médecine, du Musée, ou du Comité de Vaccine, établissements que nous avons déjà abordés dans les chapitres précédents. Mais il s'investit également, de façon plus personnelle, en soutenant son épouse dans la fondation de plusieurs œuvres de charité, au premier rang desquelles la Maison de la Miséricorde, destinée aux filles repenties.

L'implication du couple Desèze dans la bienfaisance, notamment Suzanne-Caroline, est telle que Stéphane Desèze écrit « Eyran deviendra rapidement un asile pour tous ceux qui avaient à souffrir, et un lieu de sollicitation où l'on savait pouvoir être reçu, écouté et aidé. Elle [Suzanne-Caroline] mettra tout son temps, son énergie, et ses relations au secours des autres, connus ou inconnus, n'hésitant pas à écrire, à solliciter, à démarcher, voire à importuner, pour ses protégés ». ⁵¹⁹ Des initiatives qui ont d'ailleurs pour conséquence, quelques années plus tard, l'ouverture, à Bordeaux, de plusieurs autres établissements d'accueil d'une partie de la population désœuvrée : maisons, orphelinats, etc. ⁵²⁰

⁵¹⁷ P-V. DESEZE, *Vœux d'un citoyen. Discours adressé au Tiers Etat de Bordeaux à l'occasion des lettres de convocation pour les États Généraux de 1789*, Bordeaux, 1789, p.28.

⁵¹⁸ L. MARCHANT, *Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze* op.cit pp. 12-35.

⁵¹⁹ S. de SEZE, *Notice biographique* op.cit

⁵²⁰ Ibidem.

Par conséquent, il est intéressant de constater que, chez Benedetto Frizzi comme chez Paul-Victor Desèze, l'engagement physique dans des institutions de bienfaisance constitue une forme de solidarité inhérente à leur profession, une sorte de continuité sociale de leur fonction de médecins. Solidarité et continuité qui se rappellent à l'idéal de fraternité.

Plus généralement, il nous faut constater qu'à la fin du XVIIIe siècle, malgré les écarts sociaux extrêmement marqués de cette période, tout comme la notion de tolérance, le principe de fraternité trouve un écho concret dans la société au travers l'aide aux plus pauvres. Au-delà du simple secours charitable, c'est également là un moyen pour les individus qui s'y consacrent comme les médecins bien sûr, mais plus largement toute une élite, de revendiquer leur appartenance à un groupe. Un groupe socialement favorisé, généralement lettrés, d'esprits modernes, ouverts et philanthropes qui se mettent naturellement au service des autres.

Un dévouement, un service que l'Abbé Raynal résumait ainsi « il n'y a qu'une science du bonheur humain, celle fondée sur la bienfaisance et la solidarité »⁵²¹.

3. B.c. Le bonheur comme finalité.

Ultime principe véhiculé par le monde intellectuel européen au XVIIIe siècle et avec lequel concordent bien évidemment Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi : le bonheur.

Le bonheur, ou plutôt la félicité universelle, sont effectivement des termes clés de ce nouvel esprit apparu au cours du XVIIIe siècle et qui se généralise davantage avec les événements survenus à la fin du siècle, du moins en France. Jusqu'alors, cette notion se rattachait à une connotation très pieuse et spirituelle, puisqu'il s'agissait d'une promesse métaphysique liée à un futur d'outre-tombe.

Dans les dernières décennies du siècle en revanche, à l'instar des principes de tolérance et de fraternité dont il est en quelques sortes la conséquence logique et le résultat naturel, le bonheur acquiert une acceptation laïque en s'apparentant davantage à l'accomplissement concret de toute existence humaine. Le bonheur devient la plus haute fin de l'humanité, la satisfaction des besoins et des inclinations naturelles de l'homme.

Il est vrai que les nombreuses découvertes et les nombreux progrès effectués à cette période, ainsi que les nouveaux rapports établis entre les individus voient le règne de la raison peu à peu

⁵²¹ G. de FROICOURT, *L'Abbé Raynal au pays de Liège*, Imprimerie nationale des Invalides, 1946, p. 11.

s'imposer face à celui de la barbarie. Ainsi, l'homme nouveau qui en émane a, pour seul et unique objectif, son bonheur ou, en d'autres termes, la paix tant matérielle que spirituelle entre tous les hommes.

En conséquence, parmi les principes venus mettre à mal l'ordre des sociétés d'Ancien Régime et qui ont permis, dans le même temps de faire évoluer les mentalités vers un nouvel esprit, celui du bonheur s'impose par ailleurs comme un des droits fondamentaux les plus défendus par le mouvement des Lumières puisqu'extrêmement lié à la notion de liberté.

En effet, la question du bonheur, même s'il n'est jamais précisément défini, devient une des principales préoccupations, presque une obsession⁵²² des dirigeants lesquels ont parfaitement pris conscience des bénéfices que pouvaient procurer à la puissance d'une nation, une population heureuse et épanouie. Désormais, il n'est plus question pour eux de simplement dominer le peuple, mais de véritablement le gouverner, justement et équitablement. Il est de l'intérêt général de fournir au corps social dans son intégralité les moyens de s'épanouir tant individuellement que collectivement, et ainsi de conserver un état de paix et de sérénité, synonyme de prospérité.

Le bonheur devient donc dès lors une science, celle de rendre le monde, et notamment l'homme meilleur. Une science pour laquelle l'intelligentsia européenne, au premier rang desquels les médecins s'investissent amplement.

Il faut préciser à ce sujet que, déjà dans l'Antiquité, les représentations du bonheur et de la félicité renvoyaient clairement dans les esprits à des principes de santé (plus spécifiquement de fécondité). Raison pour laquelle on retrouve, au XVIIIe siècle, un intérêt relativement important pour l'aspect strictement physique du bonheur.

De fait, l'absence de douleurs corporelles et psychiques, le rapport, et surtout l'harmonie entre le corps et l'âme sont alors considérés comme les premières conditions essentielles et nécessaires au bien-vivre et au bien-être de tous. Conditions sur lesquelles se fonde la relecture de l'idéal du bonheur dans la seconde partie du XVIIIe siècle et qui justifie donc l'importance de la diffusion et de la vulgarisation des principes d'hygiène, privée et publique par les médecins modernes.

Les médecins donc, lucides quant à leur implication et leur responsabilité dans le devenir de toute la collectivité, s'engagent et s'emploient à construire une société meilleure, dans laquelle le bonheur, c'est-à-dire le bien-être du peuple, est le but ultime. Celui-ci ne dépendrait pas de

⁵²² R. MAUZI, *L'idée du bonheur au XVIIIe siècle*, Paris, A. Colin, 1960, p. 80.

conditions sociales avantageuses (apanage de quelques privilégiés) mais serait alors accessible à tous.

Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi ont, chacun selon leur disposition, œuvré à la rénovation de leur cadre de leur environnement quotidien et se sont faits, dans l'intérêt général, les promoteurs d'un certain nombre de préceptes gages, à terme, de l'amélioration et de la bonification de la qualité de vie de tous les citoyens.

La santé étant une composante indispensable à l'accomplissement concret du bonheur puisqu'elle participe à l'amélioration effective des conditions de vie, il est par conséquent, légitime et cohérent, de retrouver les deux médecins combattant la misère et, à travers elle, tous les maux, physiques ou sociaux (maladie, pauvreté, famine, violence, etc.) dans les divers établissements de bienfaisance que nous avons pris le soin de décrire au chapitre précédent.

Il est, dans le même temps, intéressant de constater que Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi n'hésitent pas à utiliser les différents moyens, supports d'expressions qui leur sont alloués pour aborder le thème du bonheur, prendre position en sa faveur et s'en faire, en quelques sortes, les portes étendards.

Paul-Victor Desèze notamment, dans un de ses plus célèbres discours intitulé *Vœux d'un Citoyen*⁵²³, prononcés en 1789 devant le Tiers-Etat de Bordeaux, lors de la convocation de ce dernier pour les Etats Généraux, revient de façon extrêmement récurrente sur la notion de bonheur qu'il voudrait voir introduite dans le gouvernement de la nation. En effet, dans ce discours le médecin bordelais rappelle aux membres du Tiers-Etat de sa ville « appelés à l'œuvre du bien public »⁵²⁴, les enjeux de la mission qui leur est confiée, celle de réformer le pays et de décider de son avenir en rédigeant une constitution. Un avenir et une constitution que Paul-Victor Desèze souhaiteraient fondés sur de nouvelles valeurs, de nouveaux idéaux lesquels ne prendraient en compte qu'un seul dessein, le bonheur de tous les citoyens.

Des valeurs et des idéaux qui, finalement, n'ont rien de nouveaux, ni d'inédits, mais qui, selon le médecin doivent être plus répandues et ceux dans l'intérêt de tous : « mes réflexions ne sont pas neuves : tant mieux ; je les voudrais plus communes, plus populaires encore, et je ne croirai la France véritablement heureuse, que lorsqu'elles seront la pensée habituelle de chaque Citoyen ».⁵²⁵

⁵²³ P.V DESEZE, *Vœux d'un Citoyen. Discours adressé au Tiers-Etat de Bordeaux à l'occasion des Etats Généraux de 1789*, Bordeaux, 1789.

⁵²⁴ Ibidem p.9.

⁵²⁵ Ibidem p.2.

Mais quelles sont donc ses valeurs ? Dès l'entame du discours, Paul-Victor Desèze synthétise en une seule phrase, la première, sa pensée sur les conditions du bonheur d'un pays : « Un Monarque juste et bon appelle auprès de lui ses sujets : il souhaite ardemment leur bonheur, et il veut le fonder sur sa véritable base, la liberté ». ⁵²⁶ Et ces conditions sont, justement, selon lui, réunies pour faire évoluer dans le bon sens la nation : « Toute révolution qui survient à cette époque ne peut être que salutaire. Le moment est arrivé pour nous, de nous donner cette constitution libre et juste qui, en assurant le bonheur de chacun, doit faire la puissance de tous ». ⁵²⁷

C'est de ce fait en cela que résident principalement les vœux du citoyen Desèze : « écoutez les vœux d'un Citoyen qui aime son pays, qui le voit à regret en proie à des dissensions funestes, et qui voudrait que chacun se pénétrât profondément de cette vérité simple, mais toujours oubliée, que le bonheur commun peut seul faire le bonheur particulier ». ⁵²⁸ Et de souligner également : « ce n'est pas uniquement le bonheur de la génération présente qui vous est confié. Vous allez stipuler les intérêts de vos descendants ». ⁵²⁹

Par ce discours, Paul-Victor Desèze exprime pour la première fois ses positions quant à la situation de son pays. Des positions où les notions de bien public, de bonheur et de fraternité tiennent une place importante à en juger par les répétitions anaphoriques de l'expression « Constituons-nous » et par la phrase : « Certains que nous ne pouvons avoir qu'un même intérêt, qu'un même bonheur, qu'une même puissance, constituons-nous de manière à cimenter, à éterniser ce besoin réciproque, de manière à en faire un mien inviolable et sacré, un lien d'affection et de confiance, qui garantisse et l'autorité du Prince et la liberté des Sujets ». ⁵³⁰

Ce sont là des termes et des thématiques qui deviennent relativement récurrents dans les différentes interventions publiques de Paul-Victor Desèze. Preuve, d'une part, du poids et de l'importance de ces arguments dans les débats et dans les esprits de cette période puisque, il faut le souligner, quelques années plus tard, en 1793, le premier article de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen était justement « le but de la société est le bonheur commun ». Puis, c'est d'autre part également là la preuve de l'autorité et du crédit accordés plus spécifiquement au médecin.

⁵²⁶ Ibidem p.3.

⁵²⁷ Ibidem p.7.

⁵²⁸ Ibidem p.21.

⁵²⁹ Ibidem p.10.

⁵³⁰ Ibidem p.28.

En effet, par la suite, en 1803, lors d'un discours effectué lors de la première assemblée du Collège Electoral de Bordeaux en direction des membres du barreau, du commerce et de la magistrature, Paul-Victor Desèze, qui préside justement cette assemblée, emploie une formule en tout point similaire dans l'ordre d'idée à celles déjà utilisées en 1789 : « que le Gouvernement a besoin pour le succès de ses plans de bonheur public de votre union, de votre force et de votre sagesse [...] dans la recherche de l'harmonie sociale ». ⁵³¹

Paul-Victor Desèze est donc un homme de conviction, tout du moins en ce qui concerne le bonheur et le bien public. C'est également un homme conscient de son influence et qui met à profit toutes les opportunités qui se présentent à lui pour faire passer son message et sa pensée. Par exemple, en 1820, lors de la distribution des prix aux élèves du Collège Royal de Bordeaux, alors qu'il est Recteur de l'Académie de Bordeaux, il n'est pas rare de lire dans ses interventions des formules telles que : « *songer moins à votre bonheur qu'à celui de la société* ». ⁵³² Des sentences au travers desquelles le médecin essaie d'attirer l'attention des jeunes générations sur leur avenir et de leur indiquer la bonne voie.

Enfin dans son éloge funèbre du médecin, le Dr. Léon Marchant ⁵³³ rend hommage à son confrère en reprenant, à plusieurs reprises, le thème du bonheur comme pour souligner son importance dans la pensée de Paul-Victor Desèze : « il sent qu'il est né pour le bonheur [...] ce sentiment universel pour tous les êtres » ⁵³⁴ puis, plus loin, « le but de la vie est le bonheur ». ⁵³⁵ C'est encore, finalement, le Dr. Léon Marchand qui récapitule le mieux la position du médecin bordelais « croyant à la possibilité de rendre à un meilleur sort l'espèce humaine [...] il dut mettre dans ses écrits une modération éclairée et soutenue [...] c'est dans ces circonstances qu'il publia quelques brochures sur les besoins qui se faisaient sentir dans la société française ». ⁵³⁶

Ainsi, encore une fois, pour Paul-Victor Desèze, le bonheur et le bien-être de ses concitoyens, plus qu'un simple principe, est un véritable dogme. On note en effet chez le médecin une incontestable propension à s'accomplir personnellement au travers des autres. Une attitude fréquente et naturelle dans la communauté médicale moderne laquelle, bien que se reconnaissant comme membre d'une large sphère intellectuelle européenne et revendiquant de

⁵³¹ Archives Départementales de la Gironde, Archives privées, Fonds ou papiers d'origine privée, Familles et seigneuries, documents 4J 1228 : Famille Desèze.

⁵³² Archives départementales de la Gironde, Archives privées, Fonds ou papiers d'origine privée, Familles et seigneurie, Famille Desèze.

⁵³³ L. MARCHANT, Essai sur la vie et les écrits de Victor Desèze op.cit pp. 12-35.

⁵³⁴ Ibidem

⁵³⁵ Ibidem

⁵³⁶ Ibidem

ce fait une voix au chapitre dans les débats philosophiques, n'omet pas néanmoins de se faire le vecteur, à une moindre échelle, de ces mêmes idéaux, dans son environnement direct.

Benedetto Frizzi prend, à la même période, également part aux débats sur la question du bonheur. En effet, en 1789, donc simultanément à la publication du discours de Paul-Victor Desèze, *Vœux d'un citoyen*, le médecin lombard, résidant alors encore à Mantoue participe à plusieurs d'Académies Littéraires⁵³⁷. Des réunions qui font une large place aux thèmes dominant un peu partout en Europe, les discussions philosophiques et intellectuelles, et au cours desquelles Benedetto Frizzi fait montre des mêmes préoccupations que son homologue bordelais.

Trois interventions⁵³⁸ attirent principalement notre attention. La première, intitulée « il problema della migliore qualità in un Principe necessaria pel bene de'suoi Sudditi » fait écho aux réflexions de Paul-Victor Desèze sur la nécessité du Monarque à souhaiter le bien de ses sujets. La seconde, « Della proprietà bisognevole in una donna per la Matrimoniale felicità », bien que plus éloignée du thème, laisse cependant supposer une réflexion sur l'importance du bonheur personnel pour la félicité collective. Une adresse qui semble se rapporter à son tour aux *Dissertazioni di polizia medica sul Pentateuco* publiée un an plus tôt, en 1788, traitant en autre, justement, du mariage et de la famille et donc, par extension, du bonheur privé.⁵³⁹ Enfin, la troisième intervention, « L'indagine istituiva dei diversi gradi della gratitudine » laquelle évoque fortement les théories soutenant qu'un peuple heureux se doit d'être reconnaissant et plein de gratitude pour son souverain envers lequel il se sent redevable. Cette ultime intervention correspond, chronologiquement, à la période de transfert du médecin de Pavie à Trieste. Il est en conséquence probable que Benedetto Frizzi l'ait rédigée en tenant compte de sa propre reconnaissance envers l'Empereur Joseph II, lequel l'avait invité à exercer la médecine dans le port adriatique.

Le thème du bonheur est également présent dans les dissertations médicales du médecin lombard. De fait, comme nous l'avons développé plus haut, ces ouvrages étaient destinés à améliorer le quotidien physique, psychique, social des populations, notamment juives, en les

⁵³⁷ En italien, Accademie Letterarie.

⁵³⁸ Nous n'avons pu retrouver et consulter ses documents.

⁵³⁹ Voir B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi e stato del matrimonio con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, e usi ebraici in tale materia* appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788 ; Idem, *Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai paemi di animo, con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1788.

aidants à conserver en cadre et un mode de vie sains. Une démarche ayant pour but le bien-être et donc, par extension, le bonheur de toute la société.

Dans le premier volume⁵⁴⁰, lequel contient la préface visant à expliquer les intentions de l'auteur, ce dernier exprime très clairement qu'il entend : « Intraprendere cose più utili, con dare nuove scosse allo spirito della nazione, onde renderla più vantaggiosa alla società »⁵⁴¹ ; « Prescrivere leggi unicamente tendenti al bene dell'individuo »⁵⁴² car « le prescrizioni socievoli sono inseparabilmente costruite sulla presupposta felicità dell'individuo e che la conservazione di se stesso (primo dovere naturale) ha per iscopo tale assunto »⁵⁴³. Il est intéressant de noter que, de même que dans le discours de Paul-Victor Desèze, Benedetto Frizzi attache lui aussi une grande importance à souligner que, selon lui, le meilleur gouvernement demeure celui qui s'implique dans le bonheur de l'humanité, et tend à apporter au corps social dans son intégralité le plus de félicité possible : « è il tiranno maggiore di tutte le nazioni con impedire i progressi verso la felicità ». ⁵⁴⁴

En conséquence, dans les dernières décennies du XVIIIe siècle, la notion de bonheur s'affirme comme une « idée-force ». Portée par de nombreuses publications et des débats tant philosophiques que politiques animés, l'idée du bonheur se transforme en une quête à la fois personnelle et collective. Une revendication liée aux questions de progrès, de tolérance, de fraternité, et de salut de l'homme, d'où l'intérêt que portent les médecins comme Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi à ce principe. De fait, les progrès, de quel qu'ordre qu'ils soient, font apparaître un homme nouveau qui désire légitimement et naturellement s'accomplir, non plus dans l'au-delà, mais ici-bas, de façon individuelle et collective.

⁵⁴⁰ B. FRIZZI, *Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco con molte Note Critiche, e Fische*, appresso Pietro Galeazzi, Pavia, 1787.

⁵⁴¹ Ibidem p.2 (Préface).

⁵⁴² Ibidem p.5 (Préface).

⁵⁴³ Ibidem p.5 (Préface).

⁵⁴⁴ Ibidem p.6 (Préface).

CONCLUSION PARTIE III

En conclusion, comme les deux premières parties de ce travail ont tenté de la démontrer, entre le milieu du XVIIIe siècle et le milieu du siècle suivant, la science prend une importance telle dans les sociétés européennes que la figure du scientifique, et à plus forte raison celle du médecin, devient un élément structurel essentiel, central et déterminant, qui lui permet d'ailleurs d'entamer un processus d'affranchissement et d'émancipation à la fois sociale et professionnelle.

De fait, fort de ses compétences et de son statut, le médecin a légitimement voix au chapitre dans les débats philosophiques et intellectuels qui animent les sphères lettrées européennes. Des débats qui prennent en compte des notions profondes telles que la tolérance, la fraternité au bien encore le bonheur. Certes, ce ne sont pas là des notions nouvelles, mais il est devenu nécessaire de les approfondir afin de leur donner une nouvelle signification, une nouvelle interprétation, plus concrète et efficiente.

Dans ces conditions, les médecins, et plus généralement la communauté scientifique, trouvent une légitimité dans leurs positions en fondant leurs discours et leurs opinions sur leurs propres expériences et leurs connaissances concrètes « du terrain » à travers leurs activités et leurs professions quotidiennes. Une prise de position et un esprit d'initiative qui leur permet justement, ensuite, d'avoir un impact non négligeable tant auprès du peuple que des gouvernements.

Ainsi, par son implication dans la résolution des difficultés quotidiennes liées à son environnement direct et, dans le même temps, par sa conscience et sa lucidité quant à son appartenance à une communauté plus étendue, plus importante, garante de la diffusion d'un certain nombre de valeurs, le médecin s'impose comme un agent de connexion dans la société du XVIIIe siècle.

La responsabilité qui lui incombe tant envers l'Etat qu'envers la population est le signe d'une nouvelle mentalité, d'une nouvelle autorité morale se rappelant du cosmopolitisme puisque le médecin est en cela convaincu qu'il agit pour le monde, pour l'ensemble de l'humanité.

Conclusion Générale

Choisir pour sujet d'étude la communauté médicale entre le milieu du XVIIIe siècle et le milieu XIXe siècle peut sembler, de prime abord, un projet risqué et périlleux tant ce groupe recouvre, à cette époque, un large spectre d'individus, des plus grands savants, sujets des plus somptueuses Cours européennes, aux plus modestes rebouteux et empiriques de campagne.

Cependant, reconstituer et confronter plus particulièrement le parcours de deux individus permet, dans un premier temps, d'observer le processus de formation d'un groupe professionnel en tenant compte de toute la variété et de toute la diversité tant des personnalités que des expériences qui le composent. Un processus de formation qui, à la fin de l'Ancien Régime, devient d'ailleurs un important critère de stratification et de hiérarchisation sociale, dont les médecins ont justement su tirer profit.

Par conséquent, l'analyse plus spécifique des pratiques sociales et l'identification des réseaux de relations de figures aussi singulières que celles des médecins dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, permet, dans un second temps, de s'interroger sur la fonction, le statut, l'utilité, l'estime, mais aussi l'évolution accordée à tout un groupe, et ce, de façon plus représentative. En d'autres termes, il s'agit de comprendre le général par le particulier.

Dans notre cas, la restitution des parcours de Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze ont mis à jour toute une concaténation de réseaux, variés et complexes, reposant sur des liens de parentés, de confessions, d'alliances ou d'amitiés. En revenant sur les principales étapes qui ont marqué la carrière des deux médecins et la constitution de ces réseaux, nous avons en effet pu constater qu'avant même de pouvoir se reconnaître dans un ou plusieurs groupes, l'individu quel qu'il soit dépend, en premier lieu, d'une situation et d'une condition qui lui sont propres.

De fait, bien que se rappelant d'une même communauté, savante et médicale, et bien que s'inscrivant dans un contexte, une surface sociale analogue, urbaine et portuaire, Bordeaux et Trieste, riches de caractéristiques communes (ouverture, dynamisme économique, culturel, démographique, coexistence de plusieurs communautés confessionnelles, ethniques, sociales, exposition au risque, qu'il soit sanitaire ou belliqueux, etc.) ; le dessein de Paul-Victor Desèze et de Benedetto Frizzi demeure toutefois nettement dépendant et influencé par les particularismes propres à leurs environnements et à leur personne.

Une disposition, une tendance perceptible dès la première grande étape de leur parcours : leur

formation. Celle-ci, comme nous l'avons expliqué, fait montre d'une importante similitude structurelle (université, pratique hospitalière et constitution d'une clientèle) et résulte d'un processus extrêmement codifié, long et onéreux. Cette période, au déroulement pour le moins uniforme et ritualisé, consent donc, à terme, aux jeunes carabins et plus généralement à tous les docteurs en médecine, l'obtention, légitime, d'une certaine autorité, à la fois sociale, morale et intellectuelle. C'est une étape d'une grande importance puisqu'elle voit la constitution d'un premier cercle de contacts, lesquels composent alors la base nécessaire et indéfectible, essentielle à l'évolution professionnelle et personnelle d'un médecin.

C'est alors l'occasion pour nous de constater, à travers les principaux visages qui forment ce premier rideau de connexions, à l'image de Johann Peter Frank et Pietro Moscati pour Benedetto Frizzi, ou bien Charles Dupaty et Raymond Desèze pour Paul-Victor Desèze, combien les deux médecins, déterminés par leurs contextes, ont une conception de la médecine extrêmement différente.

Effectivement, de confession juive, Benedetto Frizzi évolue, dans un premier temps, dans un cadre limité à la communauté juive lombarde, et plus spécifiquement mantouane mais, la proximité et les liens tissés avec des scientifiques de haut rang tels que ceux cités ci-dessus démontrent également l'adhésion à une certaine conception des sciences tournés vers un réel intérêt pour la pratique de la médecine. A l'inverse, Paul-Victor Desèze semble privilégier les contacts familiaux et mondains plutôt que purement scientifiques. Des contacts qui se révèlent notamment très utiles dans l'insertion et la participation à la sphère publique parisienne et bordelaise.

En cela, la première phase de ce travail d'identification et de reconstitution des principaux réseaux de relations a permis de distinguer et de dessiner, pour chacun des deux individus, un espace d'expériences tout à fait personnalisé, fondé autour de figures référentes et paternalistes, déterminantes dans la transition entre l'univers scientifique et universitaire d'un côté, et la société civile et urbaine de l'autre.

En effet, la seconde phase de ce travail d'identification et de reconstitution des principaux réseaux de relations de Benedetto Frizzi et de Paul-Victor Desèze, cette fois-ci en dehors des milieux strictement universitaires et scientifiques, ont de nouveau révélé une similitude dans le schéma et la structure des connexions. Dans les deux cas celles-ci s'organisent initialement autour de trois principaux pôles que sont les académies, les sociétés/musées et la franc-maçonnerie. Ceux-ci composent alors, à l'image du triptyque précédent (université/hôpital/clientèle), une base solide, indispensable pour qui souhaite, à cette époque,

enrichir, étendre efficacement sa sphère de contacts et évoluer favorablement dans l'organigramme social.

L'admission dans ces milieux apparaît rapidement comme un passage obligé pour les deux jeunes médecins qui, à travers eux, s'identifient, se reconnaissent et revendiquent, et ce malgré leurs divergences de positions, leur appartenance à un groupe bien défini. Ici, Benedetto Frizzi et Paul-Victor Desèze témoignent et entérinent leur appartenance à l'élite intellectuelle, lettrée et savante, européenne.

La fréquentation de ces établissements à l'image de la Società di Minerva pour Benedetto Frizzi ou de la loge des Neuf-Sœurs pour Paul-Victor Desèze est également l'occasion, pour les médecins et pour tous ceux qui y participent d'ailleurs, de nouer de nombreux contacts avec une frange plus large de la société, en particulier avec les plus importants représentants de l'autorité politique ou du gouvernement. Des contacts qui ne sont, finalement, que le prolongement logique et naturel du premier cercle formé dans le cadre universitaire. Ainsi, nous avons pu mesurer l'évolution de la fonction et du statut du docteur en médecine dans la société de la fin du XVIIIe siècle et du début du XIXe siècle.

Ce dernier a à cœur de démontrer son talent, ses compétences et, plus encore, son utilité pour la collectivité. Consciente de sa responsabilité envers ses contemporains, notamment les plus démunis, la figure du médecin moderne tend à s'impliquer et à s'engager de façon toujours plus nette et efficace sur des thèmes qui lui sont chers, au premier rang desquels la santé publique et l'hygiène par exemple, qu'elle tente de mettre au centre des préoccupations des dirigeants. Des dirigeants à l'écoute et attentifs aux jugements et aux idées des médecins lesquels délaissent alors progressivement leur statut de « simples » scientifiques pour endosser un costume plus étoffé de conseillers privilégiés, d'experts auprès des pouvoirs publics. Ils acquièrent de ce fait une nouvelle autorité à la fois médicale, sociale, culturelle et politique.

En cela, le parcours de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi nous a semblé très représentatif à la fois de la mentalité et des idéaux de la bourgeoisie du XVIIIe siècle qui tend à s'émanciper, et, également, de la trajectoire de toute une catégorie socio-professionnelle en pleine mutation, entre, justement, la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle. Le médecin se défait de l'image du savant isolé, enfermé dans sa tour d'ivoire pour devenir un acteur social protéiforme, fiable, rassurant, porteur d'évolution et de modernité.

En effet, le médecin se donne comme devoir d'agir en faveur du progrès, certes scientifique et médical, mais aussi et surtout social en vue d'une amélioration des conditions de vie de chacun. Une mission dans laquelle il s'implique personnellement et selon ses propres possibilités dans

son environnement quotidien à travers de nombreuses initiatives telles que la philanthropie, l'éducation et, globalement, la diffusion d'une certaine culture et d'un certain état d'esprit axés autour de valeurs plus universelles comme la tolérance, la fraternité et le bonheur.

Par conséquent, à partir des travaux effectués sur Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, nous souhaitons ouvrir une réflexion sur l'homme du XVIII^e siècle, et plus particulièrement, l'homme cosmopolite.

En effet, le cosmopolitisme est un thème récurrent du XVIII^e siècle, presque indissociable de la pensée des Lumières. Cependant, comme nombres de références philosophiques et intellectuelles de cette période, il nous est très difficile de donner à la notion de cosmopolitisme une signification claire, pratique et concrète. De fait, une meilleure connaissance des pratiques et des relations soci-culturelles du médecin alliée à une meilleure compréhension des modes d'élaboration et de diffusion de valeurs intellectuelles et morales collectives permet donc d'éclairer le comportement d'une certaine partie de la population, notamment les élites. Un comportement qui grâce auquel le mouvement et l'esprit cosmopolite prennent forme.

La figure du cosmopolite a souvent été idéalisée et rendue par certain côté élitiste, si ce n'est déconnectée de la réalité, en la plaçant au-dessus de tout et de tous. Cependant, en s'appuyant sur le parcours et l'expérience de Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi, la finalité de notre étude était de redessiner, de façon plus modeste et physique, les contours de l'homme cosmopolite.

Il est vrai que les médecins de cette époque, notamment en province, adoptent sous certains aspects un comportement, un mode de vie que nous pourrions considérer comme la manifestation concrète, la traduction tangible d'un véritable esprit cosmopolite. Loin de l'image du voyageur polyglotte sans demeure ni patrie, ils nous fournissent néanmoins, à terme, une réponse effective et rationnelle à la question de la citoyenneté mondiale à travers la généralisation des liens entre les individus comme moyen de parer aux inégalités de la société moderne. Ainsi, Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi font émerger une interprétation de l'esprit cosmopolite à travers laquelle le sentiment de citoyenneté mondiale désigne avant toute autre chose la conscience de partager, au-delà des frontières et au-delà des clivages, des intérêts, des projets communs pour lesquels un individu s'implique au niveau local.

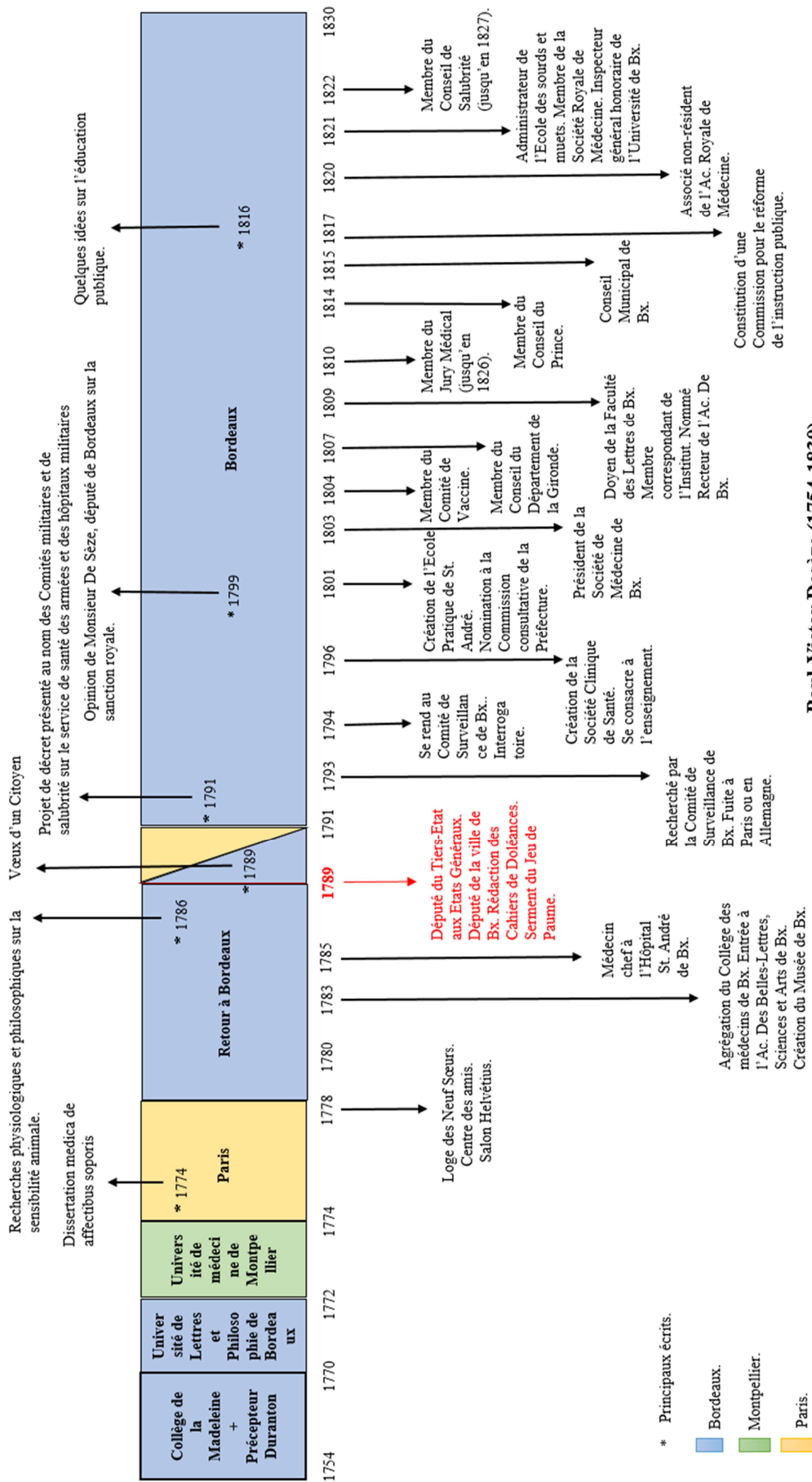
En ce sens, nous pouvons considérer Paul-Victor Desèze et Benedetto Frizzi comme des figures incarnant l'esprit médical pratique et cosmopolite modernes, à la fois investis dans la résolution des difficultés quotidiennes de leurs environnements directs dans lesquels ils sont pleinement assimilés mais se rappelant également d'une plus large communauté, transnationale, laquelle

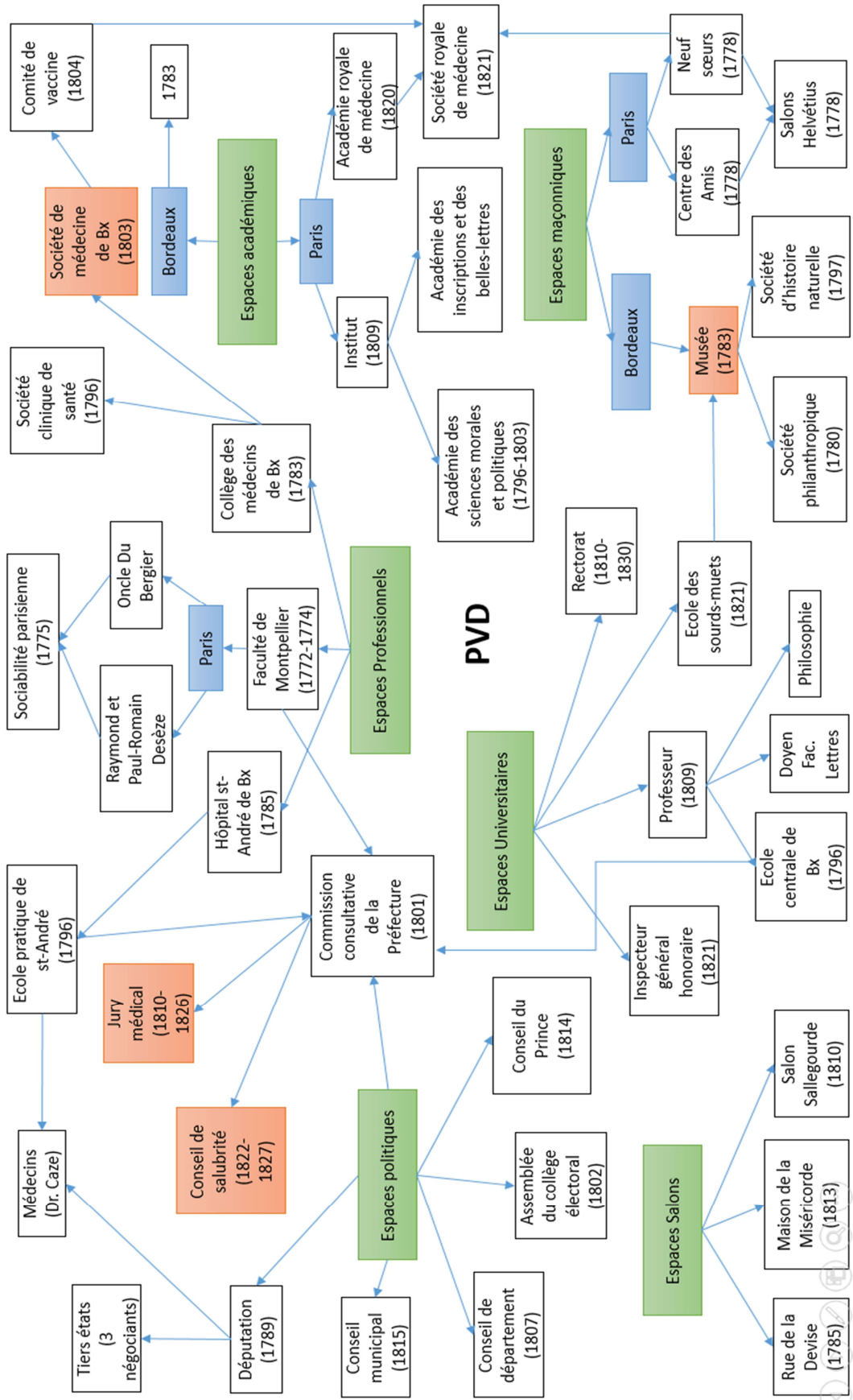
se fait le vecteur de principes plus universels. Par le regard qu'ils posent sur la société, à la fois critique et lucide, et par le message qu'ils transmettent, les médecins se font entendre tant des plus riches comme des plus pauvres. Une disposition qui en fait des être incarnant résolument l'esprit cosmopolite du XVIIIe siècle.

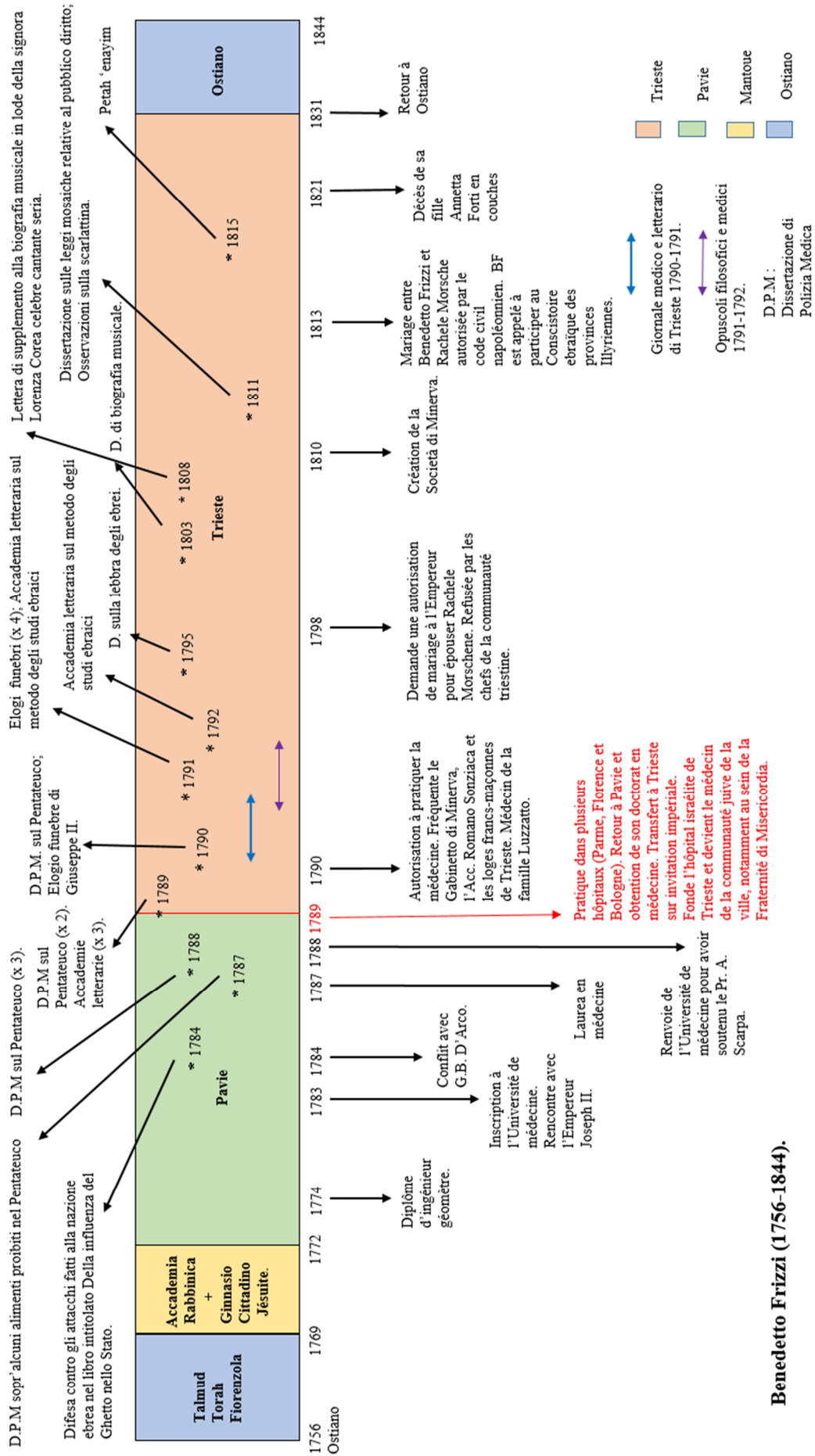
Annexes

- Frise chronologique de Paul-Victor Desèze.
- Réseaux de Paul-Victor Desèze.

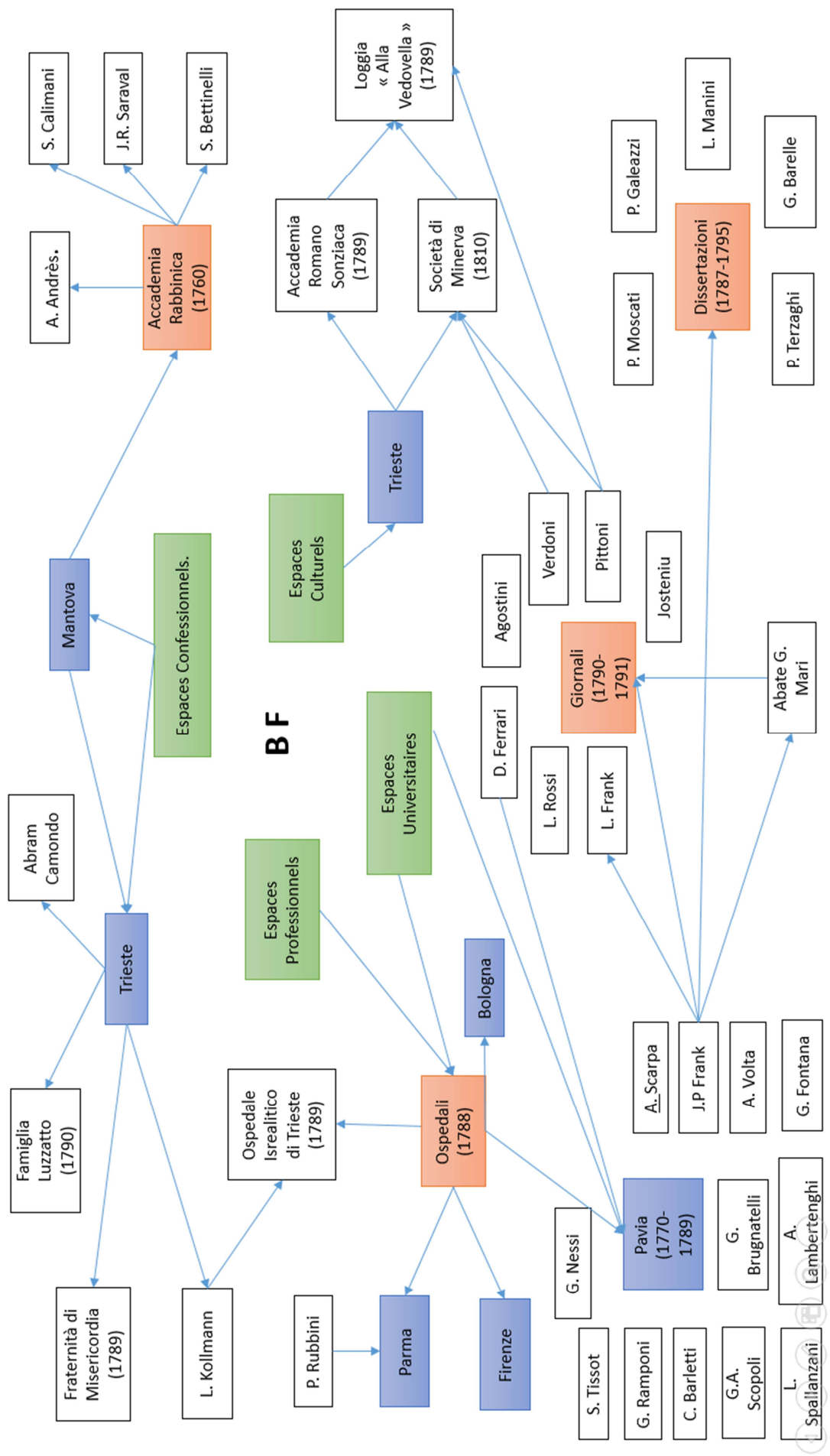
- Frise chronologique de Benedetto Frizzi.
- Réseaux de Benedetto Frizzi.







Benedetto Frizzi (1756-1844).



Bibliographie

Sources

- **Bordeaux**

- a) Archives Départementales de la Gironde.

Archives publiques anciennes (antérieures à 1790)

- Série C : Administration provinciale
 - ✓ Hôpitaux, assistance, services sanitaires
 - ✓ Instruction publique, Imprimerie et librairie, Art
 - ✓ Police
 - ✓ Population
- Série D : Instruction publique, sciences et arts
 - ✓ Université, collège et Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.

Archives publiques révolutionnaires (1790-1800)

- Série L : Documents relatifs à l'administration du département, du district et des cantons.
 - ✓ Sous-Série 1L : Lettres, lois, patentes décrets.
 - ✓ Sous-Série 12L : Sociétés populaires.
 - ✓ Sous-Série 13L : Comités de surveillance.

Archives publiques modernes (1800-1840)

- Série M : Administration générale et économie
 - ✓ Sous-Série 5M Santé publique et hygiène
 - 5M 1-196 : Police de la médecine et de la pharmacie
 - 5M 1-45 : Personnel médical et paramédical
 - 5M 46-53 : Santé publique. Documents généraux
 - 5M 664-109 : Police sanitaire maritime
 - 5M 110-126 : Epidémies et maladies
- Série X : Assistance et prévoyance
 - ✓ Sous-Série 2X : Bureaux de bienfaisance et bureaux d'assistance. Assistance gratuite.

Archives privées

- Série J : Fonds ou papiers d'origine privée
 - ✓ Sous-Série 4 : Familles et seigneuries
 - Famille Sèze 4J 1225-1230.

b) Bibliothèque Municipale de Bordeaux.

DESEZE, P-V, *Recherches physiologiques et philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale*, Prault, 1786.

DESEZE, P-V, *Les vœux d'un citoyen, discours adressé au Tiers-Etat de Bordeaux à l'occasion des lettres de convocation pour les Etats Généraux de 1789*, par M. de Sèze, médecin, 1789.

• **Trieste**

a) Biblioteca Civica Attilio Hortis.

FRIZZI, B, Difesa contro gli attacchi fatti alla nazione ebrea nel libro intitolato Della influenza del ghetto nello stato in Pavia : nella stamperia del r.i. Monistero di S. Salvatore, 1784 ; 8°

FRIZZI, B, Dissertazione di polizia medica sopr'alcuni alimenti proibiti nel Pentateuco con molte note critiche, e fisiche, in Pavia : appresso Pietro Galeazzi, 1787 ; 8°

FRIZZI, B, Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi spettanti alla gravidanza, al parto, puerperio, all'educazione della fanciullezza, ed ai patemi di animo con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, ed usi ebraici in tale materia, in Pavia : appresso Pietro Galeazzi, 1788 8°

FRIZZI, B, Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco in riguardo alle leggi, e stato del matrimonio con molte riflessioni filosofiche sui rabbinici commenti, e usi ebraici in tale materia, in Pavia : appresso Pietro Galeazzi, 1788 ; 8°

FRIZZI, B, Dissertaione seconda di polizia medica sul Pentateuco in riguardo ai cibi proibiti e altre cose a essi relative conmolte note critiche, e fisiche, in Cremona, presso Lorenzo Manini regio stampatore, 1788 ; 8°

FRIZZI, B, Dissertazione di polizia medica sul Pentateuco sopra le leggi, e formalità ebraiche in istato di malattia, e ceremonie funebri, e sepolcrali, in Pavia : appresso Pietro Galeazzi, 1789

FRIZZI, B, Dissertazione in cui si esaminano gli usi ed abusi degli ebrei nei luoghi ed effetti sacri e si propone la maniera i renderli utili in società, in Milano, presso Giacomo Barrelle libraj e stampatore, 1789.

FRIZZI, B, Elogio di S.M. Giuseppe II e di Leopoldo II In Trieste : nella stamperia di Gio. Battista Speraindio 1790.

FRIZZI, B, Giornale medico e letterario di Trieste 1(1790)-4(1791). - In Trieste e Praga : presso Gio. Tommaso Höchenberger, 1790-1791 4 v

FRIZZI, B, Opuscoli filosofici e medici di Benedetto Frizzi ingegnere e dottore di filosofia e medicina tomo primo [-quarto] In Trieste : nella stamperia di Gio. Battista Speraindio, e si vende da Antonio Bobolini libraj, 1791 4 v. ; 8°

FRIZZI, B, Elogio dei rabbini S. Calimani e G. Saravale In Trieste : per Giovanni Speraindio, 1791

FRIZZI, B, Elogio del rabbino Abram Abenezra di Benedetto Frizzi ingegnere e dottore di filosofia e medicina, letto in una accademia letteraria in casa del signor Abram Camondo In Trieste : per Giovanni Speraindio, 1791

b) Archivio di Stato di Trieste.

Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 1 (1814)

Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 2 (1815-1816)

Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 3 (1817-1820)

Direzione di Polizia, Atti Riservati Presidiali, Busta 4 (1821-1823)

C.R. Governo in Trieste :

- Sanità, Buste 562 e 563

- Speciali e medici, Busta 842 (1776-1809)

✓ Accusa contro Benedetto Frizzi.

✓ Permesso di esercitare la medicina.

• **Pavie**

a) Archivio di Stato

Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 366

Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 525

Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 537

Antico Archivio dell'Università, Medicina, Cartella 544

Antico Archivio dell'Università, Rettorato, 232

• **Mantoue**

a) Archivio di Stato

Archivio notarile, Angelo Novaroli, Busta 6274

Pretura di Asola, Benedetto Frizzi, Busta 65

Pretura di Asola, Rachele Morschene, Busta 31

b) Biblioteca comunale Teresiana di Mantova

Catalogo delle dissertazioni manoscritte dell'Accademia Reale di Mantova.

- **Cremona**

- a) Biblioteca Statale di Cremona

ROBOLOTTI, F, *Commemorazione del Dottor Benedetto Frizzi di Ostiano*, Cremona, 1878.

Ouvrages Critiques

- Monographies

AGIER, M, *La condition cosmopolite : l'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, Paris, La Découverte, 2013.

ALBERTI, G, *Maria Teresa e il porto : mostra storica*, Archivio di Stato di Trieste, Trieste, 1981.

ALIMENTO, A, *Cultura, intellettuali e circolazione delle idee nel '700*, Fr. Angeli, Milano, 1990.

ALLEMANDOU, B ; LE PENNEC, JJ, *60 000 pauvres à Bordeaux ! La politique d'aide sociale sous la Révolution*, Editions MSHA, Talence, 1995.

AMIABLE, L, *Une loge maçonnique d'avant 1789 : la R.L. Les neuf sœurs*, Paris : F. Alcan, 1897.

APIH, E, *La società triestina del secolo XVIII*, Torino, Einaudi, 1957.

Ibidem, *Trieste*, Roma, Laterza, 1988.

ARA, A ; MAGRIS, C, *Trieste. Un'identità di frontiera*, Einaudi, Trento, 2013.

ASSEO H, *Circulation et cosmopolitisme en Europe*, Ed. rue d'ulm, Paris, 2004.

BEAUREPAIRE, P-Y, *La plume et la toile : pouvoir et réseaux de correspondances dans l'Europe des Lumières*, Arras, Artois Presse Université, 2002.

BEAUREPAIRE, P-Y, *Franc-maçonnerie et cosmopolitisme au siècle des Lumières*, Paris, Ed. Maçonniques de France, 2014.

BECAMPS, P ; CROUZET, F ; DEGRAVES, L ; PARISSET, P-G ; *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Bordeaux, Imp. Delmas, 1968.

BECK, U, *Il manifesto cosmopolitico*, Asterios Ed., 2000 ; Ibidem, *Lo sguardo cosmopolita*, Carocci, Roma, 2005.

BECK, U, *Qu'est-ce-que le cosmopolitisme ?* Paris, Aubier, 2006.

BELHOSTE, B, *Paris savant. Parcours et rencontre au temps des Lumières*, Paris : Armand Colin, 2012.

BERARD, M-F, *Doctrine médicale de l'Ecole de Montpellier et comparaison de ses principes avec ceux des autres écoles d'Europe*, Montpellier et Paris, 1819.

- BERLAN, H ; THEVENIN, E, *Médecins et société en France du XVIe siècle à nos jours*, Toulouse : Editions Privat, 2005.
- BERLAN, H *Faire sa médecine au XVIIIe siècle. Recrutement et devenir professionnel des étudiants montpelliérains (1707-1789)*, Montpellier : PUM, 2013.
- BERNARDINI, P, *La sfida dell'uguaglianza. Gli Ebrei a Mantova nell'età della Rivoluzione Francese*, Bulzoni Editore, Roma, 1996.
- BERTRAND, G, *Le grand tour revisité : pour une archéologie du tourisme des français en Italie, milieu XVIIIe siècle-début XIXe siècle*, Ecole Française de Rome, 2008.
- BERTRAND, G, *Histoire du carnaval de Venise. Du XIe siècle à nos jours*, Collection Texto, France, 2017.
- BIANCHI, L, (a cura di), *L'idea di cosmopolitismo : circolazione e metamorfosi* : atti del convegno organizzato dal Dipartimento di filosofia e politica dell'I.U.O. in collaborazione con l'Université de Bourgogne e la Società italiana di studi sul secolo XVIII, Napoli 30 novembre-2 dicembre 2000.
- BONNECASE, D ; GENTON, F, (Dir.) *Ferments d'ailleurs : transferts culturels entre Lumières et Romantisme*, ELLUG, Grenoble, 2010.
- BRIGNANI, M ; BERTOLOTTI, M (a cura di), *Benedetto Frizzi, un illuminista ebreo nell'età dell'emancipazione*, Giuntina, Ostiano, 2009.
- CADILHON, F, *De Voltaire à Jules Ferry. L'enseignement secondaire en Aquitaine aux XVIIIe et XIXe siècles*, PUB, Talence, 1995.
- CATALAN, T, *La comunità ebraica di Trieste (1781-1914). Politica, società e cultura*, LINT, Gorizia, 2000.
- CATTARUZZA, M, *Trieste, Austria, Italia tra Settecento e Novecento : studi in onore di Elio Aphi*, Udine, Bianco Editore, 1996.
- CERVANI, G, *La borghesia triestina nell'età del Risorgimento. Figure e problemi*, Del Bianco, Udine, 1969.
- CERVANI, G, *La comunità israelita di Trieste nel secolo XVIIIe*, Del Bianco Editore, Udine, 1973.
- CESARANI D, (a cura di.), *Port Jews : Jewish Communities in Cosmopolitan Maritime Trading Centres, 1550-1950*, Frank Cass, London, 2002.
- CESARANI, D ; ROMAIN G (a cura di.), *Jews and Port Cities, 1590-1990. Commerce, Community and Cosmopolitanism*, Vallentine Mitchell, London, 2006.
- CHARLE, C ; VERGER, J, *Histoire des universités*, Que sais-je, France : PUF, 1994.
- CHAUVEAU, S ; FOURNIER, P ; FRIOUX, S, *Hygiène et santé en Europe. De la fin du XVIIIe siècle aux lendemains de la Première Guerre Mondiale*, France : SEDES, 2011.
- CONDETTE.J.F., *Les recteurs d'académies en France de 1808 à 1940*, Institut national de recherche pédagogique, Lyon, 2006.
- Corps politiques-cosmopolitismes (XVIIIe-XXIe siècle)* : [actes du colloque tenu à l'Université de Paris 7 Denis Diderot les 27 et 28 novembre 2003] Paris, 2004.

- CORRINI, M-L ; FASANI, G, *Brevi principi pedagogici e pediatrici di Benedetto Frizzi, medico ebreo del secolo XVIIIe*, Udine, 2005.
- COSMACINI, G, *Storia della medicina e della sanità in Italia. Dalla peste nera ai nostri giorni*, Laterza, Roma, 2010.
- COSTE, L, *Les bourgeoisies en France du XVIe au milieu du XIXe siècle*, Armand Colin Edition, Paris, 2013.
- COUTURA, J, *Les francs-maçons de Bordeaux au XVIIIe siècle*, Editions du Glorit, Marcillac, 1988.
- CUSIN, F, *Appunti sulla storia di Trieste*, Udine, Bianco Editore, 1983.
- DARNTON, R, *Le grand massacre des chats*, Les Belles-Lettres, Paris, 2011.
- DEGRAVES, L, *Bordeaux au XVIIIe siècle, 1715-1789*, Bordeaux, Ed. Sud-Ouest, 1993.
- DENYS, C ; MARIN, B ; MILLIOT, V, *Réformer la police. Les mémoires policiers en Europe au XVIIIe siècle*, PUR, Rennes, 2009.
- DE SEZE, S, *Notice biographique sur Paul-Victor Desèze*. Document personnel, non publié, non paginé.
- DUCLOS A, *Des formes modernes de cosmopolitisme : conséquence de la « crise de la culture » dans les sociétés modernes*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- DUBIN, L.C, *Ebrei di porto nella Trieste asburgica*, BSAS, Gorizia, 2010.
- FEJTO, Fr, *Joseph II*, Editions Perrin, France, 2004.
- FIGEAC, M, *Destins de la noblesse bordelaise (1770-1830)*, Fédération Historique du Sud-Ouest, Talence, 1996.
- FINZI, R ; PANJEK, G (a cura di), *Storia economica e sociale di Trieste*, V1 e V2, Trieste, Lint, 2001.
- FRANCESCHI, C de, *L'arcadia romana-sonziaca e la biblioteca civica di Trieste*, Tipografia del Lloyd triestino, Trieste, 1930.
- FRANCESCONI, F, *From ghetto to emancipation : the role of Moisè Formiggini*, Jewish History, 2010.
- FRANK, G.P, *Biografia di Giovanni Peter Frank scritta da se stesso fino all' anno 1801*. Tradotta dal tedesco e continuata fino al 1821 dal dottore Francesco Tantini, Pisa, 1822.
- FUMAROLI, M, *L'esprit de société : cercles et « salons » parisiens au XVIIIe siècle*, Paris, Garnier, 2000.
- FUMAROLI, M, *La République des Lettres*, Paris, Gallimard, 2015.
- GEMELLI, G ; MALATESTA, M, *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Feltrinelli, Milano, 1982.
- GENTILE, A ; SECOLI, G, *La Società di Minerva (1810-1960)*, Società di Minerva, Trieste, 2009.

- GERES, J de, *Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux*, Bordeaux : Imprimerie G. Gounouilhou, 1879.
- GLOTZ, M, *Salons du XVIIIe siècle*, Paris, Nouvelles éditions Latines, 1949.
- GRATTON, S, *Trieste segreta*, Trieste : Edizioni Italo Svevo, 1987.
- GRUSCOVIN, M, *Studi sull'Illuminismo ebraico*, ISU Università Cattolica, Milano, 1996.
- GUILLAUME, P, *Le rôle social du médecin depuis deux siècles : 1800-1945*, Paris : Association pour l'histoire de l'étude de la sécurité sociale, 1996.
- HUREL, D-O ; LAUDIN, G, *Académies et sociétés savantes en Europe : (1650-1800)*, Paris, H. Champion, 2000.
- JORLAND, G, *Une société à soigner. Hygiène et salubrité publiques en France au XIXe siècle*, Editions Gallimard, France, 2010.
- LAVABRE-BERTRAND, Th., *La philosophie médicale de l'École de Montpellier au XIXe siècle*, Thèse d'Etat, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes, 4^e section, 1992.
- LEONARD, J, *La médecine entre les pouvoirs et les savoirs*, Aubier, Paris, 1981.
- LILTI, A, *Le monde des salons : sociabilité et mondanité au XVIIIe siècle*, Paris, Fayard, 2005
- LOURME L, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?* Paris, Vrin, 2012.
- MESSINA M (a cura di), *Trieste. Le fortune del porto e la sua gente tra Settecento e Ottocento*, Zambelli, Rijeka, 2005.
- MILLIOT, V, *Un policier des Lumières*, France : Editions Champs Vallon, 2011.
- MORAVIA, S, *Filosofia e scienze umane dell'età dei lumi*, Firenze, Sansoni, 2000
- Ibidem, *Quand l'Europe palait français*, Paris, Ed. de Fallois, 2001
- NAPOLI, P, *La naissance de la police moderne*, Edition La Découverte, Paris, 2003.
- PARISET, F-G, *Bordeaux au XVIIIe siècle*, Fédération Historique du Sud-Ouest, Bordeaux, 1968.
- PERY, G, *Histoire de la Faculté de Médecine de Bordeaux et de l'enseignement médical dans cette ville, 1444-1888*, O. Doin et Bordeaux Duthu, Paris, 1888.
- POMEAU, R, *L'Europe des Lumières : cosmopolitisme et unité européenne au XVIIIe siècle*, Paris : Stock, 1966 ;
- PONTE, E (a cura di), *Tra Escalupio e Mercurio. Medici e sanità nella Trieste dell'Ottocento*, Trieste : EUT, 2011.
- PRUNELLE, C.V.C, *Des études du médecin, de leurs connexions et de de leur méthodologie*, Montpellier : J.Martel ainé, 1816.
- RECHE, A, *Mille ans de médecine et de pharmacie à Bordeaux*, Bordeaux : Librairie Mollat, 1980.
- ROCHAIX, M, *Les questions hospitalières de la fin de l'Ancien Régime à nos jours*, Paris : Berger-Levrux, 1996.

ROCHE, D, *Les Républicains des lettres. Gens de culture et Lumières au XVIIIe siècle*, Paris : Fayard, 1988.

ROCHE, D, *Les circulations dans l'Europe moderne (XVIIe-XVIIIe siècle)*, Paris : Pluriel, 2011.

ROUXEAU, A, *Un étudiant en médecine quimpérois (Guillaume-François Laennec) aux derniers jours de l'Ancien Régime (Quimper-Paris-Montpellier-Londres, 1768-1774)*, Nantes, 1926.

SAINTE MARIE, E, *Précis élémentaire de police médicale*, Volume 1, Paris, Boursy, 1824.

SANGIORGIO, P, *Cenni storici sulle due università di Pavia e di Milano e notizie intorno ai più celebri medici, chirurghi e speciali di Milano dal ritorno delle scienze fino all'anno 1816*, Milano, Da Placido Maria Visas, 1831.

SAUGERA. E, *Bordeaux port négrier : chronologie, économie, idéologie, XVII-XIXe siècle*, Paris, Karthala, 2002.

SCUCCIMARRA, L, *I confini del mondo : storia del cosmopolitismo dall'Antichità al Settecento*, Bologna, Il Mulino, 2006.

SIMONSOHN, S, *History of the Jews in the duchy of Mantua*, Kiryath Sephen Ltd, Jerusalem, 1977.

SORESINA, M, *I medici tra stato e società*, Franco Angeli Storia, Milano, 1998

TRAMPUS, A, *Tradizione storica e rinnovamento politico. La cultura nel Litorale Austriaco e nell'Istria tra Settecento e Ottocento*, Verona : Del Bianco, 2008.

VALSECCHI, F, *L'Assolutismo illuminato in Austria e in Lombardia Vol. II, La Lombardia. Parte Prima. La politica interna*, Bologna : N. Zanichelli, 1934.

VIAUD, J-F, *Le malade et la médecine sous l'Ancien Régime. Soins et préoccupations de santé en Aquitaine (XVIe-XVIIIe siècles)*, FHSO, Bordeaux, 2011.

- Chapitres d'ouvrages.

CADILHON, F, *Révolutions, culture et société en Gironde, Paul-Victor Desèze, 1754-1830* in J. FOUILLERON (Dir.), *La Révolution, Mélanges à la mémoire de Michel Péronnet*, Tome 3, Montpellier, PUM, 2006, pp. 305-317.

CATALAN, T, *Presenza sociale ed economica degli ebrei nella Trieste asburgica tra Settecento e primo Novecento* in R. FINZI, G. PANJEK, *Storia economica e sociale di Trieste*, V.1, La città dei gruppi 11719-1918, LINT, Trieste, 2001, pp. 483-519.

DELLA PERUTA, F, *Gli ebrei nel Risorgimento fra interdizioni ed emancipazione*, in *Storia d'Italia*, Annali Vol.11 : *Gli Ebrei in Italia*, t. II, Dall'emancipazione ad oggi, a cura di C. Vivanti, Torino, Einaudi, 1997, pp. 1155-1157.

LOUPES, Ph, *Le climat bordelais à l'époque moderne* in FIGEAC, M, (Dir.) *Histoire des bordelais. T1. La modernité triomphante (1715-1815)*, FHSO, Bordeaux, 2002.

PETER, J-P, Malades et maladies à la fin du XVIIIe siècle pp.135-170 in J.P. DESAIVE, J.P. GOUBERT, E. LE ROY LADURIE [et al.], *Médecins, climat et épidémies à la fin du XVIIIe siècle*, Paris-La Haye, Mouton, 1972.

RAYNAUD, D, Chronique et motifs de la controverse entre les écoles médicales de Paris et de Montpellier. P. Nouvel. *Repenser le vitalisme. Histoire et philosophie du vitalisme*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, pp.33-55.

ROSSIAUD, J, Le confraternite giovanili in G. GEMELLI, M. MALATESTA (a cura di), *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea*, Feltrinelli, Milano, 1982, pp. 140-176.

STOLLEIS, M, *Histoire du droit public en Allemagne : la théorie du droit public impérial et la science de la police, 1600-1800*, PUF, Paris, 1998.

- Articles

BEAUREPAIRE, P-Y, Le cosmopolitisme maçonnique, *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 67 2003, mis en ligne le 25 juillet 2005, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://cdlm.revues.org/122>

BERLAN, H, La mobilité étudiante au XVIIIe siècle : l'exemple de la faculté de médecine de Montpellier *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 116, N°247, 2004. pp. 355-376

BETRI, M-L, Una fonte per la storia della medicina: le carte Robolotti presso l'Archivio di Stato e la Biblioteca statale di Cremona, *Società e Storia*, n. 3, a. I, 1978, pp. 609-614.

BLANC, O, Cercles politiques et « salons » du début de la Révolution (1789-1793), *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344, avril-juin 2006, mis en ligne le 01 juin 2009, consulté le 08 décembre 2014. URL : <http://ahrf.revues.org/5983>.

BOURDIEU, P, Le capital social *Actes de la recherche en sciences sociales* Vol 31, janvier 1980, pp. 2-3.

BRAMBILLA, E, Libertà filosofica e giuseppinismo. Il tramonto delle corporazioni e l'ascesa degli studi scientifici in Lombardia, 1780-1796 in G. BARSANTI, V. BECAGLI, R. PASTA (a cura di.), *La politica della scienza. Toscana e stati italiani nel tardo settecento*. Atti del Convegno di Firenze, 27-29 gennaio 1994, Leo S. Olschki, Firenze, 1996, pp. 393-433.

CERF, M, La censure royale à la fin du dix-huitième siècle in Communications numéro thématique *La censure et le censurable*, Volume 9, numéro 1, 1967, pp. 2-27.

CHIERINI, A, *L'Ulivo del Levante. La loggia massonica napoleonica di Capodistria*, Autoedizione, 2003, p. 1-11.

COMITI, V.P, Histoire des universités de médecine : quelques jalons, *Les Tribunes de la santé* 2007/3 (n°16), p. 19-24.

CORRADINI, M-L ; FASANI, G, Brevi principi pedagogici e pediatrici di Benedetto Frizzi, medico ebreo del secolo XVIIIe, in *Historia Medicinæ*, 2005, 1, pp. 255-271.

DE ROSA, D, Le scuole pie e normali della nazione ebraica di Trieste (XVIIIe e XIXe secolo) in *Quaderni Giuliani di Storia*, XVII, I, 1996, pp. 7-38.

DINGES, M, L'hôpital Saint-André de Bordeaux au XVIII^e siècle : objectifs et réalisations de l'assistance municipale, *Annale du Midi : revue archéologie, historique et philologique de la France méridionale*, Volume 99, n°179 numéro thématique : A Bordeaux de deux maires médiévaux à 1947, 1987, pp. 303-330.

DUBIN, L.C, *Introduction to Privilege and Statute of Maria Theresia*, Early Modern Workshop : Jewish History Resources, Volume 1 : Early Modern Jewries, 2004, Wesleyan University, Middletown city, pp. 27-37.

DUBIN, L.C, Medicine as Enlightenment cure : Benedetto Frizzi, physicien to eighteenth-century Italian Jewish society in *Jewish History*, Vol. 26, N°1/2, Essays in honor of Kenneth Stow, May 2012, pp. 201-221.

DULIEU, L, La vie médicale et chirurgicale à Montpellier, du 12 août 1792 14 frimaire an III. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Année 1955, Vol. 8, n°2, pp. 38-52.

DULIEU, L, Le mouvement scientifique montpelliérain au XVIII^e siècle. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, tome 11, n°3, 1958, pp. 227-249.

DULIEU, L, Paul-Joseph Barthez *Revue d'histoire des sciences*, 1971, Tome 24, n°2, pp. 149-172.

FERRARESI, A, Dalla periferia al centro : Pavia e la sua Università nella seconda metà del Settecento *Annali di storia pavese*, n. 28, 2000, pp. 87-104.

FILLMORE, R, *Developments in Public Health*, Gale, 2009, pp.132-134 http://www.sciencescribe.net/articles/Developments_in_Public_Health.pdf

GALLON, P, Histoire de l'Ecole de Saint-Côme ou Collège de Chirurgie de Bordeaux, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Troisième série – N°11-12 – 2007, pp. 65-71.

GERBOUIN, O ; SAUX, M-C ; JOLIVEL, C, Histoire de l'hôpital Saint-André, de sa pharmacie et de ses apothicaires bordelais, *Revue d'histoire de la pharmacie*, 84^e année, n°312, 1996. Actes du XXXI^e Congrès International d'Histoire de la Pharmacie (Paris, 25-29 septembre 1995), pp. 113-118.

GUILLARD, J-M ; TESSIER, J-F, Les débuts de la société de médecine de Bordeaux. Son rôle dans la promotion de la vaccination anti-variolique, *Revue Historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, Troisième série – N°11-12 – 2007, pp. 51-64.

GUILLAUME, P, La reconstruction de la pratique médicale au lendemain de la Révolution, *Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde*, numéro spécial Les débuts de la médecine moderne à Bordeaux (1798-1974), Troisième série-N°11-12-2007, pp. 9-12.

HUDEMANN-SIMON, C, La politique sociale de l'Etat français sur la rive gauche du Rhin occupée puis annexée, 1794-1814 *Histoire, Economie et Société*, 1996, Vol 15, n°4, pp. 601-613.

HUETZ de LEMPS, A, Une dynastie d'académiciens : les De Sèze, Actes de l'Académie de Bordeaux, p.169-185.

LABORIER, P, La « bonne police ». Sciences camérales et pouvoirs absolutistes dans les Etats allemands, *Politix*, Vol. 12, N°48, Quatrième trimestre 1999, pp. 7-35.

MAFARETTE-DAYRIES, P, L'Académie Royale des Sciences et les grandes commissions d'enquêtes et d'expertise à la fin de l'Ancien Régime, *Annales Historiques de la Révolution Française* [En ligne], 320 avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/152>; DOI : 10.4000/arfr.152.

MARCHANT, L, Essai sur la vie et les écrits de Paul-Victor Desèze, Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, Séance publique du 22 juillet 1830, pp. 12-35.

MARINUZZI, A, La situazione sociosanitaria e le iniziative assistenziali nella Trieste del Settecento *Quaderni Giuliani di Storia*, Anno V, 1984, n°1, pp.15-22.

MESLE, F ; VALLIN, J, Mortalité en Europe : la divergence Est-Ouest *Population* 2002/1 (Vol.57) pp. 171-212.

SAAD, M, La médecine constitutive de la nouvelle science de l'homme : Cabanis, *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 320 | avril-juin 2000, mis en ligne le 23 janvier 2006, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ahrf.revues.org/144> ; DOI : 10.4000/ahrf.144

SIGERIST, H-E, *The people's misery ; mother of diseases, an address delivered in 1790 by Johann Peter Frank*, translated from the latin with an introduction by H.E. SIGERIST, *Bulletin of the History of Medicine*, Vol. IX, No.1, January 1941, pp. 81-100.

STEFANI, G, Bonapartisti triestini in *La Porta Orientale*, II, 6-7, giugno-luglio, Trieste, 1932, pp.450-497.

TOURNAY, V, Le concept de police médicale. D'une aspiration militante à la production d'une objectivité administrative, De Boeck Université, *Politix* 2007/1 (n° 77), p. 173-199.

TRAMPUS, A, *Karl von Zinzendorf tra Maria Teresa e Giuseppe II*, in *Quaderni Giuliani di Storia*, Anno XIV, 1993, 1-2, pp.45-56).

TURQUINI, J, La faculté de médecine de Montpellier. Aperçu historique. *Revue d'histoire des sciences et de leurs applications*, Année 1960, Vol. 13, N°2.

- Communications.

GODENNECHE, J, *Théophile de Bordeu vitaliste*, communication présentée à la séance du 24 novembre 1973 de la Société Française d'Histoire de la Médecine, pp. 143-146.

Remerciements.

Je tenais tout d'abord à remercier les responsables et le personnel des bibliothèques et des archives qui ont collaborés à cette recherche. A Trieste, l'Archivio di Stato, la Biblioteca Civica, la Biblioteca Statale et la Biblioteca di Storia e Storia d'Arte. Egalement, ailleurs en Italie, l'Archivio di Stato di Pavia, l'Archivio di Stato di Mantova, l'Archivio di Stato di Cremona et la Biblioteca Statale di Cremona. A Bordeaux, les Archives Départementales de la Gironde, les Archives Municipales de Bordeaux, la Bibliothèque Municipales de Bordeaux ainsi que la Bibliothèque Universitaire de Médecine et Bibliothèque Universitaire Pluridisciplinaire. Je suis également extrêmement redevable à Stéphane de Sèze pour m'avoir permis d'explorer la vie de son aïeul et pour m'avoir fourni tant de documents riches d'informations ayant éclairé mon travail sur ce dernier.

Je remercie également les professeurs : Guido Abbattista, Tullia Catalan, François Cadilhon, Michel Figeac, Sandro Landi, le personnel de l'Ecole Doctorale de Bordeaux-Montaigne, tout le Collegio Docenti del Dottorato de Trieste pour m'avoir guidé et accompagné tout au long de ces années ainsi que l'Université Franco-Italienne pour avoir financé ces recherches.

Une attention pour mes camarades et amis doctorants, notamment Deborah Besseghini, Carla Conta, Lorenzo Ielen, Amanda Russo pour nos discussions riches de conseils avisés. Un grand merci à mes amis, pour leur présence sans faille, leur écoute et leur soutien : Julia Visentin, Laurène Mateo Locatelli, Audrey Mariel, Florent Thoreau, Nicolas Verone, Ilaria Fornasier, Dajana Uruci, Chiara Zanin, Marina Hougas, Anna Tonon Appiani et tous ceux qui, de près ou de loin, ont suivi avec intérêt mon travail.

Une pensée toute particulière pour Mathieu, pour sa présence à mes côtés, son soutien, sa bienveillance et, plus encore, sa patience.

Enfin, un grand merci à ma famille. A mon père Bruno, Dominique, Jean-Marie, Annie et Béatrice.

